



Présentation du corpus

Le projet de numérisation et de valorisation des collections anciennes, présenté par la Bibliothèque Universitaire de Lettres et Sciences Humaines de Nancy et porté par l'Université de Lorraine concerne un programme de numérisation en sciences humaines.

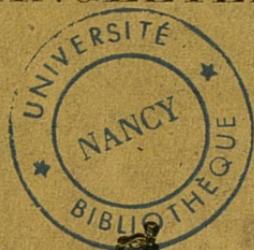
Ce projet, piloté par la Direction de la Documentation et de l'Édition de l'Université de Lorraine, présente un ensemble d'ouvrages anciens du fonds Jeanne d'Arc. Il concerne des publications parues entre 1812 et 1955.

Les ouvrages du fonds fournissent un large panorama d'un siècle et demi de publications relatives à Jeanne d'Arc. Ce corpus regroupe des ouvrages historiques sur la vie, les campagnes et le procès de Jeanne d'Arc, des monographies et articles centrés sur les lieux liés à son parcours. Ces publications illustrent l'évolution historique de la vision de Jeanne d'Arc en Grande-Bretagne et en France.

L'Université de Lorraine prend ainsi pleinement part à un vaste projet national de constitution d'une bibliothèque numérique patrimoniale et encyclopédique.

FÉLIX RABBE

JEANNE D'ARC
EN ANGLETERRE



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, rue des Pyramides, 12

Tous droits réservés



0540114523

VNIVERSITATI NANCEIENSI
BIBLIOTHECAM IOHANNICAM
GVALTERVS SIDNEIVS SCOTT
ECCLESIAE ANGLICANÆ SACERDOS
HVIVS VNIVERSITATIS DOCTOR
ANNO POST PVELLÆ REHABILITATIONEM
QVINGENTESIMO
MCMLVI
D.D.D.

JEANNE D'ARC

EN ANGLETERRE

ANNULE

Zs 1035

FÉLIX RABBE

JEANNE D'ARC

EN ANGLETERRE



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, rue des Pyramides, 12

1891

Tous droits réservés

JEANNE D'ARC

EN ANGLETERRE

INTRODUCTION

Le paganisme avait ses demi-dieux, l'Église a ses saints. De ces deux canonisations, Jeanne d'Arc a déjà obtenu la première. Hume a dit d'elle, et Voltaire avec lui, pour faire amende honorable de sa *Pucelle* : « La superstition plus généreuse des anciens lui eût érigé des autels. » Elle est à la veille d'obtenir l'autre; il est de toute justice que l'Église efface le bûcher de Rouen par une apo théose définitive; le procès de réhabilitation fut surtout l'apo théose politique de Charles VII.

Bien des pièces depuis sont venues se joindre à la solennelle réprobation du procès de Jeanne; il en est une cependant, et l'une des plus impor-

tantes, qui manquerait au dossier vengeur, si un érudit français, qui est en même temps un lettré et un écrivain exquis, ne s'était chargé d'en recueillir les matériaux essentiels, je veux dire : les hommages enthousiastes rendus par l'Angleterre à celle qui l'a vaincue. Il est arrivé plus d'une fois dans les premiers temps du christianisme que la vierge martyre convertit ses juges ou ses bourreaux ; le même prodige s'est reproduit pour Jeanne sur une plus vaste échelle et dans de plus grandioses proportions ; elle a converti tout un peuple à sa mission divine, et ceux qui l'ont tuée ont été les plus empressés à s'agenouiller devant son angélique et sainte figure. L'historien dont nous parlons, M. J. Darmesteter, a pu dire en toute justice : « Nulle part en Europe la divinité de Jeanne n'a été plus profondément sentie et plus fermement proclamée que par les descendants de ceux qui l'ont brûlée. »

C'est cette thèse que je voudrais reprendre, après M. Darmesteter, en m'inspirant de sa rapide et chaude esquisse, pour faire connaître avec plus de détails les jugements et les œuvres

qu'il n'a pu qu'indiquer en passant et caractériser d'un trait concis et sommaire.

Réunir en un faisceau les hommages les plus saillants que l'histoire, la poésie ou le roman anglais ont rendus à la Pucelle ; faire plaider sa cause à travers les siècles par ses plus mortels ennemis, par ceux même dont la rancœur semblait devoir être éternelle ; montrer comment la sorcière de la légende anglaise est devenue pour les Anglais, par la seule force de la vérité, la sainte, la divine Pucelle de l'histoire, tel est le but de ces études et leur justification. Quel témoignage plus flatteur et plus décisif pourraient désirer tous ceux qui s'intéressent à la sainteté et à la gloire de notre héroïne nationale ?

Rien aussi de plus consolant et de plus encourageant pour l'espèce humaine qu'une telle conversion, prouvant d'une façon si éclatante que les nations sont plus guérissables que les individus, et que, chez elles, le bon sens, la conscience du juste et du bien finissent par l'emporter sur les haines les plus farouches, sur les passions les plus invétérées !

Cette communion de l'Angleterre et de la

France dans une aussi pure et aussi idéale admiration doit resserrer leurs liens et devenir entre elles un nouveau gage d'entente et de paix. Encore une fois le sang du martyr aura été une semence de christianisme, c'est-à-dire de concorde et de fraternité.

CHAPITRE PREMIER

COMMENT LA LÉGENDE ANGLAISE SE FORME DU VIVANT
MÊME DE LA PUCELLE

Dans la poussière des siècles passés que nous aimons à remuer, au milieu du fatras des chroniques et des histoires, une seule chose apparaît lumineuse, éblouissante, inéluctable : l'idée ! — L'idée, seule maîtresse des hommes et des événements !

De là pour tout historien qui ne veut pas être un simple annaliste, la nécessité de se faire par la pensée et par la foi le contemporain de l'époque dont il veut retracer la vie.

Prétendre faire l'histoire du xv^e siècle, sans tenir avant tout compte de la pensée religieuse qui y domine tout, serait la plus vaine et la plus inepte des tentatives. Ce point de vue donné, tout s'éclaire, tout s'illumine et s'explique. Sous cette clarté, ce qui pour nous, hommes sceptiques du xix^e siècle, peut sembler étrange, anormal, monstrueux, se réduit bientôt aux proportions du naturel, de l'ordinaire, de l'humain. Si, selon l'Évangile, la foi transporte les montagnes, elle est encore bien plus capable d'exalter les âmes et de produire des prodiges d'enthousiasme, d'héroïsme, de dévouement, de cruauté, de barbarie. Ainsi s'expliquent les beautés et les horreurs qui s'ac-

couplent dans ce tableau unique de la guerre de Cent-Ans, où, sur toutes les hideurs et les puanteurs des champs de bataille, au-dessus de toutes les tortueuses intrigues de la politique, au-dessus de tous les crimes et de toutes les turpitudes humaines, apparaît et plane comme une vision du ciel, comme une pure étoile sur un charnier, la radieuse, l'incomparable légende de la fille de Domrémy.

On ne saurait ouvrir une chronique du temps, à quelque parti qu'elle appartienne, sans être frappé du rôle prédominant qu'y jouent la pensée religieuse et les préoccupations surnaturelles. Mais dans l'histoire de la vie du moyen âge, comme dans les *Mystères* qui en sont la fidèle image, ce surnaturel revêt constamment un double aspect où se reflète le manichéisme originel dont toute foi religieuse est nécessairement pénétrée, et qui se manifeste dans les jugements et dans les faits aussitôt que les intérêts humains sont en jeu. Le surnaturel est nécessairement double : l'idée religieuse, interprétée par l'imagination et les passions des masses, s'empreint aussitôt du double caractère des deux puissances qui se partagent plus ou moins inégalement la direction des choses de ce monde, comme elles se partagent notre âme ; c'est dans le conflit de ces deux puissances ennemies que les dissensions terrestres, les rivalités sanglantes qui poussent et heurtent les nations contre les nations, iront chercher leur principe et leur justification¹. La *Divine Comédie* est le plus vrai tableau

¹ Une guerre soudaine éclate-t-elle dans les Flandres, Frois-

de toute cette époque, où l'on va nécessairement de l'enfer au paradis, du paradis à l'enfer, et où chacun s'explique les choses par l'intervention surnaturelle de l'un ou de l'autre de ces deux principes, — faces éternelles du Janus religieux — l'inferral ou le divin. Les juges qui condamnèrent Jeanne d'Arc, et les bourreaux qui la brûlèrent pouvaient être d'aussi bonne foi que les princes et les chefs qui saluèrent dans la Pucelle d'Orléans le salut venant d'en haut, l'ange de Dieu; de part et d'autre ils s'inclinent devant le surnaturel, devant le miracle.

Dieu, tel est le mot magique qui, du côté des Anglais comme du côté des Français, met tout en branle. C'est au nom de Dieu que s'entre-choquent les ambitions, les cupidités, les convoitises, les amours et les haines humaines, sauf à rejeter sur le compte du diable les échecs, les humiliations, les revers et les catastrophes. C'est au nom de Dieu, pour obéir à sa volonté interprétée par les saints de son Eglise ¹, que Henri V, se jetant sur la France comme sur une proie, y poursuit l'envahissement et les dévastations com-

sart se demande : « Est-ce *Dieu* qui se courrouça de l'usage que ces peuples faisaient de leur bonne fortune? Est-ce le *diable* qui cherche nuit et jour à semer guerre et haine là où il voit la paix? » C'est l'unique question que se posent les observateurs et penseurs du temps, historiens ou théologiens. C'est toute la philosophie de l'histoire.

¹ Ce fut l'archevêque de Cantorbéry qui, dans un discours prononcé devant le Parlement, décida Henri V « à profiter de l'anarchie où se trouvait alors la France pour entreprendre une conquête si juste et si glorieuse, qui le rendrait le plus puissant prince de l'Europe ». Il terminait son discours en assurant le roi que « le clergé lui donnerait des secours qu'il

mencées par Edouard III. Dans toutes les occasions solennelles, il ne manque pas de se donner comme l'envoyé du Très-Haut, chargé par lui de châtier et de corriger la France rebelle à Dieu et à sa loi, la France schismatique et perverse. Sa guerre n'est qu'une croisade réformatrice, entreprise au nom du Christ, une croisade qui doit précéder l'autre, la grande, celle à laquelle le pape et Jeanne elle-même voudraient rallier, en les réconciliant, les princes de la Chrétienté. Il ne craint pas d'employer à cette œuvre sainte l'argent destiné par le Saint-Siège à la guerre contre les hérétiques. Il épouse Catherine, la fille de Charles VI, dans l'espoir, comme le lui fait dire Shakespeare, « qu'elle lui fera, entre Saint-Denis et Saint-George, un garçon demi-français, demi-anglais, qui ira jusqu'à Constantinople tirer le Grand-Turc par la barbe ». — Les victoires des Anglais sur les Français sont les victoires du Christ, ainsi qu'il est écrit au revers des premières monnaies frappées en France par Henri V : *Christus regnat, Christus vincit, Christus imperat* ¹ ! »

Quand, après la bataille d'Azincourt, Henri V s'est donné le mélancolique spectacle de « la grant noblese qui là avait été occise, lesquels étaient déjà tout nus, comme ceux qui naissent de mère, » il

n'avait jamais accordés à aucun de ses prédécesseurs ». Les chroniques de Hall et de Holinshed rapportent le discours de l'archevêque, discours que Shakespeare a merveilleusement traduit et interprété dans la première scène de son *Henry V*, dialogue entre l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque d'Ely.

¹ La nouvelle monnaie représentait un ange saluant la vierge Marie, et les pièces étaient nommées *Saluts*.

s'écrie : « Ce n'est pas nous qui avons fait cette tuerie, mais Dieu tout-puissant pour les péchés des Français ¹ », et tirant à part le plus illustre de ses prisonniers, le duc d'Orléans, qui ne voulait ni boire ni manger, il lui adresse ces paroles de réconfort : « Beau cousin, faites bonne chère. Je connais que Dieu m'a donné la grâce d'avoir eu la victoire sur les Français ; non pas que je le vaille, mais je crois certainement que Dieu les a voulu punir, et s'il était vrai ce que j'en ai ouï dire, ce n'est de merveilles ; car on dit que oncques plus grand desroy ne désordonnance de volupté, de péchiés et de mauvais vices ne fut vu que règnent en France au jour d'uy. Et se Dieu en est courouchié, ce n'est pas de merveilles, et nul ne s'en doit esbahir. » A son retour en Angleterre, en cette même année 1415, pour cette belle victoire d'Azincourt, il est grandement loué et *gracié du clergé* et peuple de son royaume, *comme bien y avait raison*, ajoute le chroniqueur bourguignon. Cinq ans après, le 1^{er} décembre 1420, Henri V entrait triomphalement à Paris, escorté du roi et de la reine de France, au milieu des rues pleines de processions de prêtres revêtus de chapes et surplis, portant reliquaires et chantant : *Te Deum laudamus*, ou : *Benedictus qui venit in nomine Domini !* L'Eglise d'Angleterre avait béni ses armes ; l'Eglise de France se jetait à ses genoux et le recevait comme l'ange et l'oint du Seigneur. Comment en eût-il été autrement pour un Prince qui semblait mettre l'Eglise au-dessus

¹ Shakespeare lui prête ces paroles dans la même occasion

du trône, et ne vouloir tenir que d'elle et de son divin chef sa propre souveraineté¹? Cet hommage, l'Eglise le lui rendra jusque sur son lit de mort. Alors, repoussant tout remords que l'approche du jugement de Dieu pouvait faire naître dans son âme, il se rend ce témoignage : « Ce n'est pas l'ambition ni la vaine gloire du monde qui m'ont fait combattre. Ma guerre a été *approuvée des saints prêtres* ; en la faisant, je n'ai point mis mon âme en péril. » L'aveu et la bénédiction de l'Eglise le rassuraient contre le jugement de Dieu. Comment plus tard Bedford et ses complices dans le crime de Rouen pourraient-ils se sentir un remords pour avoir brûlé une pauvre sorcière, solennellement condamnée par l'Eglise tout entière ? D'un autre côté, de quel droit pourraient-ils condamner Henri V ou Bedford, ceux qui, reprenant aujourd'hui la thèse du xv^e siècle, soutiennent, avec le vainqueur d'Azincourt, que Dieu avait voulu par sa main frapper la France pour ses péchés, et que l'expiation ayant duré son temps, celui qui avait envoyé le fléau suscita la délivrance² ? Mais les Anglais n'étaient pas, comme nous dans le secret du Très-Haut. Gens positifs avant tout, ils voulaient bien servir d'instrument à l'expiation et à la vengeance divine, mais à

¹ Michelet le premier a signalé cette cause principale du triomphe de Henry V : « En France, les deux autorités, l'Eglise et l'Etat, étaient divisées entre elles et chacune d'elles en soi ; en Angleterre, l'Etat et l'Eglise étaient parvenus, sous la maison de Lancastre, à la plus complète union. Henry V eut l'Eglise pour lui, et il réussit, il devint roi de France. »

² Blaze de Bury. *Jeanne d'Arc dans la littérature* (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} juin 1885).

condition d'en tirer quelque profit, et de recevoir de la main qui les armait quelque temporelle récompense. Il nous est trop facile aujourd'hui, grâce à la désinvolture avec laquelle nous faisons mouvoir les fils de cette grande marionnette que nous appelons la Providence, de dénouer ces nœuds inextricables pour les esprits du xv^e siècle. Ils y allaient plus simplement. — Nous sommes les instruments de Dieu contre la France, disaient les Anglais, donc Dieu nous doit la victoire : tout succès et tout triomphe de nos ennemis ne peut être que l'effet des puissances de l'enfer. En bonne théologie, ce raisonnement était inattaquable, et c'est ce raisonnement qui perdit la Pucelle. En la perdant, les Anglais croyaient sauver la gloire de Dieu qui, à leurs yeux, s'identifiait avec la leur.

Du côté des Français il n'en allait guère autrement. La France conquise se résignait à voir dans son vainqueur l'instrument du châtement divin : elle était prête à accepter un changement de dynastie et à renier l'héritier légitime du trône, devenu de par la volonté du ciel indigne de régner. L'opinion populaire n'attribuait-elle pas à la magie et à la sorcellerie la maladie de Charles VI, et n'était-ce pas là une preuve de l'abandon de Dieu ? Dieu avait frappé pour leurs péchés le roi et le duc d'Orléans, son frère¹. Le châtement ne devait-il pas s'étendre sur le

¹ Le meurtre du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne trouvait sa justification juridique dans cette considération très sérieusement présentée par Jean Petit : que le duc d'Orléans était sorcier, l'ami du diable, et que la diablesse Vénus lui avait donné un talisman pour se faire aimer.

Dauphin lui-même? Celui-ci n'en était-il pas arrivé à douter de la légitimité de sa couronne et de sa naissance? Les esprits supérieurs, comme un Clémangis, un Gerson, considéraient toutes les misères et les calamités du temps comme une punition divine des péchés de la nation. Clémangis voyait dans Jean sans Peur (l'allié de l'Angleterre) le vengeur de la morale publique, « *te auxiliatorem remediique ministrum infelix et calamitosa patria expectat.* » Le sentiment de répulsion pour la dynastie des Valois s'était singulièrement accru depuis l'infâme traité de Troyes. Ce qui restait de patriotisme était profondément découragé par le malheur, et le plus grand nombre se fût résigné sans peine à voir sur le trône des lys un fils d'Angleterre, ce qui fût peut-être arrivé, si la mort n'était venue subitement briser le rêve d'Henri V. La transition se faisait comme d'elle-même. Les relations établies par la guerre entre les deux nations avaient commencé à les fondre : « On se tournait Français, et demain on se retournait Anglais, » dit Froissart. On voyait ces conversions sans étonnement ni colère. L'esprit de nationalité, le patriotisme subissait les mêmes éclipses que la Royauté.

Pour le monde féodal, la patrie morcelée s'incarne dans la personne des rois. En retour de leur aveugle dévouement à la cause royale, les sujets ne demandaient que d'être efficacement protégés contre l'invasion et la guerre, prêts à subir le joug de l'étranger si, à l'heure du péril suprême, ils ne trouvaient pas dans leur souverain naturel l'appui qu'ils en attendaient. On le vit d'une façon saisissante lors du siège

de Rouen par Henri V, dans « *le grand Haran* » d'un prêtre envoyé par les habitants à Charles VI. Introduit devant le roi, il lui tint ce langage : « Ils vous mandent et font savoir de par moi que se par faute de votre secours, il convient qu'ils soient sujets au roi d'Angleterre, vous n'aurez au monde pires ennemis ; et s'ils peuvent, ils détruiront vous et votre génération. » Un vieux registre du Parlement, signalé par le premier de nos historiens nationaux, André du Chesne ¹, contient, sous la date de 1424, cette note significative à l'occasion de la reddition de la ville du Mans à Salisbury : « La ville du Mans se rendit aux Anglais, lesquels étaient du tout, ou peu s'en fallut, au-dessus des Français, lors fort diminués de puissance et quasi tous défaits et mis en déconfiture. » D'après le même historien, l'effroi, la terreur causés par les Anglais à cette époque étaient tels que, « suivant le rapport de l'histoire du temps, les bêtes même, entendant le tocsin, signal de la venue des Anglais, prenaient de leur propre mouvement la fuite et gagnaient leur retraite. »

Pour raviver dans ce peuple découragé, en proie à tous les fléaux de la guerre civile et de la guerre étrangère, la flamme de ce patriotisme qui quelques années auparavant faisait dire aux gens de la Rochelle : « Nous avouons les Anglais des lèvres, mais les cœurs ne s'en mouvront pas », il fallait remuer en lui la seule passion subsistante, la foi à l'intervention divine, en laquelle seule il s'appuyait du fond de ses

¹ *Histoire générale d'Angleterre*, 1614, fol.

misères et de son désespoir : il fallait en un mot un miracle d'en haut qui répondît à cette poignante prière qui s'échappait de toutes les poitrines opprimées : « Prends pitié de ce troupeau sans pasteur qui bêle vers toi, ô mon Dieu ! » — « Et n'avait le pauvre peuple, dit le chroniqueur Saint-Remy, nuls défenseurs, ne autre recours que de eux plaindre lamentablement à Dieu, leur créateur, en attendant sa grâce. »

Ce miracle se fit au moment même où tout, du côté des Français, semblait désespéré, quand tout paraissait au contraire favoriser la confiance et les espérances de l'Angleterre.

La première impression de découragement et de désarroi causée, chez les Anglais, par la mort du grand Henri V, avait été bientôt effacée par la tournure de plus en plus favorable que prenaient les événements de la guerre sous l'impulsion énergique et sage d'un homme qui égalait presque en valeur et en ressources politiques le vainqueur d'Azincourt. Bedford avait hérité à la fois de l'habileté de son frère et de sa foi (politique au moins) dans le caractère divin de la conquête de la France. Il sentait que le plus puissant levier pour ces âmes où la foi au surnaturel régnait en souveraine, c'était ce mot magique : Dieu est avec nous ! Du jour où Dieu passerait à l'ennemi, au dauphin Charles, c'en serait fait du courage de ses soldats, et des fleurs de lys. Il arrivait bien quelquefois que cette pieuse et sainte politique était gênante, lorsque, par exemple, elle lui interdisait de donner suite à ses projets de spoliation du clergé

pour subvenir aux besoins de la guerre ; mais du moins ne l'empêchait-elle pas de mettre au service de cette cause divine les éminentes qualités politiques et militaires que les Français eux-mêmes aimaient à reconnaître en lui. S'il était froid, fier, arrogant, et à l'occasion cruellement égoïste, on ne pouvait lui refuser le sang-froid, la fermeté, la sagesse, un grand esprit de justice et de conciliation, quand il y trouvait son intérêt. Il était en un mot l'homme le plus capable de poursuivre et de mener à bonne fin l'œuvre d'Henri V. Il faut reconnaître que ses fautes furent plutôt le résultat des circonstances que celui de son caractère, et peut-être peut-on se hasarder à dire, avec un historien anglais, que même après le grand effort victorieux dû à la Pucelle, sans la trahison du duc de Bourgogne et sans les divisions intestines de l'Angleterre, il aurait réussi à achever la conquête de la France et à déposséder Charles VII.

Comme Henri V, c'est au nom du Christ et de saint Georges qu'il prend en mains la régence de la France ; une miniature du fameux livre d'heures exécuté pour sa femme, le représente à genoux devant le saint patron de l'Angleterre, saint Georges, qui lui apparaît dans une église. Il y a dans le traité d'Amiens (1423), passé entre le duc de Bedford et les ducs de Bourgogne et de Bretagne, un article curieux, où se manifeste l'idée persistante de la mission providentielle de l'Angleterre dans cette guerre faite à la France pour son relèvement et son salut :

« *Item* que de toute notre puissance et par toutes les meilleures voies et manières que nous savons

aviser pour le relèvement du pauvre peuple de ce royaume, qui tant a souffert et souffre de misères, et pour ce nous emploierons à bouter la guerre hors d'icelui royaume, et le mettre en paix et tranquillité, afin que Dieu y soit servi et honoré, et que marchandise et labourage y puissent avoir cours¹. »

Dans la harangue qu'il adresse à ses troupes avant la bataille de Verneuil, Bedford ne manque pas de leur rappeler la légitimité et la sainteté des précédentes conquêtes, et comment Henri V fut rétabli avec l'assentiment de la noblesse, l'agrément du clergé et celui du roi Charles l'usurpateur, dans ses droits de légitime héritage et patrimoine, retourné par sa mort à son neveu et redouté souverain Henri VI, et il conclut ainsi : « Le commencement de cette conquête a été *bon*, la suite encore *meilleure*; il n'y a plus que le dernier nœud à dénouer. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu, appelez son aide hardiment ! »

La victoire cette fois encore vint lui donner raison ; désormais la présomptueuse confiance des Anglais ne connaît plus de limites ni d'obstacles. Après la campagne victorieuse qui suivit la bataille de Verneuil, « la puissance anglaise, dit le chroniqueur anglais Hall, était si assurée, si éprouvée qu'en fin de compte les Anglais pouvaient vouloir et obtenir tout ce qu'ils voudraient et entreprendraient... Quand le bruit de ces nouvelles se répandit par la France, elles furent reçues avec un sentiment de crainte, d'effroi et de

¹ Rymer, X, p. 281. — Monstrelet, l. II, ch. vii.

rage, mais quand la vérité fut connue en Angleterre, tous se réjouirent, non seulement pour la conquête de tant de villes, mais aussi parce que Dieu leur avait envoyé la victoire dans une bataille rangée et mortelle. Aussi des processions générales furent commandées pour rendre à Dieu tout-puissant d'humbles et cordiales actions de grâces; car c'est par son don seul, et non par le pouvoir de l'homme que ces notables victoires avaient été remportées ¹. »

La politique, autant que la foi, faisait un devoir au représentant du pouvoir de respecter et de ménager l'Eglise; Bedford s'honorait de son titre de chanoine de la cathédrale de Rouen. Si, en un jour de malheur, pressé par la nécessité, il songe à rançonner l'Eglise, à lui demander pour les frais de la guerre les biens et rentes qu'elle a reçus de la couronne depuis quarante ans, il cède humblement devant le refus qui lui est fait, tremblant sans doute d'avoir osé cette proposition sacrilège, que l'opinion tournera contre lui, en affirmant que ce fut en punition de cette impiété que Dieu arma contre les Anglais la Pucelle d'Orléans. Il fallait, même aux ennemis de l'Angleterre, un argument religieux pour expliquer les revers et la défaite de leurs rivaux. On disait encore que l'intervention divine en faveur de la France n'était que la vengeance des déprédations sacrilèges commises par les soldats anglais dans des

¹ *Hall's Chronicle* (London, 1809). Il en fut de même à Paris, où le duc de Bedford, après la bataille de Verneuil, fut reçu « bien aconvoyé des processions, et à Notre-Dame, comme ce fût Dieu ». (*Journal du Bourgeois de Paris.*)

sanctuaires vénérés, tels que celui de Notre-Dame de Cléry¹.

De quelque côté qu'on se tournât, le miracle était là qui vous arrêtait au passage, et forçait bon gré mal gré la politique la plus machiavélique de compter avec lui. Le miracle des miracles fut le revirement si soudain opéré dans les affaires de Charles VII, au moment même où sa cause semblait le plus désespérée. La terreur qui s'empara des Anglais à l'apparition de la Pucelle, en expliquant en grande partie leur faiblesse et leurs désastres, est un des faits qui mettent le mieux en lumière le pouvoir qu'exerçaient sur les imaginations les croyances et les superstitions populaires. Mais peut-être cette apparition ne produisit-elle un effet si foudroyant sur l'esprit des Anglais que parce qu'elle venait confirmer une appréhension secrète qu'ils avaient apportée avec eux sur le sol de la France. Un témoin oculaire fort bien instruit de ce qui se passait chez les Anglais, le chroniqueur Saint-Remy, nous affirme que « les Anglais devant Orléans disaient entre eux qu'ils avaient une prophétie qui contenait qu'une Pucelle les devait débouter hors de France et de tous les points les défaire ». La prophétie de Merlin², quoiqu'il fallût beaucoup

¹ Les Armagnacs attribuaient les défaites des Anglais au pillage des églises « qui n'y demoure ni livres, ni la boueste ou coupe où le corps de Notre-Seigneur repose, ni reliques, pour tant qu'il y ait or ou argent. » (*Journal du Bourgeois de Paris.*)

² Laurence Minot, qui écrivait vers 1360, appliquait les prophéties de Merlin aux victoires d'Edouard III. Walter Bower, un chroniqueur écossais contemporain de Jeanne d'Arc, et qui

de bonne volonté pour l'interpréter en ce sens, semble avoir eu cours avant l'apparition de la Pucelle, non seulement en Angleterre, mais encore en France, où Jeanne elle-même s'en autorisait pour confirmer sa mission. Elle rappela à ses hôtes incrédules de Vaucouleurs le bruit qui avait couru dans le pays d'une prédiction que la France serait sauvée par une fille des Marches de Lorraine, ce qui frappa tellement ceux qui l'entendirent, qu'ils ajoutèrent foi à ses paroles. On sait quelle autorité les Anglais attribuaient aux oracles de leur vieux barde Gallois, et quel usage ils faisaient de ses prédictions; ils lui empruntaient volontiers le texte de leurs discours, comme les orateurs sacrés certains passages à l'Écriture : « Lors commença à parler le chancelier d'Angleterre, raconte Philippe de Comynes, et *commença par une prophétie dont les Anglais ne sont jamais dépourvus*, laquelle disait qu'en ce lieu se devait faire une grande paix entre France et Angleterre. »

La panique du reste n'avait pas attendu l'apparition de la Pucelle pour se répandre dans le camp des Anglais. Leur confiance avait été particulièrement exaltée par l'arrivée du renfort amené d'Angleterre par le vaillant comte de Salisbury. Aussi la mort mystérieuse et soudaine de ce chef qui devait les rendre maîtres d'Orléans¹ fut pour eux, dès le début

recueillit sur elle quelques particularités de la bouche d'un témoin oculaire, applique à Jeanne d'Arc plusieurs prédictions de Merlin. (Sur ces prétendus oracles, voir Quicherat, III, p. 338 et IV, p. 480.)

¹ « Le comte de Salceby qui moult était chevalureux et bon

du siège, un coup de foudre dont leur courage ne se releva pas. Bedford informe le régent d'Angleterre qu'un grand nombre des soldats de Salisbury ont déserté après la mort de leur général¹. L'effet de cette tragique aventure fut si profond sur les esprits que la plupart des chroniqueurs et historiens du siège, tant Français que Bourguignons et Anglais, s'accordent pour y reconnaître le premier et décisif signal de la déconfiture. Aucun incident ne tient tant de place dans tous les témoignages du temps², et ne semble avoir jeté dans les cœurs anglais tant de perturbation et de découragement. On peut dire que désormais, grâce à cette catastrophe inattendue et qui semblait merveilleuse³, leur âme fut ouverte à toutes les terreurs, à toutes les défaillances, si bien qu'ils crurent entendre sonner le glas de leur dernière heure, quand retentirent à leurs oreilles ces mots terribles : « Entendez les nouvelles de Dieu et de la

homme d'armes et subtil en tous ses faits », dit le Bourgeois de Paris. Et Holinshed : « Ce comte était à cette époque (1428) l'homme dont l'intelligence, la vaillance et la politique rendaient le nom anglais si redoutable et si terrible pour la nation française ; de son pouvoir (comme il apparut après sa mort) dépendait en grande partie la conquête ; diligent, infatigable, prompt dans le conseil et d'un courage invincible, si bien qu'en aucun autre homme, les Anglais ne mettaient plus de confiance ; jamais personne ne sut si bien conquérir tous les cœurs. »

¹ Rymer, X, p. 413.

² En particulier dans le *Mystère du Siège d'Orléans*, où les Orléanais n'hésitent pas à y voir un véritable miracle.

³ L'opinion populaire, nous dit Monstrelet, attribuait la mort de Salisbury à la vengeance divine « par divin jugement de Dieu qui traite et récompense les hommes selon leur mérite ».

Pucelle ! » Leur imagination vit se déchaîner contre eux avec elle toutes les puissances de l'enfer.

A peine Jeanne d'Arc a-t-elle paru qu'elle est saluée par les Anglais de ce titre de sorcière qui allumera son bûcher. Il importait souverainement aux chefs de la représenter comme telle, et de montrer à leurs soldats, dans ce prétendu secours divin si soudainement suscité au parti du Dauphin, un stratagème inventé par l'enfer pour essayer d'intimider leurs cœurs et d'arrêter leur marche victorieuse. Ce qui devait relever leur courage acheva de l'abattre. La crainte du diable l'emporta sur la confiance dans le bras de Dieu. Pour la plupart de ces âmes ingénues, la pensée seule d'avoir affaire à une puissance surnaturelle glaça leur sang et énerva leurs bras ; ils avaient beau se dire que c'était la dernière des hontes de trembler et de fuir devant une femme ; cette femme, pour eux, c'était plus qu'un capitaine, plus qu'une armée, c'était l'enfer en personne conjuré contre l'étranger, envahisseur de la France ¹.

Il se trouvait dans l'armée Anglaise peu d'esprits forts, capables de dire à la Pucelle, comme le connétable de Richemont : « Jehanne, on m'a dit que vous me voulez combattre. Je ne sais si vous êtes de par

¹ Il suffit à la Pucelle de quatre jours de combats pour faire lever le siège d'Orléans, et après la bataille de Patay, l'effroi des Anglais fut si grand qu'ils « s'en voulaient retourner en Angleterre et laisser ainsi le pays, si le régent leur eût souffert, » dit une chronique normande.

Monstrelet, témoin de la prise de la Pucelle à Compiègne, dit que « de sa prise les Anglais furent moult fort joyeux, plus que d'avoir prins 500 combattants ».

Dieu ou non. Si vous êtes de par Dieu, je ne vous crains de rien; si vous êtes de par le diable, je vous crains encore moins. »

Michelet, s'appuyant des recherches du grand érudit anglais Thomas Wright, prétend, dans son livre *la Sorcière*, que le culte du diable n'eut pas en Angleterre l'étendue et l'importance qu'il obtint sur le continent : « Chose curieuse, dit-il, chez ce peuple ou *god-dem* (Dieu me damne) est le jurément national, on veut bien être damné de Dieu, mais sans se vendre au diable... Puis en Angleterre, on fait peu de façons avec le diable; on pend la sorcière, on l'étrangle avant de la brûler : elle n'a pas l'horrible poésie que lui donnent sur le continent le bâcher, l'exorcisme, l'anathème. » On peut dire en effet, à la louange de l'Angleterre, que l'on n'y vit pas ces horribles hécatombes de sorciers et de sorcières qui éclairent de si lugubres lueurs les derniers siècles du moyen âge en France ou en Allemagne; cela tient sans doute à la modération des anciennes lois anglaises sur ce sujet, à l'absence de la question par la torture et à la distinction essentielle longtemps observée entre les procès de sorcellerie et d'hérésie, les premiers ne relevant que des tribunaux séculiers. Ce ne fut qu'assez tard, à l'époque où l'Église fit rentrer la sorcellerie dans la catégorie des hérésies¹

¹ « Crimen sortilegii, quod est quædam species hereticæ pravitatis. »

Cette confusion apparut pour la première fois à l'occasion de la secte des Vaudois, sorciers nommés *Scobaces*, parce qu'ils allaient au sabbat à cheval sur un *scoba* ou balai.

que le commerce avec le diable fut plus rigoureusement poursuivi et puni de mort; les orgies des sorcières devinrent le type des accusations les plus grossières portées contre les Templiers, les Huguenots et les Puritains.

Mais si l'Angleterre ne connut pas cette déplorable confusion, elle n'en déploya pas moins dès le xiv^e siècle une sévérité jusqu'alors inusitée contre les sorciers et sorcières, dans les cas surtout où la sorcellerie paraissait exercée comme moyen de vengeance personnelle ou politique. En 1324, sous Edouard II, il y eut deux remarquables procès de sorcellerie en ce genre, en Irlande et en Angleterre, le premier celui de dame Alice Kyteler, qui fut l'occasion d'un conflit entre les cours civile et ecclésiastique; le second, une prétendue tentative d'ensorceler le roi en vue d'obtenir sa mort. En 1369, nous voyons le prince de Galles arrêté dans sa marche victorieuse en France par une hydropisie « causée par charmes et sortilèges ». Durant le xiv^e siècle, dit Wright, la question de la sorcellerie semble avoir été fort agitée, et l'Église activement zélée à en rechercher les cas. » Le commencement du xv^e siècle marque en Angleterre une singulière recrudescence de l'esprit démoniaque : en 1406, le roi Henri IV envoie des instructions à l'évêque de Norwich pour l'inviter à rechercher et à arrêter les sorcières qui, dit-on, sont fort nombreuses dans son diocèse; sous le règne suivant ces poursuites deviennent de plus en plus fréquentes. Le règne de Henri VI, qui débuta par le « beau procès » de Cauchon, vit aussi celui de la duchesse de Gloucester et de

ses complices, quelques années après le supplice de la Pucelle. Une chronique anglaise des règnes de Richard II, Henri IV, Henri V et Henri VI, nouvellement découverte, ne dit pas un mot de la Pucelle; mais en revanche, elle rapporte qu'en 1441 fut prise une femme appelée la sorcière d'Eye, qui avait servi la duchesse de Gloucester, dame Eléonore Cobham, par sa sorcellerie contre la personne du roi, lui ayant fourni des filtres et maléfices, à l'aide desquels ladite dame Eléonore força le duc de Gloucester de l'épouser. Cette sorcière, relapse comme Jeanne, fut brûlée à Smythfield en 1441¹. Shakespeare n'a pas oublié ce trait

¹ Le récit de Hall sur cette affaire est le plus complet : « En cette année, dit-il, dame Elyanour Cobham, femme dudit duc, fut accusée de trahison, parce qu'elle avait, par sorcellerie et enchantement, essayé de détruire le roi, afin de faire parvenir son mari à la couronne, sur quoi elle fut examinée dans la chapelle de Saint-Etienne, devant l'évêque de Canterbury, et là convaincue et condamnée à faire publique pénitence sur trois places publiques de la Cité de Londres, puis après cela condamnée à la prison perpétuelle dans l'île de Man. Dans le même temps, furent arrêtés comme auxiliaires et conseillers de ladite duchesse, Thomas Southwell, prêtre et chanoine de Saint-Etienne de Westminster, John Hum, prêtre, Roger Bolyngbroke, un habile nécromancien, et Margerie Jourdayne, surnommée la sorcière d'Eye, à la charge desquels il fut établi qu'à la requête de la duchesse, ils avaient confectionné une image de cire représentant le roi, que par sorcellerie ils avaient fait consumer peu à peu par le feu, dans l'intention de détruire ainsi la personne du roi, et de le faire mourir; pour laquelle trahison, ils furent condamnés à mort; Margerie Jourdayne fut brûlée à Smithfelde et Roger Bolyngbroke, écartelé et pendu à Tiburn, soutenant jusqu'à sa mort la fausseté de tout ce qu'on avait imaginé; John Hum eut son pardon, et Southwell mourut dans la Tour avant l'exécution. » Tout ce récit de Hall a été scrupuleusement mis en scène par les auteurs de la seconde partie d'*Henry VI*, acte I, 4; acte II, 3, 4.

dans la scène de son Richard III, où le tyran accuse le loyal Hastings d'opérations diaboliques contre sa personne, et montre en preuve de son accusation son bras paralysé, semblable à une tige flétrie et desséchée.

On ne saurait oublier avec quel zèle Marie Stuart et son fils Jacques I^{er} se distinguaient contre les sorciers et démoniaques; le statut de ce prince qui traite de félonie et condamne à mort tout sorcier convaincu d'avoir eu un commerce quelconque avec le diable, ne fut aboli en Angleterre que sous le règne de Georges II. La reine Elisabeth elle-même fit revivre les lois de son père sur les sorcières tout en consultant le docteur Dee sur le jour fortuné à choisir pour son couronnement. La croyance en la puissance du démon et de ses suppôts ne pouvait être faible dans un pays dont le théâtre a produit *le Faust* de Marlowe, la *Sorcière d'Edmonton*, et tant d'autres pièces populaires qui, jusqu'au milieu du xvii^e siècle, donnèrent au diable un si beau rôle¹. Les Puritains, par l'ardeur de leur foi aux puissances de l'enfer, semblent vouloir justifier l'accusation de sorcellerie que leurs ennemis leur jettent à la face. Je n'en veux pour preuve que le livre si curieux et si peu connu de Daniel de Foë : *l'Histoire politique du Diable*, et en particulier l'endroit où, montrant que souvent les possédés ne sont que des personnifications du diable lui-même, il fait cette remarque : « Ainsi, si la rage,

¹ Il y a une vingtaine de démons tant grands que petits mentionnés dans les drames de Shakespeare. Voir sur ce sujet : *Elizabethan Demonology*, by T. A. Spelding, in-8°, 1880.

l'envie, l'orgueil, la vengeance, sont des parties constitutives du diable, pourquoi une femme, en qui ces caractères extraordinaires abondent, n'aurait-elle pas un titre légitime à être réellement et substantiellement un démon, dans le sens le plus parfait et le plus absolu du mot, selon la description que j'en ai donnée et bien d'autres avec moi; telles que furent, par exemple, *Jeanne d'Arc*, ou Jeanne, reine de Naples, qui toutes deux furent envoyées à leur pays natal (l'enfer), aussitôt qu'on eut découvert qu'elles étaient de véritables démons, et que Satan les eut reconnues en cette qualité¹. »

Si, au xviii^e siècle, un homme aussi éclairé que Daniel de Foë parlait ainsi, quelle devait être au xv^e l'impression de simples et grossiers soldats en face de cette femme mystérieuse qui s'annonçait à eux comme un instrument surnaturel de la vengeance divine, et prouvait son dire par de si éclatants faits d'armes !

Enfin même au xix^e siècle, il était réservé à l'Angleterre de poursuivre l'indépendance de la pensée poétique dans Byron et son école sous le nom d'*école satanique*.

A l'époque de Jeanne, la superstition anglaise était passée en France en commun proverbe, elle régnait sur tous les esprits depuis le dernier goujat de l'armée jusqu'à ses chefs les plus renommés; ne voit-on pas ce grand comte de Salisbury, au début du siège d'Orléans, aller sérieusement consulter le fameux

¹ Nous rencontrerons plus loin la source où de Foë a puisé e rapprochement, *l'Etat sacré et profane* de Fuller.

Jean des Bouillons, l'astrologue de Meung, prisonnier de guerre à Chartres? Au nom de la Pucelle ou à sa vue, les imaginations s'exaltent et se troublent; elle se transforme aux yeux de ces hallucinés en magicienne, maîtresse des éléments; elle fait tonner quand il lui plaît; si elle a pu faire pénétrer avec elle dans Orléans des vivres et des munitions, c'est par une nuit d'orage, qui l'a rendue invisible aux Anglais. Les guerriers se multiplient en nombre merveilleux autour d'elle; le déploiement de son étendard cabalistique éblouit les regards de ses ennemis; ils voient deux oiseaux blancs voltiger sur ses épaules, ou une nuée de papillons blancs qui volent à l'entour. Talbot lui-même, l'intrépide et héroïque Talbot, ne peut se défendre d'une secrète terreur devant cette force étrange et divine qui s'impose à son orgueil et fait bouillonner la colère et la rage dans son âme. Des Anglais, des héros comme Talbot, pouvaient-ils être battus par une fille, si cette fille n'était aidée du démon ou plutôt n'était elle-même, comme le dit de Foe, un démon incarné? « C'est un limier dressé par le diable! » écrit Bedford à Henri VI¹. Les théologiens, un Henri de Gorcum, Nider, un clerc de Spire, peuvent contre-balancer tous les arguments que leur offre la scolastique pour ou contre la nature

¹ « Tout prospérait, dit-il à Henry VI, pour notre cause, jusqu'au siège d'Orléans, entrepris, Dieu sait sur quel avis! Depuis ce temps et après la catastrophe advenue à mon cousin de Salisbury, votre peuple, assemblé devant Orléans en grand nombre, a reçu un coup violent, qui semble être tombé du ciel. Ce choc lui est survenu, à mon avis, de la folle pensée et du déraisonnable effroi qu'a causé sur lui un disciple et limier de l'ennemi

infernale ou divine de l'esprit qui l'anime, sans oser conclure. Le soldat anglais du premier coup est convaincu; le prodige vivant est là qui le harcèle et le tue; le premier cri qui s'élève contre la Pucelle est un cri de mort, il faut la prendre et la brûler, cette sorcière du diable; cette ribaude, cette vachère, cette putain dissolue et diffamée!... C'est le cri de la foule dans le drame populaire ;

« Hang her, beat her, kill her¹ ! »

Ils veulent faire un essai préalable sur un de ses hérauts qu'elle leur a envoyé; dès le premier jour elle ne peut douter du sort qui l'attend, si elle tombe entre leurs mains. Et quand on la jugera, ces forcenés s'indigneront des lenteurs du procès, et trouveront que c'est faire beaucoup de façons avec une sorcière.

Le langage de Bedford est dans le fond, et presque dans la forme, le même que celui de ses soldats; nous venons de citer un mot de sa lettre à Henri VI; il ne s'exprime pas autrement dans l'espèce de cartel qu'il adresse au Dauphin Charles le 7 août 1429, pour stigmatiser sa conduite devant l'opinion publique de la France et de l'Europe :

(du diable) appelé la Pucelle, qui a usé de faux enchantements et de sorcellerie. »

Ce document officiel (Rymer, t. IV, p. 4) peut être considéré comme le point de départ de la légende de la Pucelle en Angleterre.

¹ La *Sorcière d'Edmonton*, acte IV, sc. 1. « Pendons-là, battons-là, tuons-là. »

« Nous, Jehan de Lancastre, régent de France, savoir faisons à vous, Charles de Valois, qui vous soliez nommer dauphin de Viennois, et maintenant sans cause vous dites roi; pour ce que avez de nouvel entrepris contre la couronne et la seigneurie de mon souverain seigneur Henry, par la grâce de Dieu, vrai, naturel et droiturier roi de France et d'Angleterre, donnant à entendre au simple peuple que venez pour lui donner paix et sûreté; ce qui n'est pas, ne peut être, par les moyens que vous avez tenus et tenez, qui faites séduire et abuser le peuple ignorant, et vous aidez plus de gens superstitieux et réprouvés, comme d'une femme désordonnée et diffamée, étant en habit d'homme et de gouvernement dissolu, et aussi d'un frère mendiant, apostat et séditieux, comme nous sommes informés; tous deux, selon la sainte Ecriture, abominables à Dieu... Nous, pour garder et défendre le vrai droit de mon dit seigneur le roi, et vous et votre puissance rebouter de ses pays et seigneuries, à l'aide du Tout-Puissant, nous sommes mis sus, et tenons les champs en notre personne et en la puissance que Dieu nous a donnée... Si nous faites savoir hâtivement ce que faire ne voudres, car se, par votre défaut, plus grands maux, inconvénients, pilleries, rançonnements, occisions de gens et dépopulations de pays adviennent, nous prenons Dieu en témoin, et protestons devant lui et les hommes que n'en serons point cause, et que nous avons fait et faisons notre devoir, et nous mettons et voulons mettre en tous termes de raison et d'honneur, soit préalablement par le moyen de

paix ou par journée de bataille, quand autrement entre puissants et grandes parties ne se peuvent faire.»

Chose singulière, à l'époque même où l'étoile de Jeanne commença à s'obscurcir aux yeux des Français, et où « ses ennemis aidant, elle a perdu en partie cette auréole superstitieuse à laquelle elle n'aspirait pas, mais dont l'affubla tout d'abord l'imagination publique¹ », la terreur et l'épouvante ne font que s'accroître du côté des Anglais. Ceux-ci attendaient impatiemment l'arrivée de leur jeune roi Henri VI, qui venait d'être solennellement couronné à Westminster. Ce départ fut retardé plusieurs mois par un obstacle singulier : les hommes d'armes destinés à renforcer l'armée anglaise refusaient de partir, et Bedford se voyait forcé, pour les y contraindre à recourir à un édit spécialement dirigé contre « les capitaines et soldats réfractaires, qui sont terrifiés par les enchantements de la Pucelle² ».

La joie et le triomphe qui accueillent chez les Anglais³ la prise de la sorcière ne met pas fin à leurs alarmes; même captive, elle les fait trembler encore.

¹ Vallet de Viriville. *Histoire de Charles VII*, t. II, p. 149.

² « Contra capitaneos et soldarios tergiversantes incantationibus Puellæ terrificatos. » (Rymer, X.) On peut rapprocher de cet édit celui que Henry VI porta le 12 décembre de la même année contre les déserteurs que l'épouvante causée par la Pucelle faisait fuir en Angleterre : « De fugitivis ab exercitu, quos tericulamenta Puellæ exanimaverant, arestandis. » Rymer, X, p. 472.

³ « Et ne l'eussent donnée pour Londres,
« Car cuidaient avoir tout gaigné, »
dit Martial d'Auvergne.

Pie II dit à ce sujet dans ses curieux *Mémoires* : « Il est croyable que, tant que la vierge vécut, quoique captive, les Anglais ne se crurent jamais assez en sûreté, eux qu'elle avait vaincus dans tant de combats; qu'ils redoutaient ses prestiges ou son évasion; et que c'est pour cette cause qu'ils cherchèrent à la faire mourir. » Ces terreurs subsistantes peuvent seules expliquer, en effet, l'impatience singulière que font éprouver aux Anglais les lenteurs de la procédure, et les égards ou la pitié que lui témoignent les moins endurcis de son entourage, la torpeur qui les retient dans l'inaction¹, leurs craintes réitérées de la voir leur échapper, leurs essais d'intimidation sur les membres du tribunal, toutes les violences et les insultes dont ils l'accablent en attendant le bûcher.

D'autres préoccupations animaient l'âme des chefs et de Bedford en particulier. Chez eux, l'orgueil du nom anglais et le dépit de la défaite l'emportent encore sur les terreurs mystiques et les suggestions de la foi; ce qu'il s'agit de démontrer à l'Europe, au monde attentif à ce grand duel de deux nations, c'est que le droit, la justice, l'honneur et Dieu par conséquent, sont du côté des Anglais, et que le dauphin Charles ne doit ses succès qu'à l'intervention ténébreuse de l'enfer. Bedford employa à cette démonstration que légitimait la croyance universelle, toute l'habileté, tout le machiavélisme dont il était capable; aussi est-ce lui qui porte devant la postérité, la plus lourde

¹ Les Anglais n'osent assiéger Louviers tant que la Pucelle est vivante. (Quicherat, II, p. 3.)

part de la responsabilité du crime de Rouen. L'évêque Cauchon, son âme damnée, ne fut que son très docile instrument. Le dévouement de cet homme à la faveur signalée du régent, son inimitié personnelle pour la Pucelle, dont l'arrivée l'avait fait chasser de Beauvais en 1429, l'appât du siège de Rouen comme prix de ses services, le mettaient dans la main du régent, et le concours de Cauchon assurait à Bedford celui de l'Université.

Par maint détail du procès, il apparaît clairement qu'à travers la Pucelle, l'orgueil anglais poursuivait Charles VII, et essayait de faire retomber sur lui les hontes dont il accablait son diabolique instrument. Au moins fut-il impossible de se méprendre sur la véritable pensée de Bedford, et le caractère essentiellement politique de la procédure contre Jeanne, lorsqu'à peine les cendres de la sorcière jetées au vent par ordre du cardinal d'Angleterre, parurent les lettres envoyées de par le roi Henry aux princes de l'Europe, au duc de Bourgogne, aux prélats et seigneurs de France, lettres où l'exposé des griefs articulés contre la Pucelle se terminait par cet impudent mensonge : « Et voyant son finement approcher, elle connut pleinement et confessa que les esprits qu'elle disait être apparans à elle souvente fois, étaient mauvais et mensongiers, et que les promesses que iceux esprits lui avaient plusieurs fois faites de la délivrer étaient fausses, et ainsi se confessa par lesdits esprits avoir été déçue et démoquée¹. » Cette

Il faut y joindre les lettres de garantie données par

confession *in extremis* de l'accusée absolvait l'Angleterre.

Ce manifeste solennel, qui ne s'inspirait ostensiblement que de la louable et religieuse intention de servir « à l'honneur de notre mère sainte Eglise, fortification de notre foi et extirpation d'erreurs pestilentieuses », n'était en réalité qu'un habile plaidoyer en faveur de l'Angleterre, et une dénonciation non équivoque devant l'opinion de l'Europe du prince mécréant qui avait osé s'autoriser et s'appuyer de pareilles impostures. En tout cas il devait désormais faire foi aux yeux de tous ceux qui s'intéressaient à l'honneur de l'Angleterre, et devenir la source la plus authentique, la plus irréfragable de la légende anglaise de la Pucelle. Ce n'est que par ces lettres que les chroniqueurs anglais, à la suite des chroniqueurs bourguignons, de Monstrelet en particulier, connaîtront et jugeront le procès de Rouen. La chronique anglaise sur la Pucelle ne sera guère qu'un écho des accusations et des mensonges de Bedford.

On ne saurait en douter, c'est la politique de Bedford, soutenue par le cardinal de Winchester, qui a tué l'héroïne d'Orléans, en exploitant contre elle la faiblesse et la servilité d'un clergé vendu, et aussi les passions et les superstitions d'une soldatesque aveugle, avide de venger sur une pauvre sorcière toutes ses misères et sa propre lâcheté. La légende française a enregistré, il est vrai, quelques protestations pathétiques

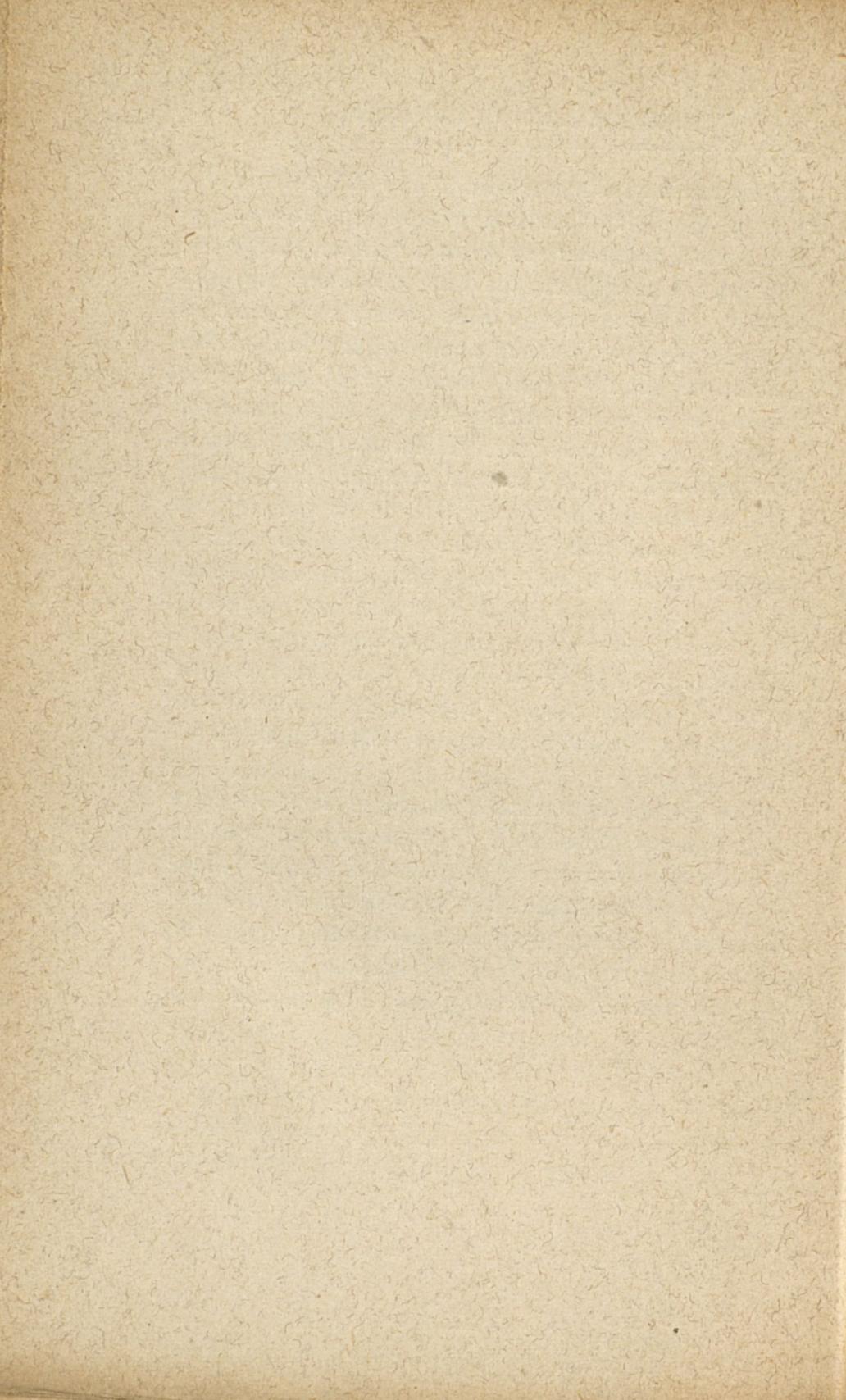
Henry VI en faveur des juges de la Pucelle (Quicherat, III, p. 240).

de la conscience anglaise troublée, ce cri d'un lord émerveillé des réponses de Jeanne : « La vaillante femme, que n'est-elle Anglaise ! » ou ce mot de Jean Thiessart, un notaire du roi d'Angleterre, revenant du supplice : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte ! » Mais ce ne sont là que des protestations isolées, étouffées et perdues dans l'immense concert de triomphe et de joie qui dut retentir dans l'âme anglaise désormais débarrassée de cette obsession démoniaque, de cet infernal cauchemar. Dans la pensée de Bedford, le procès et le bûcher de Rouen, en flétrissant Charles VII et les Français, devaient réhabiliter l'honneur anglais aux yeux de l'Europe, et cette éclatante victoire sur l'enfer rendre aux envahisseurs de la France la confiance et le courage. Dieu, en leur livrant la Pucelle, avait fait un nouveau miracle en faveur de leur cause.

Bedford du moins ne négligea aucun moyen d'inculquer ces pensées dans l'esprit de ses soldats et de ses nouveaux sujets. Il trouva dans l'Église des voix dociles, toutes prêtes à sanctionner du haut de la chaire les anathèmes de Rouen et les mensonges de son manifeste. La légende anglaise, telle qu'elle est sortie de la sentence de Cauchon et des lettres de Bedford, n'a pas trouvé, même en Angleterre, d'expression plus haineuse et plus grossière que certain sermon prêché à Saint-Martin des Champs, le 4 juillet 1431, par un dominicain, inquisiteur de la foi, maître en théologie, dont le *Journal d'un bourgeois de Paris* nous a conservé la substance :

« Et disait qu'elle avait dit qu'elle était fille de très pauvres gens, et qu'environ l'âge de quatorze ans elle s'était ainsi maintenue en guise d'homme, et que son père et sa mère l'eussent faite volontiers dès lors mourir, s'ils eussent pu sans blesser conscience, et pour ce se départit d'eux accompagnée de l'ennemi d'enfer, et depuis véquit homicide de chrétienté, pleine de feu et de sang jusques à tant qu'elle fut arse... Et se fia en l'ennemi tellement (c'est à savoir saint Michel, sainte Katerine et sainte Marguerite) qu'elle disait qu'elle se repentait de ce que oncques avait laissé son habit. Quand l'Université ou ceux de par elle virent ce, et qu'elle était ainsi obstinée, si fut livrée à la justice laïque pour mourir; quand elle se vit en ce point, elle appela les ennemis qui se apparaient à lui en guise de saints; mais oncques puis qu'elle fut jugée, nul ne s'apparut à elle par invocation qu'elle sût faire; adonques s'avisa, mais ce fut trop tard... »

Nous retrouverons dans le drame de *Henri VI* cette allégation du dominicain : Jeanne appelant en vain une dernière fois à son secours l'enfer qui l'abandonne à son désespoir. Il y avait là un élément tragique que le drame populaire ne pouvait manquer de saisir et de développer. L'enfer lui-même devait lâcher sa proie et l'abandonner à la juste vengeance de l'Angleterre.



CHAPITRE II

LA LÉGENDE ANGLAISE DANS LES CHRONIQUES

La légende de la Sorcière française, telle que nous venons de la voir se former dans l'armée anglaise, et se répandre en Angleterre du vivant même de la Pucelle¹, s'y perpétua pendant deux siècles, pure de tout alliage philosophique, grâce aux chroniques qui s'en emparèrent, et continuèrent à l'envi l'œuvre de Bedford, pendant que la France se partageait au sujet de Jeanne en deux opinions contraires, — les uns, les patriotes partisans décidés de Charles VII et du relèvement de la France, exaltant la divinité de sa mission ; les autres, bourguignons ou picards restés fidèles d'esprit et de cœur à la cause anglaise qu'ils avaient servie, inclinant plus ou moins ouvertement

¹ Nous avons de l'opinion contemporaine de la Pucelle en Angleterre un curieux témoignage dans la *Sibylla Francica*, ou Dissertations d'un clerc allemand du diocèse de Spire (juillet-septembre 1429). L'auteur y rapporte un entretien qu'il eut le 9 septembre avec un docteur en droit, tout récemment venu par mer du royaume d'Angleterre ; celui-ci se mit de son propre mouvement à parler de la sibylle de France, et lui dit que ses faits étaient détestés de beaucoup en Angleterre et à juste titre. On lui reprochait surtout de combattre en habits d'homme ; ce qui induisait beaucoup à penser qu'elle n'opère ses prodiges qu'à l'aide des arts magiques et des suggestions diaboliques.

du côté de la pensée anglaise. Il va de soi qu'aux yeux des chroniqueurs anglais qui triomphent de cette diversité d'opinions, les Bourguignons seuls feront autorité, tandis qu'ils emploieront tous leurs efforts à vilipender et à réfuter les autres. Si l'Angleterre du xv^e siècle, trop occupée par ses désordres intérieurs, et trop intéressée à laisser dans l'ombre et dans l'oubli cette période néfaste des premières années d'Henri VI, se tait ou à peu près sur la Pucelle, nos chroniqueurs bourguignons sont là pour suppléer à son silence et pour accréditer sur l'histoire de Jeanne les préjugés qui prévaudront si longtemps chez nous, en dépit des grandes voix qui de temps en temps s'élèveront pour la glorifier et la venger de ses détracteurs.

La légende anglaise vit déjà dans les chroniques de Jehan de Saint-Remy, de Wavrin, de Georges Chastellain, de Monstrelet¹, en attendant qu'elle s'étale avec plus d'impudeur dans les chroniqueurs anglais du xvi^e siècle. La fibre anglaise vibre fortement dans leurs récits généralement insignifiants et sans couleur; c'est à peine si çà et là apparaissent quelques accents plus émus, quelques notes plus personnelles, où l'on devine qu'ils ont été les témoins des événements qu'ils racontent; on sent que leur principale préoccupation est de ne pas déplaire aux puissants patrons qu'ils ont servis, Philippe le Bon ou Jean de Luxembourg².

¹ « Ce tabellion plus haveux en son style qu'un pot à moutarde », dit Rabelais.

² Monstrelet, témoin de l'entrevue de Jeanne avec le duc de Bourgogne après sa capture devant Compiègne, rapporte que

Avant d'écrire sa chronique, le bâtard de Wavrin va consulter Warwick à Calais (1469) afin d'avoir « matières véritables pour le parfait de son œuvre ».

Il se propose d'écrire pour les Anglais des annales purement anglaises, « s'étant émerveillé de ce qu'aucun clerc du royaume de la Grande-Bretagne n'avait encore parlé de ses rois et de ses princes, fors seulement aucuns petits livres, de chacun roi, à part soi » ; pour remplir cette lacune, il ose entreprendre « cette peine et labeur de recueillir en quatre volumes de livres leur histoire ¹ ».

Nous retrouvons en germe dans les chroniqueurs bourguignons touchant la Pucelle la plupart des fables qui feront fortune chez leurs continuateurs d'Outre-Manche. C'est à cette source qu'ils emprunteront cette Jeanne hommasse, cette virago, « qui fut grand espace de temps meschive (servante) en une hostellerie, et était hardie de chevaucher chevaux et les mener boire ² » ; — la façon dont Robert de Baudricour styła la Pucelle et lui apprit ce qu'elle devait dire et faire, « et la manière qu'elle avait à tenir, soi-disant pucelle inspirée de la Providence divine ³ » ; — l'histoire du *Brégier* et de ses propos à l'endroit de la

le duc alla la voir au logis où elle était, « et parla avec elle aucunes paroles, dont je me suis mie bien record, jà soit chose que je y étais présent ».

¹ Voir sur Wavrin l'excellente notice en tête de l'édition française de sa chronique publiée par la Société de l'Histoire de France.

² Monstrelet.

³ Wavrin.

Pucelle « que Dieu avait laissé prendre, pour ce qu'elle s'était constituée en orgueil et pour les riches habits qu'elle avait pris...¹ » — les divers événements qui, en donnant un démenti à ses promesses, prouvaient le mensonge de sa mission, « et le légier entendement et créance volage de ceux qui se sont boutés à croire que les faits de la Pucelle étaient choses miraculeuses et permises de par Dieu² » ; — l'aventure de Franquet d'Arras « décapité par la crédulité de cette femme qui désirait sa mort, dont plainte assez fut faite en son parti...³ » — ses folles délusions et fantomeries, en quoi les gens de guerre et le peuple avaient mis créances et foi follement⁴. » ; — sa mission suscitée par l'apostat frère Richard⁵, etc...

De tous les documents historiques anglais contemporains du règne de Henri VI, il ne nous reste que les maigres Annales de William Wyrcester. Deux lignes en tout sur la Pucelle : « 1430. Cette année le 23 mai une femme, appelée la *Pucelle de Dieu*⁶, fut prise par les Anglais près de la ville de Compayne (Compiègne) » Nous avons d'autant plus à regretter le silence de

¹ Saint-Remy.

² *Ibid.*

³ Chastellain et Monstrelet.

⁴ *Ibid.*

⁵ Monstrelet.

⁶ Une réponse de Jeanne, dans son huitième interrogatoire, explique cette appellation. A cette demande : « Vos voix ne vous ont-elles pas appelée fille de Dieu, fille de l'Eglise, fille au grand cœur ? » elle répondit : « Au-devant le siège d'Orléans levé, et depuis tous les jours quand ils parlent à moi, m'ont plusieurs fois appelée « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu. »

Wyrcester, qu'il aurait pu nous donner des détails curieux puisés à une source authentique, recueillis de la bouche même du fameux sir John Fastolf¹, qui avait été son bienfaiteur, et dont il fut le secrétaire et le biographe.

Il vengeait sans doute dans cette biographie la mémoire du chevalier à qui l'opinion publique attribuait la défaite de Patay, et qu'elle opposait comme type de la lâcheté au type de l'honneur chevaleresque, à lord Talbot. Malgré tous les panégyriques², malgré la réintégration officielle de sir John Fastolf dans l'ordre de la Jarretière dont il avait été dégradé par Bedford, le fuyard de Patay n'en resta pas moins marqué du stigmate des traîtres et des lâches. Circonstance aggravante, il eut la bonne fortune de mourir heureux et riche en Angleterre; on rapprocha cette vie bourgeoise et satisfaite d'honnête et rude land-lord³ du noble trépas de Talbot au champ d'hon-

¹ Les bravades de Jeanne à son adresse avaient dû venir à ses oreilles, quand, apprenant qu'il venait au secours des assiégés, elle disait au bâtard d'Orléans : « Bâtard, en nom Dieu, fais-moi savoir quand il vient, que je puisse aller à sa rencontre. S'il passe sans que je le sache, je vous ferai couper la tête. »

² Jean de Wavrin, témoin oculaire de la déroute de Patay, s'applique dans ses chroniques à justifier Fastolf, en rejetant toute la faute sur la panique de ses soldats, qu'il ne put, malgré tous ses efforts, ramener sur le champ de bataille.

³ Après 1430, Fastolf resta attaché au duc de Bedford, dont il fut en 1435 un des exécuteurs testamentaires. La vie seigneuriale de sir John Fastolf dans ses châteaux de Norwich et d'Yarmouth fut surtout employée en poursuites judiciaires contre ses créanciers, et même contre la couronne; ce qui ne l'empêchait pas de consacrer ses loisirs à la philosophie et

neur, et Falstof resta dans l'opinion et sur la scène, — reflet implacable de l'opinion populaire, — le bouc émissaire de la déroute anglaise et de la perte de la France.

Même silence sur la Pucelle et sur les désastres du commencement du règne de Henri VI dans les ballades des minstrels, ou les chroniques rimées des poètes de cour. Ce fut au xv^e siècle en Angleterre une mode parmi les poètes de chanter en vers les grands événements de la vie de leurs souverains; la chronique rimée de Lydgate avait donné le ton¹. Un de leurs thèmes favoris était d'établir le droit héréditaire des rois d'Angleterre sur les couronnes de France, de Léon, de Castille et de Normandie; tout ce qui semblait de nature à jeter quelque ombre sur la légitimité de ces prétentions était scrupuleusement

aux lettres. Ce même annaliste, W. Wyreester, aurait traduit en anglais à sa requête le *De Senectute* de Cicéron; il existe au British Museum une traduction manuscrite « des dits et paroles des philosophes », traduction faite en 1450 « pour la contemplation et consolation de sir John Fastolf, par son gendre Stephen Scrope. On trouve les détails les plus curieux sur ce chevalier dans les *lettres de Paston*, son voisin et son ami, entre les mains de qui tombèrent ses papiers. (Cf. *Dictionary of national biography* art. *Fastolf*; *Original letters written during the Reigns of Henry VI, Edward IV, and Richard III*, by John Fenn., 2 vol. in-4° London, 1787.)

¹ Lydgate, le premier successeur de Chaucer, fleurissait vers l'année 1430. Il a écrit une « *Chronicle of english kings* ». — Nous ne trouvons que dans un poète écossais du xv^e siècle une allusion naturellement favorable à la Pucelle, qu'il appelle : « *The fair maydyn of France, Danter of Inglis ordinnance.* » Le poète compare la Pucelle à Penthésilée et à Sémiramis.

éliminé. Ces poètes s'employaient même à forger aux rois d'Angleterre de prétendus titres à leur suzeraineté sur les souverains d'Ecosse; Henri VI et Edouard IV, en récompense de semblables services, comblèrent d'immunités et de faveurs le poète John Harding, auteur d'une chronique rimée renfermant l'histoire des rois d'Angleterre depuis Brut, le petit-fils d'Énée, jusqu'à Edouard IV, et dans laquelle il n'y a pas un mot sur la Pucelle. Quant aux ballades populaires, dont les vers s'adaptaient à l'accompagnement de la harpe, elles s'évertuaient sur les grandes victoires remportées par les Anglais; elles chantaient Crécy, Azincourt ou Verneuil, et se gardaient bien de mêler à leur enthousiasme patriotique la mélancolie des désastres et des revers.

Il y avait cependant au château de Pomfret un prisonnier français que les ennuis de la captivité avaient fait poète, et qui sans doute dut entendre parler de la Pucelle et de la belle passion qu'elle avait conçue de l'arracher à sa prison. Et pourtant notre Béranger du xv^e siècle, comme l'appelle Michelet, n'a pas un mot dans ses vers pour cette touchante et idéale amoureuse.

Pour retrouver le nom de Jeanne d'Arc, il faut attendre l'explosion de l'imprimerie et la *Chronique* de William Caxton, le premier imprimeur d'Angleterre¹. Après avoir publié, pour satisfaire au goût prédominant du jour, des romans de chevalerie ou

¹ On peut consulter sur W. Caxton une excellente notice de Leroux de Lincy dans la *Revue Britannique*, janvier-avril 1844.

des compilations historiques, la plupart empruntées aux sources françaises, l'ancien consul aux Pays-Bas pour le commerce de l'Angleterre, songea à l'histoire nationale de son pays, et, sous le titre de *Chronicles of England*, il rassembla les annales de l'Angleterre, depuis les premiers habitants de l'île jusqu'à la dernière année d'Edouard IV, 1483. Ses relations intimes avec la cour de Bourgogne, et surtout avec Marguerite, la femme de Philippe le Bon, sœur d'Edouard IV, pour qui il traduisit vers 1468 le recueil français des *Histoires de Troie*, l'avaient mis à même de recueillir une foule de choses intéressantes de l'histoire de son temps (1412-1498), qu'on aimerait à retrouver dans son ouvrage. Mais il est encore plus vide de traits caractéristiques et pittoresques que les chroniques bourguignonnes. Voici la maigre page consacrée à l'épisode de la Pucelle; nous la citons parce qu'elle est le point de départ de toutes les chroniques à venir :

« Vers ce temps-là, le royaume de France étant en grande misère et tribulation, le Dauphin avec son parti commença à faire la guerre, à reprendre plusieurs places, et à mettre à mal les Anglais par le moyen de ses capitaines, à savoir Lahire et Ponton de Xaintrailles, et en particulier d'une jeune fille qu'on nommait la *Pucelle de Dieu*. Cette jeune fille chevauchait comme un homme, et était un vaillant capitaine parmi eux. Elle se chargea de maintes grandes entreprises, si bien qu'ils en vinrent à croire qu'ils recouvreraient par elle toutes leurs pertes. Néanmoins à la fin, après de grands exploits, par le

secours et la vaillance de sir John Luxemburgh, un noble capitaine du duc de Bourgogne, et beaucoup d'Anglais, Picards et Bourguignons de notre parti, devant la ville de Compiègne, le 22 mai, ladite Pucelle fut prise sur le terrain, armée comme un homme, et beaucoup d'autres capitaines avec elle. Ils furent tous amenés à Rouen, où elle fut jetée en prison, et condamnée judiciairement à être brûlée. Alors elle déclara qu'elle était enceinte; en considération de quoi un sursis lui fut accordé. Mais à la fin on reconnut qu'elle ne l'était pas, et elle fut alors brûlée à Rouen. Les autres capitaines furent mis à rançon, et traités comme on traite les gens de guerre. »

C'est la première fois qu'apparaît dans la légende anglaise ce conte de Jeanne alléguant sa grossesse pour obtenir un sursis de neuf mois. Nous ne doutons pas, comme l'insinue M. Darmesteter, qu'il faille faire remonter l'origine de cette fable à l'époque même du procès, dont elle pouvait, aux yeux de la soldatesque impatiente, justifier les lenteurs, tout en jetant sur l'inattaquable pureté de la Pucelle d'injurieux soupçons. Ce que le procès, malgré toute la bonne volonté de ses instigateurs, n'avait pu faire, flétrir juridiquement la pureté de la Pucelle, le bruit populaire s'en chargea, grâce à cette fable habilement répandue parmi les Anglais. Il fallait bien donner raison à cette croyance universellement acceptée alors, que tout l'art du diable était impuissant sur une femme restée vierge. Rien du reste qui dût paraître plus vraisemblable aux yeux du peuple anglais,

habitué à voir les femmes condamnées à mort recourir sans scrupule à ce subterfuge admis par la loi. C'était ce qu'on appelait *plaider son ventre*¹. Quoi qu'il en soit, ce conte fit fortune, et nous le retrouvons dans presque toutes les chroniques postérieures, d'où l'auteur de *Henri VI* le tirera pour en faire le thème d'une des scènes les plus cyniques et les plus révoltantes de son drame. Nous ne rencontrons qu'un seul annaliste du xvi^e siècle, et encore n'est-il pas Anglais d'origine, qui se laisse émouvoir par ce qu'il y a de touchant dans cet appel désespéré d'une jeune femme à la pitié de ses juges et de ses bourreaux; c'est Polydore Vergile, dont la renommée comme écrivain éclipse celle de tous les chroniqueurs ses contemporains. Après avoir résumé en quelques lignes, comme Caxton, les hauts faits de la Pucelle, qu'il appelle la Sibylle de Dieu², il en vient à son jugement et à sa condamnation, et nous dit dans son pur et élégant latin :

« C'est pourquoi, accusée de sorcellerie, à l'instigation d'abord du duc de Sommerset, elle fut soumise à un examen sévère sur son orthodoxie en fait de religion; puis, parce qu'elle s'était revêtue d'habits d'homme et qu'on la tenait pour vraie sorcière, elle fut sévèrement condamnée et brûlée. Mais la malheureuse jeune fille, avant de subir son supplice, par un sentiment de cette humanité innée en chacun de nous,

¹ *Plead her belly*. On retrouve cette expression juridique dans les romans de Daniel de Foë.

² *Johanna puella Dei vates*. C'est la traduction de la *Pucelle de Dieu* de W. Wyrcester.

feignit une grossesse, voulant par là ou bien attendrir ses ennemis par la pitié, ou les amener à lui infliger un plus doux supplice. » Polydore va jusqu'à blâmer la dureté de la sentence, et rapprochant l'implacable rigueur de ses juges de la magnanimité de Porsenna renvoyant Clélie intacte aux Romains, il s'écrie : « Une femme que l'amour de la patrie a poussée aux exploits virils ne paraissait-elle pas digne de faveur ? » C'était là une noble leçon d'impartialité donnée aux historiens anglais ; mais ceux-ci, loin d'en profiter, firent un crime à Polydore de sa modération et de son humanité ; l'orthodoxie protestante ne pouvait voir d'un œil indifférent cet Italien, ce papiste, écrivant l'histoire d'Angleterre en faveur de la reine Mary et du catholicisme.

Les chroniqueurs anglais eux-mêmes ne furent pas à l'abri des rigueurs de l'intolérance religieuse de leurs concitoyens. Les chroniques de Robert Fabyan, le premier en date du xvi^e siècle, et celui qui donnera le ton à tous les autres, furent, au dire de Bale, brûlées par ordre du cardinal Wolsey, parce qu'il y parlait avec trop de liberté des richesses du clergé.

Robert Fabyan, s'il est le plus facétieux, le plus savant des merciers et des shériffs de son temps, est aussi le plus incolore, le plus insipide des compilateurs. Ses *Nouvelles Chroniques d'Angleterre et de France* (1516) ne réalisent guère l'excellent dessein qu'il a conçu de faire une concordance des histoires antérieures à la sienne. Il n'a guère d'autorité que lorsqu'il touche aux choses de son temps et aux

affaires de Londres. Mais alors le shériff et l'alderman prennent trop souvent le pas sur l'historien ; sa chronique, fort intéressante pour les antiquaires anglais, est assez insignifiante au point de vue de l'histoire générale. Il est plus attentif à la succession des maires de Londres, aux dîners de Guild-Hall, aux fêtes des corporations et compagnies de la Cité, à l'érection d'une nouvelle girouette sur la croix du clocher de Saint-Paul qu'aux grands événements internationaux ou aux victoires de l'Angleterre sur la France. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'étende si peu sur l'épisode de la Pucelle. En revanche, il nous décrira par le menu les détails de la fête qui suivit le couronnement du roi Henri VI. Rien ne peint mieux que cette description l'exaltation religieuse et l'infatuation inspirée à l'Angleterre par ses conquêtes de France, au moment même où les premiers exploits de la Pucelle et le couronnement de Charles VII à Reims venaient de sonner l'heure de la déroute et de la ruine.

La somptuosité culinaire ¹ qui fut déployée dans ce royal gala fait un singulier contraste avec la maigre chère à laquelle naguère le pauvre Charles VII était condamné.

« En cette huitième année, dit Fabyan, le jour de saint Léonard, le sixième jour de novembre (1429) le roi Henry, âgé de neuf ans, fut solennellement couronné dans l'église de Saint-Pierre de Westminster.

¹ « Si l'on est curieux de science culinaire, dit à ce sujet la chronique anglaise de Baker, on peut lire dans Fabyan la liste des plats qui furent servis à cette fête. »

A ce couronnement furent faits 306 chevaliers du Bain. Et cette solennisation terminée, une honorable fête fut célébrée dans la grande salle de Westminster où le roi, siégeant en son état, fut servi de trois services, comme il suit :

| | |
|---|---|
| Pâté de venaison. | Pike ou brochet. |
| Viande royale, semée de lo- sanges d'or. | Un gâteau rouge, avec des lions à l'intérieur. |
| Têtes d'ours dans des châ- teaux d'or et tout armés. | Flan royal avec un léopard d'or au milieu portant une fleur de lys. |
| Bœuf et mouton bouillis. | Friture de poisson ¹ avec une fleur de lys. |
| Chapons à l'étuvée. | |
| Cygnes rôtis. | |
| Hérons rôtis. | |

Un entremets, ou intermède, de saint Edouard et de saint Louis armés, soutenant entre eux une figure semblable à celle du roi Henry, debout aussi dans son armure, et un écriteau allant de l'un à l'autre disant : « Regarde ces deux parfaits rois sous une seule armure » ; et sous les pieds desdits saints était écrite cette ballade :

Sacrés saints, Edouard et saint Louis,
 Conservez cette branche, née de votre sang béni ;
 Qu'il vive parmi les chrétiens, le plus précieux des sou-
 Héritier de la si excellente fleur de lys ; [verains,
 Qu'à cet Henry VI, pour régner sagement,
 Dieu octroie de suivre votre exemple,
 Et de pouvoir ressembler à votre chevalerie et vertu,
 Nous en prions de tout cœur Notre-Seigneur Jésus.

¹ *Sunne facion*, de l'espèce du *sunfish*, poisson composé tout entier d'une tête ronde ornée de nageoires.

| | |
|---------------------------|----------|
| Viande noire barrée d'or. | Lapins. |
| Cochon doré. | |
| Grue rôtie. | |
| Butors. | |
| | Perdrix. |
| | Paons. |
| | Brèmes. |

Une pâtisserie blanche surmontée d'une antilope rouge, une couronne à son cou avec une chaîne d'or.

Flan semé de léopards et de fleurs de lys d'or.

Une friture garnie d'une tête de léopard et de deux plumes d'autruche.

Un entremets représentant un empereur et un roi en manteau de l'ordre de la Jarretièrre, figurant l'empereur Sigismond et le roi Henry V, et une figure ressemblant au roi Henry VI, agenouillés devant eux avec cette ballade y attachée :

Contre les mécréants l'empereur Sigismond
 A montré son impérial pouvoir.
 Et Henry V a été trouvé un noble chevalier
 Pour la cause du Christ, dans ses actes martials ;
 Il chérissait l'Eglise, mit à mal les Lollards,
 Donnant l'exemple aux rois ses successeurs,
 Et particulièrement à cette branche,
 Pendant qu'elle régnera, d'aimer et de craindre Dieu.

| | |
|---------------------|------------|
| Coings en compo te. | Cailles. |
| Venaison. | |
| Hérons. | |
| Courlis. | |
| Coqs et perdrix. | |
| Pluviers. | |
| | |
| | Oiseaux. |
| | Alouettes. |
| | Carpes. |
| | Crabes. |

Pâtisserie en forme d'écusson écartelé rouge et blanc semé de losanges dorés et de fleurs de bourrache.

Une friture croquante.

Une représentation de Notre-Dame, assise avec son enfant sur son sein et portant une couronne dans sa main ; saint Georges et saint Denis, agenouillés de chaque côté, lui présentaient le roi Henry sous sa ressemblance, portant dans sa main cette ballade, comme suit :

O bénie dame, Christ cher à sa mère,
Et toi, saint Georges, qui es appelé son chevalier,
Sacré saint Denis, ô le plus parfait martyr,
Sur Henry VI ici présent sous votre vue,
Répandez de votre grâce la céleste lumière.
Que sa tendre jeunesse grandisse en vertu,
Lui qui est né par descendance et par titre légitime
Pour régner justement en Angleterre et en France¹.

Ce solennel couronnement accompli en tout honneur et joie, provision fut faite pour le voyage du roi en France. En ce même temps, c'est-à-dire le 23 janvier, *un hérétique fut brûlé à Smithfeld*. — Le vingt-unième jour d'avril, jour de saint Georges, le roi

¹ Au couronnement de Henry VI à Paris et dans la fête qu'il le suivit, le même cérémonial à peu près fut observé. Moustrelet le décrit en ces termes :

« Et après que la messe fut finie, le roi retourna au palais et disna à la table de marbre, environ le milieu d'ycelle. A cette table séoit ledit cardinal de Wincestre, et maistre Pierre Cauchon, évesque de Beauvais, et maistre Jehan de Mailly, évesque de Noyon... Si estoit grand-maistre d'hostel messire Jehan, bastard de Saint-Pol, et le seigneur de Courcelles grand eschanson, et ung chevalier anglais nommé messire Watter de Hongrefort, trancha devant le roy. Auquel disner furent présentés par devant la table quatre entremès. Est assavoir, le premier d'une ymage de Notre-Dame et ung petit roy couronné emprés ; le second fut une fleur de lis d'or couronnée

s'embarqua à Douvres et débarqua le même jour à Calais. »

C'était sous ces sanglants auspices que les ennemis de la France associaient à la lugubre tragédie de la Pucelle un roi de neuf ans qui ne dut voir dans le bûcher de Rouen qu'un reflet de celui de Smithfield et garder toute sa vie, dans son imagination si sombrement frappée, le retentissement des confidences de Warwick et de Cauchon¹.

Fabyan, sur la vie et les exploits de la Pucelle, ne fait que copier Caxton mot à mot. Seulement, ne le trouvant pas assez explicite sur le jugement et la réprobation de l'héroïne, il y revient plus loin, à la date de l'avènement de Charles VIII, pour prendre à partie un historien français, Robert Gaguin, dont les *Grandes Chroniques* pouvaient être connues en Angleterre dès 1514 ou 1515. Après lui avoir emprunté une partie de son récit, il s'interrompt au milieu de sa narration, reculant devant certains détails « si

tenue de deux angles (anges); le tiers, une dame et un paon, et le quart, une dame et un cisne (cygne). Et quand est à parler des divers mès, de vins et de viandes, dont on y fut servi, ilz seroient trop longz à racompter. Car il y en eut sans nombre. »

Remarquons en passant que ce messire Watier de Hongrefort dont parle Monstrelet est sans doute le même que ce sir Walter Hungerford qui, à la veille d'Azincourt, observant au roi Henry V qu'il n'eût pas été inutile de faire venir d'Angleterre 10,000 bons archers de plus, reçut du roi cette réponse : « Par le nom de Notre-Seigneur ! je ne voudrais pas un homme de plus; ces gens placent leur confiance dans leur multitude, et moi dans celui qui fit vaincre si souvent Judas Machabée. »

¹ Quicherat, II, p. 325.

obscur et si fantastiques, qu'il ne veut pas, dit-il, en salir son livre ». Toute son érudition historique sur Jeanne se borne à Caxton et à Gaguin ou à d'autres relations imprimées encore plus succinctes. Il est tout étonné de trouver dans Gaguin l'affirmation de ce fait, que ce fut par la providence de la Pucelle que le Dauphin fut couronné roi de France à Reims; ce qu'il n'a lu, dit-il, nulle part ailleurs. Tout ce qu'il ajoute à l'auteur des *Grandes Chroniques* est cette conclusion morale, profondément empreinte du sentiment anglais de cette époque :

« Mais le Dieu tout-puissant, qui pour un temps permet que pareilles sorcelleries et voies démoniaques prospèrent et règnent pour la correction des pécheurs, à la fin, pour montrer son pouvoir et pour empêcher les gens de bien de tomber dans l'erreur, dévoile le mystère de ces ténèbres; — et ainsi fit-il dans ce cas, car à la fin, elle fut prise par un chevalier bourguignon, puis envoyée à Rouen, et là brûlée pour ses démérites, comme il a été montré plus haut. »

Cette dernière note dénigrante va s'accroître plus énergiquement dans la Chronique de Hall, le plus original, à coup sûr, le plus intéressant, le plus coloré des annalistes anglais du xvi^e siècle.

A l'exemple de Fabyan, il abonde en tout ce qui se rapporte aux mœurs extérieures, aux coutumes du temps, aux révolutions de la mode. Mais à côté de ce caractère purement national, il y a chez lui une tendance philosophique à apprécier et à juger les hommes et les événements. Son histoire, surtout celle de

l'époque où il a vécu (1490-1547) est plus qu'une simple chronique : il s'y dessine déjà une certaine unité de conception et de composition. Nulle part ailleurs n'a été présentée avec autant d'ensemble et un intérêt aussi saisissant la grande lutte entre York et Lancastre, depuis le fameux conflit de Coventry entre Henry de Hereford et Thomas Mowbray jusqu'au mariage de Henry VII avec Marguerite d'York et la paix de Henry VIII. Les dramaturges de l'histoire anglaise n'auront qu'à mettre en action ses récits et ses caractères : il est la mine la plus précieuse et la plus féconde où puiseront à pleines mains Shakespeare et ses contemporains ¹.

Ce qui le recommande encore plus au respect et à l'émulation des dramaturges populaires, c'est son esprit purement et essentiellement anglais ; c'est à lui que la légende anglaise de Jeanne d'Arc, en particulier, doit ses traits les plus saillants et les plus odieux. En sa qualité d'avocat et juge à la cour du Shériff, Hall refait le procès de la Pucelle en s'inspirant de ce qu'il y a de plus injurieux, de plus flétrissant dans les lettres de Bedford et les actes de la procédure de Rouen. Il est formellement convaincu que le beau rôle en toute cette affaire reste à l'Angleterre, et que la France s'est à jamais déshonorée comme nation en

¹ Les principales sources de Hall sont chez les Français, Monstrelet, Jean Bouchet, Jean Mayer, Argenton, les Annales de France, les Annales d'Aquitaine, Giles Corozet, les Chroniques de Normandie; et chez les Anglais : Fabyan, Caxton, John Harding, sir Thomas Moore, les Chroniques de Londres, John Basset, Balantyne.

acceptant les honteux services d'une sorcière et en préférant la servitude sous ses rois français à la liberté que lui apportait la dynastie d'Angleterre. Il n'a que des paroles du plus profond mépris pour ces « villes et cités de France qui, abhorrant la liberté anglaise et soupirant après l'esclavage français et la servitude native (selon la nature des ânes qui, plus ils sont chargés, plus ils désirent l'être encore) aidèrent le roi de France à se rétablir dans son ancien domaine et à chasser les Anglais du territoire français. »

L'auteur de la première partie de *Henry VI* n'aura qu'à forcer et à charger un peu les lignes et la couleur du portrait de la Pucelle, tel qu'il est dans Hall, pour en faire la merveilleuse et tragique caricature, qui devait faire trépigner d'aise et de fureurs patriotiques les contemporains d'Elisabeth.

« Il arriva alors au Dauphin Charles une étrange aventure, dont je veux écrire quelques mots, parce que certains auteurs français, et spécialement Jean Bouchet, en ont trop écrit... Une jeune fille, nommée Jeanne, née en Bourgogne dans une ville appelée Droymy, près Vaucoulour, qui avait été longtemps fille d'auberge, et qui était une impudente garçonnière, hardie à monter les chevaux et à les mener boire, et à faire toutes sortes de choses dont les jeunes filles ont horreur et honte. Envoyée par sir Robert Baudrencort, capitaine de Vaucoulour, au Dauphin, elle lui déclara qu'elle était envoyée de Dieu pour aller au secours de la misérable cité d'Orléans, et pour le remettre en possession de son royaume, dont

il avait été expulsé et dépossédé, lui contant ses visions, ses extases et autres fables pleines de blasphème, de superstition et d'hypocrisie, si bien que je m'émerveille que des hommes sensés aient pu croire, et que des clercs instruits aient pu rapporter de pareilles sornettes. Faut-il dire comment elle eut révélation d'une épée qui lui fut indiquée dans l'église de Sainte Catherine de Fierboys, en Touraine, où elle n'avait jamais été ? Ecrirai-je comment elle déclara des messages particuliers de la part de Dieu, de Notre-Dame et d'autres saintes au Dauphin, messages qui lui arrachèrent les larmes des yeux ¹ tant il était égaré, aveuglé et déçu par les artifices du diable qui permettait qu'elle commençât heureusement sa carrière, pour la récompenser à la fin par une chute honteuse ? Pour l'instant, elle obtint tant de crédit, qu'elle fut honorée comme une sainte par les religieux, et regardée par le pouvoir comme envoyée de Dieu, si bien qu'armée de pied en cape, elle alla de Poitiers à Blois, où elle trouva hommes de guerre, vivres et munitions, tout prêts à être conduits à Orléans. Les Anglais, s'imaginant que les assiégés ne pourraient longtemps tenir faute de vivres et de poudre, ne veillaient pas avec leur diligence accoutumée ; les assiégés s'apercevant de cette négligence, en envoyèrent dire un mot aux capitaines français, qui avec la Pucelle s'introduisirent pendant la nuit, à la faveur d'une grande pluie mêlée de tonnerre,

¹ « Puis parlèrent ensemble, dit Bouchet, et comme ils parlaient, on voyait que les larmes tombaient des yeux du roi de France à grand abondance. » *Annales d'Aquitaine*, p. 246.

dans Orléans, avec les vivres, l'artillerie et autres choses nécessaires.

« Alors le Dauphin assemblant une grande armée, et ayant en sa compagnie Jehanne la Pucelle, dont il se servait comme d'un oracle et devineresse, entra en Champagne... »

Hall rapporte ensuite le cartel envoyé par Bedford au roi de France, et l'impression produite par ce cartel sur Charles VII : « Le roi, dit-il, fut un peu troublé de ce message ; il fit cependant bonne contenance, et en bravache français, répondit au héraut qu'il irait bientôt chercher son maître. »

Hall triomphe, quand il en vient à la défaite de Jeanne devant Paris ; il insulte bassement à sa blessure, en enchérissant sur Monstrelet qu'il copie sans le comprendre :

« Au siège de Paris, les capitaines anglais repoussèrent les Français et jetèrent dans le fossé Jeanne, *leur grande déesse*, gisant derrière le dos d'un âne, grièvement blessée, jusqu'à ce que, *toute souillée d'ordure et de poussière*, elle fût emmenée par Guyschard de Thienbrone, serviteur du duc d'Alençon¹. »

Mais arrivons au morceau capital, où le chroniqueur lâche la bride à son indignation et à son orgueil patriotiques.

¹ Voici le texte de Monstrelet : « Durant lequel assaut furent renversés et abattus plusieurs desdits Français, et en y eut très grand nombre de morts et de navrés par les canons... Entre lesquels Jehanne la Pucelle fut très fort navrée, et demeura tout le jour ès fossés derrière une dodenne (ou *dodane*, revers d'un fossé), jusqués au vespres, que Guichard de Thienbronne et autres l'allèrent querre. »

« Vers ce temps, sir John de Luxembourg, avec huit autres gentilshommes, après avoir fait le tour de la ville de Compiègne pour voir de quel côté pourrait se faire plus facilement l'escalade, étaient arrivés au logis du lord de Baudo, où ils épiaient les Français, qui commençaient à renverser les tentes et pavillons, et à tuer les hommes dans leurs lits. Alors ils s'assemblèrent en grand nombre, Anglais et Bourguignons, et courageusement attaquèrent les Français. Le combat et le massacre furent si grands que les Français, ne pouvant plus résister, s'enfuirent dans la ville, poursuivis par les Anglais. Dans cette chasse fut prise la Pucelle, et envoyée au duc de Bedford à Rouen, où après un long procès, elle fut réduite en cendres.

« Les Français ont exalté et glorifié cette sorcière, cette *femme-homme*, appelée la Pucelle de Dieu, disant que par elle Orléans fut ravitaillé et les Anglais souvent repoussés et abattus. O Seigneur ! Quelle honte pour la noblesse de France ! Quelle tache à la nation française ! Quel plus grand affront peut-on faire à un pays renommé que d'affirmer, écrire et confesser que toutes les victoires notables, toutes les conquêtes honorables que n'ont pu obtenir le roi avec son pouvoir, la noblesse avec sa vaillance, le conseil avec sa sagesse, le commun peuple avec sa multitude, ont été l'œuvre d'une fille de bergère, d'une chambrière d'auberge, d'une engeance de mendiant — laquelle, aveuglant les esprits de la nation française par des révélations, des rêves et des visions fantastiques, leur a fait croire des choses incroyables, et ajouter foi à

des choses impossibles ! Assurément, si l'on peut s'en rapporter aux Actes du clergé, ouvertement rédigés et publiés ¹, cette femme n'a pas été inspirée par l'Esprit-Saint, ni envoyée de Dieu, comme le croient les Français ; mais c'est une sorcière, un organe du diable, envoyée par Satan, pour aveugler le peuple et l'amener à l'incrédulité, ainsi que le montre évidemment cette lettre adressée par le roi d'Angleterre au duc de Bourgogne. »

Suit la lettre de Bedford. Notre chroniqueur continue.

« Et cependant, malgré ce légitime procès, cet examen régulier et cette sentence publique, Jean Bouchet et divers écrivains français affirment qu'elle est une sainte dans le Ciel ². Mais comme ce n'est pas un point de notre foi, personne n'est obligé de croire ce jugement, fût-il d'un archidiacre. Paulus Emilius ³, un fameux écrivain, racontant que les ci-

¹ C'est la seule allusion directe et positive que nous rencontrons dans les chroniqueurs du xvi^e siècle aux actes mêmes du procès; et encore y a-t-il lieu de supposer que Hall ne les connaît et ne les cite que d'après le résumé mensonger qu'en ont fait les lettres de Bedford.

² Hall fait ici allusion à l'épithaphe en vers, où Bouchet fait ainsi parler la Pucelle :

Je faisois tout au nom Dieu glorieux,
Lequel j'aymois, comme son humble ancelle ;
On me nommoit partout Jeanne Pucelle.
Car chaste fus du corps et de l'esprit.
Souvent prenois le corps de Jésus-Christ,
Et si jeusnais trois jours en la sepmaine.
Puis cestuy-là, qui tous ses servans meine,
Après avoir en ce monde souffert,
En Paradis m'a ce logis offert.

³ *De rebus gestis Francorum*, lib. X.

toyens d'Orléans ont élevé en son honneur une image ou une idole, dit que Pie, évêque de Rome, et Antoine évêque de Florence, s'émerveillèrent grandement de ses faits et gestes. Je puis en dire autant, et accorder en effet qu'elle était bien plus à admirer comme fausse prophétesse et séductrice du peuple, qu'à honorer et adorer comme une sainte envoyée de Dieu au royaume de France. Car je suis sûr de ceci, c'est que tous les anciens écrivains, aussi bien sacrés que profanes, signalent trois choses entre autres, qui sont l'apanage d'une honnête femme. La première, la continence, que les Dames romaines ont si bien gardée, que jamais ou bien rarement on les vit ouvertement causer avec un homme, vertu si hautement estimée aujourd'hui parmi les Turcs ; — la seconde la pitié, qui dans un cœur de femme a horreur de verser le sang d'une pauvre bête, d'un simple oiseau ; — la troisième, le maintien féminin, qui évite l'occasion d'un mauvais jugement, et toutes les causes de diffamation. Si ces qualités sont nécessairement inhérentes à une honnête femme, où était sa pudeur, quand jour et nuit elle vivait avec de grossiers soldats, des hommes de guerre, chez lesquels il est peu d'honnêteté, encore moins de vertu et de retenue ? Où était sa pitié féminine, quand empruntant le cœur d'une bête cruelle, elle égorgeait hommes, femmes et enfants, partout où elle pouvait avoir la supériorité ? Où était sa retenue féminine, quand elle se revêtait d'habits d'homme, et conversait avec n'importe quelle créature perdue, donnant occasion à tout le monde de mal juger et parler d'elle et de ses actes ? Tout cela étant parfaite-

ment vrai, tout le monde doit avouer que, la cause cessant, l'effet aussi cesse; puis donc que ces vertus morales faisaient défaut, elle n'était pas une honnête femme, et par conséquent il faut en conclure qu'elle n'était pas une sainte. »

Après le furibond réquisitoire de Hall, la chronique de John Stow paraîtra bien terne et bien incolore. Celui-ci, que Hume appelle l'honnête historien Stowe, est avant tout, comme Fabyan, un curieux et un antiquaire. Après avoir exercé le modeste métier de tailleur, il commença à s'adonner exclusivement vers sa quarantième année (1560), à ce qu'il appelle avec amour ses « vieilles études délectables ». Plus jaloux d'enrichir son pays du fruit de ses recherches que de s'enrichir lui-même, il fut littéralement réduit sur la fin de sa vie à mendier son pain. En récompense de ses travaux d'historien national, James I lui délivra (mars 1604) des lettres patentes l'autorisant, lui ou ses délégués, « à recueillir, dit le roi, parmi nos sujets dévoués, leurs contributions volontaires et généreux dons gratuits ».

Son récit sur Jeanne d'Arc, sans acrimonie ni passion, n'est guère que la répétition de la chronique de Fabyan, avec quelques additions empruntées à Gaguin. Ce serait, je crois, outrepasser la pensée de Stow, que d'interpréter l'épithète de *monstrous*, qu'il applique à la Pucelle comme l'a fait Quicherat (IV, p. 406) dans le sens de *monstrueuse*. Rien dans le reste de sa relation ne laisse supposer qu'il ait voulu faire de la *Pucelle de Dieu* un monstre : *prodige* suffit. Il ne met quelque vivacité qu'à insister sur un point

« parfaitement connu, dit-il, en France, à l'époque du siège d'Orléans, c'est qu'au moment où parut la Pucelle, les Anglais ne veillaient pas avec leur diligence accoutumée, ce qui permit à Jeanne de pénétrer dans la ville en pleine nuit, à la faveur d'une grande pluie mêlée de tonnerre ¹. »

Nous arrivons enfin au plus populaire et au plus important des recueils historiques de l'Angleterre au xvi^e siècle avant Skakespeare, à Holinshed. Celui-ci, ministre et chapelain, n'a pas devant le miracle de la Pucelle la stoïque indifférence de l'antiquaire Stow : mieux servi que Hall par sa connaissance plus complète des sources, il en a cependant encore toute la passion et l'âpreté polémique. Holinshed a tout lu sur la Pucelle, jusqu'au *Miroir des femmes vertueuses* ². Mais toute son érudition n'aboutit qu'à de virulentes censures de ces historiens papistes si peu soucieux du véritable honneur de la France et de son roi ; ignorants et crédules au point de prendre pour des révélations et des miracles d'en haut les plus grossiers prestiges de l'enfer. Sa polémique s'inspire surtout du fanatisme anglican ; il a hérité de toutes les colères et de toute la

¹ Christine de Pisan est du même avis que Stow, sinon qu'elle voit dans cette incurie des Anglais devant Orléans le miracle des miracles :

Un miracle, si com je tiens
Ne fut plus clar ; car Dieu aux siens
Aida tellement, qu'ennemis
Ne s'aidèrent plus que mors chiens
Là furent pris et à mort mis

(Le *Dittié de Jeanne d'Arc.*)

² Auquel il emprunte le récit de la trahison de Jeanne d'Arc par Guillaume de Flavy.

bile de l'évêque Bale, qui lui aussi, dans son *Catalogue des Ecrivains illustres de la Grande-Bretagne*¹ reproche aux chroniqueurs français « de vanter comme la libératrice de leur pays, non sans un insigne déshonneur de leurs propres princes, cette Jeanne de Domrémy, *Joannam illam Dampremam*², qui conduisit d'abord des porcs, puis les Français ».

Le début du récit d'Holinshed laisserait cependant attendre plus de modération et de sang-froid; il semble même, comme l'a remarqué M. Darmesteter, reproduire la légende française avec une certaine sympathie: il en sera de même dans le drame de *Henry VI*, qui s'inspire surtout d'Holinshed. Mais cette disposition bienveillante ne tarde pas à faire place aux divagations de la passion la plus aveugle et la plus forcée. Le chapelain anglican se substitue bientôt à l'historien, et il ne trouve dans le procès de revision qu'une nouvelle matière à ses sarcasmes et à ses outrages.

« Comme nous avons dit plus haut quelques-uns des étranges commencements de cette fille, et comme la fin de tous ces marchands de miracles montre clai-

¹ Ce n'est qu'à l'occasion d'une fameuse guerrière bretonne, appelée *Bundwica* (70 ap. J.-Ch.) que Bale parle de Jeanne d'Arc, pour la mettre bien au-dessous de l'héroïne fabuleuse de la Grande-Bretagne. « Hæc Gallomatrix inclyta Joannam illam Dampremam, porcorum primo, postea Gallorum ductricem, longissimo intervallo exuperat; quam eorum chronographi crebro ab Anglorum jugo liberatricem, non absque insigni suorum principum ignominia, jactitant. »

² D'après Holinshed, Jeanne d'Arc était née à Domprin, d'où Bale, dit-il, l'a appelée *Jeanne Domprin*. Les noms de personnes ou de lieux français sont comme à plaisir estropiés par les chroniqueurs anglais, avec lesquels du reste nos chroniqueurs français, sous ce rapport, ne sont pas en reste.

rement la vertu et le pouvoir qu'ils exercent, par la fin de cette fille, nous allons être avertis de ce qu'elle devint.

« Formez vos opinions, comme vous le devez.

« Un de ses partisans français¹ rapporte comment à Compiègne alors assiégée, le capitaine Guillaume de Flavy l'ayant vendue au seigneur de Luxembourg, sous couleur de la presser de sortir de la ville avec sa compagnie pour aller trouver le roi et l'inviter à venir faire lever le siège, aussitôt qu'elle fut dehors, il ferma les portes derrière elle ; alors attaquée par les Bourguignons, elle fut prise dans le conflit. Or ce n'est pas une petite merveille (toutes choses pesées) de s'imaginer comment cela aurait pu se passer ainsi si elle avait eu quelque dévotion ou qu'elle eût eu une foi véritable, au lieu d'être une fausse mécréante, et si elle eût été toute sainte, comme elle le faisait paraître. Car le matin même de ce jour, elle était allée à l'église de Saint-Jacques, s'était confessée et avait reçu son Créateur (ainsi que l'appelle le livre) ; puis après s'être retirée près d'un des piliers, elle dit à plusieurs gens de la ville qui étaient là avec cent ou cent vingt petits enfants qui moult désiraient la voir : « Mes enfants et chers amis, je vous signifie que l'on m'a vendue et trahie, et que de brief je serai livrée à mort. Si vous supplie que vous priez Dieu pour moi ; car jamais n'aurai plus de puissance de faire service au roi ni au royaume de France. »

¹ *Le Miroir des femmes vertueuses*. V. Quicherat, IV, p. 267. Nous citons la *Chronique* d'Holinshed, telle qu'elle parut amplifiée dans la seconde édition de 1586-87.

« Un autre livre dit qu'elle fut prise par un Picard capitaine de Soissons, qui vendit cette ville au duc de Bourgogne ; celui-ci la remit entre les mains du sieur de Luxembourg, si bien qu'ainsi les Bourguignons s'approchèrent de Compiègne et l'assiégèrent. Jeanne étant venue de Lagny avec ses capitaines au secours de cette ville, et comme chaque jour elle donnait aux Anglais de chaudes escarmouches, il arriva qu'un jour dans une sortie qu'elle fit contre un Picard de la troupe du sieur de Luxembourg, au plus fort du combat elle fut prise, et présentée par lui à son maître, qui la vendit aux Anglais, et ceux-ci la brûlèrent à Rouen pour sorcellerie. Tillet raconte qu'elle fut prise à Compiègne par un des soldats du comte de Ligny, conduite au château de Beaurevoir, où elle fut gardée pendant trois mois, puis remise entre les mains des Anglais, pour une somme de 10,000 livres tournois comptant, et une rente de 300 livres.

« Le lord Régent, si méticuleux et si soupçonneux dans ses besognes, fit examiner sa vie et sa foi par l'évêque de Beauvais, Pierre Cauchon. L'enquête prouva que, quoique vierge, elle avait honteusement rejeté son sexe et abominablement contrefait l'homme par ses actes et son costume ; qu'elle avait montré un manque de foi damnable, qu'elle avait été un instrument pernicieux de guerre et de carnage par sorcellerie et magie diabolique. En conséquence on prononça contre elle. Cependant après une humble confession de ses iniquités, dont elle feignit un profond chagrin avec une contrition mensongère, on lui fit

grâce de l'exécution et on adoucit la sentence à condition qu'elle renoncerait pour l'avenir à son costume contre nature, qu'elle garderait les habillements de son sexe, abjurerait ses pernicieuses pratiques, et qu'ainsi elle aurait la vie sauve, et le temps en prison perpétuelle de pleurer ses méfaits. Selon la formule de l'abjuration, elle en fit le serment. Mais bientôt (Dieu nous aide!) trop pleinement possédée du démon pour rester en état de grâce, elle retomba dans ses premières abominations, et pour prolonger ses jours elle n'hésita pas, malgré la honte de l'aveu, à confesser qu'elle était une putain, et que sans être mariée elle était enceinte. La bonté du Régent lui accorda un sursis de neuf mois, au bout desquels il parut qu'elle avait été aussi fausse en ce point que perverse dans le reste, et huit jours après, elle fut déclarée par une sentence définitive, relapse et parjure, livrée au pouvoir séculier, et ainsi exécutée par le feu sur la place du Vieux Marché de Rouen, où maintenant s'élève l'église de saint Michel; puis ses cendres furent dispersées au vent. Et maintenant, si nous récapitulons son éducation campagnarde et sans aucune instruction vertueuse, ses conversations champêtres avec les mauvais esprits, dont elle se réclame dans sa première salutation au Dauphin Charles, et qu'elle prétend être Notre-Dame, sainte Catherine et sainte Anne, qui sont venues lui communiquer les commandements de Dieu son créateur, pendant qu'elle gardait les troupeaux de son père dans les champs (comme si dans les guerres entre chrétiens, les saints pouvaient être des patrons assez partiaux pour entretenir

les rapines, les massacres et le sang); ses appétits sanguinaires dans le meurtre de Franquet, son propre prisonnier; ses abominations continuées pendant deux années, sans aucune démarche auprès des princes pour la paix; sa rechute dernière dans ses iniquités abjurées, en dépit de sa virginité (si toutefois elle est réelle), en dépit de ses paroles saintes, de ses jeûnes et de ses prières (car Satan, d'après saint Paul, peut se changer en un ange de lumière, pour tromper plus profondément); cela suffit pour crier au monde ses exécrables abominations, et pour justifier sa sentence et son exécution.

« Une chose cependant à laquelle on s'attendrait moins de la part du Dauphin, dont l'honneur au dehors a été honteusement souillé en ce point, c'est que, contrairement à la sainte dignité d'un vrai prince chrétien (comme ils s'appelaient lui-même), il n'hésita pas, pour soutenir sa cause dans la guerre, à profaner son état sacré, en partageant des pratiques diaboliques avec des mécréants et des sorcières. Il accueillit avec empressement cette maladie (comme quelqu'un qui, pour tuer une forte odeur d'oignons, se mettrait à dévorer des gousses d'ail). Ainsi, dix-huit ans après, il fit un pacte avec le pape Calixte III, par le mandat de qui adressé à ses trois délégués, les évêques de Paris, de Reims et de Constance, dans la cathédrale de Paris, en présence de Jeanne, la mère de la Pucelle, de Jean et de Pierre, ses frères, le 19^e jour de novembre 1455, la validité du procès et sentence contre elle fut appelée en question et en grande solennité examinée.

« La cause fut si sincèrement plaidée, que le

8 juillet 1456 une sentence tout à fait opposée fut rendue, prouvant que cette Jeanne était une fille divine, et qu'il n'y avait aucune faute dans le Dauphin pour son conseil et ses pratiques diaboliques avec elle ; et le procès, le jugement et la condamnation reconnus absolument mauvais et injurieux ; en souvenir aussi bien de son innocence dans sa vie et dans sa mort que de la sincérité de la dernière sentence, une nouvelle croix fut élevée sur le Vieux Marché. Dans ce récit de Tillet, elle est comparée à Débora, à Jahel, à Judith, et à la Romaine Clélie par Polydore, qui ne rougit pas de trouver aussi à reprendre à son jugement et de montrer une grande pitié pour son supplice.

« Pour admettre une telle pureté, dévotion et conscience, ces écrivains, à notre avis, ne tiennent aucun compte de ses haineuses énormités, ou au moins ne font aucune différence entre quelqu'un poussé par la grâce divine ou l'amour naturel, et une damnable sorcière subornée par Satan. Mais en voilà beaucoup sur cette charmante Jeanne et ses bons avocats, qui ont trop bien parlé d'elle ; jugez-en maintenant, d'après ce que vous avez entendu. »

Pour un Anglais, la conclusion n'était pas douteuse ; et l'imagination, enchérissant encore sur ces données de l'histoire, le poète dramatique qui allait s'en emparer ne pouvait manquer de leur rester fidèle, sous peine de n'être pas compris d'un auditoire en qui ces nouvelles chroniques venaient d'exalter plus vivement encore l'orgueil et les passions patriotiques.

La fameuse tragédie anglaise, connue sous le nom

de : *Première partie de Henri VI*, est la traduction en action de Hall et de Holinshed, mais une traduction de génie, où pour la première fois dans la poésie se présente une Jeanne d'Arc, défigurée sans doute par la prévention et la haine, mais une Jeanne d'Arc, bien caractérisée, bien personnelle et bien vivante, qui dut laisser dans l'imagination populaire les traces les plus profondes et les plus durables.

CHAPITRE III

LA SORCIÈRE. — LA LÉGENDE ANGLAISE AU THÉÂTRE. —
LE PREMIER « HENRY VI »

Le 3 mars 1592, se pressait dans l'enceinte de bois du théâtre du Globe une foule compacte, houleuse, soulevée par l'émotion et par l'attente. On y représentait ce jour-là un drame historique, déjà connu du public anglais, mais spécialement remanié pour cette reprise, un drame dont le sujet éminemment patriotique avait alors, plus que tout autre, le privilège de faire vibrer la fibre populaire. Il s'agissait cependant de l'époque la plus néfaste de l'histoire de l'Angleterre au xv^e siècle, de l'événement qui fit le plus cruellement souffrir son orgueil, de la perte soudaine, prodigieuse, irréparable de ce beau royaume des fleurs de lys que Henry V venait d'ajouter si glorieusement à sa couronne. Cette plaie saignait encore dans l'âme anglaise, ravivée même par ces chroniques où respiraient si ardemment, avec la fierté nationale, la haine du vainqueur et le ressentiment de la défaite.

Un tel sujet ne pouvait être proposé à un auditoire anglais qu'à condition de métamorphoser la déroute

en victoire, la honte en héroïsme, de présenter le triomphe du droit et de l'indépendance française comme le résultat inavouable des plus honteuses et des plus infernales machinations. Tirer de l'opprobre de la défaite une ode triomphale en l'honneur de la chevalerie et de la bravoure anglaise, tel était le tour de force patriotique qui s'imposait au dramaturge assez osé pour évoquer devant l'Angleterre de 1592 les désastres et les hontes de 1430, et qu'exécuta à la satisfaction du public anglais l'auteur du premier *Henry VI*.

Il faut, avant tout, déblayer le terrain de cette grosse question qui a fait couler des flots d'encre et écrire tant d'absurdités¹ : La première partie de la trilogie connue sous le nom de *Henry VI* est-elle, oui ou non, de Shakespeare ?

« Non, dirons-nous hardiment avec Coleridge à ceux qui, sur la foi de l'in-folio de 1623, s'obstinent à la lui attribuer. Comparez le discours de Bedford qui ouvre la pièce avec le vers blanc des pièces authentiques de Shakespeare, et si vous ne sentez pas qu'il est de toute impossibilité que ce discours ait été écrit par Shakespeare, vous pouvez avoir des oreilles (un autre animal en a bien); mais à coup sûr vous n'avez pas d'oreille. »

Et nous ajouterons à cette boutade de Coleridge :

¹ N'est-on pas allé jusqu'à démontrer que Shakespeare ne pouvait être l'auteur de ce drame, parce que, ne connaissant absolument que la *Chronique* d'Holinshed, il n'avait pu s'inspirer de celle de Hall ?

O le merveilleux ignorant, dont l'érudition ne pouvait aller jusqu'à consulter la *Chronique* de Hall !

« Lisez le *Henry V* de Shakespeare, puis le *Henry VI* en question, comparez-les, et si vous doutez encore, vous pouvez avoir de l'esprit, mais à coup sûr vous n'avez pas d'esprit critique. »

Nous nous garderons bien, comme on l'a fait quelquefois¹, d'invoquer contre la paternité de Shakespeare à l'égard de ce drame, la façon cavalière et irrévérencieuse dont y est conçu le personnage de la Pucelle. A ceux qui prétendraient que Shakespeare avait l'esprit trop noble pour faire de la Pucelle une amazone sans vergogne et sans pudeur, nous répondrons, avec M. Montégut : « Eh, sans doute; mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si des spectateurs bourrés des passions aveugles de la chair et du sang, et des préjugés violents de leur nation, avaient, eux, l'esprit assez noble pour la comprendre autrement. Voyez-vous Shakespeare créant une Jeanne d'Arc à la Schiller et la présentant sous cette forme immaculée à un public tout vibrant encore des souvenirs de la guerre de Cent Ans, et dont les rangs contenaient certainement plus d'un chimérique patriote qui nourrissait encore l'espoir vague d'une conquête de la France ! J'imagine qu'un pareil spectacle aurait enrichi à tout jamais les marchandes de pommes cuites et crues de Londres, et nettoyé de trognons de choux tous les ruisseaux de la capitale et ses faubourgs. »

Avant de jeter la pierre au vieux dramaturge anglais, nous devrions faire un retour sur nous-

¹ En particulier, voir F.-V. Hugo dans son *Introduction* à la traduction de cette pièce.

mêmes et nous demander si, nous Français, en oubliant la Pucelle, en la méconnaissant, en la traînant dans la boue comme l'ont fait les du Haillan¹ et les Voltaire, comme on essaie de le faire encore aujourd'hui en ressuscitant l'idiote mensonge d'une Jeanne d'Arc posthume², nous avons bien le droit de nous montrer si fiers et si délicats? Les Anglais, en brûlant la Pucelle, en exhibant sa caricature sur la scène, n'ont jamais, eux, méconnu le caractère surnaturel de son rôle patriotique. Prodige de l'enfer ou du ciel, elle est toujours un prodige, un être exceptionnel et surhumain, qui ne s'explique que par l'intervention d'une puissance redoutable et mystérieuse.

C'est assurément à ce mélange de merveilleux diabolique et de patriotique enthousiasme que la première partie de *Henry VI* dut sa popularité exceptionnelle. Jouée quatorze fois dans le printemps de 1592 par la troupe de lord Strange devant plus de 10,000 spectateurs, elle ne quitta l'affiche qu'à la fermeture des théâtres, occasionnée par l'apparition de la peste.

Shakespeare lui-même a rendu solennellement hommage à la popularité des trois *Henry VI*. C'est sous les auspices de cette trilogie qu'il présente son

¹ Il ne faut pas oublier que l'histoire de du Haillan parut en 1576, et que c'est de là sans doute que l'auteur de *Henry VI* a tiré ce qu'il dit des amours multiples de la Pucelle.

² Il faut vraiment se faire une bien pauvre idée de l'esprit du public français pour oser lui donner, comme une nouveauté digne d'attirer l'attention, les vieilles histoires ressuscitées par le livre de M. Lesigne : *La fin d'une légende*.

Henry V au public, dans l'épilogue qui termine sa pièce :

« Henry le sixième, couronné dans ses langes d'enfant roi de France et d'Angleterre, succéda à ce roi. Sous lui tant de mains s'employèrent au gouvernement qu'elles perdirent la France et firent saigner l'Angleterre : spectacle que notre théâtre a souvent présenté. *Pour l'amour de ces pièces, veuillez vos esprits équitables agréer celle-ci.* »

Dans la pensée de Shakespeare, il y avait, dans l'enchaînement de ces drames, qui commencent à Richard II pour se terminer à Richard III, un enseignement profond pour le peuple anglais et pour ses maîtres couronnés. Il faisait des catastrophes du règne de Henri VI et de sa chute une expiation au meurtre de Richard II et à l'usurpation de Bolingbroke ; la perte de la France n'était qu'un épisode de cette longue et fatale expiation. Les quelques additions que lui devait le premier *Henry VI*, et qui lui attirèrent de la part de Greene (un des auteurs, avec Marlowe, de la pièce primitive) les sanglantes apostrophes de *Joannes factotum*, de *corbeau paré des plumes d'autrui*, de *tigre recouvert d'une peau d'acteur*¹ — ces additions n'avaient sans doute d'autre objet que de rattacher cette pièce aux deux autres par quelques scènes épisodiques² où commencent à se

¹ Voir à ce sujet notre Introduction à la traduction des *Œuvres dramatiques* de Marlowe. 2 vol. in-18 (éd. Savine). (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

² Gervinus attribue à Shakespeare les scènes entre York et Sommerset, Mortimer et York, Marguerite et Suffolk et celle de la mort de Mortimer.

révéler les plans secrets de la maison d'York contre celle de Lancastre.

Mais ce point de vue moral ne faisait point oublier à Shakespeare qu'il était Anglais, et que, parmi ces souverains issus du sang et du meurtre, il y en avait un qui avait presque effacé, à force de grandeur et de gloire, la tache de son origine.

Or, ce grand Henry V paraissait un peu éclipsé par l'intérêt donné alors aux catastrophes extérieures et intérieures qui suivirent. Henry VI et la guerre des Deux-Roses avaient fait oublier un peu trop, vers 1589, le vainqueur d'Azincourt et la conquête de la France. Très peu de temps avant l'apparition du *Henry V* de Shakespeare, nous entendons un poète contemporain, Samuel Daniel, dans un long poème consacré à chanter, sur le ton de Lucain, les guerres entre les maisons de Lancastre et d'York, s'indigner, en abordant le règne de Henry V, qu'on ose négliger de son temps l'héroïque époque du roi conquérant. Il suppose que le vainqueur d'Azincourt lui apparaît pour l'inviter à réveiller dans l'âme de ses contemporains le souvenir de cette époque de gloire, trop sacrifié dans la sympathie publique à celui des désastres et des discordes civiles de la patrie.

« Il me semble le voir, » s'écrie-t-il dans des vers trop dédaignés, à notre avis, de la critique moderne, « surgissant des ténèbres fuligineuses de la nuit; je le vois s'approchant de moi avec son air martial, avec son visage terrible et cependant aimable, avec son œil qui donne du courage et son sourcil qui porte la

terreur ; il arrête ma course et interrompt mon dessein pour m'adresser ces fiers reproches :

« Temps ingrats ! assez impies pour négliger un mérite que ne montreront plus jamais les siècles ! Quoi ! Toutes nos fatigues ne méritent-elles plus de respect ? Ou bien la Paresse rougit-elle d'apprendre ces actions prodigieuses qui jettent tant de blâme sur le libertin et tant de honte sur le lâche ? L'Angleterre peut-elle voir ainsi le meilleur de sa gloire méprisé, oublié, et presque perdu ?

« Pourquoi courir après des paladins imaginaires (enfants sortis de la fumée d'une oisive vanité), vous qui pouvez rendre gloire aux exploits véritables des Bouchier, des Talbot, des Nevile, des Willoughby ? Pourquoi, ne vous efforceriez-vous pas de remplir vos vers des prodiges qui vous appartiennent en toute réalité, pour enflammer leurs rejetons de l'amour du bien par les glorieux et authentiques exemples de leur sang ?...

« Et pourquoi toi, dans un vers lamentable, ne raconter que sang versé, trahison, péché et honte, la plus néfaste des époques, l'extrémité des maux ? Pourquoi renouveler de vieilles souillures et ressusciter un opprobre mort ? Comme si les âmes des méchants et des pervers n'étaient pas plutôt détournées de cette inspiration par le bon exemple d'actions belles et vertueuses que par l'étalage de faits pervers et honteux ?

« Que n'a-t-il plu à Dieu de donner à nos temps le poète sacré dont les paroles, aussi heureuses qu'ont été nos épées, nous eussent préparé des trophées

immortels, des arcs triomphants d'un éternel pouvoir! O vers sacrés, qui remportez une telle victoire sur la faux du Temps, en dépit des années, bénis soyez-vous d'assurer un gain qui ne se perd jamais!

« Ce que nous avons fait, devait-il périr aussitôt fait? Quelle est cette gloire acquise au prix de tant de fatigues, si elle est perdue aussitôt que gagnée? C'est une bien faible récompense pour tant de bruit que ce pauvre souffle d'un moment, une fumée qui s'évapore aussitôt; ou ces pierres muettes érigées en notre honneur, dont les orages peuvent faire des monceaux sans forme.

« Dis à la grande Eliza (puisque ses jours sont favorisés de ces brillants ornements qui nous ont été refusés) qu'elle répare ce que les ténèbres ont défiguré, et qu'elle réédifie le monument ruiné de nos gloires... »

Ces nobles paroles, inspirées, nous n'en doutons pas, par le succès populaire de *Henry VI*, retentirent profondément dans l'âme de Shakespeare; il résolut d'être le poète demandé par Daniel; il écrivit son *Henry V*.

Si, comme nous le croyons, l'œuvre de Daniel fut pour quelque chose dans l'inspiration de *Henry V*, il faut savoir quelque gré au vieux poète d'avoir contribué à l'écllosion de l'une des plus belles créations de Shakespeare, « un des plus magnifiques poèmes nationaux, dit très justement M. Montégut, que l'âme de la patrie ait jamais inspirés à un poète. »

Il y a aussi, si nous ne nous trompons, une singulière analogie entre la conception générale du pre-

mier *Henry VI* et l'analyse pathétique que Samuel Daniel fait du commencement de ce règne désastreux. Le poète, comme le dramaturge, rattache immédiatement, sans tenir compte des lenteurs de l'histoire, la décadence et la ruine de la puissance anglaise en France à la mort de Henri V. Dans le drame, c'est le jour même des obsèques de Henri V à Westminster qu'arrivent à Londres, coup sur coup, comme dans les *Perses* d'Eschyle, les nouvelles des désastres de France, de la défection des villes conquises, et du couronnement de Charles VII à Reims.

« De quelle contagion, ô France, s'écrie Daniel, as-tu infecté cette terre, par toi devenue assez féroce pour voir ses enfants divisés entre eux? pris d'une telle rage, au point de tourner leurs épées contre eux-mêmes, après les avoir affilées sur toi? Pourquoi leur as-tu enseigné à élever ici, chez eux, de leur propre sang, des trophées qui devaient être faits du tien? Ou bien le temps de l'affliction était-il passé pour toi, et devait-il commencer pour nous?

« Mais la mort prématurée de ce grand roi, dont neuf ans de règne avaient opéré de si puissantes merveilles, à toi a apporté l'espérance, à nous le désespoir. Nous ne pûmes longtemps garder et gouverner ce qui avait été conquis. Ceux qui avaient l'affaire en main, quoiqu'ils cherchassent avant tout le bien de leur pays, durent à de malheureux accidents de voir échouer leurs desseins.

« Un roi enfant succède au trône, à peine âgé d'un an, abandonné à la direction des autres, qui, malgré

leur zèle et leur amour loyal, ne purent engager la Fortune à nous rester fidèle, le jour où celui-ci, son mignon, fut parti.

« Mais, par degrés, de victoire en victoire, la marée infidèle emporte, au cours d'une chance rapide, au Dauphin tout ce que nous avons conquis et comble les espérances dernièrement si basses de la France. Quand Bedford, qui seul maintenait notre puissance, nous fut enlevé par la mort, la fortune de la France fit un grand pas ; puis les conflits domestiques, nous armant contre nous-mêmes, nous firent négliger le soin de l'étranger et bientôt perdirent tout. »

On voit avec quel soin jaloux le poète anglais attribue les malheurs de l'Angleterre à l'influence de la France, à la fortune, aux circonstances, aux discordes civiles, sans y mêler en rien l'intervention de la Pucelle. Il en est de même dans le drame : la France est déjà presque perdue pour l'Angleterre, quand Jeanne d'Arc apparaît. La Pucelle ne semble créée que pour donner la réplique à Talbot et éclairer du reflet diabolique de son bûcher l'apothéose du dernier chevalier de l'Angleterre.

Le premier *Henry VI* n'est, en somme (et c'est ce qui fait son unité), que la glorification de l'héroïsme chevaleresque, incarné dans Talbot et opposé, pour le faire ressortir avec plus d'éclat, aux prestiges infernaux d'une femme à laquelle la France n'avait pas rougi de devoir ses victoires et son triomphe. Talbot et Jeanne la sorcière, voilà les deux héros du drame, l'enfer servant de repoussoir aux vertus humainement héroïques de celui qu'on appelait « la

terreur des Français ». La morale à tirer de ce spectacle s'imposait d'elle-même au plus grossier des spectateurs : il était bien plus glorieux de mourir comme Talbot et son fils, victimes du nombre et de la fatalité, que de triompher comme Charles, grâce à l'intervention d'un suppôt du diable.

Nash, le satirique, ne faisait que donner une voix à l'enthousiasme populaire en face de *Henry VI*, quand dans un pamphlet intitulé : *Pierre sans le sou, sa supplique au diable*, il s'écriait, au lendemain de cette représentation de 1592 :

« Quelle joie eût ressentie le brave Talbot, la terreur des Français, de penser qu'après avoir été couché deux cents ans dans sa tombe, il triompherait encore sur la scène et verrait ses os embaumés à nouveau des larmes d'au moins 10,000 spectateurs, qui croiraient le voir saigner fraîchement sous les traits des tragédiens chargés de le représenter ! »

Le nom de Talbot semble avoir exercé sur les contemporains de Shakespeare, et longtemps encore après lui, un prestige sans égal ; si l'auteur de *Henry VI* nous montre les chevaliers français fuyant au seul bruit de son nom, prononcé par un simple soldat anglais, cette gasconnade qui nous fait sourire, il l'avait trouvée dans la tradition. Un commentateur des *Pastorales* de Spenser, Édouard Herke, écrivait en 1579 : « Le bruit de sa vaillance entretenait une telle terreur dans le cœur des Français que, plus d'une fois, de grandes armées furent défaites et mises en pièces à la seule audition de son nom ; à ce point que les femmes françaises, pour effrayer leurs en-

fants, n'avaient qu'à leur dire : « Voici Talbot qui vient. » C'était chez les Anglais une façon patriotique de se venger de la terreur que leur avait inspirée la Pucelle, de lui opposer celle qui avait accompagné en France le nom du vaincu de Patay.

Un des plus fidèles interprètes de la tradition anglaise sur les héros de l'Angleterre, le vieux Fuller, dans ses *Worthies*, quand il en vient à Talbot, débute ainsi : « Voici ce terrible Talbot, si fameux par son épée, ou plutôt dont l'épée fut si fameuse, grâce au bras qui s'en servait, une épée portant extérieurement une inscription en mauvais latin¹; mais une épée faite de bon acier, une épée qui ne cessa de vaincre partout où elle parut, si bien que le bruit seul de son approche épouvanta les Français et les empêcha de défendre Bordeaux. »

Notre dramaturge ne pouvait manquer d'accepter l'opinion qui attribuait la défaite de Patay à la lâcheté de sir John Falstaff; la tradition populaire à ce sujet était unanime; le même Fuller nous en a conservé la naïve et pittoresque expression : « Désormais, disait-on dans le peuple, nous pouvons dire bonne nuit aux Anglais en France. »

Nous ne devons plus nous étonner des singuliers anachronismes commis très volontairement par l'auteur du premier *Henry VI* à l'égard de ce fameux Talbot, « que la France n'osa pas regarder une seule fois en face. » C'est ainsi qu'il nous le présentera,

¹ Voici cette inscription : « *Sum Talboti pro vincere inimicos meos.* »

racheté de sa prison après Patay, venant devant Orléans assiégé recueillir, avec les dernières paroles de Salisbury mourant, l'héritage de sa vengeance; puis reprenant Orléans et y rendant les derniers honneurs au corps du vieux Salisbury; — bientôt après, débouté lui-même de Rouen et le même jour y rentrant vainqueur pour y célébrer les obsèques du duc de Bedford, consolé de sa mort par ce nouveau triomphe; — assistant enfin glorieusement à Paris au couronnement de Henry VI. Toutes ces entorses données à l'histoire ne sont rien en comparaison d'un dernier anachronisme, commandé au poète par la conception de son sujet. Ce sujet étant la perte de la France, cette perte ne pouvait être consommée que du jour où le grand Talbot ne serait plus.

La mort seule pouvait amener l'irréparable catastrophe¹. Et si, devant de plus de vingt ans la mort du héros, il la place avant le supplice de la Pucelle, ce n'est sans doute que pour se donner la satisfaction de nous la montrer insultant au cadavre de Talbot, et répondant à celui qui vient réclamer le corps « du grand Alcide des champs de bataille, » en exhibant fastueusement tous les titres du défunt :

« Voilà, ma foi, un style bien niaisement emphatique. Le Grand-Turc, qui possède cinquante-deux royaumes; n'écrit pas d'un style aussi fastidieux. Celui que tu glorifies de tous ces titres, le voilà gisant à nos pieds, puant et piqué des mouches... Au nom de Dieu, qu'on lui donne les corps; si nous les gardions

¹ Talbot ne mourut qu'en 1453.

ici, ils ne feraient que nous empuantir et corrompre l'air. »

Il fallait ainsi pousser jusqu'au bout le contraste institué tout le long du drame entre la Pucelle et Talbot, et que le supplice de la sorcière vint rehausser le glorieux trépas du chevalier de Dieu.

Il ne rentre pas dans notre plan d'étudier à fond le premier *Henry VI*; nous n'avons qu'à en détacher la figure de Jeanne, chose d'autant plus facile que la pièce n'est qu'une succession de scènes décousues, à peine reliées par la plus fantaisiste des chronologies.

Orléans est assiégé par l'armée anglaise, fort affaiblie de ses précédentes défaites. Salisbury peut à peine empêcher ses soldats décimés de se révolter. « Semblables à de pâles fantômes, ils assiègent mollement la ville une fois par mois, » dit le duc d'Alençon. Et cependant, cette poignée d'hommes tient contre l'effort des innombrables défenseurs d'Orléans, Charles et toutes ses forces. Ceux-ci, infatués de leurs victoires, tentent contre les Anglais une sortie accompagnée des plus grossières bravades¹, Charles autorise à le tuer quiconque le verra reculer ou fuir.

À peine a-t-il achevé d'articuler ce défi que nous le voyons tourner bride devant les Anglais, et,

¹ « Ils soupirent, dit le duc d'Alençon, après leurs soupes et leurs grosses tranches de bœuf; il faut qu'ils soient nourris comme des mulets et qu'ils portent leur provende à leurs bouches; autrement, ils vous ont un air piteux, comme des souris noyées. »

furieux de sa défaite, en accuser la lâcheté de ses hommes. Il se trouve que ces maigres canailles qui n'ont plus que les os, que ces pâles fantômes, ces souris noyées de tout à l'heure sont devenus des lions, des héros. Le duc d'Alençon, qui a lu Froissart, les estime supérieurs aux Rolands et aux Oliviers du temps d'Édouard III : « L'Angleterre, s'écrie-t-il, n'a envoyé à ce dernier combat que des Samsons et des Goliaths. » En conséquence, désespérés, ils se décident à abandonner Orléans à ces forcenés, quand le bâtard d'Orléans vient annoncer à Charles un secours inespéré et miraculeux.

« Cessez de vous effrayer, car le secours est tout prêt. J'amène avec moi une sainte fille, à qui une vision envoyée du ciel a ordonné de faire lever ce siège interminable et de chasser les Anglais hors des frontières de France. Un esprit de profonde prophétie est en elle, supérieur à celui des neuf sibylles de l'ancienne Rome ; ce qui fut et ce qui sera, elle peut le révéler. L'introduirai-je ? »

Charles accepte aussitôt la proposition et soumet la Pucelle à une première épreuve ; il fait prendre sa place au duc d'Anjou et le charge de l'interroger sévèrement, pendant qu'il se mêlera aux gens de sa suite. La Pucelle est introduite.

REIGNIER (René d'Anjou). — Est-ce toi, belle fille, qui prétends accomplir ces prodiges ?

LA PUCELLE. — Est-ce toi, Reignier, qui prétends m'en imposer ? Où est le Dauphin ?

(Et allant à Charles VII :) « Viens, sors du milieu

de cette foule ; je te connais bien, quoique je ne t'aie jamais vu encore. Ne t'en étonne pas, il n'y a rien de caché pour moi. Je veux t'entretenir en particulier. — Retirez-vous à l'écart, Messeigneurs, et laissez-nous un instant ensemble.

REIGNIER. — Pour son début, elle se comporte hardiment.

LA PUCELLE. — Dauphin, je suis par ma naissance la fille d'un berger, inexpérimentée en toute espèce d'art. Il a plu au Ciel et à notre gracieuse Dame de rayonner sur ma misérable condition. Pendant que je gardais mes tendres agneaux et que la chaleur du soleil desséchait et crevassait mes joues, la mère de Dieu a daigné m'apparaître et dans une vision pleine de majesté, m'a ordonné de laisser là mes abjectes occupations et d'affranchir mon pays de ses calamités. Elle m'a promis son aide et assuré le succès ; elle s'est révélée à moi dans toute sa gloire. Auparavant, j'étais noire et basanée ; les clairs rayons qu'elle a répandus sur moi m'ont parée de cette beauté bénie que vous me voyez aujourd'hui. Pose-moi les questions que tu voudras et j'y répondrai sur-le-champ. Epreuve mon courage par le combat, si tu l'oses, et tu verras bien que je suis au-dessus de mon sexe. Sois-en bien convaincu : tu seras heureux si tu m'acceptes pour ta martiale compagne.

CHARLES. — Tu m'as étonné avec ton fier langage. Je ne veux qu'une preuve de ta valeur : tu joûteras avec moi en combat singulier ; si tu l'emportes, tes paroles sont véridiques ; sinon, je te refuse toute confiance.

LA PUCELLE. — Je suis prête ; voici mon épée à la lame affilée, ornée de chaque côté de cinq fleurs de lys ; c'est en Touraine, dans le cimetièrè de l'église de Sainte-Catherine, que je l'ai choisie au milieu d'un tas de vieilles ferrailles.

CHARLES. — Viens donc, au nom de Dieu, je ne crains aucune femme.

LA PUCELLE. — Et moi, tant que je vivrai, je ne fuirai jamais devant un homme.

(Ils combattent et la Pucelle est victorieuse.)

CHARLES. — Arrête, arrête ta main, tu es une amazone et tu combats avec l'épée de Débora.

LA PUCELLE. — La mère du Christ m'assiste, autrement je serais trop faible.

CHARLES. — Qui que ce soit qui te vienne en aide, c'est toi qui dois être mon secours. Je brûle pour toi d'un impatient désir ; tu as subjugué à la fois et mon cœur et mon bras. Excellente Pucelle, si tel est ton nom, je veux être ton serviteur et non ton souverain ; c'est le Dauphin de France qui t'en supplie.

LA PUCELLE. — Je ne dois pas sacrifier aux rites de l'amour, car c'est d'en haut que j'ai reçu ma mission sacrée ; quand j'aurai chassé d'ici tous tes ennemis, alors je songerai à une récompense.

CHARLES. — En attendant, regarde gracieusement ton esclave prosterné.

REIGNIER. — Il me semble que Monseigneur cause bien longuement.

ALENÇON. — Sans doute il confesse cette femme jusqu'à la chemise ; sans quoi il ne l'entretiendrait pas aussi longtemps.

REIGNIER. — L'interromperons-nous, puisqu'il n'en finit pas?

ALENÇON. — Il peut en penser plus long que nous autres, pauvres humains. Ces femmes sont de rusées tentatrices avec leurs langues!

REIGNIER. — Monseigneur, où en êtes-vous? Que décidez-vous? Abandonnerons-nous Orléans, ou non?

LA PUCELLE. — Eh bien, non! vous dis-je, pusillanimes mécréants! Combattez jusqu'à votre dernier souffle, je serai votre égide.

CHARLES. — Ce qu'elle dit, je le confirme; nous irons jusqu'au bout.

LA PUCELLE. — Je suis désignée pour être le fléau des Anglais. Cette nuit même je ferai certainement lever le siège; attendez un été de la Saint-Martin, des jours alcyoniques, maintenant que je suis entrée en ces guerres. La gloire est semblable à un cercle dans l'eau, qui ne cesse de s'élargir, jusqu'à ce qu'à force de s'étendre, il s'efface et s'évanouisse. Avec la mort de Henry finit le cercle de la grandeur anglaise; les gloires qu'il enfermait sont dispersées. Aujourd'hui je ressemble à cette barque fière et insultante qui autrefois porta César et sa fortune.

CHARLES. — Ne dit-on pas que Mahomet fut inspiré par une colombe? Toi, c'est un aigle qui t'inspire. Ni Hélène, la mère du grand Constantin, ni les filles de saint Philippe¹ ne t'étaient comparables. Brillante étoile de Vénus, tombée d'en haut sur la terre,

¹Il est fait mention de ces quatre prophétesses, filles de saint Philippe, au 21^e chapitre des *Actes des Apôtres*.

comment pourrai-je te rendre un culte assez révérencieux ?

ALENÇON. — Point de délais, allons faire lever le siège.

REIGNIER. — Femme, fais tout ce que tu pourras pour sauver notre honneur. Chasse les Anglais d'Orléans et tu seras immortalisée.

CHARLES. — Nous allons essayer à l'instant ; venez, mettons-nous à l'œuvre. Je n'aurai plus foi en aucun prophète, si celle-ci est convaincue de mensonge.

(Ils sortent.)

Il était difficile de traiter d'une façon plus chevaleresque et plus piquante cette mystérieuse entrevue de Charles VII et de la Pucelle. A notre avis, on ne saurait y méconnaître la main de Greene, sa touche facile, légère et spirituelle. « Tout cela est galant, aisé, chevaleresque, dit très bien M. Blaze de Bury ; les dames et seigneurs servant de fond au tableau et ponctuant de mots d'esprit le dialogue. La scène est charmante. »

Le dramaturge ne pouvait manquer de faire une place assez large à un épisode du siège, fameux entre tous, celui de la mort de Salisbury. Cette scène, une des plus belles de la pièce, il l'a empruntée pour le fond aux chroniques ; mais il y a ajouté deux traits de génie : l'un, de faire apparaître Talbot au moment même où Salisbury va disparaître ; l'autre, de mettre en présence de ces deux gloires anglaises, trahies par la Fortune, le personnage mystérieux qui doit servir d'instrument à l'inévitable destinée.

Talbot, quelque temps prisonnier des Français à la suite de la bataille de Patay, a été échangé contre Poton de Xaintrailles; il est de retour au camp des Anglais. Salisbury l'a salué de ces mots enthousiastes : « Talbot, ma vie, ma joie ! » Il cause avec lui sur la plate-forme de cette fameuse tourelle qui vient d'être pointée par le premier maître canonnier d'Orléans, et lui fait raconter les détails de sa capture et de sa libération.

Ce récit devait être, pour l'auditoire anglais de 1592, une des grandes attractions, un des clous, comme on dit aujourd'hui, de la pièce. Avec quels trépignements d'admiration patriotique devait-il accueillir la réponse de Talbot à cette question de Salisbury :

« Mais tu ne nous dis pas comment tu as été traité par les Français ? »

TALBOT. — « Avec des outrages, des mépris et d'humiliants sarcasmes. Ils m'ont exposé en pleine place publique pour m'offrir en spectacle à tout le peuple. — « Voilà, disaient-ils, la terreur des Français, l'épouvantail qui effraie tant nos enfants. »

« Alors, je me suis violemment dégagé des officiers qui me conduisaient et, avec mes ongles, j'ai arraché des pierres du sol pour les lancer aux spectateurs de ma honte. Ma contenance terrible a fait fuir tout le monde, personne n'osait m'approcher dans la crainte d'une mort soudaine. Ils ne me crurent pas suffisamment gardé entre des murs de fer ; si grande était parmi eux la terreur de mon nom qu'ils me supposaient capable de briser des barreaux d'acier et de

mettre en pièces des barrières de diamant. Aussi, avais-je une garde de tireurs choisis marchant toujours autour de moi, tout prêts, si je faisais mine de bouger de mon lit, à me tirer au cœur. »

Au milieu de cet entretien, un coup de canon part des murs d'Orléans, et le projectile enlève un œil et une joue à Salisbury, qui tombe.

Talbot, consterné, se penche sur Salisbury pour recueillir les dernières paroles du mourant et lui adresser ses derniers adieux dans un langage, dont l'enflure et l'exagération (tout à fait dans le goût de l'école de Marlowe) ne parviennent pas à étouffer la pathétique éloquence. Soudain, un coup de tonnerre retentit; il sert d'introducteur au messenger chargé d'annoncer l'approche « de la sainte prophétesse qui vient de surgir et qui arrive avec une grande armée pour faire lever le siège ».

A cette annonce, Salisbury mourant trouve encore assez de force pour pousser un profond gémissment.

Quel hommage à la Pucelle que ce gémissment de Salisbury expirant! Et quelle explosion de frénétique enthousiasme devait souligner chaque parole du magnanime Talbot l'interprétant ainsi :

« Écoutez, écoutez, comme Salisbury gémit ! Il a le cœur navré de ne pouvoir se venger. — Français, je serai pour vous un autre Salisbury. Pucelle ou putain, Dauphin ou requin, je veux piétiner vos cœurs aux sabots de mon cheval, et faire une fondrière de vos cervelles confondues. »

Un engagement a lieu aussitôt ; on voit les Anglais

en déroute fuir devant une femme revêtue d'une armure. Talbot, furieux de ne pouvoir arrêter la débandade des siens, va au-devant d'elle :

« La voici, la voici qui vient ! Nous allons en découdre ensemble. Diable ou diablesse, je veux t'exorciser, je te tirerai du sang¹, car tu es une sorcière, et j'enverrai ton âme vers celui que tu sers. »

LA PUCELLE. — Viens, viens ; c'est à moi seule qu'il est réservé de t'humilier.

(Ils combattent ; Talbot est vaincu.)

TALBOT. — Cieux, pouvez-vous souffrir que l'enfer triomphe ainsi ? Dût ma poitrine éclater sous l'effort de mon courage, et mes bras disloqués se détacher de mes épaules, je châtierai cette orgueilleuse gourmandine.

(Ils combattent de nouveau ; Talbot est encore vaincu.)

LA PUCELLE (se retirant). — Talbot, adieu ; ton heure n'est pas encore venue ; je dois d'abord ravitailler Orléans. Triomphe de moi si tu peux ; je méprise ta force. Va, va ranimer tes hommes, exténués par la faim ; va aider Salisbury à faire son testament ; cette journée est à nous, ainsi que beaucoup d'autres à venir.

(La Pucelle entre dans la ville avec ses soldats.)

TALBOT. — Mes pensées tourbillonnent comme la roue d'un potier ; je ne sais plus où je suis, ni ce que je fais ; une sorcière, par crainte et non par force,

¹ « On croyait autrefois que si l'on parvenait à tirer du sang d'une sorcière, tout son pouvoir s'évanouissait. Nos paysans des provinces d'Aquitaine ont encore la même croyance à l'égard du loup-garou. » (Note de M. Montégut.)

comme Annibal, met nos troupes en déroute et triomphe comme il lui plaît; ainsi voit-on les abeilles avec de la fumée, et les colombes par une émanation infecte, chassées de leurs ruches et de leurs logis. On nous appelait, pour notre fougue, les dogues anglais; aujourd'hui, semblables à des caniches, nous nous sauvons en criant... (Courte alerte.) — Écoutez, compatriotes! Ou renouvelez le combat, ou arrachez les lions du blason d'Angleterre; renoncez à votre patrie, remplacez les lions par des moutons; les moutons ne fuient pas si timidement devant le loup, le cheval ou le bœuf devant le léopard, que vous fuyez devant ces marauds tant de fois soumis par vous.

(Fanfares. Nouvelle escarmouche.)

« Non, cela ne sera pas. — Retirez-vous dans vos retranchements; vous êtes tous complices de la mort de Salisbury, puisque nul de vous ne veut frapper un coup pour le venger. La Pucelle est entrée dans Orléans en dépit de nous et de tous nos efforts. Ah! que ne suis-je mort avec Salisbury! Une telle honte me forcera à cacher ma tête. »

(Alarme. Retraite. Sortent Talbot et ses soldats.)

Pouvait-on peindre de traits plus énergiques et plus frappants, d'un côté la confiance de la Pucelle en la puissance du bras surnaturel qui guidait le sien, et de l'autre l'effroyable panique produite par son apparition sur l'armée anglaise et ses chefs, — jusque sur cet intrépide Talbot, dont toutes les colères, toutes les héroïques furies viennent expirer impuissantes à ses pieds!

Jeanne d'Arc, ainsi miraculeusement victorieuse,

fait arborer les couleurs françaises sur les murs de la ville délivrée « des loups anglais. » Le Dauphin, convaincu de la vérité des promesses de la Pucelle, lui en témoigne sa reconnaissance dans ces termes, emphatiquement enthousiastes :

« Très divine créature, brillante fille d'Astrée, comment t'honorer pour un tel succès? Tes promesses ressemblent aux jardins d'Adonis qui aujourd'hui fleurissaient et demain donnaient des fruits. — O France, glorifie-toi en ta prophétesse! Orléans est reconquis; jamais plus grand service ne fut rendu à notre pays.

REIGNIER. — Pourquoi ne pas faire sonner bien haut toutes les cloches de la ville? Dauphin, commandez aux citoyens d'allumer des feux de joie, de festoyer et de banqueter en pleines rues pour célébrer la joie que Dieu nous a donnée¹.

ALENÇON. — Toute la France sera pleine d'allégresse et de joie, quand elle apprendra quels hommes nous nous sommes montrés.

CHARLES. — C'est à Jeanne et non à nous que cette journée est due. Qu'elle partage avec moi la cou-

¹ Le dramaturge, en écrivant la fin de cette scène, avait sous les yeux ce passage de la *Chronique* de Hall : « Après ce siège ainsi levé, vous dire quels triomphes furent célébrés dans la cité d'Orléans, que de bois fut dépensé en feux, que de vin fut bu dans les maisons, quels chants furent chantés dans les rues, quelles chansons dans les tavernes, quelles rondes dansées sur les places publiques, quelles lumières allumées dans les églises, quelles antiennes chantées dans les chapelles, quelle joie manifestée, en tout lieu : ce serait un long ouvrage et nullement nécessaire. Car ils ne firent que ce que nous eussions fait nous-mêmes en pareil cas. »

ronne, et que tous les prêtres et moines du royaume aillent en procession, chantant ses louanges sans fin. Je lui veux élever une pyramide plus haute que celle de Rhodope ou de Memphis; et, en mémoire d'elle, quand elle sera morte, ses cendres, renfermées dans une urne plus précieuse que la riche cassette de Darius, seront portées aux jours de grande fête devant les rois et reines de France. Que saint Denis cesse d'être invoqué, que Jeanne la Pucelle soit désormais la patronne de la France. Venez tous et qu'un royal banquet couronne ce jour doré par la victoire! »

(Fanfares. Tous sortent.)

Quoi qu'en dise M. Blaze de Bury, analysant ce morceau, nous ne saurions y voir « un échantillon du style shakespearien à ses débuts, » mais bien plutôt un de ceux où se révèle le plus évidemment le caractère du style *Marlowien*; il n'est pas jusqu'à cette urne plus précieuse que la cassette de Darius qui ne rappelle le drap d'or où Tamerlan, dans la pièce de ce nom, fait embaumer le corps de la belle Zénocrate pour le faire porter devant lui dans ses marches guerrières¹. M. Blaze de Bury nous semble mieux inspiré quand il fait ressortir le contraste profondément dramatique, tout en restant fidèle à l'histoire, de cet air de bravoure chanté par Charles VII en l'honneur de la Pucelle, avec l'indifférence et l'oubli qui bientôt laisseront disperser ces cendres sacrées aux quatre vents du ciel.

Le duel est désormais engagé entre Talbot et la

¹ Marlowe : *Tamerlan le Grand*, Part. II, acte II, scène iv.

Pucelle, duel de surprises, de ruses et de trahisons, plus digne d'une pantomime de clowns que d'une tragédie historique. La nuit même qui suit l'entrée de la Pucelle à Orléans, Talbot ne trouve pas d'occasion plus favorable pour punir les Français d'un succès « dû à un art et à une sorcellerie sinistres, » que de surprendre les assiégés dans la sécurité du sommeil, qui suit les réjouissances de la victoire. Bedford, la doublure de Talbot, ne manque pas d'approuver son avis et d'enchérir encore sur le compte de la Pucelle et de Charles VII, en s'inspirant du texte même des lettres historiques de Bedford : « Ce couard de Français ! Quel tort il fait à sa renommée en désespérant ainsi de la force de son bras pour s'allier à des sorcières et recourir au secours de l'enfer ! » Cette sorcière, cependant, cette sorcière-vierge, ahurit leurs courages, et le duc de Bourgogne ne peut s'empêcher de laisser percer les secrètes terreurs qui agitent son âme :

« Les traîtres n'ont pas d'autre compagnie. Mais qu'est-ce donc que cette Pucelle, que l'on dit si pure ?

TALBOT. — Une vierge, dit-on.

BEDFORD. — Une vierge ! Et si martiale que cela !

BOURGOGNE. — Dieu veuille qu'avant longtemps elle ne se montre pas masculine, si elle continue, sous l'étendard des Français, à porter une armure comme elle a commencé !

TALBOT. — Eh bien, laissons-les pactiser et converser avec les esprits. Dieu est notre forteresse ; en son nom conquérant, escaladons leurs boulevards de pierre. »

Aux cris de : « Saint-Georges ! Talbot ! » les Anglais escaladent les remparts et entrent dans la ville. Surpris dans leur sommeil, les Français sautent en chemise les murs d'Orléans. Le poète nous montre le bâtard d'Orléans, le duc d'Alençon et René d'Anjou, à moitié habillés, se demandant si ce Talbot est un diable d'enfer ou un homme favorisé du ciel, tout prêts à se railler de la Pucelle et de sa mission, quand apparaît Charles, accompagné de Jeanne elle-même, répondant aux reproches et aux méfiances du roi par les réflexions les plus sensées : « Veut-on que son pouvoir soit le même à toutes les heures ? Doit-elle toujours vaincre, quand elle dort comme quand elle veille, et rejettera-t-on sur elle toutes les fautes de l'incurie et de l'imprévoyance des chefs ? » Ce dialogue est soudainement interrompu par le cri de « Talbot ! Talbot ! » Et tous s'enfuient en semant leurs habits derrière eux. La prédiction de Talbot s'est accomplie : « son nom seul, » prononcé par un simple soldat, suffit pour mettre l'armée française en fuite.

Talbot et Bedford sont encore une fois maîtres d'Orléans. Il ne manque qu'une chose à leur triomphe : le Dauphin et Jeanne ont pu échapper. Le duc de Bourgogne, à travers la fumée et les épaisses vapeurs de la nuit, a pu apercevoir le Dauphin et sa ribaude courant à toutes jambes, enlacés l'un à l'autre comme un couple d'amoureux tourtereaux qui ne peuvent se séparer ni jour ni nuit. Ici se place, en l'honneur de Talbot, un épisode de pure imagination et qui, plus clairement que tout le reste, décèle la main de Greene, — fantaisie charmante, délicieux conte de fée cheva-

leresque jeté au milieu de cette épopée sanglante.

Bientôt, grâce à un stratagème indigne de la Pucelle et emprunté à Holinshed, qui lui attribue la prise d'Évreux en 1442 (la Pucelle et ses soldats, s'introduisant dans la ville sous le costume de paysans apportant du blé au marché), Rouen retombe entre les mains de Charles, et Jeanne, du haut des murailles, insulte grossièrement à ses ennemis en déroute. Pour rendre le caractère de la Pucelle plus odieux, l'auteur a imaginé de placer ici, par un nouvel anachronisme, la mort de Bedford⁴; Bedford est porté malade dans un fauteuil au milieu des lords anglais. Les railleries de la Pucelle à sa bonne barbe grise, son défi ironique au vieillard mourant de venir avec elle briser une lance dans son fauteuil, lui attirèrent de sanglantes et justes représailles de la part de Talbot. Mais le triomphe de la Pucelle ne dure pas longtemps; Bedford vit encore assez pour être témoin de la revanche et de la reprise de Rouen par les siens. Cette fois encore la Pucelle et Charles sont parvenus à s'enfuir. Jeanne ne voit plus d'autre moyen de sauver la situation et de répondre aux espérances fondées en elle que d'essayer de détacher le duc de Bourgogne de l'alliance anglaise.

C'était là, en effet, le plus beau miracle à opérer en faveur de la France, et, comme le dit Charles : « Oui, parbleu, ma mie, si nous y réussissons, les Anglais ne pourront plus tenir en France, et seront bientôt extirpés de nos provinces. » Au même mo-

⁴ Bedford ne mourut qu'en 1535 et dans son lit.

ment, on entend une marche anglaise dans le lointain ; c'est l'armée de Talbot qui marche vers Paris. Elle passe bientôt bannières déployées ; à l'arrière-garde, le duc de Bourgogne et ses troupes, en trainards. Sur les instances de la Pucelle, Charles fait sonner les trompettes pour demander au duc un pourparler. Celui-ci ayant l'air de décliner l'appel, Jeanne s'attache à lui, le supplie, le presse et finalement l'ensorcèle. La scène est courte, plus courte que dans Schiller et dans Soumet, qui s'en sont emparés et l'ont délayée avec talent, mais d'une éloquence chaude, vive et entraînante.

BOURGOGNE. — Qui sollicite un pourparler avec le Bourguignon ?

LA PUCELLE. — Le royal Charles de France, ton compatriote.

BOURGOGNE. — Qu'as-tu à dire, Charles ? Car je pars à l'instant.

CHARLES. — Parle, Pucelle ; et enchante-le par tes paroles.

LA PUCELLE. — Brave Bourgogne, espoir incontesté de la France ! arrête, permets à ton humble servante de te parler.

BOURGOGNE. — Parle donc ; mais ne sois pas trop ennuyeuse.

LA PUCELLE. — Jette les yeux sur ton pays, jette les yeux sur la fertile France ; vois ses villes et ses cités défigurées par les dévastations et les ruines du cruel ennemi ! Comme une mère regarde son pauvre enfant, quand la mort ferme ses tendres yeux qui s'éteignent, vois, vois l'agonie de la France. Regarde

les blessures, les blessures dénaturées que tu as faites toi-même à son malheureux sein ! Oh ! tourne d'un autre côté la pointe de ton épée ; frappe ceux qui la blessent et ne blesse pas ceux qui la défendent ! Une seule goutte de sang tirée du sein de ton pays devrait te faire plus de mal que des torrents de sang étranger, retourne-toi donc avec un flot de larmes, et viens laver les taches de ta patrie.

BOURGOGNE. — Ou bien elle m'a ensorcelé avec ses paroles, ou bien c'est la nature qui soudain m'attendrit.

LA PUCELLE. — Et puis, n'entends-tu pas tous les Français et le roi de France se récrier contre toi, doutant de ta naissance et de ta légitimité ? Avec qui as-tu fait alliance ? Avec une nation hautaine qui ne recherche ton appui que pour le profit qu'elle en peut tirer. Lorsque Talbot sera solidement installé en France, après avoir fait de toi l'instrument de ce malheur, qui donc sera le maître, sinon l'Anglais Henry ? Et toi, tu seras expulsé comme un fugitif. Remarque bien cette unique preuve que je veux te rappeler : le duc d'Orléans n'était-il pas ton ennemi ? Et n'était-il pas prisonnier en Angleterre ? Mais lorsqu'ils apprirent qu'il était ton ennemi, ils l'ont mis en liberté, sans rançon, en dépit de Bourgogne et de tous tes amis¹. Vois donc ! Tu combats contre tes compatriotes. et tu te joins à ceux qui seront tes bourreaux. Viens, viens, retourne à nous, retourne à nous, noble égaré ; Charles et les autres te serreront dans leurs bras.

¹ Le rachat du duc d'Orléans n'eut lieu qu'en 1440.

BOURGOGNE. — Je suis vaincu; ses fières paroles m'ont ébranlé comme le tonnerre d'un coup de canon et m'ont fait presque tomber à genoux. — Pardonnez-moi, ô mon pays, et vous aussi, chers compatriotes! Quant à vous, messeigneurs, acceptez cette affectueuse et cordiale embrassade; mes forces, mon armée sont à vous. Adieu donc, Talbot; c'en est fait de mon alliance avec toi.

LA PUCELLE. — Voilà bien agir en Français; tourner et se retourner encore!

CHARLES. — Sois le bienvenu, brave duc! Ton amitié nous ranime.

LE BATARD. — Et fait naître un nouveau courage dans nos poitrines.

ALENÇON. — La Pucelle a bravement joué son rôle en cette affaire, elle mérite un cimier d'or.

Cet épisode, que l'on retrouve dans une foule de tragédies inspirées par Jeanne d'Arc, depuis Schiller jusqu'à M. Viguier¹, est tout entier de l'invention de notre dramaturge. Les chroniques anglaises ne disent absolument rien de la prétendue influence exercée par la Pucelle sur la séparation du duc d'avec le parti de l'Angleterre. Il est possible que l'auteur du premier *Henry VI* ait eu vent de la lettre écrite par Jeanne au duc de Bourgogne le jour même du couronnement de Charles VII à Reims; mais c'est trop

¹ *La légende de Jeanne d'Arc*, 1870. Voir sur cette tragédie, une des meilleures des cinquante ou soixante consacrées à notre héroïne, l'intéressante notice de M. le comte de Puymaigre : *Jeanne d'Arc au théâtre*, 1890. (Ed. A. Savine.)

dire, avec M. Blaze de Bury, que « l'héroïne de Shakespeare en reproduit les propres termes dans son adjuration. » La Pucelle, dans sa lettre, ne fait valoir qu'un argument; elle veut convaincre le duc que tous ses efforts seront vains : « quelque nombre de gens que vous ameniez contre nous, lui dit-elle, ils n'y gagneront mie; et ce sera grand' pitié de la grand' bataille et du sang qui sera répandu de ceux qui y viendront contre nous. » La Pucelle se défiait des sentiments patriotiques de Philippe et devinait sans doute quelle antipathie et quels dédains il nourrissait à son endroit¹. Philippe, en effet, ne se rendit guère aux sages conseils de Jeanne que lorsqu'il vit le parti des Anglais à peu près désespéré. Pour le dramaturge anglais, c'était une inspiration purement patriotique, en parfaite harmonie avec l'esprit général de son drame, qui lui faisait rattacher la trahison du duc de Bourgogne à l'influence infernale de la Pucelle. Ainsi cet événement, qui fut en effet le coup décisif porté à la puissance anglaise en France, se trouvait entaché du même vice et du même opprobre que les exploits de Charles VII.

La conversion du duc de Bourgogne notifiée par Falstaff au roi Henri, qui charge Talbot de marcher aussitôt contre le traître, nous retrouvons celui-ci devant Bordeaux, sommant en vain les assiégés de

¹ Annonçant aux habitants de Saint-Quentin la prise de la Pucelle, le duc de Bourgogne leur écrivait : « De laquelle prise seront grandes nouvelles partout et sera connue l'erreur et folle créance de tous ceux qui és faits d'icelle femme se sont rendus enclins et favorables. » (Quicherat, V, p. 167.)

lui ouvrir leurs portes. Ici s'ouvre une des scènes capitales du drame, la mort de Talbot et de son fils. Cette belle scène, dont le fond est emprunté à Hall, est malheureusement déparée de quelques traits d'érudition déplacée qui trahissent la main de Greene ou de quelqu'un de ses collaborateurs. Rien de plus touchant, de plus pathétique que les adieux de Talbot à son fils mourant, qu'il ensevelit dans ses bras.

Nous avons vu plus haut quel parti la haine anglaise a su tirer du contraste de cette mort avec l'attitude indécente de Jeanne en face du cadavre de son ennemi. Le beau rôle en cette occasion est donné à Charles VII; au bâtard d'Orléans, qui voudrait hacher les os des deux Talbot, Charles VII répond : « Non, n'outrageons pas mort celui devant qui, vivant, nous avons fui. »

Mais bientôt l'armée anglaise, impatiente de venger la mort de Talbot, offre la bataille à Charles. La Pucelle, encore enthousiaste, lui conseille de voler au combat : « De toutes les basses passions, la crainte est la plus maudite. Commande à la victoire, Charles, et elle est à toi, dût Henry en frémir et l'univers en gémir! » — La bataille a lieu devant Angers; les Anglais sont vainqueurs. Cette défaite est le signal de la décadence de la sorcière; son pouvoir magique disparaît comme par enchantement dans une scène grandiose et terrible qui rappelle d'assez près les évocations du *Faust* de Marlowe. C'est le seul endroit où M. Darmesteter consente à retrouver quelque chose qui rappelle la manière de Shakespeare. »

LA PUCELLE. — « Le Régent triomphe et les Fran-

çais fuient. A mon secours donc, enchantements et formules magiques, et vous, esprits d'élite qui m'avertissez et me donnez les signes de l'avenir. (Tonnerre.)

« Vous, auxiliaires empressés qui êtes les lieutenants du souverain monarque du Nord, apparaissez et aidez-moi dans cette entreprise.

(Entrent des démons.)

« Cette prompte et vive apparition est une nouvelle preuve de votre empressement accoutumé à m'obéir. Eh! bien, esprits familiers, choisis parmi les puissantes légions souterraines, secourez-moi encore cette fois, afin que la France obtienne la victoire.

(Les démons parcourent la scène sans parler.)

« Oh! ne me laissez pas dans un silence trop prolongé. J'avais coutume de vous nourrir de mon sang; je suis prête aujourd'hui à couper un de mes membres et à vous le donner en récompense d'un nouveau bienfait. Ainsi, consentez à venir maintenant à mon aide.

(Les démons baissent la tête.)

« Nul espoir de secours? — Mon corps sera votre salaire, si vous voulez m'accorder ma demande.

(Les démons secouent la tête.)

« Mon corps ni le sacrifice de mon sang ne peuvent m'obtenir votre concours accoutumé? Alors, prenez mon âme; mon corps, mon âme et tout, avant que la France soit vaincue par l'Angleterre.

(Les démons disparaissent.)

« Voyez! Ils m'abandonnent. Le moment est donc venu où la France doit abaisser son cimier à la fière aigrette et laisser tomber sa tête dans le giron de

l'Angleterre! Mes anciennes incantations sont trop faibles et l'enfer est trop fort pour me mesurer avec lui. Maintenant, ô France, ta gloire s'abîme dans la poussière. »

(Elle sort.)

Le vieux dramaturge anglais, sans le vouloir, a fait ici un des plus admirables panégyriques de la Pucelle qui aient été écrits par un poète. « Jeanne, dans cette scène, dit très bien M. Darmesteter, est toujours la sorcière imposée par la tradition; mais le Satan qui est en elle est grand comme le Satan de Milton; c'est le démon de la Patrie..... C'est, deux siècles d'avance, le cri même de Danton : « Que ma mémoire soit maudite, mais que la France soit sauvée! »

Le sentiment de la confiance renaissant dans le cœur des Anglais après la prise de la Pucelle est aussi très énergiquement rendu dans ce cri final que lui arrache le désespoir de ne plus pouvoir combattre pour son pays :

« A présent, ô France, ta gloire s'abîme dans la poussière. »

Après un combat singulier entre York et la Pucelle devant Angers, celle-ci est prise et les Français s'enfuient éperdus.

Qui pourra nous dire l'attitude de la Pucelle en ce moment d'angoisse suprême où la curiosité et la joie sauvage de ses ennemis insultent sans pitié à son malheur! Monstrelet aurait pu nous renseigner à ce sujet, lui qui assista à l'entrevue du duc de Bourgogne avec elle, s'il n'eût pas mieux aimé, de crainte

de déplaire à Philippe, ensevelir ses souvenirs dans un discret silence. Sans doute elle fit des efforts surhumains pour surmonter l'accablement intérieur où la jeta sa détresse. Dans les premiers moments, du moins, montra-t-elle une courageuse assurance et une foi inébranlable dans l'avenir de la France. Aux Bourguignons et Anglais qui se la disputaient, disant : « Rendez-vous à moi et baillez la foi, » elle répondit : « J'ai juré et baillé ma foi à autre qu'à vous et je lui en tiendrai mon serment. »

A la place de ces nobles paroles, notre dramaturge ne pouvait mettre dans sa bouche que d'outrageantes malédictions.

YORK. — Damoiselle de France, je crois que je vous tiens bien cette fois. Maintenant, déchaînez vos esprits par vos charmes magiques et essayez de voir s'ils pourront vous remettre en liberté. Voilà une excellente prise et faite pour plaire au diable ! Voyez comme l'affreuse sorcière fronce ses sourcils, comme si, semblable à Circé, elle voulait nous métamorphoser !

LA PUCELLE. — Il serait difficile de te changer en une forme pire que la tienne.

YORK. — Oh ! Charles le Dauphin est un charmant homme ; nulle autre forme que la sienne ne saurait plaire à vos yeux délicats.

LA PUCELLE. — Que la peste tombe sur Charles et sur toi ! Puissiez-vous tous deux être brusquement surpris par des mains meurtrières, endormis dans vos lits !

YORK. — Féroce sorcière, enchanteresse maudite, retiens ta langue.

LA PUCELLE. — Je t'en prie, laisse-moi maudire un instant.

YORK. — Tu pourras maudire à ton aise, mécréante, quand tu marcheras au bûcher.

Nous arrivons enfin à la scène où s'épanouit, dans tout son aveuglement, son cynisme et sa sottise, la légende anglaise sur la Pucelle, — scène qui a si malheureusement inspiré la plupart des dramaturges venus depuis. Jusqu'alors, la pureté de Jeanne n'avait reçu, dans la pièce, que de légères atteintes au moyen d'allusions d'une raillerie discrète et détournée. Mais il fallait bien donner au public de 1592 la satisfaction d'applaudir à ce fameux conte de fabrique anglaise touchant la prétendue grossesse invoquée par la Pucelle, et qui prêtait merveilleusement aux plus grivoises et aux plus obscènes insinuations. Ce que n'avait osé faire ni Bedford, ni Cauchon, le théâtre populaire pouvait se le permettre, puisqu'en somme ce conte était une partie essentielle de la tradition et non la moins chère, sans doute, aux grossiers instincts du *mob* anglais.

Une autre fable, dont l'odieux retombe plus directement sur l'auteur du drame, parce que nous ne voyons rien dans les chroniques anglaises qui accuse une tradition populaire à ce sujet, c'est celle qui, à la veille du supplice, met en présence Jacques d'Arc et sa fille, en vue de noircir Jeanne du crime qui met le comble à son infamie, — le reniement de son vieux père venant l'embrasser et mourir avec elle.

Nous nous étonnerons moins de cette étrange invention du poète anglais¹, si nous nous rappelons qu'en 1805 parut en France une tragédie en cinq actes et en vers, dont l'auteur, P. Caze², ne trouva rien de mieux, pour relever le caractère de la Pucelle et expliquer la confiance qu'elle inspira à Charles VII et à sa cour, que de la présenter comme le fruit d'un

¹ Je soupçonne fort cependant notre dramaturge d'avoir conçu la première idée de cet épisode à la lecture d'un poème latin, composé sur la Pucelle par un certain Valérand Varan, poème que les historiens anglais des âges suivants citeront comme une autorité non suspecte et qui devait être connu en Angleterre dès le xvi^e siècle : *Valerandi Varanii, De gestis Joannæ virginis Francæ, egregiæ bellatricis libri quatuor*, 1516. La mère de Jeanne y raconte, à l'enquête du procès de réhabilitation, que son mari mourut de chagrin par suite du supplice de sa fille :

« Vir meus audito dilectæ funere prolis
Oppetiit, mortis causam execratus et ignes. »

Parmi les prédictions que les voix de Jeanne lui font entendre, se trouve celle-ci :

« Qui genus omne tuum numero censebitur olim
Nobilium : tu prima feres insignia clari
Stemmatis et delebis onus servile parentum. »

En comparant plus attentivement le drame anglais au poème de Valérand, peut-être trouverait-on encore plus d'une analogie du même genre. Ainsi, dans l'épopée latine, pour convaincre les courtisans de la vérité de sa mission divine, Jeanne défie à un combat singulier quiconque osera se mesurer avec elle.

² M. le comte de Puymaigre demande, dans une note de son ouvrage déjà cité, si ce P. Caze est l'auteur d'un livre intitulé la *Vérité sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, 1819. Oui, répondons-nous, et cette vérité n'est autre chose que le singulier paradoxe qu'il a mis en scène dans sa tragédie et en faveur duquel il ne manque pas d'alléguer dans son livre le témoignage du premier *Henry VI*, avec celui du roman de Béroald de Verville sur l'*Origine de la Pucelle*.

amour incestueux entre Isabeau de Bavière et le duc d'Orléans. Heureusement, les comédiens français à qui la pièce fut lue décidèrent qu'elle contrariait trop les idées reçues et dépouillait Jeanne d'Arc du prestige religieux dont la politique l'avait entourée.

Le public anglais de 1592, moins délicat que la censure du théâtre français en 1805, voyait sans doute dans cette scène révoltante le sublime du genre.

(Entrent la Pucelle gardée et un berger.)

LE BERGER. — Ah! Jeanne! Ceci est le coup de mort pour le cœur de ton père! Après avoir fouillé au près et au loin tous les pays, quand j'ai la chance de te retrouver, faut-il que ce soit pour voir ta mort cruelle et prématurée? Ah! Jeanne, ma douce fille Jeanne, je veux mourir avec toi.

LA PUCELLE. — Gueux décrépit! Vil et ignoble misérable! Je suis descendue d'un sang plus noble. Tu n'es ni mon père ni mon parent.

LE BERGER. — Allons donc! Messeigneurs, ne vous en déplaie, il n'en est pas ainsi. C'est moi qui l'ai engendrée, toute la paroisse le sait. Sa mère vit encore et peut témoigner qu'elle fut le premier fruit de ma jeunesse.

WARWICK. — Fille sans honneur, oses-tu renier ton père?

YORK. — Ceci montre bien quel genre de vie elle a menée : criminelle et vile. Et sa mort en est la digne conclusion.

LE BERGER. — Fi, Jeanne! T'obstiner ainsi! Dieu sait que tu es une partie de ma chair; et que pour

toi j'ai versé bien des larmes. Ne me renie pas, je t'en prie, ma gentille Jeanne.

LA PUCELLE. — Arrière, paysan! — Vous avez suborné cet homme pour ternir l'éclat de ma noble naissance.

LE BERGER. — C'est vrai; j'ai donné un noble¹ au prêtre le matin du jour où j'ai épousé sa mère. Agnouille-toi et reçois ma bénédiction, ma bonne fille. Tu ne veux pas t'incliner? Eh bien, maudite soit l'heure de ta naissance! Je voudrais que le lait que te donna ta mère, quand tu suçais son sein, eût été pour toi du poison! Ou bien, lorsque tu gardais mes brebis aux champs, je voudrais qu'un loup affamé t'eût mangée. Oses-tu renier ton père, maudite coureuse? Oh! brûlez-la, brûlez-là! la pendaison est trop bonne pour elle! (Il sort.)

YORK. — Emmenez-la; car elle n'a vécu que trop longtemps pour infecter le monde de ses vices.

LA PUCELLE. — Laissez-moi vous dire auparavant quelle est celle que vous avez condamnée. Je ne suis pas la fille d'un pâtre grossier, mais issue de la race des rois; vertueuse et sainte, choisie d'en haut, par inspiration de la céleste grâce, pour accomplir sur terre de prodigieux miracles. Je n'eus jamais affaire aux mauvais esprits. Mais vous, qui êtes souillés par vos luxures, tachés du sang pur des innocents, corrompus et salis de mille vices, parce que vous manquez de la grâce que d'autres possèdent, vous jugez que c'est une chose parfaitement impossible d'opérer

¹ Pièce de monnaie d'or anglaise, de la valeur de 10 shillings sous Henri VI. Le jeu de mots est bien dans le goût du temps.

des miracles autrement que par le secours des démons. Non, vous vous méprenez ! Jeanne d'Arc est restée vierge depuis sa tendre enfance, chaste et immaculée dans toutes ses pensées, et son sang virginal, si cruellement répandu, criera vengeance aux portes du Ciel !

YORK. — Oui, oui ! — Qu'on l'emène à l'exécution.

WARWICK. — Et écoutez, Messieurs ; puisqu'elle est vierge, n'épargnez pas les fagots ; mettez-en beaucoup ; placez des barils de poix sur le fatal bûcher, afin d'abréger ses tortures.

LA PUCELLE. — Rien ne touchera donc vos cœurs inexorables ! Eh ! bien, Jeanne, dévoile alors ton infirmité, qui t'assure le privilège de la loi. Je suis enceinte, sanguinaires homicides ! Si vous me traînez à une mort violente, n'assassinez pas au moins l'enfant qui est dans mon ventre.

YORK. — A Dieu ne plaise ! La sainte vierge grosse !

WARWICK. — Le plus grand miracle que vous ayez jamais fait ! C'est à cela qu'a abouti toute votre scrupuleuse vertu ?

YORK. — Elle et le Dauphin ont joué ensemble. Je me doutais que ce serait là son refuge.

WARWICK. — Bon, allez toujours ! Nous ne voulons pas laisser vivre de bâtards, surtout si Charles doit en être le père.

LA PUCELLE. — Vous vous trompez, mon enfant n'est pas de lui ; c'est Alençon qui a joui de mon amour.

YORK. — Alençon! ce notoire Machiavel¹. Ton bâtard mourra, dût-il avoir mille vies!

LA PUCELLE. — Oh! excusez-moi, je vous ai trompés; ce n'est ni Charles, ni le duc que j'ai nommé, mais Reignier, le roi de Naples, qui a triomphé de moi.

WARWICK. — Un homme marié! Pour le coup, c'est intolérable.

YORK. — Eh bien, voilà une fille! Je crois qu'elle ne sait pas au juste qui accuser, il y en a tant!

WARWICK. — C'est signe qu'elle a été libérale et facile.

YORK. — Et pourtant, morbleu, c'est une vierge pure! Prostituée, tes paroles te condamnent, toi et ton marmot. Ne supplie pas, car ce serait en vain.

LA PUCELLE. — Eh bien, qu'on m'emmène d'ici! Je vous laisse ma malédiction. Puisse le glorieux soleil ne jamais refléter ses rayons sur le pays que vous habitez! Mais que les ténèbres et l'ombre épaisse de la mort vous environnent jusqu'à ce que le malheur et le désespoir vous forcent à vous rompre le cou ou à vous pendre!

(Elle sort sous garde.)

YORK. — Tombe en lambeaux, et consume-toi en cendres, infâme et maudite servante de l'enfer. »

Tel est l'épisode de la Pucelle dans ce drame de *Henry VI*, si maltraité, si partialement anathématisé

¹ La mention de Machiavel, qui est ici un anachronisme, décèle l'école de Marlowe, à qui cette allusion était si familière.

par la critique française à la suite de Guizot, de Michelet, et de F.-V. Hugo¹.

Pour résumer mon impression générale et dernière, oserai-je hasarder une opinion qui pourra sembler bien téméraire et bien paradoxale? Quand je compare cette pièce à celles qui sont évidemment de la même famille et antérieures à Shakespeare, surtout aux œuvres authentiques de Marlowe, je ne puis m'empêcher de m'imaginer que cette ébauche, si nettement et si largement dessinée, si vigoureuse et si élevée dans sa trivialité, si idéale jusque dans son cynisme, où la création de la légende anglaise est poussée en maint endroit jusqu'à la farce et à la caricature, ne peut être que de la main qui a crayonné si fièrement et si hardiment les types de Tamerlan, de Faust et du Juif de Malte; et quand, m'autorisant du procédé familier à l'auteur d'*Edward II*, je retrouve ici ce mélange singulier de grandeur et de vulgarité, d'élévation et de brutalité, de fantaisie et de réalisme qui éclate dans son œuvre², il me semble entrevoir que l'auteur du premier *Henry VI*, tout en se conformant pour l'extérieur et la forme de son drame aux préjugés et aux préventions nationales qu'il était obligé de respecter dans son auditoire, tout en donnant pleine satisfaction à ses passions violentes et grossières, n'en était pas dupe lui-même, et qu'au fond, épris de cette figure merveilleuse de la Pucelle, il ne voyait dans le démon qui la possède et l'inspire autre chose que

¹ M. Blaze de Bury fait exception dans son excellente étude que nous avons plusieurs fois citée.

² Voir notre traduction du *Théâtre* de Marlowe.

la flamme intérieure du plus pur, du plus admirable dévouement. De même que les enchantements et les sortilèges de Faust n'étaient pour le libre-penseur, le païen, l'athée Marlowe, que les innocentes séductions de l'éternelle beauté, de la science, de la poésie, de la divine musique d'Homère et de Pindare, ainsi les héroïques élans, les sublimes ardeurs d'une âme patriotique, dévouant sa vie au salut de son pays, formaient à ses yeux tout l'arsenal diabolique de la Pucelle.

Non, celui qui a écrit la tirade de la dernière scène : « Laissez-moi vous dire auparavant quelle est celle que vous avez condamnée, etc... » ne partageait pas, dans le secret de sa conscience, les brutales et haineuses passions de ses contemporains à l'égard de la vierge martyre. Je le demande avec M. Montégut : nos modernes jugements, sans excepter celui de Michelet, ont-ils ajouté quelque chose à cet idéal portrait de la Pucelle si fièrement tracé par elle-même, et qui dut réveiller dans l'âme de plus d'un spectateur le sentiment du crime inutile si lâchement commis par l'orgueil et la politique de l'Angleterre ?

« Ce que Marlowe, » dirons-nous avec l'éminent critique (en substituant le nom de Marlowe à celui de Shakespeare) « ne pouvait dire en son nom devant son public anglais, il l'a fait dire par Jeanne elle-même ; c'est au critique à le découvrir. »

CHAPITRE IV

LA LÉGENDE ANGLAISE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES. —
PREMIERS ESSAIS DE RÉHABILITATION HISTORIQUE

Une tradition anglaise prête à Shakespeare ces paroles dans un entretien avec Ben Jonson : « Trouvant la nation généralement fort ignorante de l'histoire, j'ai écrit mes pièces historiques pour instruire le peuple ».

Ce mot, plus ou moins authentique, exprime une vérité indiscutable; c'est que le théâtre historique de l'Angleterre a plus contribué à l'instruction du peuple que toutes les chroniques ou histoires dont il était né. Dès 1612, Heywood constatait ce résultat de l'enseignement scénique : « Nos pièces de théâtre ont rendu l'ignorant plus ouvert aux connaissances, lui ont appris bien des histoires fameuses; elles ont instruit tous ceux qui ne savent pas lire de toutes nos chroniques anglaises; et qui aujourd'hui serait assez ignare pour ne pouvoir dire quelque chose de tous les événements notables dont il est fait mention depuis Guillaume le Conquérant, depuis même la descente de Brut jusqu'à ce jour? »

Longtemps en effet, pour le peuple anglais, le théâtre tint lieu d'histoire.

Combien ressemblaient à ce niais, à qui Ben Jonson fait dire dans une de ses comédies : « Je l'avoue, j'ai appris ces choses des livres de théâtre, et je les tiens pour bien plus authentiques ! »

La légende de Jeanne d'Arc, grâce au premier *Henry VI*, était désormais fixée pour longtemps dans l'imagination populaire, trop grossière et trop passionnée pour que la contre-partie idéale qu'y avait mêlée le poète lui en voilât l'image.

Quant aux esprits cultivés et lettrés, ils s'en tinrent pendant plus d'un siècle au texte des chroniques, dont les historiens du xvii^e siècle perpétuèrent à l'envi les erreurs et les fables.

Ils étaient du reste encouragés dans cette voie par les combats d'opinion qui se livraient en France autour du nom de la Pucelle ; le plus souvent, à partir de la fin du xvi^e siècle, l'opinion anglaise n'est que l'écho et le contre-coup de celle de la France : calomnies des détracteurs français de la Pucelle, ou exagérations fanatiques de ses défenseurs, tout devient une arme légitime entre les mains de nos ennemis. C'est ainsi que les plus odieuses inventions de la haine anglaise, adoptées par quelques esprits français, retournent en Angleterre, comme rajeunies et fortifiées par l'adoption même de ceux qui, par simple pudeur patriotique, auraient dû n'en passouiller leur plume. Il suffit de citer parmi ces écrivains éhontés, qui ne rougirent pas de se faire contre la Pucelle les plagiaires de l'Angleterre, un grave historiographe de France, dont l'autorité va devenir prépondérante de l'autre côté de la Manche, un secrétaire du duc d'An-

jou, Bernard de Girard, plus connu sous le nom du seigneur du Haillan. Après avoir attribué le salut de la France à Dunois, à Xaintrailles, à La Hire, et aux autres vaillants chevaliers qui, par leurs vertus, supplèrent « à l'imbécilité de leur roi », il en vint enfin à Jeanne (puisqu'elle y a), et à ses prétendus miracles¹.

« Il y eut une jeune fille de l'âge de vingt-deux ans, nommée Jeanne, nourrie aux champs entre les brebis et moutons, qui, étant menée au roi, lui dit qu'elle venait vers lui, pour lui promettre qu'elle chasserait les Anglais de France. Le roi fut bien étonné et ébahi de cette fille. Les seigneurs furent d'avis de ne pas mépriser ce miracle. Adonc le roi lui fit donner chevaux et armes, et une armée avec bon nombre des plus grands capitaines, en la compagnie desquels elle porta secours à ceux d'Orléans. Le miracle de cette fille, soit que ce fût un miracle composé apposté ou véritable, éleva les cœurs des seigneurs, du peuple et du roi qui les avaient perdus : telle est la force de la religion, et bien souvent de la superstition. Car les uns disent que cette Jeanne était la garce de Jean, bâtard d'Orléans, les autres, du sieur de Baudricourt, les autres de Poton, lesquels étant fins et avisés, et voyant le roi si étonné, qu'il ne savait plus que faire ni que dire, et le peuple pour les continuelles guerres tant abattu qu'il ne pouvait relever son cœur ni son espérance, s'avisèrent de se servir d'un miracle, composé d'une fausse religion, qui est

¹ *Quatre livres de l'état et succès des affaires de France.*
1570.

la chose du monde qui plus élève et anime les cœurs, et qui plus fait croire aux hommes, même aux simples, ce qui n'est pas : puis la saison du temps était fort propre à recevoir telles superstitions, étant le peuple fort dévotieux, superstitieux et ruiné.

« Cette invention de religion feinte et simulée profita tant à ce royaume, qu'elle releva les courages perdus et abattus du désespoir. Quelques-uns ont trouvé et trouveront mauvais que je dise cela, et que j'ôte à nos Français une opinion qu'ils ont si longuement eue d'une chose sainte et d'un miracle, pour le vouloir maintenant convertir en fable. Mais je l'ai voulu dire, pour ce qu'il a été ainsi découvert par le temps, qui découvre toutes choses, et puis ce n'est chose si importante, qu'on la doive croire comme article de foi. »

Cette opinion de du Haillan, qui va prévaloir en Angleterre comme en France, au xvii^e et au xviii^e siècle, fut encore propagée et confirmée par une autorité d'un plus grand poids, par Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, qui s'exprime ainsi dans le deuxième livre de sa *Discipline militaire*¹ :

« Du temps du roi Charles VII, en la guerre qu'il avait contre les Anglais, fut Jehanne la Pucelle en France, réputée une personne divine, et chacun affirmait qu'elle avait été envoyée de par Dieu, mais à ce que l'on veut dire, ce avait été le roi qui s'était avisé de cette ruse, pour donner quelque bonne espérance

¹ *Instructions sur le fait de la guerre*, 1548. Cet ouvrage de du Bellay fut traduit en anglais en 1589, par Paul Jue, sous le titre : *Instructions for the warres*, in-4^o.

aux Français, leur faisant entendre la sollicitude que Notre Seigneur avait de son royaume; et avec ce, que le dit roi travaillait en ce que la susdite Jehanne fût trouvée véritable en ses dits, et que la plupart de ses entreprises vinsent à bonne fin, pour exécuter lesquelles, elle même s'armait et se trouvait parmi les chevaliers aux combats. Les Français y eurent une telle fiance, que de là en avant, la force des Anglais déchet de jour en jour et la leur augmenta. »

On conçoit facilement quel succès de telles assertions, venant d'hommes aussi graves, exprimées de ce ton tranchant et dogmatique, durent avoir auprès du public anglais, amplifiées et développées par les nouveaux chroniqueurs.

L'animosité de l'Angleterre contre la France au xvii^e siècle, entretenue par les guerres qui le remplissent, ne permettait pas de prêter l'oreille, de l'autre côté de la Manche, aux éloquents plaidoyers que ces grossières inventions inspiraient en sens contraire à de nobles et libres esprits, tels que l'historien Pasquier, par exemple.

Celui-ci ne se contentait pas de stigmatiser le *machiavélisme* de cette explication, et de donner à ces détracteurs de l'honneur de la Pucelle une leçon bien méritée de patriotisme; il en prenait occasion de réfuter la thèse favorite des Anglais, et la légende de la sorcière, moins coupable à ses yeux que cette nouvelle invention qui déshonorait la France.

« Ceux-là, disait-il en parlant des Anglais, lui ôtèrent la vie; ceux-ci l'honneur, et l'ôtent par un même moyen à la France, quand nous appuyons le

rétablissement de notre état sur une fille déshonorée... Et puis, au bout de cela, ajoutait-il, après avoir raconté la vie et la mort de la Pucelle, après tant de bons actes, après tant de prédictions véritables, en une querelle si juste, après tant d'heureux succès, nous dirons que c'était des illusions diaboliques? Certes, il ne faut pas avoir de piété en la tête qui le soutiendra... De ma part, je répute son histoire un vrai miracle de Dieu!¹ »

Il faudra plus d'un siècle encore, avant que ces arguments si sensés, si concluants, appuyés d'un récit qu'on a pu surpasser en étendue, mais non en exactitude et en sagacité², se fassent jour dans l'esprit anglais, et y contre-balancent victorieusement les outrageantes calomnies de du Haillan et de ses pareils.

A côté de la légende de la sorcière, qui peu à peu va s'effaçant, nous allons voir se développer en Angleterre la théorie de ces derniers, et les Anglais, à leur tour, se mettre à *machiavéliser*. Du rôle surnaturel de [sorcière, Jeanne d'Arc descend à celui de simple instrument politique.

Il faut cependant signaler, comme ayant eu la plus heureuse influence sur les transformations de la pensée anglaise à cette époque, un livre français, assez

¹ Pasquier : *Des Recherches de la France*, l. VI, ch. v. Guillaume Postel allait plus loin que Pasquier : il voulait qu'on punit de mort ou de bannissement ceux qui outrageraient la mémoire de la Pucelle.

² Aucun récit, à notre avis, même depuis les découvertes qui ont renouvelé l'histoire de Jeanne d'Arc, n'égale en pénétration de la vérité, en accent sincère d'émotion enthousiaste, les quelques pages qui lui sont consacrées dans les *Recherches de la France*.

ignoré aujourd'hui, et qui semble avoir joui, auprès des historiens que nous allons interroger, d'une faveur exceptionnelle : l'*Inventaire général de l'histoire de France*, de de Serres, ou plutôt, pour l'époque de Jeanne d'Arc, son continuateur, Jean de Montlyard, qui reprit l'*Inventaire* au moment où finit la part de de Serres, à la mort de Charles VI. Ce livre, publié en 1589, était, à cette date, le meilleur ouvrage où l'on pût puiser des notions élémentaires sur notre histoire : aussi fut-il immédiatement traduit en latin (1612), et en anglais (1611 et 1624). Cette traduction anglaise anonyme fut accueillie du public avec un singulier intérêt, qu'explique en partie l'origine calviniste de l'*Inventaire*. Mais tout calviniste qu'était Jean de Montlyard, il était avant tout, comme de Serres, Français et patriote : tout en acceptant sur Jeanne d'Arc des faits plus ou moins controuvés, tout en manquant d'une critique bien difficile à l'époque où il écrivait, il avait compris la grandeur et l'héroïsme religieux de la Pucelle, et sous sa plume le rôle de Jeanne d'Arc revêtait son véritable caractère providentiel.

« Certes, disait-il, Dieu nous voulait châtier par l'Anglais, mais non pas nous ruiner. Le Français ne peut être gouverné que par un Français. L'Océan est une assez forte barrière pour retenir ces deux grands États contents de ce qui leur appartient. »

Il n'hésitait pas à flétrir la conduite de Bedford à l'égard de sa prisonnière, non seulement comme contraire à l'honneur et au droit des gens, mais encore comme inhabile et impolitique.

Il nous semblait difficile que le traducteur anglais d'un pareil livre, en 1611, acceptât sans restriction ou sans récrimination une contre-partie aussi décidée de la sorcière traditionnelle. Nous eûmes la curiosité de comparer la traduction à l'original; et ce fut sans beaucoup de surprise que nous découvrîmes qu'en effet le traducteur anglais, désireux de ne pas passer pour dupe, n'avait pas manqué d'offrir à son lecteur le contre-poison à côté du poison. C'est ainsi qu'en marge, en regard des endroits où l'auteur français nomme Jeanne *la Pucelle*, il a soin de mettre ces mots : « *ou plutôt la Sorcière* ». Et pour prouver qu'il a lu du Haillan, après avoir fidèlement reproduit le passage de l'*Inventaire* sur l'examen de la Pucelle par les théologiens, il intercale dans son texte cette parenthèse de son cru : « Cette Jeanne, tenue par beaucoup pour une prophétesse, est représentée par Gyrard, seigneur du Haillan, et plusieurs autres écrivains français, comme ayant été induite à cette imposture par trois gentilshommes, qui la poussèrent dans ce complot, uniquement pour encourager le roi Charles à combattre. »

Nous retrouverons plus loin ces *trois gentilshommes* de du Haillan.

C'est entre cette double influence de l'*Inventaire* de de Serres et du réquisitoire de du Haillan que va se débattre au xvii^e siècle la pensée anglaise au sujet de Jeanne, penchant tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre, les réunissant souvent dans un jugement contradictoire qui aura moins le droit de nous étonner, même chez des écrivains de grande valeur

comme Fuller, dès lors que nous en connaissons la source.

Il semble qu'au commencement du xvii^e siècle, l'Angleterre ait dû recueillir, comme un des premiers fruits de la Renaissance et de la grande époque d'Elisabeth, l'affaiblissement, sinon l'effondrement des idées superstitieuses dans les esprits éclairés. Des 1584, le savant Réginald Scot, suivant l'exemple du médecin hollandais Wierus, avait porté de rudes coups à la croyance à la sorcellerie dans son livre de la *Sorcellerie dévoilée*, où il n'avait pas craint de refuser formellement au démon tout pouvoir de changer en quoi que ce soit le cours des lois de la nature. Le théâtre, avec Ben Jonson, soutenait la même thèse et démontrait pertinemment que le diable n'était qu'un âne. Mais la théologie et l'histoire furent plus réfractaires aux nouvelles lumières. Les théologiens anglais ne vont pas, comme notre Bodin, jusqu'à dénoncer aux magistrats les Wierus et les Scot comme complices de Satan; mais restant à cheval sur les textes de l'Écriture, ils ne peuvent se résigner à chasser tout à fait Satan de l'empire de ce monde. Tel fut surtout un théologien qui jouit au xvii^e siècle en Angleterre d'une grande popularité. Théologien, historien, poète et humoriste, Thomas Fuller appartient à notre sujet par le plus original et le plus caractéristique de ses écrits, son *Etat sacré et profane*¹, où se trouve une attaque en règle contre la

¹ *The holy and profane State*, 1642.

Pucelle, une véritable thèse historique et morale sur son caractère et sa mission.

C'est une bonne fortune pour le critique de rencontrer sur son chemin, au milieu de tant de médiocrités historiques et littéraires, un écrivain de la trempe de Thomas Fuller.

Théologien et moraliste, Fuller est aussi un historien et un essayiste, un des historiens qui ont le mieux mérité de l'Angleterre par son *Histoire de l'Eglise* et surtout par cette espèce d'encyclopédie héroïque, élevée à la gloire des grands hommes de son pays, qui s'appelle *The History of the Worthies of England*¹; essayiste original, vénéré par Charles Lamb² comme un de ses ancêtres et dont Coleridge³ disait que « l'esprit était l'étoffe et la substance de son intelligence ». Caractère, du reste, fortement trempé, fidèle à Charles I^{er} jusqu'à la perte de ses bénéfices, prêchant dans les camps avec la même liberté que du haut de la chaire, travailleur infatigable au milieu des péripéties d'une vie très agitée et ayant mérité, par son esprit et sa verve satirique autant que par l'intransigeance de ses idées monarchiques, beaucoup d'ennemis. Les plus inoffensifs étaient ceux qui, essayant de lutter d'esprit avec lui, le poursuivaient de leurs lazzis ou de leurs caricatures. Une de ces caricatures populaires le représentait avec son gros livre (*Histoire*

¹ 1662. — Parmi les lacunes regrettables de la Bibliothèque Nationale, nous nous permettrons de signaler à qui de droit l'absence de ce très capital ouvrage.

² *Lamb's Selections*, publiées dans ses *Essais*.

³ *Literary Remains*, 1836.

de l'Eglise d'Angleterre) sous un bras et sa petite femme sous l'autre, parcourant les rues de Londres et allant porter de maison en maison le sel de ses facéties et de ses épigrammes.

C'est cet homme de tant d'esprit, ce théologien relâché, cet ennemi juré du puritanisme, cet écrivain de belle humeur, dont une des maximes favorites était celle-ci : « Une once de joie, avec le même degré de grâce, est plus agréable à Dieu qu'une livre de tristesse ; » — c'est cette espèce de Montaigne anglican que nous allons voir essayer de remettre en honneur la sorcellerie et la sorcière et, pour soutenir sa thèse, incarner le type de la sorcière dans la pythonisse d'Endor et la Pucelle des chroniques anglaises.

Il importe d'étudier de près cet *Essai* de Fuller, non seulement à cause du mérite de l'auteur, mais parce qu'il est en Angleterre, au xvii^e siècle, le dernier écho sérieux et retentissant de la légende diabolique¹. Nous le donnerons presque en entier, comme un curieux monument des derniers efforts faits par l'esprit théologique en Angleterre pour sauver la foi au surnaturel infernal des atteintes du philosophisme et du scepticisme naissants.

C'est un plaidoyer pour la sorcière *in extremis* ; plaidoyer désespéré et qui, en dépit de l'auteur, homme d'esprit avant d'être théologien, aboutit au

¹ Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. Taine, dans son *Histoire de la Littérature anglaise*, n'ait pas cru devoir donner une petite place à Fuller, à côté de l'auteur de l'*Anatomie de la Mélancolie*. Burton et Fuller sont inséparables.

scepticisme même qu'il veut combattre. C'est aussi l'exemple le plus frappant de ce tiraillement de la pensée anglaise, dont je parlais tout à l'heure, entre les influences contradictoires de de Serres et de du Haillan.

M. Darmesteter appelle l'*Etat sacré et profane* de Fuller une sorte de galerie de caractères à la Théophraste, avec portraits historiques à l'appui¹. Mais c'est un Théophraste satirique, mordant et caustique, où l'on sent déjà percer la griffe de Swift.

Il y a dans l'*Essai* de Fuller sur *la sorcière*, comme dans tous les autres², deux parties : une partie dogmatique et une partie historique.

Avant d'en venir aux exemples, Fuller définit la sorcière et établit certaines propositions, de la vérité desquelles on pourrait, dit-il, encore douter. Il sent, malgré tout, que le terrain lui échappe.

Voici quelques-unes de ces propositions :

« *Il y a eu des sorcières*. Sans quoi, la loi de l'Exode (xviii, 22) « Vous ne laisserez pas vivre la Sorcière, » aurait combattu une ombre.

« *Il y a encore aujourd'hui des sorcières*, quoique, depuis l'Evangile, ces oiseaux de nuit ne volent plus si souvent en troupeaux.

¹ Ces essais historiques sont accompagnés de gravures du temps, qui ne manquent pas d'intérêt. Le portrait de Jeanne d'Arc a au moins le mérite d'être un des premiers portraits anglais de la Pucelle.

² Le portrait de la *Sorcière* est précédé de celui de la *Prostituée*. C'est là que de Foe a puisé son rapprochement entre Jeanne d'Arc et Jeanne de Naples. (V. plus haut, p. 25.)

« *Il y en a beaucoup aujourd'hui en Laponie. Les adeptes de la sorcellerie sont généralement du sexe féminin, supérieur à l'homme en fait de superstition.*

« *La Sorcière est ignorante, méchante; elle a ordinairement un visage repoussant et une langue détestable, faite pour injurier et maudire; elle se sert d'un langage que Dieu n'a jamais fait lors de la confusion des langues et qui demande, pour être compris, un interprète de l'enfer. Elle vit généralement pauvre et misérable et, à la fin, le diable l'abandonne sans défense à la vindicte de la loi. »*

Ce portrait de la sorcière peut servir d'illustration aux différents types de sorcière que le théâtre anglais s'est plu à représenter jusque dans le xvii^e siècle, à la grande joie du peuple. On se demande par quel tour de force l'auteur trouvera la réalisation de ce type dans l'héroïne d'Orléans. Heureusement, en arrivant à l'exemple, il oublie ses prolégomènes, et, malgré toute sa bonne volonté de charger le portrait, reste bien au dessous de l'idéal.

Tout le début n'est que du Haillan délayé avec l'imagination particulière à notre essayiste.

« *Trois gentilshommes français, dit-il, projetèrent entre eux de confectionner un cordial destiné à raviver les esprits de leur roi et de leurs concitoyens; mais cela semblait assez difficile, vu le grand découragement du peuple français. Quand une fois les cœurs des hommes sont à bas, il est difficile de leur attacher des poulies assez solides pour les tirer en haut. Toutefois, ils résolurent de trouver, en dehors de la voie et des accidents ordinaires, un moyen d'exalter les*

imaginations populaires, sachant bien que les imaginations des hommes s'écartent facilement des choses simples et communes, mais qu'elles sont vivement saisies et longuement retenues par des plans offrant des angles bizarres, des coins étranges et inusités. Ils décidèrent donc de mettre en avant la dite Jeanne d'Arc et de l'amener à prétendre qu'elle avait reçu, par une révélation du ciel, la mission de devenir le chef d'une armée destinée à chasser tous les Anglais de France; et comme elle était une belle, intelligente et audacieuse fille (âgée de vingt ans environ), elle eut vite saisi le plan et s'employa vivement à l'exécuter. »

Telle est l'hypothèse qu'admet Fuller de préférence aux deux autres opinions qui, repoussant tout complot, veulent qu'elle ait été mue, soit de son propre mouvement, soit par l'instigation d'en haut.

Fuller entame alors l'histoire de la Pucelle par le récit de sa présentation au Dauphin, qu'elle reconnaît parmi ses courtisans; prétendu prodige où il n'y a, selon lui, rien de plus miraculeux que dans le fait d'un enfant récitant la leçon qu'il a apprise. On reconnaît à ces comparaisons familières le théologien qui ne craignait point de comparer les fidèles que l'habitude familiarise avec les Sacrements aux enfants qui se passionnent pour une paire de bottes neuves et bientôt s'en dégoûtent.

L'engouement du roi pour la Pucelle lui semble la chose la plus simple du monde: « Il faut être bien sourd pour ne pas entendre ce que l'on désire. » Ainsi s'explique également l'enthousiasme général de la

France : « tout le monde parle d'elle ; les prêtres l'exaltent comme une Débora, les soldats comme une Sémiramis. On découvre un nid de miracles dans son éducation, c'est un lion nourri au milieu des moutons comme David... *Les Anglais la laissent ravitailler deux fois Orléans, sans résistance, comme s'ils n'avaient que des yeux pour regarder, et non des bras pour combattre.* » Il est difficile, on en conviendra, de mieux exprimer la panique des Anglais à l'apparition de la Pucelle. Admettant, sur la foi de de Serres ¹, que le héraut envoyé par Jeanne au camp anglais fut brûlé, il ne voit dans cet acte de cruauté rien de contraire au droit des gens : « La démarche de ce héraut n'était garantie par l'autorité d'aucun prince légitime ; il ne se présentait qu'au nom d'une simple particulière qui, malgré sa hauteur et ses prétentions, n'avait aucun état à tenir, ni commission à donner à un héraut. »

L'élan guerrier qui entraîne les Français derrière l'étendard de la Pucelle n'est pour notre théologien que l'effet de la pure imagination : « La fantaisie est la citadelle qui commande la place, et dès que la tête de l'homme est possédée de ces étranges rêveries, tout le corps suit et se transporte sans fin avec elle ². »

¹ De Serres dit seulement : « Le trompette est mis en prison contre le droit des gens, prest d'être brûlé, à la vue des assiégés, comme il leur arrive bientôt après une bien autre besogne. »

² Comme on le voit par cet exemple et d'autres cités, il y a peu d'écrivains chez qui, aussi facilement que chez Fuller, les images ou les réflexions, parfaitement appropriées, du reste, au développement de la pensée, peuvent se détacher du contexte, sans

Pour Fuller, Jeanne d'Arc n'est qu'une amazone, une virago, au point qu'il ne sait s'il doit l'appeler *John* ou *Joan* : il rappelle à ce sujet l'épisode héroïque où Jeanne, blessée d'une flèche, ne se laisse point abattre, mais prenant la flèche d'une main, et de l'autre son épée, s'écrie : « C'est une faveur divine. Allons en avant ; ils ne peuvent échapper à la main de Dieu ¹ ». Puis s'appropriant ce mot de la Pucelle, comme s'il voyait en elle l'instrument évident de la volonté divine, il ne craint pas de déclarer que les désastres des Anglais ne sont que l'effet des décrets de Dieu sur la France : « Les Anglais, dit-il, furent défaits en beaucoup de rencontres par un petit nombre. Mais que dirons-nous ? *Quand Dieu veut qu'une nation soit battue, il lui lie les mains derrière le dos.* » Il était bien difficile, après cela, de nous donner la Pucelle comme une simple sorcière, un suppôt du diable.

Arrivant à la tragédie de Rouen, Fuller entre dans le plus grand détail sur la discussion qui, d'après lui, dut précéder la sentence définitive de mort. Il a étudié

en souffrir dans l'intégrité du sens et de l'effet. C'est ainsi que Charles Lamb a pu extraire de Fuller ou faire passer pour Fullérien un recueil de pensées ou de maximes qui ressemblent à des pensées détachées de Pascal ou de La Rochefoucauld.

¹ Ou lit dans de Serres, au récit de l'assaut des Tournelles : « La Pucelle, combattant aux premiers rangs, et exhortant ses gens à bien faire, fut aisément choisie en cet amas. Si que voilà un vireton qui lui traverse le bras. Mais elle, sans s'étonner, prend la flèche d'une main, et ayant l'épée de l'autre : « C'est un coup de faveur, dit-elle ; ne laissons pas d'aller. Ils ne peuvent échapper à la main de Dieu. »

à fond le pour et le contre, et déduit l'affaire en légiste consommé.

« Quelques-uns soutinrent qu'on ne devait pas la punir parce que :

*« Nullum memorabile nomen
Fæminea in pœna. »*

De plus, la mettre à mort, c'était rendre coupable de cette mort tous les Anglais qui devaient ensuite tomber entre les mains des Français¹. Sa valeur passée méritait l'éloge ; sa misère présente, la pitié ; la captivité n'étant pas un crime, mais un malheur. Il valait mieux lui accorder une honorable pension, et ainsi s'approprier ses vaillantes actions en les récompensant. En tout cas, elle ne devait pas être mise à mort : si les Anglais voulaient la punir, ils pouvaient, sans la priver de la vie, la laisser vivre dans la pauvreté, et alors elle eût été la meilleure réfutation de ses glorieuses prophéties. « Il eût fait beau voir blanchisseuse chez les Anglais celle qui avait été chef de l'armée française. » Si le second argument est emprunté à de Serres, le dernier est bien de l'invention de Fuller. Il eût fort volontiers fait de Napoléon captif un marmiton.

« A ces arguments, continue Fuller, fut opposée la nécessité d'Etat, raison au-dessus de toute raison ;

¹ C'est l'argument que fait valoir de Serres contre Bedford, qu'il accuse d'avoir été aussi mauvais politique qu'homme de peu d'honneur : « L'honneur du droit des armes, dit-il, et la conséquence qui rendait criminels tous ceux qui dorénavant seraient pris par les Français, s'opposaient à cette volonté de Bedford ».

car c'est en vain qu'on dispute si l'on *peut* faire ce qui *doit* être fait. La superstition française ne pouvait être réformée qu'à condition de détruire l'idole, et c'était détruire à jamais les marionnettes françaises de cette espèce que de faire d'elle un exemple. De plus elle n'était pas prisonnière de guerre, mais prisonnière de droit commun, méritant la mort pour sa sorcellerie et son libertinage. Aussi fut-elle brûlée à Rouen le 6 juillet 1431, non sans que l'accusation de cruauté retombât sur notre nation.

« Quant aux savants, ils sont fort incertains sur son compte. Gerson, dans le livre qu'il a écrit d'elle, laisse la question indécise, tout en penchant du côté de l'opinion charitable. Quelques-uns en font une sainte, inspirée de l'esprit de Dieu, parce qu'elle découvrit d'étranges secrets et prédit l'avenir. »

Ici, Fuller s'empare d'un détail qu'il emprunte encore à l'*Inventaire*. Monlyard trace ce curieux portrait de la Pucelle : « Elle avait une contenance modeste, docile, civile, résolue. Ses propos étaient modérés, raisonnables, retenus ; ses déportements froids, et ressentant une grande chasteté. Ayant parlé au roi ou aux seigneurs avec lesquels elle avait à négocier, la voilà à son logis *avec sa vieille qui la conduisait*, sans brellan, sans afféterie, sans babil, ni joyuseté courtisane ».

Cette vieille est pour Fuller une merveilleuse trouvaille : il n'est pas éloigné de voir en elle un Méphistophélès femelle ou tout au moins une preuve de l'imposture signalée par du Haillan.

« Elle lui servait de chaperon, dit-il, et l'on pour-

rait soupçonner, en voyant que cette horloge ne pouvait marcher sans ce rouage rouillé, que tout cela pouvait n'être que le résultat d'une entente, et quelques-uns, moins charitables, allaient jusqu'à penser que Satan lui-même agissait. »

S'il hésite sur ce point de l'intervention satanique, qui était cependant le point capital de son prône, comme il fallait passer condamnation, il accepte les yeux fermés l'un des principaux griefs énoncés contre la Pucelle dans le procès, et appuie son dire des plus curieuses raisons :

« Cependant une chose certaine, c'est qu'elle avait contracté deux habitudes inexcusables. Elle portait le costume d'homme, ce qui est directement contre l'Écriture. Observez tous les miracles des livres saints ; vous voyez bien des changements d'état, de pauvre en riche, d'esclave en homme libre, de mort en vif, mais point d'OEson rajeuni, point d'Iphis changée en homme ou de Térésias changé en femme ; chacun reste dans l'âge et le sexe où la nature l'a mis. La conduite de Jeanne était donc absolument irrégulière, comme prêtant occasion à licence, et de fait, nos écrivains anglais rapportent qu'elle avoua être enceinte pour prolonger ses jours. Accordons qu'elle était honnête ; si elle ne brûlait pas elle-même, elle pouvait enflammer les autres. Autre faute : elle se rasait comme un moine ¹, ce qui est un solécisme en

¹ On voit par cette allusion que Fuller avait lu Gerson, qui, dans son apologie de la Pucelle, nie qu'on puisse lui attribuer à crime ce qu'il appelle « *attonsiō crinīum, quam apostolus prohibere videtur in fœmina* ».

nature ; car leur chevelure est le voile que les femmes portent pour leur rappeler leur soumission à l'homme. Sans cet ornement de leur chevelure, la plus glorieuse beauté est déformée ; le soleil ne serait plus qu'une monstruosité sans ses rayons. En cela elle avait un goût de moinerie, ce qui rend suspect le reste de sa vie, et fait craindre qu'elle n'ait été envoyée pour sauver les moines aussi bien que la France. Et si nous examinons tous les prétendus miracles de cet âge, nous trouverons que, sur quelque ton qu'ils chantent, il s'y trouve toujours quelque chose en faveur des moines. »

On voit jusqu'à quel point la haine du papisme et des moines peut faire déraisonner un théologien et un homme d'esprit.

Il y a une remarque curieuse à faire au sujet de l'allusion de Fuller à la fameuse légende de la grossesse simulée de la Pucelle. Notre théologien s'est trouvé, dans l'histoire de la mort de Jane Gray, en face d'une tradition analogue. Mais si le conte inventé sur la Pucelle le trouve indifférent, il ne peut s'empêcher de s'attendrir, bien délicatement, au souvenir de cette autre femme (mais Anglaise cette fois) victime aussi de la nécessité d'Etat :

« Quelques-uns, dit-il, racontent qu'elle était enceinte quand elle fut décapitée, — cruauté de couper l'arbre quand il fleurit ! — et que ce quisauva la vie de beaucoup de femmes hâta sa mort. Mais Dieu seul sait ce qu'il en est ! »

Même conclusion à l'égard de la Pucelle ; et de ce prétendu plaidoyer en faveur de l'inspiration dia-

bolique, il ne résulte qu'un point d'interrogation.

Dernière originalité, — ce point d'interrogation, il l'a mis en vers; sous la forme d'une épitaphe de la Pucelle¹ :

« Ci-git Jeanne d'Arc.
 Quelques-uns l'appellent sainte et d'autres sorcière ;
 Les uns l'appellent homme et quelque chose de plus ;
 Les uns l'appellent pucelle et les autres putain.
 Sa vie est en question : est-elle innocente ou coupable ?
 Sa mort est-elle le fait de la loi ou l'abus du pouvoir ?
 O innocence, songes-y,
 Combien tu es près du crime !
 (En attendant, la France a vu un prodige,
 Une femme gouverner contre la loi Salique.)
 Mais, lecteur, contente-toi de remettre
 Ta censure jusqu'au jour du jugement :
 Alors seulement tu sauras, et non auparavant,
 Si elle est sainte, sorcière, homme, vierge ou putain ».

En résumé, Fuller doutait et laissait la question indécise. Il se demande en terminant si les conquêtes anglaises en France, arrivées à leur point culminant, n'auraient pas périclité d'elles-mêmes, quand même cette femme n'eût pas paru : « Il en serait d'elle alors, dit-il fort spirituellement, comme d'un enfant qui a l'air de faire reculer les vagues de la mer avec son souffle, si par hasard son souffle correspond à l'instant où la mer se retire d'elle-même. » — « Ce qu'il y a de certain, ajoute-t-il, c'est qu'après sa mort, les Français continuèrent à être victorieux, et reprirent aux Anglais toutes leurs conquêtes, en partie par

¹ Fuller était aussi poète; ses œuvres poétiques ont été publiées en 1868 par le docteur Grossart : *Fuller's Poems and Translations in Verse*.

leur valeur, mais bien plus par nos dissensions ; car alors commencèrent les cruelles guerres entre les maisons d'York et de Lancastre, jusqu'à ce que la rose rouge blanchît à force de perdre du sang, et que la rose blanche rougît à force d'en verser. »

Ces derniers mots de Fuller sont pleins de l'esprit qui dictait à Samuel Daniel son poème sur les guerres entre les maisons de Lancastre et d'York. Seulement le poète-historien de la fin du xvi^e siècle est moins sceptique que le théologien du xvii^e ; il ne doute pas que sans ces guerres intestines des Deux-Roses, les Anglais ne fussent parvenus à étendre leur empire des Alpes au Rhin et aux Pyrénées.

« Quelle furie, quelle folie, s'est emparée de toi,
Chère Angleterre (trop, oh ! trop prodigue de ton sang !)
Pour guerroyer et combattre sans ennemi,
Tandis que la France assistait en souriant à ta ruine !
Avec combien moins de malheurs, aurais-tu pu
Chercher à te faire honneur et à rendre ton peuple bon !
Alors aurait pu devenir tien tout ce qui s'étend
Entre les Alpes et nous, entre les Pyrénées et le Rhin ! »

Le scepticisme du théologien Fuller est un grand pas fait vers la vérité ; on peut dire que la légende de la Sorcière est bien morte — et c'est un théologien qui l'a enterrée.

Deux points importants semblent désormais acquis dans la pensée anglaise en faveur de la Pucelle : c'est bien à elle que la France dut son salut, et non seulement elle n'a pas mérité son sort, mais il se pourrait bien qu'elle n'eût été qu'un instrument divin appelé à détruire la puissance anglaise en France.

Ces conclusions, en germe dans l'*Essai* de Fuller, ne se feront que lentement jour dans l'histoire, plus timide et plus routinière que la théologie, — étouffées qu'elles seront par la préoccupation dominante du point de vue nouveau de l'inspiration jouée, de l'imposture patriotique. Les plus hardis, tels que Hume ou Goldsmith, n'iront qu'à faire de la Pucelle dans cette comédie, l'instrument inconscient et visionnaire de la politique royale.

La première histoire qui se présente à nous au commencement du xvii^e siècle, est celle de Daniel, ou plutôt celle de son continuateur Trussel¹, connue sous son nom, et vivement critiquée comme incomplète et inexacte par les historiens qui vont venir. Elle est de plus, pour tout ce qui regarde Jeanne, d'une passion vraiment brutale; on peut en juger par cet échantillon : « Cette *Médéenne*, cette *Amazonienne* virago, prise par le sir John de Luxembourg, fut livrée par le régent à l'évêque du diocèse qui, après une procédure judiciaire intentée contre elle comme sorcière, et comme ayant trompé le roi et ses sujets par ses semblants de sainteté, ainsi qu'à cause de son inhumaine cruauté contre le roi d'Angleterre et les Anglais, fut, après beaucoup de délais, de promesses, de révélations, de secrètes pratiques, et en dernier lieu, l'aveu d'une grossesse feinte, brûlée à Rouen. » A coup sûr, il valait mieux se taire tout à fait sur la Pucelle, comme le fait le chroniqueur Wil-

¹ Trussel serait l'auteur de l'histoire du règne de Henri VI.

liam Martyn, dans son *Histoire et vies des rois d'Angleterre* (1615).

Les histoires de Daniel et de Martyn furent bientôt éclipsées par la *Chronique* de sir Richard Baker¹. Ce chevalier, forcé de chercher, contre les poursuites de la Couronne, un abri dans la prison pour dettes, s'y voua à l'étude et à la dévotion. Sa *Chronique* s'annonçait modestement comme étant une œuvre faite avec tant de soin et d'exactitude que, « si toutes les autres chroniques étaient perdues, elle devait suffire pour informer la postérité de tout ce qui méritait d'être connu dans l'histoire d'Angleterre ».

L'Angleterre prit l'auteur au mot, et sa *Chronique* devint en effet un des livres les plus populaires au xvii^e siècle; on la retrouve dans toute bibliothèque de bon gentilhomme campagnard à côté de la Bible de famille et du *Pèlerinage* de Bunyan.

Il y en eut en un demi-siècle (1643-1696), neuf éditions. Les savants la tenaient en moins haute estime, et lui reprochaient avec raison d'être peu scrupuleuse sur le choix de ses autorités: Baker cite, comme consultés par lui, 93 auteurs, tant anciens que modernes. On ne lui reconnaît guère aujourd'hui d'autre mérite que d'avoir donné la date correcte de la naissance du poète Gower. Pour l'histoire de Jeanne, il n'est que le copiste du continuateur de Daniel; ou, s'il ajoute quelques détails à son récit, ce ne sont le plus souvent

¹ *A Chronicle of the kings of England from the times of the Roman's Government unto the Death of King James the first. 1643.*

que de grossières inexactitudes¹. Il semble surtout, en s'inspirant de du Haillan, s'être attaché à amoindrir autant que possible le rôle effectif de la Pucelle, rejetant tout l'honneur des exploits français sur le duc d'Alençon et sur la fortune. C'est le duc d'Alençon qui fait lever le siège d'Orléans, qui prend Jargeux (Jargeau), et bat Talbot à Patay. Seulement, le duc d'Alençon n'en est pas moins repoussé avec un grand carnage des siens par Talbot, à l'attaque des bastilles anglaises, et après Patay, le roi de France ne fait plus que de fuir devant le duc de Bedford.

On ne s'étonne plus de voir Baker accepter de sang-froid tous les anciens contes sur la Pucelle, quand on l'entend raconter sans sourciller, comme le ferait un chroniqueur du xiii^e ou du xiv^e siècle, toutes les inventions merveilleuses de la superstition populaire. On n'a qu'à lire dans sa chronique l'énumération des prodiges qui annoncèrent les calamités du règne de Henri VI : les rivières subitement desséchées, les étoiles flamboyantes, les naissances monstrueuses, les pluies de sang ; l'apparition d'un coq prodigieux, sortant de la mer à Portland, devant une grande multitude, et poussant à trois reprises un hideux co-co-ri-co, en battant des ailes vers le nord, le sud et l'ouest, etc.

Il y a moins de crédulité et de fanatisme dans les historiens qui suivent¹. L'un d'eux, le Dr Howell,

¹ C'est ainsi que, s'inspirant de la chronologie du drame de *Henry VI*, il fait sacrer le roi Charles à Reims en 1428, avant l'apparition de la Pucelle.

² *Medulla historiæ anglicanæ*, par le docteur Howell, 1679.

semble devancer l'opinion de son siècle; il a le courage de suspendre son jugement, et de constater que « la fameuse bergère française, Jeanne de Lorraine, *a fait de bien grandes choses* ». Il est suivi dans cette voie par Laurence Echard, dont l'histoire, bien qu'elle ait été l'objet de nombreuses critiques, resta populaire jusqu'à ce qu'elle fut remplacée par la traduction que fit Tindal de celle de Rapin Thoyras.

On s'attendrait à trouver encore plus de modération et d'impartialité dans un Recueil d'histoires dues à diverses plumes, et ayant la prétention de former une histoire complète et critique d'Angleterre (1720). L'auteur anonyme du règne de Henri VI y apparaît comme un libre esprit, tout disposé à relever les erreurs, et à remplir les lacunes laissées par les historiens qui l'ont précédé sur ce terrain. Il se pose en champion de la liberté de conscience et de la tolérance religieuse, ou tout au moins, comme un ennemi des violences exercées au nom de la religion. Ainsi, après avoir raconté en détail le jugement et la mort d'un prêtre nommé W. Tailour, brûlé à Smishfield, par l'archevêque de Cantorbéry, en 1423, il se demande si ce n'est pas le sang de cet homme de bien qui a provoqué la vengeance divine à infliger à la nation anglaise les châtimens qui suivirent.

Mais, à peine a-t-il abordé le sujet de la Pucelle,

The history of England (anonyme) 3^e édition 1706 — qui copie la précédente.

James Tyrrel, *The general history of England*, 1697-1704, 3 t. en 5 v. in-fol.

A complete history of England, by White Kennet, 1706, 3 v. in-fol.

The history of England, by Laurence Echard, 1720, in-fol.

toute sa modération et son libéralisme religieux l'abandonnent tout à coup. Il retombe en plein courant de crédulité haineuse et aveugle. Il est en cela d'autant moins excusable, que non seulement il s'inspire dans son récit de celui de de Serres, mais qu'il a sous les yeux les pièces mêmes du procès, et les réponses de Jeanne aux 70 articles : « auxquels, dit-il, elle répondit tantôt gravement et sobrement, tantôt étourdiment ».

Il ne conçoit du reste aucun doute sur l'origine diabolique de la mission de Jeanne et accepte sans hésiter, comme historique, le conte de sa grossesse prétendue.

Cependant l'influence de de Serres finit par se faire sentir, et l'on est tout étonné d'entendre l'auteur, en rappelant le procès de réhabilitation, conclure ainsi : « Quoique les actions de la Pucelle fussent trop scandaleuses pour mériter une canonisation, cependant Charles VII ne jugea pas convenable de laisser sous le coup d'une flétrissure aussi ignominieuse, une femme à qui on ne peut refuser ce juste éloge, qu'elle était une brave et vaillante amazone, la restauratrice de la monarchie française ; car si elle n'avait pas chassé les Anglais, comme elle se vantait elle-même de le faire, elle avait certainement été la principale cause de la perte de la France pour l'Angleterre. »

C'est à notre connaissance, depuis Holinshed, la première mention sérieuse que l'on rencontre chez les historiens anglais, du procès de réhabilitation, et le premier indice de l'effet que la lecture de ce procès dut produire chez des hommes en qui les préventions

nationales n'avaient pu éteindre tout esprit de justice et d'impartialité.

Nous ne nous étendrons pas sur les nombreuses histoires anglaises qui remplissent tout le xviii^e siècle, depuis Bévill Higgón jusqu'à Barnard et Lingard, et qui toutes se rattachent plus ou moins à la thèse mise en honneur par du Haillan, — plus dogmatiquement reprise en 1724 par Rapin de Thoyras, avec un étalage d'autorités¹ et d'arguments qui purent longtemps dérouter la critique et satisfaire l'esprit sceptique et superficiel du siècle. On n'a du reste qu'à lire ce que Voltaire a écrit de la Pucelle dans son *Essai sur les Mœurs*, pour connaître à fond la pensée anglaise contemporaine dont il s'inspire; elle tient toute dans cette ligne unique :

« *Héroïne digne du miracle qu'elle avait feint.* »

Nous sommes impatient d'arriver à un historien qui se sépare brusquement de la tourbe, historien un peu antérieur à Hume, mais aussi éloigné de lui, en ce qui concerne Jeanne, que Michelet peut l'être de Voltaire, — à William Guthrie².

Avec Guthrie³, nous n'avons plus affaire à un

¹ Les principaux témoignages qu'il invoque à l'appui de sa thèse sont ceux du connétable de Richemont, du seigneur de Langey (que nous avons cité plus haut), de du Haillan, du pape Pie II et de Polydore Vergile.

² *A general history of England*, by Guthrie, 1744-51, 3 vol. in-fol.

³ 1708-1770. Auteur de plusieurs pamphlets anonymes, défenseur passionné des doctrines du Torisme. — Son histoire a été réimprimée en 1771, sous ce titre : *History of England to 1688*, 3 vol. fol.

simple compilateur, mais à un véritable historien qui donne libre carrière à ses propres vues sur l'histoire, et les soutient avec une animation et une chaleur communicatives. Le premier en Angleterre, il eut l'intuition de la vraie Jeanne, de la patriotique héroïne, en qui l'enthousiasme religieux, poussé jusqu'à la vision, transfigure et divinise l'héroïsme. Le premier, abandonnant le terrain du miracle, entendu dans le sens théologique, céleste ou diabolique, il essaya, tout en restant fidèle au point de vue chrétien ou providentiel, de chercher l'explication du rôle de la Pucelle dans le développement normal et naturel de son âme héroïque, sous la double influence de sa foi religieuse et du dévouement patriotique qui l'inspirent et l'élèvent, pour les témoins de ses prodiges, au-dessus de l'humanité.

C'est la thèse même de Michelet.

On lui pardonne ses nombreuses erreurs de détail, et son emphase, qui prête quelquefois à sourire, en faveur de l'ardeur de sa conviction et de l'enthousiasme de sa bonne foi. C'est, si l'on veut, comme l'appelle M. Darmesteter, un Bossuet de village; mais à certains instants, on oublie les délicatesses du goût, pour s'abandonner aux émotions qui naissent du sujet et de la sympathie élevée et chaude, avec laquelle l'historien l'a traité.

Michelet, avant d'entrer dans son récit, résume ainsi sa théorie de l'inspiration de la Pucelle :

« Mais la force de vie (qu'il y avait en elle), concentrée et exaltée, n'en devint pas moins créatrice. La jeune fille, à son insu, créait, pour ainsi parler, et

réalisait ses propres idées, elle en faisait des êtres, elle leur communiquait, du trésor de sa vie virginale, une splendide et toute-puissante existence, à faire pâlir les misérables réalités de ce monde... Il faut savoir par quels degrés elle en vint là, de quel humble point de départ. »

Guthrie, comme Michelet, a compris qu'il fallait aller chercher dans l'enfance et la première jeunesse de Jeanne l'origine et l'embryon de sa mission future. Aussi, brisant avec les historiens antérieurs, il ne les imitera pas en jetant, comme eux, son lecteur *in medias res* ; mais il le disposera à comprendre le rôle de la Pucelle, en le faisant passer par les différentes phases qui préparent et annoncent l'avenir. Comme Michelet aussi, il est frappé et attendri de ce rôle guerrier donné à une femme, et il ne peut voir, dans le choix d'un si faible instrument, que la marque irrécusable de la main divine.

« Charles était enclin à suivre l'avis qu'on lui donnait de se retirer dans le Dauphiné, vu l'état désespéré de ses affaires ; mais le ciel avait décrété que sa couronne, sa vie et son honneur seraient sauvés par l'inspiration féminine, par des conseils et des bras féminins... A quoi sert la politique de l'homme, quand il plaît à la Providence de se servir du plus humble instrument pour abattre l'orgueil de son cœur, et anéantir l'ouvrage de ses mains ! »

Il raconte alors en détail l'enfance et la jeunesse de Jeanne, ses goûts et ses instincts militaires, qui faisaient craindre à son bonhomme de père de la voir

suivre l'armée, disant qu'il aimerait mieux la voir noyée. Il rappelle l'aveu de Jeanne, à propos de sa promesse de mariage, — aveu, dit-il, qui laisserait croire que son cœur était inaccessible à l'amour ou à l'intérêt. Quant à lui, il est fermement convaincu que, sous le rapport de la chasteté, son caractère et sa vie sont irréprouchables.

« A l'âge de dix-huit ans, c'était une fille d'une belle taille, bien tournée et bien développée, de mine gracieuse et d'extérieur agréable, d'une agilité et d'une vigueur peu communes pour son sexe. La tournure masculine de son esprit indisposa si fort son père contre elle, qu'elle s'échappa de la maison paternelle, et se réfugia chez une hôtelière de Neufchâteau, qui louait des chevaux, et qu'elle servit en qualité de domestique; ce qui lui donna l'occasion de faire des voyages et de monter les chevaux qu'elle menait à l'abreuvoir¹. Elle fit ce métier pendant cinq ans, au bout desquels elle retourna chez son vieux père qui, de peur de la voir partir encore, lui rendit la vie plus facile et plus douce. Comme Jeanne était naturellement douée, non seulement d'une grande vivacité de sentiment, mais d'un grand génie, cette vie inactive la poussa à s'abandonner à la réflexion. Quoique éloignée du théâtre de la guerre, elle entendit parler de la misère de son pays, elle s'attendrit au récit de ses calamités. Elle se figura Charles comme le prince le plus achevé que la nature eût formé, ses

¹ Tout ce passage est emprunté à l'acte d'accusation, articles 8 et 9.

partisans comme autant de héros ; elle s'imagina qu'il n'y avait pas de fatigue qu'elle ne pût endurer, pas de danger qu'elle ne pût braver pour seconder de tels hommes ; et sans doute dans son cottage, elle avait souvent en esprit triomphé des bataillons anglais, et mis son pied sur le cou du duc régent. Une grande âme, animée d'un tel sentiment, avec une telle volonté pour entreprendre, un tel courage pour supporter, une telle vigueur pour exécuter tout ce qui est brave et glorieux, et cependant en même temps, sans occasion d'exercer ses facultés autrement qu'en imagination, doit naturellement s'exalter elle-même par son propre mouvement, et arriver à la fin à croire ce que d'abord elle n'a fait qu'imaginer. Ce fut le cas de Jeanne. Son impatience d'action mit d'abord son sang en une violente fermentation ; son cerveau subit bientôt la contagion, jusqu'à ce qu'enfin sa constitution tout entière, esprit et corps, ne fût plus qu'une incandescence d'enthousiasme. S'élevant ainsi au-dessus de l'humanité mortelle, elle dut alors contracter alliance avec les divinités ; elle se choisit pour compagnes sainte Catherine et sainte Marguerite. Ces deux intimes amies, qui lui apparurent souvent et la poussèrent à la glorieuse entreprise de la délivrance d'Orléans, furent pour elle ce que la nymphe Egérie avait été pour Numa Pompilius. »

A partir de la présentation de Jeanne à Baudricourt, Guthrie suit assez correctement le récit de la *Chronique de la Pucelle*. Il insiste surtout sur l'épreuve imaginée par Baudricourt pour s'assurer de sa vertu

et de sa sagesse ¹; « mais son idéal toujours présent la protégeait contre toute tentation de la chair et des sens.

« La gloire de la délivrance projetée, l'idée de ses futurs triomphes avaient pris si pleinement possession de son cerveau que toute tendre passion en était étouffée.

« Il ne faut donc pas s'étonner si ses contemporains, dans leurs lettres à ce sujet ², lui rendent ce témoignage, qu'elle parut non seulement supérieure à toute tentation, mais qu'elle imposa aux plus libertins et aux plus hardis de ses tentateurs des sentiments d'estime et d'admiration. »

C'est alors que Baudricourt convaincu songea que son courage et sa conduite, jointes à l'opinion de la divinité de sa mission habilement propagée, pourraient grandement contribuer à relever le courage abattu du parti français. Rien ne s'oppose en effet à ce que Baudricourt et Charles VII lui-même aient songé à profiter politiquement de cette arme merveilleuse.

Puis notre historien raconte ce voyage *indiciblement hasardeux*. Jeanne, qui sans doute connaissait parfaitement le pays, arrive sans accident à Chinon. Guthrie ne voit pas plus de miracle dans la reconnaissance du roi que dans le voyage à Chinon : « les historiens

¹ « Et luy sembla, dit la *Chronique de la Pucelle*, qu'elle serait bonne pour ses gens, à eux esbattre en pesché; et y en eût aucuns qui avaient volonté d'y essayer; mais aussi tost qu'ils la voyaient, ils estoient refroidis et ne leur en prenoit volonté ». (Quicherat, IV, p. 205.)

² On trouvera ces lettres dans le cinquième volume de Quicherat, p. 105, 114, 127.

ont ridiculement attribué à Jeanne le caractère de la divinité pour avoir découvert le roi caché parmi ses courtisans, comme si nous pouvions supposer que Jeanne, âgée alors de vingt-sept ou vingt-huit ans, ne pouvait pas avoir vu Charles auparavant, ou reçu préalablement des informations sur le moyen de le découvrir.

« Sa conduite à la cour s'accorde avec tout le reste de son caractère. Elle y parut aussi à son aise que si elle était née dans un palais, et avait été élevée avec des princes. Sa divine mission, le seul point auquel elle s'attachât, l'élevait, pensait-elle, au-dessus de toute grandeur humaine. Charles vit bientôt de quelle prodigieuse utilité son caractère pourrait être à ses affaires, et il la traita avec autant de respect que si elle avait été ce qu'elle prétendait être. »

Une autre circonstance, que certains historiens font valoir en faveur de la divinité de la mission de Jeanne, tandis que d'autres n'y voient qu'une jonglerie concertée entre elle et la Cour, c'est le fameux secret révélé au roi. Guthrie rejette l'une et l'autre hypothèse comme également absurdes : « Je ne doute pas, dit-il, que Jeanne fût assez enthousiaste pour s'imaginer savoir un secret de cette espèce, et que Charles fût si profondément convaincu des services qu'elle pouvait lui rendre, si sa mission divine était établie, qu'il ne fît aucun scrupule d'exprimer toute sa conviction, quoique en réalité il n'y eût rien d'extraordinaire dans sa révélation. D'autre part, si Jeanne avait été un imposteur, ou si elle avait été capable de prêter la main à aucune supercherie de ce genre, je crois

qu'elle n'aurait jamais pu accomplir ses grandes actions ni réaliser les grands desseins qu'elle poursuivait. L'enthousiasme seul qui est une opération de l'âme sincère, chaude et désintéressée, pouvait la soutenir dans son œuvre ; la moindre velléité d'artifice aurait étouffé son ardeur ; le moindre soupçon de mensonge aurait éteint toutes ses vertus. »

Quant à l'épée de sainte Catherine de Fierbois, qu'y a-t-il de plus naturel que de supposer qu'étant allée faire ses dévotions à cette église bien connue d'elle, elle s'était prise d'une fantaisie pour cette épée, « voulant faire à son amie l'honneur de n'être équipée que d'une épée sortant de son propre arsenal ? Ou, si elle n'avait pas vu cette épée, ne pouvait-elle en avoir entendu parler, dans son désir de s'instruire de tout ce qui touchait à sa sainte amie ? »

Guthrie exprime fort bien le double effet opposé produit par l'arrivée de la Pucelle : « Les Anglais reçurent ses menaces avec le mépris qu'ils croyaient qu'elle méritait, et regardèrent Charles et sa cause comme perdus, puisqu'il était forcé de recourir à un secours aussi ridicule que celui d'une détraquée, d'une folle. Mais ils furent bientôt détrompés à leurs dépens. A son entrée à Orléans, les assiégés la considérèrent comme une divinité visible et se regardèrent comme invincibles. Les Anglais parurent déconcertés, épouvantés, éperdus. Le commun peuple commença à croire tout ce que les Français racontaient du pouvoir surnaturel de Jeanne. Talbot lui-même, frappé de terreur, resta spectateur inerte, sans s'aventurer à voler au secours des bas-

tilles attaquées. Dans le conseil tenu pour lever le siège, les chefs anglais, pour sauver leur réputation, eurent recours à cette excuse ridicule et honteuse, que Jeanne était une sorcière.

« La réputation des chefs Français, de Dunois et des autres, fut comme engloutie dans l'immense océan de sa renommée, et sa volonté devint une loi. Son autorité fut si grande qu'elle put détourner les chefs de l'armée française de poursuivre les Anglais dans leur retraite. On ne peut qu'approuver la prudence de Jeanne en cette occasion, si l'on songe aux circonstances qui précédèrent les batailles de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, et comment souvent les Français, avec la majorité du nombre, furent écrasés par la valeur anglaise, réduite au désespoir. On peut aisément concevoir avec quelle ivresse de joie, le siège levé, elle fut reçue par le prince et sa Cour, dont elle avait dépassé de si loin les plus hautes espérances.

« La gloire de Jeanne est d'autant plus grande alors, que, bien que tous les succès des Français fussent dus à son courage et à sa conduite, elle ne servait qu'en second sous le duc d'Alençon. Il y a de bonnes raisons de croire les historiens français, quand ils affirment que le siège d'Orléans coûta aux Anglais 8,000 de leurs meilleurs soldats. Ils attendaient chaque jour des renforts d'Angleterre; mais la vérité est que la notion d'une Pucelle ayant fait pacte avec le diable, si activement propagée par les chefs, avait produit une telle impression sur les esprits des soldats, que sur le terrain ils saisissaient toutes les occasions

de désert. Ils avaient perdu tout entrain dans la bataille, et les renforts que l'on préparait en Angleterre refusèrent de marcher au combat contre le diable.

« Le lion, dont le rugissement avait ébranlé la monarchie française jusque dans ses fondements, maintenant se couchait comme un épagneul battu. L'Anglais fuyait devant son ennemi. L'obsession de l'alliance infernale de la Pucelle, qui avait rempli leurs têtes, maintenant tombait dans leurs cœurs ; elle amollissait leurs esprits, détendait leurs nerfs, et donnait des ailes à leurs craintes. A Patay, les Anglais cèdent à leurs propres terreurs, plutôt qu'à la force de l'ennemi ; Talbot, Scales, Hungerford et sir Thomas Rampston se conduisirent bravement, parce qu'ils étaient au-dessus de la faiblesse de leurs concitoyens ; mais tout ce qu'ils purent faire fut de retarder de quelques instants la déroute générale. »

L'historien suit pas à pas la Pucelle avec la même sympathie, à Troyes, à Châlons, à Reims. Il lui semble parfaitement inutile de recourir à un pouvoir surnaturel pour expliquer la prodigieuse influence du couronnement de Reims en faveur de Charles. Quoiqu'il ne fût pas essentiel à son droit légitime de royauté, cependant il lui conférait aux yeux du peuple une dignité et une sainteté qui lui manquaient jusqu'alors. L'obstination de la Pucelle à ce sujet prouve bien qu'elle était meilleure politique que tout le conseil de Charles VII.

Il faut noter en passant que Guthrie a quelque peine à croire à l'authenticité du *cartel* envoyé par

Bedford à Charles, tel que le rapportent les historiens français, à cause de la grossièreté des injures qu'il y adresse à la Pucelle, « injures, dit-il, indignes d'un prince tel que le duc de Bedford ». Mais, à ce compte, il faudrait aussi douter de l'authenticité des autres documents officiels sortis de la même main, et qui ne le cèdent en rien, en préventions et en grossières invectives, à ce défi.

Guthrie reconnaît qu'après le couronnement du roi, la gloire de la Pucelle devint pour ses compagnons de bataille un sujet d'envie, de dépit et de reproche, que son rêve de gloire s'était évanoui, une fois accompli par l'événement. D'autre part, la blessure qu'elle avait reçue lui avait appris qu'elle était mortelle ; mais elle n'en conservait pas moins sa grandeur d'âme et son héroïsme.

« Son cœur seul, » dit Lamartine dans son admirable biographie de Jeanne d'Arc, « lui restait, toujours intrépide, mais non plus inspiré. » C'est presque la traduction du passage de Guthrie. Ce n'est pas en effet un des moindres mérites de notre historien anglais d'avoir saisi dans les défaillances, les hésitations et les lugubres pressentiments de la Pucelle, à partir du couronnement, un des plus grands ressorts de l'intérêt humain et poignant de son histoire.

Guthrie raconte, d'après la légende anglaise, l'épisode de Franquet d'Arras ; il n'avait pas sous les yeux les documents qui nous représentent ce capitaine comme un homme infâme, un échappé de potence, ne vivant que de rapines et de cruautés. Toutefois, loin de tirer de ce fait les conclusions qu'en tiraient

les chroniqueurs anglais sur le caractère de la Pucelle, il ne voit dans l'exécution commandée par elle qu'une légitime représaille des cruautés arbitraires des Anglais eux-mêmes, en particulier de ce trait du comte de Suffolk qui, maître d'Aumale après vingt-cinq assauts, fit pendre trente des principaux habitants, et envoya le gouverneur Rambure prisonnier en Angleterre.

A Compiègne, en ce jour fatal où Jeanne devait tomber dans les mains de ses ennemis, victime de son dévouement et de son courage, Guthrie ne peut s'empêcher d'accepter le récit d'Holinshed ¹ sur la trahison de Guillaume de Flavy, malgré les efforts « d'un des plus judicieux historiens français ² », qu'il a sous les yeux, pour justifier le commandant de Compiègne d'avoir trempé dans ce guet-apens : « au moins, ajoute-t-il, est-il forcé d'admettre qu'elle tomba sacrifiée à la basse jalousie dont elle était l'objet de la part des chefs de l'armée. »

Honte aux Anglais et aux Bourguignons qui ne durent qu'à la trahison la capture de leur ennemie, et qui osèrent impudemment en triompher ! « On vit, dit Guthrie, le duc de Bourgogne lui-même et ses principaux officiers rassasier leur curiosité, en contemplant celle devant qui naguère ils tremblaient, et avec laquelle ils croyaient avoir enchaîné la fortune

¹ V. plus haut, p. 62.

² Daniel (Gabriel), *Histoire de France*, qui parut en 1696 en un seul volume in-4°, et dont il y eut plusieurs éditions considérablement augmentées, jusqu'à celle de 1755, 17 vol. in-4°.

de Charles... Un *Te Deum* fut chanté à Paris... Tous les Anglais, grands et petits, au lieu de considérer la Pucelle comme le plus beau, le plus éclatant exemple du vrai courage et de la vraie piété, ne virent en elle qu'un agent de l'enfer, un ministre de Satan. Nous ne connaissons pas une seule âme dans tout le parti anglais qui ne fût pas assez exempte de préventions contre elle pour ne pas la considérer sous ce jour. Déplorable impuissance d'esprit, qui rend la raison aveugle à toutes les qualités qui seules la distinguent de l'instinct ! »

Arrivons, avec Guthrie, aux scènes « de la mort de la magnanime Jeanne ».

« A peine se sut-elle vendue aux Anglais, qu'elle se considéra comme perdue. Le Conseil anglais pensa qu'il était absolument nécessaire d'extirper des esprits du peuple l'idée de sa vertu et de sa divine mission, et que le meilleur moyen était d'instruire, devant un inquisiteur, un procès formel d'impiété, sorcellerie, blasphème, port d'habits masculins et autres charges ridicules. Mais la pureté de la vierge, sa conversation sans blâme, son intrépide vertu, son bon sens supérieur, désappointèrent leur malice, et émoussèrent l'aiguillon de la calomnie. En vain l'évêque envoya-t-il des émissaires à son pays natal, faire une enquête sur sa vie ; il n'en reçut que des témoignages de sa simplicité, de son innocence et de son humilité de mœurs. En vain la duchesse de Bedford, par une curiosité plus que féminine, fit des recherches et des expériences, dans l'espoir de flétrir ses prétentions

au glorieux caractère de vierge. Comme l'or, plus elle était éprouvée, plus pure elle apparaissait. En un mot, la Cour mit quatre mois et demi à l'examiner, deux fois par semaine, sans pouvoir rien trouver en elle qui méritât les chaînes ou la mort. Mais la faction anglaise était altérée de son sang. L'évêque inquisiteur, quelque ardent qu'il fût, refusa d'aller plus loin sans avoir des lettres de garantie, dans le cas où la cause viendrait devant le pape ou un concile général. Ainsi sauvegardé, il fit connaître au Conseil qu'il ne serait pas difficile de jeter sur la Pucelle au moins un semblant de culpabilité. Dans tout le cours de son procès, Jeanne montra un attachement inaltérable à la France, convaincue qu'on ne pouvait lui faire un crime de son patriotisme, et réfuta avec une singulière sagacité toutes les allégations niaises ou captieuses de ses juges. Malgré tout son calme et sa présence d'esprit, l'enthousiasme restait enraciné dans sa poitrine; son cerveau n'était pas refroidi à l'endroit de ses rêves visionnaires. Poussée à bout sur l'article de son obéissance à l'Eglise, elle fit acte de soumission complète en tout point, excepté en celui de la réalité de ses visions célestes, soutenant que l'Eglise ne pouvait en juger, parce qu'elle seule en avait conscience, et que cette conscience impliquait nécessairement la conviction. C'est sur ce point qu'elle fut condamnée. Les charges réduites à neuf articles se rattachant toutes à ce point central, elle fut déclarée hérétique et schismatique. Son abjuration et sa condamnation à un emprisonnement perpétuel étaient loin de satisfaire les vues des Anglais.

On profita de ce qu'elle avait repris les habits masculins, pour la déclarer relapse et la livrer au bras séculier. Se voyant entre les mains de ses inexorables ennemis, sans espoir d'échapper à la mort, elle, qui l'avait si souvent bravée sur le champ de bataille, ne put la voir s'approcher sans que toute sa constitution en fût violemment ébranlée, et elle sentit se refroidir l'enthousiasme qui jusqu'alors l'avait soutenue. Elle demanda un confesseur, se prépara à la mort avec une édifiante piété, et fut brûlée sur la place du Vieux-Marché de Rouen.

« Je ne ferai aucune réflexion sur les circonstances de sa mort ; elles crient trop haut pour être enflées encore par la voix de l'histoire. Mais si la toute sage Providence daigne jamais venger la perfidie, la cruauté, l'injustice des particuliers sur une nation entière, les Anglais pourront lire, dans les misères qui bientôt s'abattront sur eux, l'histoire de leur châtiment pour la mort de cette vierge sans tache, qui, n'étant point née sous leur loi et prisonnière de guerre, ne pouvait légalement être jugée par leurs cours ni mise à mort par leurs décisions. »

Guthrie écrivait ces lignes avant 1747. Eût-il écrit autrement, s'il avait pu profiter des lumières nouvelles que notre siècle a jetées sur son sujet ? Il aurait pu corriger quelques erreurs de détail, surtout sur les premières années de la Pucelle ; mais l'impression morale eût été la même, et ces nobles pages ne pâlisseraient pas à côté des plus belles qu'a inspirées Jeanne d'Arc aux historiens de notre siècle. Il a eu la double

gloire d'être le premier à chercher une explication humainement chrétienne du prodige de la Pucelle, et le premier à proclamer à la face de l'Angleterre la sainteté de la victime et le crime irrémissible des bourreaux.

CHAPITRE V

LA LÉGENDE ANGLAISE TRANSFORMÉE PAR LA POÉSIE.
COLERIDGE ET SOUTHEY

En 1794, se rencontraient, pour la première fois, à Oxford, deux jeunes hommes, en qui, les premiers, devait s'incarner la nouvelle poésie du XIX^e siècle en Angleterre. Coleridge et Southey sont bien les premiers nés de cette famille de poètes romantiques, qui jettera ses plus beaux fleurons en Byron et Shelley, et se maintiendra à une grande hauteur avec d'illustres rejetons, nos contemporains, les Tennyson, les Browning, les Swinburne.

Mais un fait remarquable entre tous, dans l'histoire des débuts du romantisme anglais, c'est que la première inspiration qui jaillit du cerveau de ses deux aînés, ils la durent à Jeanne d'Arc ; c'est la Pucelle qui, en éveillant leur génie, les a sacrés poètes. N'est-ce pas un phénomène singulier que le nom de Jeanne d'Arc soit le premier que la nouvelle muse de l'Angleterre ait écrit sur son livre d'or ? que la Pucelle ait trouvé pour la première fois deux bouches dignes de la chanter, parmi ceux qui naguère encore ne prononçaient son nom qu'avec horreur ou dédain ? que le XIX^e siècle s'ouvre en Angleterre par la réhabilitation poétique de la sorcière, devenue tout à coup pour

ses traditionnels ennemis le type achevé de l'honneur, de la vertu, du dévouement, de l'héroïsme ?

Il ne s'agit point ici de peser des syllabes, d'épiloguer avec les critiques myopes sur des détails de composition ou de versification. Pour le moment, je ne veux voir que ce fait, trop peu remarqué jusqu'ici. Au moment même où la France s'éveille à la liberté, où Jeanne trouve parmi les femmes de France tant d'héritières de son grand cœur et de son patriotisme, l'Angleterre, par la voix de deux de ses enfants prédestinés, chante à la fois les grandeurs de cette révolution, et celles de l'héroïne qui, en sauvant la France du joug des Anglais, lui permit d'accomplir ses immortelles destinées. Les voix qui parlaient à Jeanne de pitié, d'humanité, de justice et de liberté, ces mêmes voix, toujours aussi divines, soufflent à la Révolution les grandes idées qui l'inspirent à ses débuts. Disons-le tout de suite, la pensée qui, dans l'inspiration des deux poètes, rapprochait ces deux dates : 1429 et 1789, et faisait, à leurs yeux, de Jeanne d'Arc, la prophétesse, le prototype de la Révolution, le symbole de la France nouvelle, n'était point aussi dépourvue de portée et de sens qu'on s'est plu à le dire ; et nous devons reconnaître, avec M. Darmesteter, que s'il y avait une bien grande hardiesse comme Anglais, il y avait aussi une grande idée comme poètes, à choisir à cette date une telle héroïne pour sujet d'épopée. Au moment où elle parut (1796) la France n'était-elle pas menacée dans son existence même par une coalition dont l'Angleterre était l'âme ? Loin de chicaner nos poètes sur la

confusion qu'ils faisaient de deux époques si diverses par les idées et les mœurs, ne faut-il pas plutôt admirer la confiante audace avec laquelle ils réhabilitaient à la fois, à la face de l'Angleterre, le passé et le présent de la France, se donnant la main à travers quatre siècles de distance? Pour moi, je ne puis m'empêcher de proclamer la profonde ingratitude¹ qu'il y a eu de notre part à laisser si longtemps dans l'ombre une œuvre, uniquement inspirée par l'amour de la France et des éternels principes que sa révolution remuait de nouveau dans le monde. L'épopée de Southey et de Coleridge est vraiment nôtre, et, en dehors de toute considération d'art et de mérite littéraire, doit entrer dans notre trésor national.

¹ M. A. Pichot cependant, dès 1825, rendait déjà justice à Southey dans son *Voyage en Angleterre et en Ecosse*, où le premier il initiait la France à la nouvelle littérature anglaise : « Nous lui devons presque de la reconnaissance, y disait-il, pour cette épopée toute française. » Mais on l'a bien oublié depuis. Dès 1820, un poème épique de Southey avait été traduit en français : *Roderick, le dernier des Goths*. Southey, dans sa préface de 1837, cite un passage des deux traductions qui parurent à la même date, « afin de montrer, dit-il, par un curieux exemple, la différence qu'il y a entre la poésie française et la poésie anglaise ».

Il y raconte une anecdote qui prouve le peu d'importance que la critique d'alors attachait à l'étude biographique des auteurs qu'elle jugeait ou traduisait :

« Quand la deuxième de ces traductions (par M. le chevalier ***), était sur le point de paraître, l'éditeur insista pour avoir en tête de l'ouvrage une vie de l'auteur : « Le public français, disait-il, ne connaît rien de M. Southey, et si l'on veut que le livre se vende, il faut intéresser le public à la « personne de l'auteur. » Le chevalier objecta, comme raison concluante pour ne pas se rendre à cette invitation, qu'il ne

Qu'était Southey, au moment où il conçut l'idée de son poème, et enflamma son ami Coleridge de la belle ardeur qui l'embrasait? Comment ce poème était-il, sous tout rapport, une véritable révolution en Angleterre?

Il faut avoir vu le profil de Southey à dix-neuf ans, tel qu'il se trouve dans les *Souvenirs* de Cottle sur Coleridge pour rêver le mélange idéal de candeur et de ferveur, d'angélique pureté et de rayonnante intelligence qu'était à cet âge Robert Southey, celui qu'on peut appeler le Goethe de l'Angleterre, par l'universalité du savoir et du talent, celui à qui il n'a manqué, comme l'a très bien dit Ph. Chasles, que les qualités médiocres, la sobriété et la modération.

savait absolument rien sur l'histoire privée de M. Southey. « N'importe, répondit l'éditeur, écrivez toujours; brodez, brodez-la un peu; que ce soit vrai ou non, cela ne fait rien; qui prendra la peine de s'informer? » Je transcris ces mots exactement d'une lettre d'un ami du traducteur. Et ainsi fut composée la *Notice sur M. Southey*. »

La notice du baron de S*** (deuxième édition, 1822; nous n'avons pas vu celle du chevalier) est très discrète sur la vie de Southey: elle se borne à donner un catalogue de ses œuvres et à l'« asseoir sur le Parnasse anglais », comme on disait en ce temps-là, entre Walter Scott et lord Byron.

Dans le court avant-propos qui précède la première édition, le traducteur témoignait, comme Français, sa reconnaissance à M. Southey « pour avoir consacré le premier essai de son beau talent poétique à Jeanne d'Arc, qu'il a célébrée dans un grand poème rempli du plus touchant intérêt et des plus nobles sentiments ». Le succès de ces traductions peut expliquer le développement des tendances romantiques de la France dès cette époque de 1820, où les aventures de Roderick passionnaient plus les esprits que la légende nationale de la vierge de Domrémy.

Historien, poète, philosophe, philologue et critique, Robert Southey a laissé, dans toutes les voies que peut parcourir l'esprit humain, une trace ineffaçable.

A un tempérament aussi excitable et aussi nerveux que celui de Shelley, à un caractère ardent, emporté par son ivresse naturelle et l'impatience de tout frein, il unissait une force de volonté, une constance de travail, un esprit de méthode et de suite qui s'y trouvent rarement accouplés. Ce contraste singulier, qui se perpétua jusqu'à la fin de sa vie, faisait l'admiration de Carlyle. Celui-ci s'étonne qu'il ait pu vivre jusqu'à soixante ans avec un pareil système nerveux. Il nous le peint, déjà vieux, tantôt rougissant sous ses cheveux gris comme une rose jeune fille de quinze ans, tantôt de couleur d'ardoise, comme un serpent à sonnettes : « Il doit y avoir en lui, ajoute-t-il, une grande dose de vertu méthodique qui y aide considérablement. » Coleridge va plus loin¹. Le comparant à Caton, il dit de lui qu'il était la vertu même, en ce sens qu'en agissant droitement il semblait obéir, non à une loi ou à un motif extérieur, mais à la nécessité de son heureuse nature. Il a du reste formulé lui-même, dès son entrée dans la vie, le principe moral dont il fit la boussole de sa conduite, et qui suffit à expliquer cet équilibre merveilleux : « Je suis d'avis que devoir et bonheur sont deux choses inséparables. »

A dix-huit ans, Southey n'aspirait qu'à répandre dans une œuvre personnelle les trésors de poésie et

¹ *Biographia literaria*, I, p. 191.

de science amassés par dix années d'études historiques et littéraires. Il avait dévoré dans son enfance les œuvres du Tasse et de l'Arioste traduites en anglais par Hoole; la veine dramatique l'avait d'abord attiré¹; mais la lecture de Chaucer et de Spencer, de l'*Homère* de Pope, des *Lusiades* de Mickle, firent bientôt prédominer en lui la veine épique. Son ambition était alors, comme il l'écrivait moitié sérieusement, moitié humoristiquement, « d'écrire plus de vers que Lope de Véga, plus de tragédies que Dryden, plus de poèmes épiques que Blackmore². — Plus j'écris, et plus j'ai à écrire. J'ai en moi un Hélicon, une espèce d'hydropisie, qui *crescit indulgens*. » Un de ses rêves était d'achever la *Feery Queen*. A dix-neuf ans, il avait fait un autodafé d'au moins 15,000 vers.

A cette facilité prodigieuse pour convertir en poésie tous les matériaux qui s'amoncelaient dans sa tête, Southey, à cette époque de sa vie, joignait une passion effrénée pour toutes les libertés de la pensée, et son imagination s'ouvrait à tous les rêves de socialisme humanitaire. Entré républicain à Oxford, il en sortit unitarien. « Je m'attends, écrivait-il en 1793, à rencontrer le pédantisme, le préjugé et l'aristocratie, toutes choses dont il plaise à Dieu de délivrer le pau-

¹ « Tout ce que je savais de l'histoire d'Angleterre, je l'avais appris dans Shakespeare, » dit Southey lui-même, racontant les premières impressions littéraires de sa jeunesse.

² Sir Richard Blackmore, l'un des plus féconds écrivains en prose et en vers de l'Angleterre, mort en 1729. Southey tint sa gageure à l'égard de Blackmore, qui n'a publié que deux ou trois poèmes épiques, tandis que l'œuvre de Southey en compte cinq.

vre Robert Southey! » Son âme généreuse et candide, nourrie de la moelle des poètes, d'Homère et de la Bible, avait aspiré par tous ses pores le souffle ardent qui venait de l'autre côté de la Manche. Plus attentif aux pamphlets qui paraissaient sur les Droits de l'homme, aux doctrines de Jean-Jacques ou de Mary Wollstonecraft qu'aux enseignements d'Aristote ou de saint Thomas, il ne rêvait plus que la réalisation, sur quelque coin du globe, de ses utopies favorites. Comme, pour lui, imaginer et exécuter était une seule et même chose, il se croyait appelé à donner au monde l'exemple de cette république des sages, qu'il appelait la *Pantisocratie*. En attendant, il donnait l'exemple de l'indépendance sociale, et à une époque où la chevelure négligée était une marque flagrante de révolte contre l'Église et l'État, il refusait de se poudrer.

C'est dans de telles dispositions d'esprit que dans les premiers jours de juillet 1793, Robert Southey eut une conversation avec un vieux fellow d'Oxford, sur l'histoire de Jeanne d'Arc. Il fut frappé, tout en causant, du caractère poétique de cette incomparable légende; une soudaine inspiration s'empara de son âme, il interrompit un poème commencé sur la découverte de l'Amérique¹, et aussitôt il se mit à l'œuvre; il avait trouvé le poème épique qu'il cherchait depuis si longtemps. Dans ce même mois de juillet il avait formé le plan de son épopée, et écrit environ 300 vers. Le mois suivant, après un

¹ Ce poème, commencé à Bath en 1794, devint plus tard l'épopée de *Madoc*.

court voyage, il reprit l'œuvre un instant interrompue, et en six semaines acheva les dix chants de son poème. Il l'écrivit en face des verdoyantes collines de Surrey, chez un de ses amis, dans une retraite champêtre de Brixton Causeway, à quatre milles de Londres, où un brouillard de fumée à l'horizon annonçait seul le voisinage de la bruyante cité. Le poème fut transcrit dans le cours de l'automne, et vers la fin de 1794, un petit volume de vers publié à Bath sous ce titre : *Poèmes contenant vue rétrospective*, etc., par Robert Lovell et Robert Southey, annonçait la prochaine publication, par souscription (au prix d'une guinée), de *Joan of Arc*.

« Je n'étais pas peu fier, nous dit Southey en 1837, de ma production. Les jeunes poètes sont, ou au moins alors, avaient coutume d'être aussi ambitieux de mettre au jour un poème épique, que les jeunes hommes férus de théâtre, de figurer dans Roméo ou Hamlet. Ce fut le premier de mes rêves éveillés. J'en ai commencé beaucoup d'autres; mais celui-là fut le premier qui ait été achevé, et j'étais alors trop jeune et trop ardent pour soupçonner que l'exécution en fût aussi crue que le dessein... Quand je le montrai à l'ami dont la conversation en avait fait naître l'idée, il me dit : « Je suis enchanté que vous ayez écrit ce poème; il vous servira de réserve où vous pourrez puiser d'excellents matériaux pour des œuvres meilleures. » Son opinion sur ce sujet était plus judicieuse que la mienne; mais ce qu'il pouvait y avoir de bon ou de promettant dans ce poème n'était nullement transportable. »

Southey, plus que personne, a jugé sévèrement ce premier fruit de son inspiration épique, et, ce qui pis est, n'a cessé, à chaque édition de ses œuvres, de le remanier et de le corriger, pour le rendre plus digne de la postérité, et surtout plus conforme aux exigences de son esprit assagi et de sa situation de poète lauréat. Il fit disparaître, après sa conversion au torisme, la plupart de ses péchés de jeunesse, ce qu'il appelle ses crudités et étourderies juvéniles. Mais à voir le soin qu'il prend en maint endroit de ses préfaces de justifier ces pieuses mutilations, on sent qu'il ne peut se séparer de ce premier né de sa veine poétique, qu'il lui garde une secrète prédilection comme à l'enfant de ses premières amours, et qu'au fond du cœur, il reste fidèle aux belles illusions qui lui ont donné le jour. A ceux qui pourraient lui reprocher de ne pas ensevelir dans l'oubli ce témoignage accusateur, il répond : « Je ne veux pas qu'on puisse supposer que je pense encourir quelque blâme d'avoir écrit ces vers, ou que je rougisse plus d'avoir été républicain que d'avoir été enfant. »

Southey ne songeait pas que, pour la postérité, le plus grand mérite et le plus grand charme de sa *Jeanne d'Arc* seraient précisément cette couleur chaude et crue, cette saveur âcre et verte du premier jet que, malgré toutes ses revisions, il n'a pu, ni voulu tout à fait enlever à son œuvre. Aussi est-ce dans le brouillon (*draught*) primitif que nous l'irons chercher, pour avoir la note précise de l'enthousiasme qui soulevait alors la jeunesse anglaise pour les idées de la France, et nous réchauffer nous-mêmes

à ce foyer de généreuses ardeurs et de radieuses espérances. L'épopée de Southey, telle qu'elle est aujourd'hui dans les éditions courantes, depuis la dernière sortie des mains de l'auteur (1837), peut avoir gagné en régularité, en cohérence, en sagesse ; mais elle a perdu pour nous en grande partie ce parfum de jeunesse, cette fleur d'improvisation ingénue et sincère, que ne peuvent remplacer les inspirations d'une pensée plus austère et plus mûre.

En juin 1794, alors que Southey était dans toute l'ivresse de ses rêves humanitaires et de son enthousiasme pour l'héroïne française en qui il les avait incarnés, il rencontra à Oxford un élève de Cambridge, un jeune homme épris comme lui des choses de la pensée et de la poésie, génie plus rêveur, plus compliqué et plus profond que lui, tout disposé par la tournure de son esprit et la générosité de son âme à partager ses utopies sociales et ses entreprises poétiques. Coleridge s'enflamma de la *Pantisocratie*, qui pendant deux ans occupa le cerveau des deux amis. Southey fut le premier à se réveiller de ce rêve qui s'évanouit, comme tous les rêves de jeunesse, devant les nécessités et les mécomptes de l'exécution pratique.

Il n'en était pas de même de la poésie. Pour réaliser un poème, les deux amis, semblait-il, n'avaient qu'à mettre en commun les inépuisables trésors de leur imagination et de leur cœur¹. Ils l'essayèrent pour *Jeanne d'Arc*. Coleridge composa quelques centaines

¹ Leur première œuvre commune fut un drame sur la *Chute de Robespierre* publié en 1794. Le premier acte est de Coleridge, et les deux autres de Southey.

de vers qui entrèrent dans le second chant de l'épopée. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le communisme en poésie est aussi difficile à réaliser que dans la vie sociale. En effet, quoique animés du même souffle moral, entraînés par les mêmes tendances romantiques, le génie des deux amis était de nature trop différente pour qu'ils pussent unir et fondre leurs ondes dans un même courant. Southey, dominé par le point de vue historique et la recherche artificielle de la couleur locale, était essentiellement épique; tandis que Coleridge, emporté par accès dans les régions de l'idée pure, ou dans les profondeurs de l'observation psychologique, débordant de lyrisme, échappait du premier coup à tout cadre, à tout système, à tout genre déterminé. Southey était un poète érudit et régulier, Coleridge un penseur, un psychologue, un voyant, un créateur; Southey était la facilité, l'ordre, la méthode, le souci de la vérité et de la réalité, Coleridge personnifiait, avec l'indolence et l'insouciance du génie, le travail difficile¹, la recherche du merveilleux, de l'inconnu, de l'ineffable².

Il était difficile que les contributions de Coleridge à l'épopée de Southey, façonnée sur les modèles connus, n'y parussent pas comme des pièces détachées, brillant d'un éclat troublant et nuisant à l'unité du poème. Aussitôt qu'il eut paru, cette disparate éclata,

¹ « Il me faudrait, disait-il, vingt ans pour écrire un poème épique : dix ans pour le préparer, cinq ans pour le composer, et cinq autres pour le corriger. »

² Swinburne appelle Coleridge (avec V. Hugo) « le plus grand des poètes lyriques par les facultés imaginatives ».

et les deux amis en prirent facilement leur parti. Les passages écrits par Coleridge, après avoir fait partie de la première édition, disparurent dans la seconde. Ces fragments de Coleridge sont du reste assez remarquables par eux-mêmes pour n'avoir pas besoin d'être encadrés dans l'œuvre de son ami ; on pourra en lire un spécimen dans l'*Appendice*.

Le vieux Johnson a dit ce mot profond : « le Libraire est le seul Mécène du monde moderne. » Cet apophtegme se réalisa à la lettre pour la *Jeanne d'Arc* de Southey.

A la fin de l'année 1794, un jeune quaker, Robert Lovell, informait un libraire de Bristol, nommé Cottle, qui se piquait aussi de poésie, que quelques-uns de ses amis d'Oxford et de Cambridge se préparaient à émigrer en Amérique sur les bords de la Susquehannah, pour y fonder avec lui une colonie sur la base de la communauté complète de biens, et la proscription de tout sentiment et de toute vue égoïste et servile. En attendant qu'il lui présentât ses amis, il lui lut quelques-uns des poèmes manuscrits de Southey et de Coleridge. Le libraire-poète accepta avec empressement l'offre du jeune quaker, et Robert Southey lui fut présenté. « Jamais, dit Cottle¹, ne s'effacera l'impression que sa vue produisit sur moi. Grand, élancé, plein de dignité et d'une grande suavité de manières, il avait un œil perçant, un visage rayonnant de bonté, d'intelligence et de génie. » Bientôt il fut évident pour Cottle, que si le génie ne manquait pas aux

¹ *Cottle's Coleridge early Recollections*, 2 vol. in-8°.

apôtres de la Pantisocratie, quelque chose de plus essentiel que le génie leur faisait complètement défaut. Coleridge dut un jour lui emprunter 5 livres pour payer le logement que ses amis et lui occupaient 48, Collège Street. Il était temps que la Providence s'en mêlât. Coleridge avait, par fierté, refusé 6 guinées que lui offrait un libraire pour publier ses premiers vers; Cottle lui en proposa 30, et autant à Southey. Puis il ajouta : « Vous m'avez lu quelques parties de votre poème *Joan of Arc*; je vous en donne 50 guinées et 50 exemplaires à distribuer à vos amis. »

De plus, le magnifique libraire voulut que *Joan of Arc* fût le plus bel in-4° jusque-là sorti des presses de Bristol. De nouveaux caractères furent fondus tout exprès.

« Je n'avais pas été, nous dit Southey, sans concevoir quelques craintes sur le mérite de mon poème, et quand la première épreuve me fut apportée, les fautes les plus saillantes de la composition me sautèrent aux yeux. Mais la vue d'une page bien imprimée, se présentant avec tous les avantages d'un papier de belle pâte, bien satiné, me rendit courage, et je me mis à l'œuvre. A peu près la moitié du premier livre fut laissée dans son état primitif; le reste fut refait et recomposé à mesure qu'on l'imprimait. Ce fut l'œuvre de six mois. Je corrigeai la dernière feuille, remis la préface à mon éditeur, et je partis pour Lisbonne. »

Le jour même de son départ, 14 novembre 1795, il épousait clandestinement miss Edith Fricker¹, et

¹ Coleridge venait d'épouser la sœur d'Edith, miss Sarah Fricker, le 4 octobre 1795.

laissait sa femme entre les mains des sœurs de Cottle.

Six mois après, il revenait, la tête pleine de l'Espagne et de la poésie des chroniques espagnoles¹, retrouver sa lune de miel et jouir du succès de *Joan of Arc*.

L'apparition du splendide in-4^o fut en effet un événement et un succès — succès d'admiration et de scandale.

« Ce poème, dit l'auteur en 1837, ainsi crûment conçu, étourdiment *préfacé*, et prématurément lancé dans le monde, fut néanmoins favorablement accueilli, grâce aux circonstances du moment. D'abord aucun poème de cette importance n'avait paru en Angleterre depuis nombre d'années, excepté l'*Athénaïde* de Glover², bientôt oubliée. Mais son succès fut dû principalement à l'esprit républicain dans lequel il était écrit, esprit assez naturel chez un jeune homme qui avait pris ses idées de liberté chez les écrivains grecs et latins, et assez ignorant de l'histoire et de la nature humaine pour s'imaginer que l'indépendance des Etats-Unis avait ouvert un ordre de choses meilleur, dont la Révolution française accélérât la marche. Ces idées étaient alors, en Angleterre, *aussi impopu-*

¹ Il rapportait de ce premier voyage en Espagne un volume qui parut en 1797 : *Letters written during a short residence in Spain and Portugal*, in-8^o.

² *The Athenaid*, a poem, 1787, 3 vol. suite de *Léonidas*.

Parmi les poètes et écrivains ses contemporains dont Southey profita le plus, on peut citer Akenside, le D^r Sayers avec ses *Dramatic Sketches of Northern Mythology*, Cowper, Bowles surtout, qui deviendra, avec Landor, un de ses plus intimes amis.

lares qu'elles méritaient de l'être; mais la plupart des journaux de critique les partageaient, ce qui me valut la bienveillance de quelques-uns des plus influents du temps. »

Nous voulons bien croire à la bonne foi de Southey converti; mais au moins pouvons-nous remarquer qu'ici sa mémoire le trahit, et que ces idées dont il s'était fait en 1795 le fervent apôtre n'étaient pas aussi impopulaires alors qu'il veut bien le dire. Avait-il donc oublié avec quelle ardeur et quel enthousiasme la jeunesse de Bristol se pressait aux Leçons ou *Lectures* que Coleridge et lui firent en cette année sur des sujets tels que ceux-ci :

Comparaison de la Révolution anglaise sous Charles I^{er} et de la Révolution française. — La nécessité de la Révolution déduite de la nature de l'homme et de l'esprit du christianisme ?

Avait-il oublié ce petit pamphlet où Coleridge avait réuni quatre de ses conférences, sous ce titre; *Conciones ad populum*, où il faisait ainsi l'éloge de ces trois martyrs anglais de la liberté : Muir, Palmer et Margarot :

« Cette petite cohorte glorieuse que l'on peut appeler les patriotes pensants et désintéressés, ou qui ont fait de leur devoir une partie essentielle de leur propre intérêt, en cultivant en eux ce goût moral, qui fait dériver nos plaisirs les plus exquis de la contemplation de la perfection possible, et aspire à cette glorieuse période, où la justice aura établi la fraternité universelle de l'amour ? »

Avait-il oublié la fameuse lecture où Coleridge amusa son auditoire aux dépens de Pitt et de ses partisans avec une fort humoristique *lettre de la Liberté à sa chère amie la Famine* ¹ ?

Avait-il oublié ces parallèles audacieux, où Coleridge comparait à Milton, à Sydney, à Harrington, Brissot, Sieyès, Mirabeau, Paine, rapprochait Charles I^{er} et Louis XVI, Essex et La Fayette, Cromwell et Robespierre, Mazarin et Pitt, Dundas et Barère ?

Avait-il oublié enfin, avec quelle sympathie ses propres auditeurs, à lui Southey, admiraient la grâce de son débit, la force et la pénétration de son raisonnement, l'étendue de ses connaissances, quand il déroulait à leurs oreilles charmées l'origine et les progrès de la société, depuis Solon et Lycurgue jusqu'à la guerre d'Amérique ?

C'était alors presque une révolution à Bristol, quand l'insouciant Coleridge, oubliant l'heure de la leçon, laissait son auditoire se morfondre en l'attendant, pendant qu'il fumait sa pipe, perdu dans les rêves de sa divine Susquehannah !

Hall autrefois faisait honte aux Français de préférer la servitude française sous un sceptre français à la liberté bretonne ; aujourd'hui les rôles se trouvaient intervertis ; des poètes anglais opposaient à la tyran-

¹ Coleridge, jugeant lui-même ces *Essais oratoires*, disait plus tard : « A part deux ou trois pages impliquant la doctrine philosophique de la nécessité et l'Unitarianisme, je ne vois rien ou presque rien à rétracter dans ces explosions de zèle juvénile ; et, à l'exception de quelques épithètes un peu vives appliquées à certains personnages, comme à M. Pitt et à d'autres, très peu de chose à regretter. »

nie anglaise la liberté révolutionnaire de la France, aux applaudissements de la jeunesse anglaise.

Ce succès de la *Jeanne d'Arc* de Southey ne pouvait pas cependant manquer d'irriter et de scandaliser tout ce qui, dans le monde officiel de la politique, se piquait d'art et de littérature. Le parti contraire à la révolution¹, nourri des idées gallophobes de Burke, devait s'insurger contre ce jeune audacieux s'armant du nom de l'antique sorcière pour combattre les institutions et la politique de son pays.

Une femme surtout se fit l'organe de cette réaction de l'opinion conservatrice : Miss Anna Seward.

Depuis 1780, cette femme poète jouissait en Angleterre d'une certaine notoriété littéraire, que lui avait acquise une de ses rares œuvres sorties de son cœur de femme et d'amante, sa *Monody à la mémoire du major André*, un officier anglais pendu comme espion par les Américains. Fille du Rév. Thomas Seward, célèbre lexicographe, élève, pour la poésie, du D^r Darwin qui l'appelait l'inventrice de l'*Élégie épique*, et pour la prose du D^r Johnson, elle s'était fait un rang à part parmi le nombreux troupeau des bas-bleus qui pullulaient alors, et dont Horace Walpole disait : « Ces harmonieuses vierges n'ont aucune imagination, aucune originalité. Leurs pensées et leurs phrases sont comme leurs robes, de vieux coupons taillés et

¹ « Il ne manquait pas alors, dit Coleridge (*Biographia literaria*, I, p. 183) de gens de parti pour aggraver les défauts d'un poète qui, avec tout le courage d'une jeunesse irréprochable, avait témoigné son zèle pour une cause qu'il regardait comme celle de la liberté, et son horreur de l'oppression, de quelque nom qu'elle fût consacrée. »

façonnés. » Ses lettres¹, meilleures que ses vers, sont un rare monument de vanité, d'égoïsme et même de malignité, que rien ne compense. Walter Scott, qui s'est fait l'éditeur de ses poésies², quand il en vint aux *Œuvres posthumes*, se crut obligé de déclarer qu'il s'imposait cette pénitence de publier des vers absolument exécrables. Telle était la femme, chantée alors par tous les rimeurs du « *Gentleman's Magazine*, et qui crut de son devoir d'entrer en guerre contre Southey et de prendre en mains l'honneur de l'Angleterre outragé. Tout en reconnaissant le mérite littéraire de *Joan of Arc*, tout en s'inclinant devant son auteur qu'elle proclamait un prodige, un autre Chatterton, elle dénonçait à la vindicte publique « ce parricide lançant des traits empoisonnés contre sa patrie, la constitution de son pays, et le caractère de ses habitants ». Elle envoyait au *Morning Chronicle* une pièce de vers, où elle manifestait la plus profonde horreur pour les principes du poète révolutionnaire. Mais les journaux avaient conservé pour la plupart leur attitude libérale; ils laissaient aux organes ministériels, le *Vrai Breton* et le *Soleil*³, le soin de défendre Pitt et sa politique. Le *Morning chronicle*, en insérant la protestation de Miss Seward, se permit de l'accompagner d'une protestation en sens inverse, en faveur des principes condamnés⁴. Miss Seward vécut assez pour

¹ *Letters*, 1784-1807, 6 vol. in-8°.

² *Poetical Works*, 1810, 3 vol. in-8°.

³ *The Sun*, créé par Pitt en 1792, et dont la *Revue d'Edinburgh* disait : « Il paraît tous les jours, mais il ne brille jamais. »

⁴ Darmesteter, p. 905.

voir Southey revenir à de plus sages opinions et l'inscrire lui-même au nombre de ses illustres correspondants¹. Son ancienne prise d'armes contre lui était devenue un titre de plus à la sympathie du poète, qui reconnaissait en elle « malgré toute son affectation, une chaleur et une sincérité vraiment aimables² ».

Avant d'aborder le poème lui-même, interrogeons Southey sur l'idée qu'il se faisait de l'inspiration de Jeanne et de sa mission. Sa théorie à ce sujet se rapproche beaucoup de celle de Guthrie.

Que Jeanne d'Arc ait été miraculeusement inspirée, c'est là une question dont le poète se préoccupe peu; l'important à ses yeux, c'est le fait indéniable de la bonne foi et de la sincérité de l'héroïne. Sur ce point il n'hésite pas à rompre complètement avec l'hypothèse historique consacrée par le XVIII^e siècle, du rôle purement politique de la Pucelle, devenue, qu'elle en eût conscience ou non, l'instrument de Charles VII et de ses conseillers. Il met en pleine lumière l'enthousiasme spontané, et l'initiative personnelle de la libératrice de la France. Le miracle de l'héroïne lui paraît plus grand que celui de la légende.

« Qu'elle se soit crue inspirée, peu le nieront; qu'elle l'ait été réellement, personne n'oserait l'affirmer; et il est difficile de croire qu'elle se soit laissé jouer par Charles et Dunois. Si les faits acceptés par tous les historiens, la reconnaissance du roi, la décou-

¹ Lettres à Caroline Bowles.

² Ce fut à propos de l'épopée de *Madoc* que Southey fit connaissance avec miss Seward en 1807.

verte de l'épée de Sainte-Catherine de Fierbois, ont été le résultat d'une supercherie convenue, la vierge a dû se reconnaître elle-même coupable d'imposture, et il lui eût été impossible, avec cette connaissance, de réaliser son entreprise. L'enthousiasme, et un enthousiasme d'une espèce non ordinaire, était nécessaire pour rendre une jeune fille capable d'embrasser la profession des armes, de conduire ses troupes à la bataille, de combattre au premier rang, et de vaincre avec des forces inférieures un ennemi considéré alors comme invincible. Il n'est pas possible que quelqu'un qui se serait senti la marionnette d'un parti, ait pu exécuter ces prodiges. Les artifices de cour ne pouvaient lui avoir persuadé qu'elle avait découvert Charles. Après le couronnement du roi, elle déclara que sa mission était accomplie; son enthousiasme ne l'aurait point abandonnée, si elle avait pu continuer d'être le jouet de ceux qui se servaient d'elle. »

Cette prétendue explication, aux yeux de Southey, n'explique rien au point de vue historique et psychologique; au point de vue de la poésie, elle est tout ce qu'il y a de plus antipoétique, aussi antipoétique que le serait le système de l'inspiration miraculeuse proprement dite, qui ne laisserait plus aucune obscurité, aucun mystère à cette merveilleuse aventure.

« C'est ce mystère, dit-il, qui rend l'histoire de Jeanne particulièrement propre à la poésie. L'intervention des anges et des démons n'est pas nécessaire pour l'élever au-dessus de l'humanité; elle n'a pas de dieux pour la servir, pour inspirer son courage ou

guérir ses blessures ; la Pucelle d'Orléans agit entièrement d'après les instigations de son propre esprit, mû par le sentiment profond de l'inspiration. L'intervention palpable des puissances supérieures détruirait l'obscurité de son caractère, et la ferait tomber au rôle d'une pure héroïne de contes de fées. »

On le voit, le système poétique de Southey diffère totalement de celui que, depuis le récit dialogué du *Mystère d'Orléans*¹, tous les faiseurs d'épopées sur Jeanne d'Arc ont uniformément adopté, selon les traditions classiques du genre. Et c'est en parfaite connaissance de cause que l'auteur de *Joan of Arc* se sépare sur ce point capital de ses devanciers ; avant de donner la dernière forme à son poème, il a lutoutes les rapsodies latines ou françaises qui ont chanté son héroïne, depuis Valerianus Varanus et l'*Amazone moderne* jusqu'à Chapelain et l'abbé d'Aubignac. Tous les écrivains qui ont parlé de Jeanne d'Arc lui ont passé par les mains ; nous retrouvons dans ses notes les noms de tous les chroniqueurs, de tous les historiens que nous avons vus défiler sous nos yeux, depuis Monstrelet et Hall jusqu'à Fuller et au traducteur anglais de de Serres. Les travaux les plus modernes n'échappent pas à son érudite curiosité.

Quand il écrivit son poème sous sa première forme, l'œuvre de Laverdy, le premier essai sérieux de critique historique sur la Pucelle, avait paru ; Southey

¹ Southey signale parmi les sources qu'il n'a pu consulter le *Mystère du siège d'Orléans*, qui se trouve parmi les manuscrits de la reine de Suède, au Vatican, édité en 1862, dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France.

vit le livre annoncé dans les *Antiquités nationales* de Millin; malheureusement il ne put se le procurer. Plus tard, en 1817, il comblera cette lacune par l'étude du grand ouvrage de Lebrun des Charmettes, et en profitera pour corriger certains passages de son poème, et enrichir ses notes de maintes remarques intéressantes.

S'il a eu la patience de lire la *Pucelle* de Chapelain, dont il cite et critique quelques endroits, il n'ajamaïs eu ce qu'il appelle « la coupable curiosité » d'ouvrir celle de Voltaire. Ce trait seul suffit pour peindre la candeur et la pureté d'inspiration morale, qui de son cœur a passé dans son poème, et fait de sa Jeanne d'Arc un type achevé de pudeur virginale¹.

A l'encontre de Schiller qui ne craignit pas d'emprunter à la *Pucelle* de Voltaire le nœud central de sa tragédie, c'est à la bible, aux prophètes que Southey s'adresse pour soutenir au-dessus des fragilités et des vulgarités des passions humaines la trame et le ton de son poème; il purifie ses lèvres au charbon de feu d'Isaïe, pour parler dignement de ce messie vierge, envoyé de Dieu pour annoncer au monde le nouvel évangile de la raison, de la justice et de la liberté. S'il a cru devoir prêter à son héroïne, afin de la rendre plus attachante, un reste d'affection pour celui qui fut son fiancé, ce n'est que le souvenir d'un amour dompté, et, comme il le dit lui-même, d'un mot intraduisible en français, *a lingering*, un attarde-

¹ Ce même sentiment qui lui interdisait d'ouvrir la *Pucelle* de Voltaire lui a inspiré un jugement sévère sur l'*Epopée* de Camoens.

ment de sentiments humains qui se concilient (au point de vue de l'inspiration morale) avec l'enthousiasme et la sainteté de son caractère. Je dis au point de vue de l'inspiration morale, car, à celui de la poésie et de l'effet poétique, il faut reconnaître qu'il n'y a rien de plus enfantin, de plus déplacé, de plus fadement idyllique que tout ce qui se rapporte à l'épisode de l'amour de Théodore pour cette froide et incorruptible amazone, qui a fermé son cœur à toutes les faiblesses, à tous les entraînements de la nature et du cœur.

En face de ces scènes d'amour d'où la passion, d'un côté au moins, est absente, et qui n'ont pour but que d'introduire dans le poème un élément factice d'émotion tendrement bucolique, on se reporte malgré soi aux tableaux de passion profonde, d'amours insondables et fatales qui sont restés dans les grandes épopées le point culminant de l'art et la marque indestructible du génie.

On a fait un reproche à Southey d'avoir borné son poème à la carrière triomphale de la Pucelle, et de l'avoir abandonnée au moment même où commence sa grandeur suprême, son martyre. De Quincey regrette, en termes excellents, que le poète se soit ainsi privé de la plus émouvante, de la plus sublime partie de son sujet. « Tout ce qu'elle avait à *faire* était accompli; il lui restait à *souffrir*. Jamais, depuis que furent jetés les fondements de la terre, il n'y eut tel procès que le sien, si on pouvait le déployer dans toute sa beauté de défense, dans toute son horreur infernale d'attaque : ô enfant de

France, bergère, jeune paysanne, foulée aux pieds de tous ceux qui l'entourent¹ ! »

On peut dire, à la décharge de Southey, que cette seconde partie de la vie de son héroïne ne rentrait pas dans le cadre qu'il s'était tracé : la défaite des Anglais, et la délivrance de la France. Il s'arrête où Jeanne aurait voulu s'arrêter elle-même, le but principal de sa mission une fois atteint ; la vengeance des Anglais lui semblait, dans ce plan, un hors-d'œuvre ; non pas qu'il fût insensible à la grandeur de ce sacrifice de leur glorieuse ennemie ; il a su au contraire en tirer tout le parti que son cadre restreint lui permettait d'en tirer, en saisissant toutes les occasions de prêter à Jeanne ces sinistres pressentiments que l'histoire a recueillis, et qui planent sur le récit de ses victoires comme un nuage sombre et sanglant. Ces visions du bûcher et de l'ignominie finale, venant traverser les radieux triomphes, comme ces sourds grondements de tonnerre lointain qui annoncent l'approche de la tempête, sont à coup sûr une des plus habiles et des plus heureuses inventions du poème.

Avec tous ses défauts, qui sont souvent des qualités de jeunesse, l'effet de la candeur et de l'inexpérience, la *Jeanne d'Arc* de Southey n'en reste pas moins, à nos yeux, la meilleure épopée qu'ait inspirée la Pucelle ; et quand on songe à l'époque, où elle

¹ Traduction de M. J. Darmesteter, qui ne craint pas, à cette occasion, de montrer en quoi la Passion de Jeanne d'Arc lui semble supérieure en sublimité de sacrifice à la Passion légendaire du Christ. (Voir plus loin l'article de de Quincey.)

parut, et que l'auteur n'avait pas vingt ans quand il l'écrivit, on est de l'avis de Charles Lamb qui l'annonça ainsi : « Ce poème suffit à lui seul pour justifier l'âge où nous vivons du reproche de dégénérer en poésie. »

Le début en est plein de simplicité, de mouvement et de grâce.

« C'était grande fête à Vaucouleurs, car le vieux sire Robert hébergeait un hôte fameux, le bâtard d'Orléans, et les heures festives, charmées par les doux chants des troubadours, passaient gaîment à sa table hospitalière. Mais ce n'était point pour jouir de cette hospitalité, ni pour entendre les gracieux ménestrels, que Dunois était venu sous le toit de sire Robert. Il venait soulever la Lorraine et glaner ce que la guerre dévastatrice avait laissé de force pour un dernier effort... La guerre n'avait laissé en Lorraine que les vieillards, une jeunesse non encore mûre pour le carnage, des veuves, et des jeunes filles, fruits d'amour en veuvage. »

Le sire de Vaucouleurs s'entretient avec son hôte de la situation désespérée de la France, cherchant avec lui les moyens de la sauver des Anglais, quand un vieillard et une jeune fille demandent audience. L'oncle historique de la pucelle, le premier croyant à sa mission, est devenu le vieux Claude, vassal de sire Robert. Il demande pardon à la noble assemblée de lui raconter une étrange histoire : mais cette fille a tellement impressionné son âme par ses hardies pensées qu'il ne peut plus dormir en paix, ni contredire ses desseins. C'est de la bouche

de ce vieillard que va sortir, dès le début du poème, la flétrissure de cette odieuse légende anglaise de la pucelle démoniaque et sorcière.

« Elle dit que Dieu lui ordonne d'aller chasser les Anglais de France ! Ses parents se moquent d'elle, et l'appellent folle, et son père Regnier dit qu'elle est possédée ; mais moi, qui sais que jamais pensée de mal n'est entrée dans son cœur — car depuis sa naissance je l'ai considérée comme mon propre enfant, et je suis un vieillard qui ai vu de mon temps plus d'un lunatique et plus d'un malheureux tourmenté par les Esprits mauvais — je pense qu'il y a ici tout autre chose. Je ne vous demande que de l'entendre elle-même, car si, comme je le crois, elle est du ciel, mon faible discours ne pourrait que lui faire tort.

« Jeanne paraissait avoir dix-huit ans, il n'y avait aucune fleur de jeunesse sur sa joue, mais les plus brillantes couleurs de la santé auraient moins vivement fasciné les yeux de ceux qui la regardaient. La vierge était pâle, d'une sainte pâleur, et il semblait y avoir dans les fortes beautés de son visage quelque chose qui n'était pas de la terre. »

Robert la traite de malade, de folle, de possédée, qu'il faut envoyer au couvent pour calmer son exaltation.

« Non, je ne suis pas folle, s'écrie Jeanne, mais possédée, certes, je le suis ! La main de Dieu pèse lourdement sur mon âme, et j'ai vainement lutté avec le Seigneur, trop obstinément, j'en ai peur. Je puis sauver mon pays, je puis délivrer la France, oui, je

dois la sauver ! Dieu est en moi, ce n'est pas de moi même que je parle, que je pense, que je sens. Il m'a connue et sanctifiée avant ma naissance, il m'a destinée aux nations. Partout où il m'enverra, j'irai ; tout ce qu'il me commandera, je le dirai ; tout ce qu'il voudra, je l'exécuterai ; loin de moi toute crainte humaine, de peur qu'il ne me confonde dans sa colère ! »

A ces accents un peu trop bibliques en succèdent d'autres, qui sentent trop l'inspiration lakiste :

« Doubter de ma mission ! répond-elle à Dunois encore incertain, je douterais aussi bien de la sagesse du créateur, lorsque je contemple la belle variété des choses qui m'entourent, les champs verdoyants, les forêts touffues, la bleue profondeur du ciel et là-bas le glorieux soleil ! Je douterais aussi bien de la bonté de Dieu, lorsque dans la brise du soir je respire les senteurs mélangées du printemps, lorsque j'entends l'harmonie sauvage des bois, l'air peuplé à qui la vie des insectes donne une voix. Il y a, seigneur, des sentiments qui ne peuvent mentir ; et souvent j'ai entendu, dans le silence de minuit de mon âme, l'appel de Dieu. »

Ils écoutaient la vierge, et croyaient presque.

Dunois, plein d'enthousiasme, ne veut pas retarder d'un instant le départ de la pucelle pour Orléans, et recommande à sir Robert de remplir la contrée du bruit de ce merveilleux secours du ciel, qui doit réveiller la France du sommeil de la mort.

Jeanne n'a que le temps d'adresser des adieux

touchants à son oncle. Elle n'oubliera jamais qu'alors que tout le monde se moquait des desseins mystérieusement couvés par son âme, il a été le premier à croire à la divinité de sa mission. Puis, de secrets pressentiments troublant son cœur, elle se jette au cou du vieillard, en s'écriant : « Prie pour moi, j'aurai besoin de tes prières ; prie pour moi, que je ne suc-combe pas à mon heure ! »

Et pleurant comme un enfant, le vieillard put à peine, à travers ses larmes, les voir monter sur leurs coursiers, et s'éloigner.

Pendant que le hameau de Domrémy disparaît à l'horizon des bois dans un paysage qui flotte sous l'œil halluciné de la Pucelle, elle adresse à son pays l'adieu qui deviendra le lieu commun classique de toutes les épopées futures. Ici commence à apparaître après la Jeanne d'Arc, amante passionnée de la nature, la Jeanne d'Arc révolutionnaire et socialiste, l'irréconciliable ennemie de toutes les inégalités, de toutes les injustices sociales :

« Oh ! quel monde béni serait celui-ci, si les grands ne s'étaient emparés de la terre, et n'avaient dépouillé leurs frères de cet héritage que Dieu, le maître de tous, a donné à tous ! Heureux ceux qui vivront dans les jours à venir, quand le temps aura parlé, et que les années auront enseigné la sagesse à l'humanité ! Malheureuse France ! Tes ennemis, plus féroces que des loups, se ruent sur ton sol, désolent et tuent ; depuis longtemps les gémisséments des veuves et des orphelins accusent la justice du ciel ! mais l'heure est venue ! Dieu a penché son oreille, il

a entendu la voix du désespoir, et sa colère s'est évanouie. »

Pour charmer les ennuis du chemin, Jeanne raconte à Dunois la simple histoire de son enfance, avec cette teinte de sentimentalité rêveuse qui va devenir un des principaux traits de l'école des Lacs ; mais assez déplacée dans la bouche de la bergère illettrée, plus attentive aux voix de l'inspiration céleste qu'à celles de la nature.

Nous retrouvons dans ce récit comme un écho de l'*Odyssée*, que Southey mettait bien au-dessus de l'*Iliade*¹. Le père de Jeanne d'Arc devient « un homme riche en troupeaux et en pâturages » ; mais âpre au gain, et dans le cœur duquel l'affection n'a pas de racines.

« Je n'ai jamais connu, dit Jeanne, l'amour d'un père ni d'une mère ; car ma mère était dure et considérait les soins que demande l'enfance comme quelque chose de fastidieux et de mal payé. Ils étaient sévères, et auraient voulu se faire craindre ; mais mon âme possédait le germe d'une force innée, et je supportais obstinément les reproches sans bonté et les châtimens de la colère². Il y avait cependant une voix qui me parlait en accents de tendresse très doux à mon jeune cœur. Comme je le sentais battre avec transports, quand mon oncle Claude approchait ! il

¹ « Le bon Eumée, dit-il, vaut mille héros. »

² Southey, on le voit, n'a pas pu se défaire entièrement de cette conception de la légende anglaise, qui considérait la Pucelle comme une amazone au courage viril, n'ayant en elle rien de la douceur et de la faiblesse féminine.

me prenait sur ses genoux, et me racontait ces histoires merveilleuses que l'enfance aime à entendre, écoutant les yeux ardents, et les lèvres ouvertes avec une religieuse attention. »

La petite caravane traverse les lieux familiers à la bergère de Domrémy; les doux souvenirs de cet heureux temps se pressent sur ses lèvres.

« Souvent pendant l'été, parmi ces endroits solitaires j'ai conduit mon troupeau. Je connais bien ces solitudes boisées; chaque gorge retirée, chaque ruisseau de la vallée est cher à ma mémoire. Souvent je me suis étendue sur les rives de ce courant dont le bruit monte à peine jusqu'à nous, et je regardais couler le ruisseau étincelant au soleil de midi, j'écoutais son incessant murmure, jusqu'à ce que tout devint silencieux et tranquille dans mon âme, remplie d'une étrange et indéfinie volupté, qui traversait mon esprit, comme les nuages d'été passent sur la vallée le soir; leurs nuances flottantes ne laissent point de trace dans l'œil de la mémoire; mais le voyageur se souvient combien elles étaient belles. C'est ici que dans la solitude et la paix je grandis, au milieu des scènes les plus attrayantes d'une nature vierge. Qu'il était doux, quand les blancs brouillards du matin roulaient à l'aventure, de voir les hauteurs boisées du coteau apparaître noires dans les blancs de l'aube, et d'apercevoir le penchant des collines étincelant des fleurs d'ajonc, à mesure que le soleil illuminait leur gloire d'or de sa lumière croissante! Qu'il était agréable à midi de m'étendre près du ruisseau gazouillant, de suivre les nuages

flottants, et de revêtir des fantastiques formes de l'imagination leurs figures toujours changeantes ! Qu'il était doux de ramener le soir mon troupeau à l'étable, de regagner à la hâte notre chaumine, et d'entendre la voix de l'amitié m'adresser un bienveillant bonsoir¹ ! »

Mais bientôt la guerre apparaît à Domrémy avec toutes ses horreurs. Jeanne a entendu « les lamentations et la voix de l'angoisse, et l'agonie plus profonde, qui ne parle pas ». Son œil n'a pu oublier les impressions qui la frappèrent, quand le cor donna son dernier appel, et que par la poterne du château la bannière s'avança, et que des bras qui les pressaient, comme pour un dernier embrassement, frères, fils, maris s'arrachèrent. Elle vit mourir de chagrin dans ses bras sa meilleure amie, emportée par la douleur de la mort de son mari tué à la guerre, et dès lors son âme s'éveilla à cette immense pitié du pauvre peuple de France, qui fut la moitié de son génie.

Elle raconte fort au long l'agonie et la mort de Madelon, cette amie, entrecoupant son récit de sentences tirées de l'*Ecclésiastique* sur la vie et la mort, et le termine par ce trait qu'on croirait tiré d'une élégie de Wordsworth :

« Je me souviens qu'au moment où sa bière approchait de la tombe, une alouette s'envola, et plana dans le soleil, faisant entendre une chanson si

¹ Soumet s'est souvenu de Southey quand il nous peint au chant IV de son épopée Jeanne allant dans le bois sombre, avec son agneau préféré, prêter l'oreille à la cloche lointaine,

« Ou voir trembler l'étoile aux eaux de la fontaine. »

joyeuse que pour l'oreille de ceux qui pleuraient elle était plus triste que le chant funèbre ou la cloche du glas. Le joyeux chant s'évanouit, et nous fit sentir que de la multitude des êtres, l'homme seul est misérable. »

Pendant une nuit d'orage, un soldat, Conrad, vient demander l'hospitalité sous le toit de Théodore, le frère de Madelon, l'ami et le fiancé de Jeanne. Ses lugubres récits achèvent d'ébranler l'âme de la Pucelle et d'y allumer la soif de l'héroïsme. Son sommeil dès lors est troublé de terribles visions de villes assiégées, de camps où l'on trame dans le rire et l'orgie des plans de mort; une épée nue tombe à ses pieds, comme un éclair, du bras de l'ange exterminateur.

« Depuis cette nuit, dit-elle, je sentis mon âme oppressée sous le poids de la divinité. Je restais assise en silence, méditant sur les jours à venir, n'entendant rien, ne voyant rien de ce qui se passait autour de moi, dans cette rêverie de la pensée où toute sensation corporelle est comme endormie, et où l'esprit seul veille. J'entendais d'étranges voix dans le vent du soir; d'étranges formes vaguement visibles remplissaient l'air au crépuscule. »

Southey n'oublie pas les visites à l'*arbre des fées* « où les fées, dit Jeanne, aiment à s'étendre et se bercer sur son feuillage, aux rayons de la lune ».

Enfin, elle entend parler d'Orléans, séparé par l'ennemi de tout secours humain :

« Là dès lors toutes mes pensées et toutes mes espérances se tournèrent. Mon âme troublée devint

plus agitée ; mes yeux se fermèrent de plus en plus aux choses du dehors. J'aimais à errer dans l'ombre la plus épaisse du bois, et là je ruminais en pensée des exploits, dont la mystérieuse et grandiose perspective faisait bruyamment palpiter mon cœur. Puis je m'arrêtais un instant, et dans un état de demi-attente, je prêtais l'oreille au vent.

« Un soir de printemps, je m'étais retirée près de l'arbre des fées. Là je m'assis, et contemplai les épais nuages cuivrés se rassembler chassés par le vent qui s'élevait, et dont les rafales de plus en plus violentes semblaient bercer mes sens. Bientôt la nuit s'épaissit autour de moi ; de larges et lourdes gouttes de pluie tombèrent ; puis un vent de tempête balaya la forêt. Il me sembla que la pluie d'orage rafraîchissait doucement ma tête ; le bruit du vent, se mêlant aux mugissements de la forêt, formait une sauvage harmonie. Je m'assis sur un roc ; la gloire de la tempête remplit mon âme, et quand le tonnerre éclata, laissant dans le ciel un long sillonnement d'éclair, découvrant à ma vue la forêt sombre, ma mémoire, ma pensée avaient fui ; tout sentiment de moi-même était anéanti ; je me croyais dissoute dans le bouleversement de la nature.

« Une lumière apparut, c'était mon oncle Claude, qui me prit dans ses bras, en s'écriant : — Mon Dieu ! mon enfant vit encore ! — Je sentis ses paroles me percer le cœur ; mon âme était accablée ; je tombai sur son cou et lui dis tout. Dieu était en moi ; ce que je sentais, je l'exprimai et il me crut... Oui, le monde aussi bientôt croira à ma mission ; car le Seigneur

soulevra l'indignation et versera sur lui sa colère, et les oppresseurs périront ! »

La nuit venue, Jeanne et son escorte s'arrêtent dans une chaumière où un vieux guerrier, nommé Bertrand, leur offre l'hospitalité. Si quelque chose pouvait enflammer l'ardeur de l'héroïne, c'était bien le récit des triomphes sanglants de l'Angleterre sur la France trahie par les siens, mis dans la bouche d'un des défenseurs malheureux de cette patrie déshonorée. La plus grande audace de Southey a été de faire raconter par un soldat français, pour les condamner et les maudire, les exploits de ce grand roi, de ce grand politique, de ce modèle de chevalier divinisé par l'enthousiasme de l'Angleterre, Henri V. Nous avons ici, dans le récit du vieux Bertrand, la contre-partie du *Henri V* de Shakespeare. Ce n'était pas assez pour le poète de nous montrer la défaite et la ruine du vainqueur opérée par les bras d'une faible femme ; il voulut venger la France vaincue des rodomontades d'un vainqueur insolent, et imprimer à jamais sur les victoires des Anglais en France la flétrissure de l'injustice et de la honte.

« On fait une règle nécessaire de l'épopée, disait-il dans sa préface, que le sujet soit national. J'ai agi en pleine opposition à cette règle, et choisi pour sujet de mon poème la défaite des Anglais. S'il y a des lecteurs qui peuvent désirer le triomphe d'une *cause injuste*, parce que leur pays est engagé, je ne désire point leur approbation. »

Le vieux Bertrand a combattu à Azincourt, il a vu de près toutes les horreurs du siège de Rouen par les

Anglais. Son récit est un résumé dramatique des chroniques du temps ; nulle part la barbarie de la guerre anglaise n'a été peinte en traits plus odieux. On sait avec quel soin les chroniqueurs anglais et bourguignons se sont appliqués à justifier Henri V du massacre de la noblesse française après la bataille d'Azincourt ; Southey ne craint pas de proclamer que ce massacre est sans excuse, et que « ce fut une œuvre honteuse, de tourner sur des prisonniers sans défense l'épée cruelle des vainqueurs ».

Le tableau des triomphes de ce grand roi a son épilogue moral dans le souvenir donné aux funérailles du vainqueur d'Azincourt. Le drame de *Henri VI* s'ouvrait patriotiquement par l'apothéose de Henri V. Devant son corps exposé sur un catafalque dans l'abbaye de Westminster, Bedford s'écriait :

« Que les cieux se tendent de noir, que le jour cède à la nuit ! Comètes, qui annoncez les changements des temps et des Etats, brandissez dans le ciel vos tresses de cristal, et servez-vous d'elles pour flageller les méchantes étoiles révoltées qui ont consenti à la mort de Henri le cinquième, trop glorieux pour vivre longtemps ! L'Angleterre ne perdit jamais un roi d'un tel mérite. »

A ces flatteries ampoulées de l'orgueil anglais Southey oppose ces simples et graves paroles du vieux soldat français témoin des funérailles du prince en France :

« Je le vis, s'écrie Bertrand, Henri d'Azincourt, ce roi puissant, aller à son tombeau. La longue procession passait lentement de ville en ville, et quand j'en-

tendis le chant funèbre et vis les bannières faire flotter une ombre pompeuse¹, et les grandes torches jeter dans le soleil de midi une sombre lueur, je pensai à ce qu'avait été sur la terre celui qui maintenant était allé rendre ses comptes, et je bénis Dieu de ne pas être semblable à lui ! »

La Pucelle s'associe de tout cœur aux sentiments du vieux soldat d'Azincourt, et, montant sur son trépied de pythonissee qu'elle ne quitte pas assez souvent, elle chante la gloire des héros morts pour la patrie et présage le jour prochain de la délivrance :

« Heureux ceux qui dans cette sainte foi s'inclinent doucement sous la baguette de Dieu ! Encore un peu de temps ils endureront l'orgueilleux affront de l'homme, l'injustice des puissants ; encore un peu de temps ils sentiront, sans abri, le vent d'hiver, le vent qui siffle sur leur tombeau où l'herbe pousse, et tout sera paix sous la tombe. Mais malheur aux puissants qui envoient à l'étranger leurs ministres de mort et donnent à la furie sa torche enflammée ! Ceux-là vivront, héros des chants du ménestrel errant ; mais ceux-ci ont leur récompense ; le sang innocent jaillit contre eux jusqu'au ciel ; Dieu entendra les gémissements de la veuve ! »

Après avoir traversé beaucoup de pays dévastés

¹ Southey était plein de la lecture de nos vieilles épopées du xvii^e siècle ; il cite volontiers dans ses notes Desmarets, Chapelain, Le Moyne. Il s'est inspiré dans ce passage de ce vers du *Saint-Louis* de ce dernier :

« ... Cent drapeaux funèbres
Étaient en plein jour de pompeuses ténèbres. »

par la guerre, et fait la rencontre d'un ami de Dunois, le fameux Du Chastel, l'assassin du duc de Bourgogne, qui veut mourir pour son roi, Jeanne arrive en vue des hautes tours de Chinon, où Charles avait établi sa cour, « pendant que Paris et ses fils serviles, race mutine, inconstante et féroce, ployaient sous le joug de l'envahisseur. »

Ici se plaçait dans la première édition cette tirade sur Paris, le seul passage généralement cité et connu de l'épopée de Southey :

« Paris, lieu fatal, inondé jadis du sang de l'innocence, et destiné à être un jour témoin du meurtre de Brissot et de l'héroïque épouse de Roland ! Patriotes martyrs ! Modèles de vertus ! L'homme de bien a pleuré votre mort ; mais le germe impérissable que semèrent vos souffrances, qu'arrosa votre sang, vous a survécu ; il étend sans cesse ses racines ; il deviendra un arbre majestueux, et les enfants des hommes établiront en paix leurs tentes sous son feuillage. »

Quand Southey ne crut plus aux destinées de l'arbre arrosé du sang des martyrs girondins, il substitua à ce passage le suivant, où le protestant, irrécyclable avec l'esprit qui inspira les horreurs du massacre de la Saint-Barthélemy, prend sa revanche des concessions faites à son nouveau torisme :

« Cité alors déjà notée au-dessus de toutes les cités pour ses cruels exploits ! Cependant destinée à être le théâtre de plus noirs forfaits, d'un opprobre plus durable, de crimes appelant une plus lourde vengeance que dans ces sombres jours où la faction bourguignonne remplissait les rues de carnage. Deux

fois depuis tu es devenue l'horreur et la leçon du monde; quand le pouvoir royal conspira avec la politique papale pour tramer et exécuter ce massacre que ni changement de calendrier, ni laps de temps n'effaceront de la mémoire — et quand, en des jours plus éclairés, jours si prônés et si vantés, les nations étonnées virent un peuple abandonné à ses propres caprices, frappé comme d'une frénésie judiciaire, sans loi et sans Dieu, remplir tout le royaume de terreur, de scélératesses et de malheurs — jugement plus foudroyant que lorsque le ciel faisait pleuvoir sur les cités maudites sa pluie de feu et de soufre. »

Suit un tableau assez fidèle de la cour de Chinon, abstraction faite de l'anachronisme de l'épisode d'Agnès Sorel, s'efforçant de relever le courage du roi et de le détourner de se retirer dans le Dauphiné. Southey trouvait ce rôle dans l'histoire du P. Daniel, et dans celle de Hume. Les paroles que le poète met dans sa bouche dépassent encore en fermeté et en énergie celles que lui prête la légende :

« Eh bien, va, homme indigne de ton rang ! Fuis la guerre, apostat de la bataille ! Je ne veux point partager le sort d'un fuyard : en perdant ta couronne, tu perds Agnès ! Va, cache-toi dans le sein d'une femme. » Charles essaie en vain de se justifier en invoquant l'état désespéré de sa fortune et de la France.

C'est au milieu de ces débats que Dunois vient annoncer à Charles le secours miraculeux de la Pucelle. Charles, étonné et incrédule, songe pourtant

que, dans l'état où est le royaume, un miracle seul peut le sauver. Mais il veut éprouver l'envoyée de Dieu. « Les Anglais riraient bien, dit-il, si nous allions mettre notre dernière ressource dans une folle. » Cette intervention d'une femme dans les affaires publiques ne choque pas Southey ; il se rappelle à ce sujet que les femmes anglaises, en 1428, au moment même de l'apparition de la Pucelle, venaient de s'ingérer assez curieusement dans les affaires du gouvernement. Une certaine mistress Stokes, avec d'autres femmes de Londres aussi déterminées, était allée publiquement au Parlement présenter au duc de Gloucester et autres lords présents des lettres contenant d'amers reproches à l'adresse de ce duc, qui ne voulait pas délivrer sa femme Jacqueline de la prison du duc de Bourgogne, et entretenait publiquement une femme adultère, contre la loi de Dieu et du mariage.

Le roi, miraculeusement reconnu par Jeanne au milieu de ses courtisans, a foi dans sa mission. Mais pour la confirmer avec plus d'éclat, il veut faire examiner la Pucelle par une assemblée de docteurs en théologie, « versés dans les mystères du Ciel ». Ceux-ci, prélats, prêtres et docteurs, qui s'appellent gravement le *Séraphique*, le *Subtil*, l'*Irréfutable*, se réunissent dans l'église de Sainte-Catherine, que le poète ne manque pas de nous décrire minutieusement avec son pavé semé de pierres monumentales, ses statues de saints abbés, les ogives de ses hautes fenêtres, dont les vitraux historiés laissent passer en les colorant les rayons du jour.

Jeanne paraît devant l'imposante assemblée, sa

pâle joue inondée d'une rougeur modeste : « On eût dit un perce-neige jaillissant entre les feuilles jaunâtres qui cachent la terre aux premiers jours du printemps. » Les Pères l'aspergent d'eau bénite¹ ; d'abord troublée et rougissante, elle se rassure bientôt, et leur tient ce langage :

« Seigneurs très saints, révérends pères de l'Eglise catholique, vous voyez devant vous une pauvre faible femme ; je sens combien je suis indigne de la grâce qui m'est accordée ; mais quelque humble que je sois, je suis innocente de fraude, et appelée du ciel pour être l'instrument de son secours. D'étranges voix entendues, de noires et mystérieuses visions nocturnes, des sentiments intérieurs dont je ne puis oser douter, tous ces prodiges m'assurent que Dieu est en moi, celui qui a révélé à mes yeux mon royal maître, confondu dans la foule et que je n'avais jamais vu jusqu'alors. »

Cette évidence ne satisfait pas les docteurs ; ils veulent en savoir plus long. Jeanne entre alors dans le récit d'une apparition de sainte Agnès, dont elle a été favorisée dans une chapelle en ruines où elle s'était réfugiée pendant l'orage. Ce qui fournit au poète l'occasion de tracer un tableau très romantique, et en même temps de déployer son érudition hagiogra-

¹ Southey rappelle ici en note un curieux passage du poème, où Valeranus Varanus fait tenir à un des membres du saint aéropage un discours de soixante-dix vers sur la scélérate des femmes, les Hélène, les Sémiramis, les Dalila, les Messaline, etc...

phique sur la légende de la sainte. Elle apparut à Jeanne « telle et aussi belle que dans la maison de prostitution, où la puissance qu'elle servait avec un si fervent amour la couvrit de ses glorieux rayons ».

Le conseil, encore mal convaincu, veut savoir si Jeanne s'est toujours soumise aux lois et aux commandements de l'Eglise.

Jeanne répond à peu près comme l'aurait pu faire une huguenote bien stylée du xvi^e siècle, ou comme une de ces grandes dames de la fin du xviii^e siècle, amantes de la nature, qui avaient lu Jean-Jacques Rousseau. Nous sommes bien loin de la Jeanne sensée, alerte à la réplique et tant soit peu narquoise, qui répondait avec tant d'à-propos aux questions indiscrètes des théologiens de Poitiers.

« Père, les formes du culte, dans mes premières années, éveillèrent ma jeune âme à une crainte artificielle, et me firent redouter mon Dieu. Toute brûlante de l'ardeur de la santé de la vie, toutes les fois que je passais le seuil de la maison de la prière, je sentais un froid humide et glacial saisir mon âme ; je voyais les cierges, de leur pâle et faible lueur, obscurcir la lumière du midi ; j'entendais la messe solennelle, je récitais mon chapelet avec d'étranges sentiments, et une mystérieuse terreur, donnant aux mystiques prières le sens le plus dévot. Souvent, en voyant les flammes peintes envelopper de leurs tourbillons une âme souffrante, je m'agenouillais craintive devant le crucifix, je pleurais et priaïis, je tremblais et adorais un Dieu de terreur. Mais, dans des

années plus mûres, quand mon âme se fut affermie dans la solitude, je vis l'éternelle énergie pénétrer l'immensité de la nature, avec le soleil verser la vie et la lumière sur son sentier embrasé, et répandre les bienfaisantes gouttes de la rosée sur la plus humble fleurette des champs. Alors je sentis que celui qui a formé cet excellent univers doit nécessairement être bon ; je l'invoquai du nom de père, et de mon cœur oppressé répandis les effusions d'un amour sans mélange.

« Il n'est pas étrange, ce me semble, qu'alors fuyant la maison de la prière, j'aie fait mon temple du bocage solitaire, observant au pied d'un vieux chêne les petites tribus ayant leur monde dans son écorce moussue ; ou bien me couchant près du ruisseau dont le murmure était un silence pour mon âme, ou suivant des yeux l'essaim dont les ombres aux ailes légères dessinaient sur la couche de sable comme dans un miroir leurs jeux compliqués, ou écoutant le bourdonnement de l'insecte, le bruissement de l'onde, le chant des oiseaux faisant à mon oreille une musique sacrée. Oh ! était-il étonnant que pour de pareilles scènes, une si profonde dévotion, une si intense volupté de calme adoration, j'aie abandonné la maison du culte ? Est-il étrange, lorsque je sentais combien Dieu avait donné d'énergie à mon âme pour sentir et aimer tout ce qui était beau et bon, et pour me détourner comme par instinct de tout ce qui était mauvais ou laid, est-il étrange que dans mon cœur je n'aie jamais conçu la pensée du péché et n'aie jamais eu besoin de pardon ? »

On conçoit qu'une doctrine si nouvelle au xv^e siècle, ce plaidoyer en forme contre la confession auriculaire, dut scandaliser le saint tribunal ; aussi le président l'interrompt, pour lui faire remarquer son hétérodoxie et lui rappeler qu'il n'y a point de religion en dehors des cérémonies et des sacrements de l'Eglise ; que la nature ne peut enseigner que le péché ; que c'est au prêtre seul d'enseigner le remords et d'ouvrir les portes du ciel, que l'ignorance de cette vérité suffit pour dévouer l'âme la plus innocente aux flammes éternelles.

Mais la vierge n'est point déconcertée par ces objections, elle répond avec l'assurance d'un casuiste émérite qu'une erreur involontaire ne saurait être un crime ; puis elle reprend sa thèse de la religion de la nature, taxant l'opinion du conseil de blasphème contre Dieu, qui nous a créés pour le bonheur et l'amour infini : « La nature, s'écrie-t-elle, est toute bienveillance, tout amour, toute beauté ! »

Cette réponse aggrave sa faute et réveille chez ses juges le petit coin d'inquisiteur qui se trouve au xv^e siècle au fond de toute âme de théologien. Les docteurs proposent de lui faire subir les *Ordalies* sacrées ou jugement de Dieu. On la dépouillera de ses vêtements, de peur de profaner les reliques saintes qu'elle aurait pu y cacher ; on la jettera pieds et mains liés dans un étang profond ; si elle surnage, nul doute qu'elle ne soit soutenue par un esprit infernal ; si elle plonge à l'instant, ce sera signe certain qu'elle est exempte de magie. Puis toute nue et les yeux bandés, elle marchera sur des socs rougis au feu et

plongera son bras dans l'eau bouillante. Si elle sort victorieuse de ces épreuves, sa cause sera portée devant le Saint-Père qui rendra la sentence. Dunois, son garant, doit aussi passer par les mêmes épreuves. Sur cette proposition, le bâtard indigné se récrie assez comiquement :

« Me plonger dans un lac ! Me faire danser sur des socs ardents pour satisfaire vos caprices de radeurs ! » Et il les rappelle à la gravité, en les faisant rougir de vouloir, comme les impudiques vieillards de l'Écriture, profaner de leurs regards une fille plus pure que Suzanne : « Vous demandez les Ordalies, et moi aussi je demanderai une épreuve, mais une épreuve plus noble : marchons contre l'armée anglaise, et demandons à la victoire de prouver que c'est le ciel qui nous l'envoie !... Attendre le jugement du pape ! Ne savez-vous donc pas qu'en ce moment la France est sur le bord de l'abîme ? »

Un soudain prodige vient fort à propos confirmer les arguments de la Pucelle et de Dunois. Une flamme « d'un bleu pâle » s'élève de la tombe voisine ; on entend le cliquetis des armes retentir dans le séjour de la mort, comme si le guerrier couché sous la pierre s'agitait dans son armure. Devant ce miracle, le conseil se déclare satisfait, et reconnaît la mission surnaturelle de l'envoyée de Dieu.

Cet épisode, qui est à la fois un mensonge historique, un tissu d'invéraisemblances choquantes, une mauvaise caricature de l'inquisition, est à coup sûr une des plus faibles et des plus malencontreuses

inspirations du poème, que ne rachète pas le beau mouvement d'éloquence de Dunois. On s'étonne aussi de voir Southey, après les protestations de sa préface, recourir, pour appuyer la mission de son héroïne, à un aussi pauvre et aussi insignifiant merveilleux.

Le début du quatrième chant nous fait assister, toujours à Chinon, à une procession solennelle, dans laquelle marche la Pucelle, Charles à ses côtés, et précédée du clergé. Tous les regards sont dirigés sur elle, pendant que « ses yeux incertains suivent les fantômes d'un monde imaginaire ». Derrière le roi vient la foule des courtisans, « moucherons d'été jouant dans le rayon de soleil de la faveur, insectes engendrés de l'impureté des cours, avides sangsues, vil essaim de l'état engendré dans la corruption ».

Arrivée dans le temple, Jeanne oublie ses doctrines du chant précédent, et s'agenouille pieusement pour offrir à Dieu une fervente prière. L'Eglise est consacrée à sainte Catherine, dont la légende est figurée sur l'autel. Nouvelle occasion pour le poète de déployer ses connaissances hagiographiques ; il s'est même donné la peine de corriger dans ses dernières éditions la première version de cette légende, dont le souvenir, dit-il, s'est conservé en Angleterre plutôt dans les brasseries (Ale-Houses) que sur l'autel. Dans la première édition, il avait fait, contre la vérité, mourir Catherine sur la roue, et avait essayé de lutter dans la description de ce supplice avec Dryden, dont la pièce sur le *Martyre de sainte Catherine* dépasse en horreur les plus fabuleuses descriptions des anciens martyrologes. Toutes ces digressions et imitations

érudites, où l'on sent trop l'homme de lettres moins préoccupé du fond de son sujet que d'y rattacher mainte curiosité historique, ralentissent et refroidissent singulièrement l'action.

Après la poésie descriptive vient le mélodrame.

Pendant le retour au palais, un chevalier mystérieux prédit en secret à la Pucelle sa tragique destinée. Ce chevalier, envoyé d'Orléans à Chinon, n'est autre que le fiancé d'Agnès, ce Conrad que nous avons vu le premier éveiller dans l'âme de Jeanne l'héroïsme patriotique. Lorsqu'à la fête religieuse a succédé la fête profane au palais du roi et que les ménestrels ont chanté tour à tour Lancelot du Lac, Tristam du Lyon, Balin le Sauvage, l'envoyé d'Orléans apparaît au milieu des convives pour opposer aux mélodies de la harpe et du chant les clameurs de la famine qui retentissent dans la ville assiégée.

Mais voici qu'entre Agnès dans la salle du banquet. Le soldat oublie les blessures de la patrie pour ne plus songer qu'à celles de son cœur. Se mettant en face de la maîtresse du roi, il lui jette à la face cette sanglante apostrophe : « Et toi, ne me reconnais-tu pas ! » Puis, pendant qu'Agnès éperdue se jette sur le sein de la Pucelle pour y cacher sa pâleur et son trouble, Conrad interpelle le roi :

« Roi de France, elle m'aimait, nous étions fiancés de promesse et de cœur, quand, dans une heure malheureuse, je la quittai pour écouter ma fidélité et combattre tes batailles. En mon absence, tu vins tenter sa pureté jusqu'alors sans tache... Oui, elle

était pure ! Hélas ! les vêtements de cour ne cachent pas la tache indélébile de l'infamie ! O fille perdue pour moi et pour toi-même, pour toujours, toujours perdue, ma pauvre Agnès flétrie !... »

Le roi reste accablé sous le remords ; mais Jeanne a reconnu Conrad et met fin à cette scène scabreuse en entraînant le soldat qui la suit sans résistance sur le bord du fleuve. Après de mutuels épanchements, la Pucelle lui raconte ainsi sa dernière vision à Domrémy :

« La nuit était venue ; j'étais assise sur le bord du ruisseau, l'âme remplie et comme enivrée de la divinité. Alors, Conrad, je vis une cohorte de brigands entourer un bûcher enflammé. Une femme était attachée au poteau ; le fer meurtrissait sa poitrine, et autour de ses membres à moitié vêtus, le feu tordait ses ardentes spirales. J'aperçus son visage, et je me reconnus. »

A ce lugubre souvenir, son âme s'exalte, et elle essaie de ramener à la vie et à l'action pour la patrie le soldat désespéré. Quand elle a suivi de ses yeux obscurcis par les larmes Conrad qui s'éloigne, elle s'assied mélancoliquement sur les bords de la Vienne, dont les flots paisibles coulent avec un doux murmure, empourprés par les nuages du soir. bercée par le mouvement de l'onde dans un de ces rêves, « tels que la mémoire les préfère dans son humeur mélancolique » ; elle revoit les lieux qu'aima son enfance, sa chaumière et ses amies, quand une voix bien

connue la fait sortir de sa rêverie ; elle se lève, tressaille et tombe dans les bras de Théodore. Fidèle à son amour, celui-ci veut la suivre, ne plus la quitter, être son bouclier. Jeanne, ramenée à la réalité par la vision du bûcher, retrouve dans la pensée de sa mission divine la force qui l'a un instant abandonnée, et au reproche que lui fait Théodore « d'avoir oublié pour les charmes de la cour un humble villageois qui ne peut lui offrir que le trésor de son cœur », elle répond :

« Que tu es injuste ! Dévouée au salut de ce royaume, je marche victime volontaire. Devant moi s'est déchiré le sombre voile, et j'ai vu les terribles linéaments de l'avenir. Oui, Théodore, je dois racheter mon pays, renoncer pour lui aux joies de la vie, ... à la vie même. » Puis tombant sur son cou, et d'une voix défaillante : « Retourne à Arc : je ne dirai pas que tu y trouveras d'autres filles aussi belles ; car tu aimeras ma mémoire, et me consacreras le temple de ton cœur. Tu méritais un amour plus heureux, mais non meilleur, mon Théodore. » Et la vierge, après avoir imprimé sur ses lèvres décolorées un dernier et saint baiser, s'enfuit à travers la plaine.

Rentrée au palais, elle refuse de prendre part aux joies de la cour, en rappelant au roi qu'Orléans l'attend : « Une lourde charge m'est imposée, et je dois repousser loin de moi toute pensée mortelle. » Le roi cède à sa volonté, et Jeanne peut enfin voler au secours d'Orléans.

Partie avec douze cents hommes, elle arrive près

d'une forêt voisine de la ville assiégée. Elle erre à travers le bois et se couche sur le bord moussu d'un ruisseau, quand survient une espèce d'Ophélie, aux longs cheveux entrelacés de saule, accompagnée d'un homme aux cheveux noirs écoutant ses tristes chants. L'homme est Conrad et la jeune fille une Isabelle, inventée par le poète, pour nous raconter le siège d'Orléans. Forcée d'y chercher un asile dans un monastère, elle a dû quitter la ville le jour où les bouches inutiles ont été expulsées.

Le récit, commencé sur le bord du ruisseau, se continue sous la tente de la Pucelle. La peinture fort sentimentale des misères et des horreurs de la guerre que le poète met dans la bouche d'Isabelle est assez singulièrement entrecoupée par de véhémentes sorties du révolutionnaire Conrad contre les grandeurs et les puissances de ce monde, responsables de tous les fléaux qui l'accablent. Il vomit les plus farouches malédictions contre ces grands « qui sur les cadavres des innocents élèvent leurs pyramides de gloire, l'épitomé de toutes les plaies pestilentielles que connut l'Égypte ; contre ces hommes qui envoient leurs essaims de sauterelles ravager les royaumes et forcer les rivières de charrier du sang, précédés de la crainte et de la destruction, suivis des chiens de la famine. » Et s'inspirant d'Ezéchiël : « Vienne cette heure, où dans le soleil l'ange du Seigneur se dressera et criera à tous les oiseaux de proie du ciel : rassemblez-vous pour le souper de votre Dieu, afin que vous puissiez manger la chair des hommes puissants, des capitaines et des rois ! Alors régnera la paix ! »

La Pucelle ne trouve rien à redire à l'expression de ces sentiments qui sont aussi les siens, et sent s'exalter de plus en plus son âme au récit des exploits merveilleux des chevaliers anglais ou français, des La Hire, des Salisbury, des Talbot¹. Dunois vient mettre le comble à sa fureur patriotique, en lui annonçant les dernières sommations de se rendre faites par les Anglais aux défenseurs d'Orléans.

Bientôt Conrad a pu rentrer dans Orléans, où il annonce l'arrivée de la Pucelle. En vue de la ville, le bouillant Dunois voudrait tomber sur l'ennemi, Jeanne retient sa fougue, et veut essayer les voies de la douceur et de la négociation, afin d'épargner, si possible, « le prix sanglant de la victoire ». Un soldat se présente pour porter le message de la Pucelle au camp anglais. Southey accepte ici, sur la réception faite au héraut de Jeanne, le récit de Fuller d'après de Serres : Suffolk ordonne de préparer un échafaud pour celui qui, dit-il sarcastiquement, « va inaugurer dans le calendrier la liste des martyrs de cette nouvelle foi ». Déjà on met le feu au bûcher, lorsque Conrad, qui a devancé l'armée française, se précipite

¹ Dans ce récit du siège d'Orléans, Southey s'inspire surtout pour la suite des événements de Rapin, et pour la couleur pittoresque et poétique de Froissard, de Drayton et de nos vieux poètes du xvii^e siècle, Chapelain et Scudéry. Il cite de ce dernier ces deux vers de son *Alaric* :

« La rage se mêlant à leurs douleurs extrêmes,
Ils se mangent l'un l'autre, ils se mangent eux-mêmes, »

remarquant que Fuller a dit bien plus expressivement, dans sa vigoureuse concision :

« The siege grew long, and victuals short. »

au milieu des rangs anglais, les écarte de son épée, et délivre le héraut.

Mais déjà la Pucelle avec les siens vole sur les pas de Conrad, et la bataille s'engage, dirigée par la « vierge inspirée du ciel, faisant étinceler son cimenterre enflammé à travers la mêlée, semblable à l'ange du Seigneur, frappant l'armée du roi des Assyriens, lorsque celui-ci, glorieux de la chute d'Homath et de Sepharvaim, blasphémait le nom d'Israël ». Talbot, de son côté, « fait rage sur le champ de bataille, terrible dans sa colère, rencontrant en chaque français un ennemi rendu intrépide par sa foi dans l'assistance du ciel ».

La terreur éprouvée par les Anglais dans cette rencontre rappelle à Southey celle d'Edward III devant les murs de Chartres, si bien peinte par Froissart, « alors que la grêle du ciel renversa ses soldats, que le conquérant entendit Dieu dans la tempête et se souvint, avec un sentiment de remords et de crainte chrétienne, de la misère qu'il avait causée, et fit dévotement à Notre-Dame le vœu de faire la paix... De même des éclairs jouent autour de la bannière de la Pucelle, irradiée comme d'une auréole de gloire. — Les Anglais, tremblant devant cette bannière miraculeuse et devant l'épée de la France, abandonnent leurs forts et s'enfuient ». Jeanne arrête la poursuite et entre à Orléans, à la double clarté des éclairs et des torches. Southey a usé de la licence poétique pour transporter ici ce fameux orage historique auquel, dit-il, Shakespeare a fait allusion et qu'il s'étonne de ne pas trouver dans Chapelain. Toute cette

fin du chant VI est pleine de chaleur, de mouvement et d'enthousiasme vraiment français.

Les chants suivants ne renferment plus guère que des combats qui ne sont la plupart du temps que de monotones réminiscences des poètes anciens et surtout des épiques latins Silius Italicus, Stace, Lucain ; malgré toute la peine que prend le poète pour donner à ses héros, à leur costume et à leurs mœurs, la couleur moyen âge. C'est ainsi que nous voyons Glacidas¹ défendant le fort des Tournelles avec une espèce d'*arbalète* prohibée par les conciles comme arme trop meurtrière, et plus loin les Orléanais faire avancer contre ce même fort une tour mobile dont le pont s'abat sur les murs pour livrer passage aux assaillants ; tour dont le poète a trouvé le modèle dans notre Rollin et dans Joshua Barnes, l'historien anglais d'Edward III.

Il faut cependant tenir compte à Southey de cette préoccupation de la couleur locale, si nouvelle en poésie ; mais qui, dans certains de ses poèmes postérieurs, prendra assez de place pour les rendre souvent inintelligibles. Un autre mérite qui se rattache à celui-là, en ce qu'il trahit dans le poète un singulier soin de la vérité et de la réalité, au moins homérique, c'est le soin qu'a pris Southey de donner à ses combattants des attitudes conformes aux lois de la physique, de ne les blesser et de ne les faire mourir que dans toutes les règles de la plus rigoureuse anatomie. Très peu de temps avant de se jeter dans la carrière

¹ « Je ne peux rien faire d'anglais de ce nom, » dit Southey.

littéraire, il avait à Oxford tourné un instant ses pensées du côté de la profession médicale; il nous apprend lui-même comment il mit à profit dans sa *Jeanne d'Arc* ses études anatomiques.

« Le seul service, dit-il dans une de ses charmantes lettres à Caroline Bowles, que me rendirent mes connaissances en anatomie, ce fut de me mettre à même, quand j'écrivis *Jeanne d'Arc*, de tuer mes hommes sur le champ de bataille d'une façon scientifique, ce que les critiques ont loué Homère d'avoir fait avant moi. Je m'en vantais, j'avais alors vingt et un ans. Un jour, me promenant dans les rues de Bath, et racontant à mon compagnon comment j'avais tué mon dernier homme, et de quelle manière je pensais tuer le prochain, je lui dis : « Je le tuerai dans le dos. » Un passant entendit ces paroles et nous regarda avec une telle expression de stupeur, que nous nous mîmes tous deux à éclater de rire assez honnêtement, je l'ose dire, pour le convaincre que nous ne songions à tuer qui que ce soit. »

Cependant il y a quelques diversions à ces hécatombes meurtrières; cette Iliade du xv^e siècle offre aussi ses épisodes de passion plus humaine où le poète essaie de reposer l'esprit des horreurs de la mêlée et du carnage.

Dans sa seconde sortie, la Pucelle, après avoir tué de sa propre main deux Anglais qui allaient lui porter un coup mortel, éprouve le besoin de se reposer de la lutte, et gagne, toujours en compagnie du fidèle Conrad, les bords de la Loire. Pendant que Conrad

s'y lave la figure, Jeanne ôte son casque, et se penchant sur l'onde, elle y aperçoit reflété son blanc panache taché de sang humain. A cette vue, tout son être frémit; mais bientôt raffermissant son cœur, étendue sur le bord du fleuve, elle cause avec Conrad, « pendant que de fraîches brises baignent leurs tempes palpitantes ». Conrad se souvient amèrement qu'il a erré sur ces mêmes bords en compagnie d'Agnès, « de cette femme perdue, de cette prostituée, alors que les vices de la cour ne l'avaient pas encore souillée; il invoque la mort qui seule peut le délivrer des tourments d'un amour trahi. Le nom de Théodore prononcé par lui, fait verser quelques larmes à la Pucelle. Ces larmes sont prophétiques; elles annoncent la triste issue du combat qui va suivre.

Jeanne et Conrad retournent sur le champ de bataille, et se trouvent en face de Salisbury et de Talbot. Salisbury a essayé d'enflammer le courage de ses soldats en leur rappelant les grands triomphes passés, Azincourt, Verneuil, leurs derniers exploits devant Orléans; il a, pour renouveler leur orgueil, agité devant leurs yeux l'ignominieux fantôme de la sorcière française : « Fuir devant une femme! leur a-t-il dit, devant une fille frénétique! qui tente d'abattre votre courage avec ses vaines momeries, ou qui, si elle fait des prodiges, les fait au nom du diable! » Vains efforts! Le ciel combat pour la France. Salisbury vient de blesser Jeanne; son sang coule, lorsqu'un jeune soldat qui ne la perd pas de vue atteint au cœur Salisbury qui tombe. Mais au même instant Talbot lui fend le crâne d'un coup de hache; le jeune

soldat mord la poussière, et Jeanne reconnaît Théodore... La nuit seule finit le combat.

Suit alors un épisode très romantique, traité cependant avec une sobriété qui en fait presque oublier l'in vraisemblance.

Seule, au milieu de la nuit, la Pucelle se rend sur le champ de bataille, pour y rechercher le corps de son ami mort pour elle. Pendant qu'elle heurte du pied les cadavres et les armes brisées, qu'elle entend çà et là le dernier râle des mourants, elle rencontre Conrad qui l'a prévenue et qui s'est chargé du précieux fardeau. Elle l'aide à le transporter dans une abbaye voisine; et, ce pieux devoir rempli, ils retournent au camp, échangeant de graves réflexions sur le triste pèlerinage de la vie.

Au lever de l'aurore, les combats recommencent devant le fort des Tournelles. Southey ne pouvait manquer de faire entrer dans son poème ces admirables paroles attribuées à la Pucelle blessée, qu'il trouvait dans le traducteur de de Serres. Il les lui fait prononcer au moment où le pont de la tour mobile des Orléanais vient de s'abattre sur le fort; elle est blessée par un trait de la fameuse arbalète de Glacidas. « Pendant que les Anglais triomphants s'écrient : Elle saigne ! Elle saigne ! La sorcière saigne ! Elle arrache le trait de son cou en s'écriant : « C'est une faveur du ciel ! Français, en avant ! Ils ne peuvent échapper à la main de Dieu ! » Nous retrouvons enfin la Pucelle de l'histoire.

Pourquoi Southey n'a-t-il pas plus souvent suivi cette méthode, et n'a-t-il pas mieux profité lui-même

du reproche qu'il adresse ici à Chapelain, d'avoir eu le grand tort de délayer ce mot sublime dans un discours ridicule ?

Chapelain fait dire à Jeanne :

« Quoi ! valeureux guerriers, quoi ! dans votre avantage
Un peu de sang perdu vous fait perdre courage !
Pour moi, je le répute à suprême bonheur,
Et dans ce petit mal je trouve un grand honneur ! etc... »

Nous avons vu la plupart des chroniqueurs anglais insister sur la grande panique qui s'empara des envahisseurs en face de la Pucelle et l'expliquer par la crainte de l'intervention diabolique. Southey ne pouvait interpréter cette épouvante soudaine que comme l'expression instinctive du sentiment de l'injustice criante de cette guerre et de l'ambition de ceux qui l'avaient provoquée. C'est dans la bouche même des Anglais qu'il met la condamnation éloquente du sophisme religieux invoqué par les chefs de l'entreprise pour la justifier au nom de l'Église et de Dieu :

« Je ne m'étonne pas, s'écrient-ils, que le Très-Haut ait détourné sa face des Anglais. Pourquoi sommes-nous venus désoler cette excellente terre ? Pourquoi le sépulcre n'a-t-il pas refermé ses mâchoires sur l'orgueilleux prélat, l'homme sanguinaire qui, tremblant pour la fortune de l'Église menacée, força Henry V. de réclamer la couronne de France ? La colère de Dieu est sur nous ! C'est Dieu qui a suscité cette prophétesse, et qui marche devant ses pas ! Nos frères, inutilement vaillants, sont tombés, leurs armes paralysées par le sang qui les obstrue, ou engouffrés

dans les flots comme l'armée impie du roi d'Égypte. Mutilées et gonflées, leurs carcasses noircies flottent sur le courant ensanglanté. Nous, nous restons, car nos maîtres veulent poursuivre la guerre, nous restons pour périr par l'épée, pour paraître bientôt devant le trône de Dieu, avec la conscience, trop tardive, de la folie criminelle d'avoir, sans être injuriés ni provoqués, osé risquer la vie que sa bonté nous a donnée sur les champs de bataille, et, pour obéir à nos chefs, d'avoir osé désobéir à notre Dieu ! »

Profitant d'un jour de trêve, Jeanne, Conrad et Isabelle se rendent à l'abbaye où sont déposés les restes de Théodore. En face de la mort, Jeanne n'a pas de larmes ; étrangère à tout ce lugubre appareil, elle reste absorbée dans la pensée de son heure dernière. Cependant le bruit de la terre jetée sur le cercueil la tire de sa stupeur ; elle tressaille, sa lèvre frémit, et pâle comme la mort, elle se jette dans les bras d'Isabelle. Cet épisode ne semble inventé que pour amener une critique amère de la doctrine catholique sur l'excellence de la vie religieuse et contemplative, une satire du cloître. Le prêtre, touché de l'abattement et du désespoir de la Pucelle, l'invite doucement à quitter le monde pour vivre l'épouse du Ciel. Conrad indigné répond que le ciel l'appelle à des devoirs actifs. — « Actifs ? s'écrie le moine ; ne sais-tu pas quels labeurs demande ce saint état, pour aimer et craindre le Dieu des terreurs ? » Jeanne repousse, à son tour, au nom de ses convictions religieuses, les invitations du moine :

« Père, écoutez-moi. Jamais parmi les tombes,

froides comme leurs habitants d'argile, mon cœur ne se pétrifiera ! Glace-toi toi-même, romps ton repos de minuit, pour dire ton chapelet, et ressasser tes interminables prières ; crains ton Dieu de terreurs ; méprise ses] dons et ensevelis-toi tout vivant ; pour moi, je préfère la vigne courbée sous le poids des grappes au noir et triste lierre qui enguirlande de ses bras stériles les murs du cloître. Je sais que j'ai obéi fidèlement à l'appel de Dieu, en ne me confiant point dans ma propre force, mais dans la force de celui qui m'a envoyée pour souffrir et faire sa volonté ; c'est dans cette foi que je paraîtrai devant le juste tribunal de ce Dieu que l'amour reconnaissant m'a appris à adorer. »

Au retour, la Pucelle apprend que le duc de Bourgogne est venu au secours des Anglais. Le message historique de Jeanne au traître Philippe n'offrant pas un incident assez dramatique, Southey, comme Schiller et tant d'autres après eux, a imaginé de les mettre en présence, et a rattaché assez habilement à cette entrevue l'épisode de Franquet d'Arras. Il fait de Jeanne une autre Judith.

A la nouvelle de l'arrivée du duc, Jeanne miraculeusement protégée sans doute et guidée d'en haut, monte seule à cheval, pénètre pendant la nuit dans le camp bourguignon endormi, et entre dans la tente du duc, couché sur la terre nue, enveloppé dans son manteau. « Bourgogne, s'écrie-t-elle, Bourgogne, réveille-toi ! » Le duc tressaille, et porte la main à son épée, quand il aperçoit, éclairée à la lueur de la lampe,

Jeanne pâle, mais les yeux brillant d'un saint éclat, et dans son attitude de calme et d'innocente confiance exprimant quelque chose de divin. A peine a-t-elle dit : « Bourgogne, tu vois la Pucelle d'Orléans, » qu'une voix s'écrie : « Meurs, sorcière ! » et un chevalier se précipite sur elle le bras levé, c'est Franquet d'Arras. Jeanne de son bouclier pare le coup, tire son glaive, frappe l'agresseur et le tronc sans tête de Franquet tombe sur la terre. Alors, fixant sur le duc de Bourgogne un œil sévère : « Général, dit-elle, remercie Dieu de te traiter plus miséricordieusement qu'il n'a traité Sisara ou l'Assyrien par la main de Judith. Remercie Dieu de ce que, quand sa vengeance a frappé les fils de l'Angleterre, envahisseurs de la France, quoique ton crime égale le leur, il t'a épargné, pour mériter ton pardon par une meilleure vie. »

Elle dit, se retire, s'élançe sur son coursier et dévore la plaine.

Mais bientôt les Anglais désespérés ont levé le siège. Jeanne veut qu'on les laisse fuir et qu'on rende les derniers devoirs aux morts. Au milieu du silence de l'armée, la chevelure flottante, elle prononce l'oraison funèbre des guerriers morts pour la patrie, demandant pitié pour les vaincus, et vengeance pour ceux qui sont tombés sous les coups des envahisseurs.

« Ils peuvent, s'écrie-t-elle, épuiser la richesse de leur pays et verser à flots son sang, dans le fol espoir de soumettre un grand et populeux royaume; mais il serait plus facile d'émouvoir les antiques montagnes sur leurs bases que d'imposer un joug étranger à une nation qui a conscience de sa force. La France est

donc sauvée ! Ma glorieuse mission sera bientôt remplie, mon œuvre terminée. Rappelez-vous et que vos fils transmettent aux leurs cette vérité, qu'un grand peuple injustement attaqué, s'il reste fidèle à lui-même et résolu jusqu'au bout dans le devoir, quoi qu'il puisse arriver, quand même aucuns signes, aucuns miracles ne seraient accordés, comme aujourd'hui, aucune prophétesse envoyée, peut conserver une invincible espérance, fort de son courage et de sa cause, et du cours assuré de la juste Providence. » Admirables paroles que la France devrait inscrire, sinon en lettres d'or sur ses monuments, au moins en caractères ineffaçables dans son cœur.

Il ne restait plus au poète qu'à mettre Jeanne en présence de Talbot. Ils se rencontrent à Patay. Encouragés par l'arrivée d'un puissant renfort, les Anglais ont offert la bataille. Ici Southey ne fait que suivre le vieux dramaturge du premier *Henri VI*. Après un combat singulier avec le jeune Talbot qui a répondu par un coup d'épée à l'offre généreuse que la Pucelle lui faisait de la vie, et qui se termine par la mort du jeune présomptueux, le vieux Talbot vient d'immoler une foule de victimes aux mânes de son fils, lorsqu'il rencontre Conrad. Un long et furieux combat s'engage entre eux, combat interrompu, comme ceux d'Homère, par les virulentes apostrophes des combattants. Tous deux meurent en même temps de leurs blessures. Jeanne, mandée par Conrad, arrive à temps pour presser sur son cœur la lourde main du héros expirant, en prononçant ces paroles : « Doux est au malheureux le repos de la tombe ! »

Le reste du poème n'est qu'un épilogue écourté. Nous voici à Reims. Jeanne pose sur la tête de Charles la couronne de France ; puis, se retirant, regarde un instant le roi, parcourt rapidement tout le passé, et pleure à chaudes larmes. Son émotion calmée, elle demande le silence, et déclarant sa mission terminée, elle adresse au roi une exhortation qui résume en quelques vers déclamatoires les sentiments que professait alors le poète sur les devoirs de la royauté et le droit des peuples.

« Si tu opprimes ton peuple, si pour t'agrandir toi-même, tu arraches tes sujets à leurs foyers, ou les envoies à la mort, si, sourd à la voix de la veuve et de l'orphelin, tu prêtes l'oreille à la musique des langues flatteuses, si à la nouvelle que des milliers d'hommes sont tombés, tu dis : Je suis roi, il est juste que ces hommes périssent pour moi ; si l'intégrité prévaut à la place de la loi, tu en devras un compte sévère au jugement de Dieu. Gouverne donc en toute justice : ton trône, fondé sur le droit, ne sera pas ébranlé par des ennemis étrangers, mais gardé par la loyauté et l'amour de cœurs sincères, par les bons anges et par le ciel qui voit tout. »

Dans la première édition, le poème, après cette harangue, se terminait par ces mots :

« C'est ainsi que la Pucelle racheta son pays. Puisse le Très-Juste donner toujours le même succès aux armes de la Liberté ! » On lit à la place dans l'édition définitive : « Ainsi parla la Pucelle d'Orléans, accomplissant solennellement sa merveilleuse mission. »

Telle est, dans ses principales lignes et ses plus saillants caractères, la *Joan of Arc* de Southey, poème juvénile, ayant toutes les qualités et les défauts de son âge. Peut-être dans cette rapide analyse, n'ai-je réussi qu'à faire ressortir les faiblesses et les imperfections. Lu dans sa langue, le poème de Southey offre des qualités de forme qui font souvent oublier les vices et l'insuffisance de la conception. On y trouve à un haut degré le sentiment du rythme, l'éclat de l'image, le secret de l'harmonie. C'est sans doute à cette langue si fraîche, si neuve à l'époque où parut l'épopée, autant qu'à l'inspiration généreuse qui circule à travers le poème que songeait Coleridge quand il disait : « J'ai une bonne opinion de la *Jeanne d'Arc* de Southey, et je ne puis m'empêcher de penser qu'il ira à la postérité, comme le petit-fils du grand Shakespeare. » Et encore : « *Joan of Arc* est un livre divin. »

Avant de prendre congé de Southey, il faut dire quelques mots d'une œuvre détachée, intitulée la *Vision de la Pucelle d'Orléans*, qui dans la première édition formait le neuvième chant, et qui disparut dans les éditions suivantes, comme ne faisant pas corps avec le plan général. C'est le récit en trois chants d'un songe de Jeanne, — un voyage fantastique dans l'autre monde, remplaçant la classique descente aux enfers des anciennes épopées. S'inspirant de la *Divine Comédie*, Southey a fait de la description des régions ultraterrestres la satire de l'humanité, et a plongé dans son enfer les grands coupables de son temps et de sa nation.

Prenant sans doute pour point de départ cette légende accréditée chez ses bourreaux, que Jeanne, pour leur échapper, essaya de se tuer en se précipitant du haut de la tour où elle était renfermée, il l'amène en songe sur le bord d'un marais, où se présente à elle une barque délabrée, montée par une vieille hideuse, aux yeux creux, aux joues sillonnées de larmes, avec quelques mèches grises qui pendent sous sa coiffe, et sous son manteau un serpent qui lui ronge le cœur. C'est la personnification du Remords. Jeanne monte dans cette barque et aborde à un château ruiné, dont le Désespoir garde le seuil. Le fantôme la conduit dans le cimetière d'une abbaye, sous une voûte, éclairée par une lampe sépulcrale, et là lui montre les restes de Théodore défigurés par la mort; puis, après lui avoir rappelé qu'elle est la cause de sa mort, il lui met un poignard dans la main, en l'invitant à mettre fin à ses remords par le suicide.

La vierge lui résiste et lui répond en lui opposant l'immortalité de l'âme et sa mission sur la terre. Alors le démon lui révèle les destinées qui l'attendent : « Vierge, ta mission est accomplie, les ennemis ont fui devant Orléans; peut-être, exaltée par l'orgueil de la victoire, oublies-tu celui qui est mort. Mais quoique ton cœur endurci oublie ton jeune amant, tu ne peux échapper à l'heure fatale, à cette heure terrible, où l'affront et la honte séjourneront dans ton cachot. Infortunée Pucelle ! Destinée à boire la coupe d'amertume jusqu'à la lie !... Les chefs inhumains de l'Angleterre se riront de tes chagrins, noirciront ta pure réputation, se joueront de ton honneur avec une

ignoble barbarie, et feront monter à la joue de la modestie virginale de si brûlantes rougeurs, que tu désireras que la terre puisse t'engloutir. A cette heure dernière, où ta poitrine meurtrie s'affaissera sous les chaînes qui t'attacheront au poteau, donnée en spectacle à la brutale multitude, alors que tu seras l'objet d'une moquerie plus pénible que le cercle de flammes qui te dévorera, n'imploreras-tu pas en vain mon secours amical? Ne regretteras-tu pas que le poignard n'ait pas sauvé dans la mort ta modestie insultée? »

Cette ingénieuse fiction était pour Southey un moyen habile d'exprimer les sentiments d'indignation et de dégoût que lui avaient inspirés les ignobles tortures infligées par les Anglais à la virginale prisonnière, les ignominies, plus cruelles que la mort, de sa longue agonie morale. L'âme de Jeanne lui paraissait assez grande, assez héroïque, pour être inaccessible à cette faiblesse de se soustraire, par une mort volontaire, au sacrifice suprême qui devait couronner sa mission et mettre sur son front l'auréole du martyr.

Ce n'est point assez pour le démon d'avoir révélé à Jeanne le dénouement lugubre qui l'attend, il faut qu'elle voie les Destinées elles-mêmes occupées à l'œuvre fatale. Il la prend dans son char, cercueil traîné par des Goules, et l'introduit dans le temple où « intronisé dans les ténèbres habite le pouvoir invisible de la mort ». Là les Destinées tournent leur rouet qui ne s'arrête jamais, et dont les fils, d'abord d'une blancheur de neige, s'obscurcissent insensiblement, jusqu'à ce que l'inexorable Atropos en coupe la trame.

« De ces fils sans nombre, aussi blancs que la neige qui n'a pas vu le soleil ou que le lys sans tache de la vallée, pas un ne reste pur au delà du petit espace de l'enfance ; il y en a peu qui ne restent que légèrement teintés ; le plus grand nombre noircissent jusqu'au cramoisi foncé, ou atteignent le noir le plus intense. Deux génies se tiennent debout pendant que se forme la trame de l'être ; d'une corne d'ivoire, l'un verse impitoyablement les gouttes amères du malheur, et à mesure qu'il verse, son sourcil sombre se détend dans un doux sourire. L'autre, plus humain, verse avec moins de profusion son trésor plus avare, quelquefois avec des larmes qui accroissent la rare liqueur ; heureux celui qui reçoit sur sa trame ces précieuses larmes, si c'est un bonheur que de sentir son pouls battre de pitié, et dans un pareil monde d'infortune, de ressentir dans son cœur l'angoisse des maux humains. » — Enfin, apparaît la Superstition brandissant une torche, et le démon met encore une fois le poignard dans la main de Jeanne qui répond : « Non, je n'aurai pas l'impiété de vouloir prévenir ou changer la volonté du ciel ; qu'elle s'accomplisse ! »

Au second chant Jeanne se trouve en présence de Théodore, transformé en ange de lumière, qui lui explique les mystères de l'autre monde : le purgatoire d'abord, où les méchants apprennent le repentir. Là sont punis l'avarice, la cupidité, la gourmandise, l'hypocrisie, tous les vices qui ne font tort qu'à eux-mêmes. L'enfer et ses supplices sont réservés aux séducteurs, aux hommes cruels, aux trafiquants de

chair humaine, aux faux amis, aux hypocrites mitrés, vêtus d'écarlate ou encapuchonnés, aux poètes lascifs dont le corps putréfié est en proie au ver qui s'en nourrit, — doués de vie et d'un sentiment intense, quoique sans mouvement et muets, — « les plus coupables des hommes, ceux dont les chants lascifs et voluptueux ont entretenu la propre corruption, et dont le supplice durera autant que vivront leurs ouvrages pour corrompre l'humanité ». — Dans une salle de marbre noir menaçant ruine, éclairée par la lueur d'une lampe sépulcrale, sont assis sur des trônes les meurtriers de l'humanité, les monarques, les grands, les glorieux, les augustes, portant une couronne de feu, immobiles et silencieux, depuis Nemrod, César, Auguste et Titus, le vainqueur des Juifs, jusqu'à Henri V d'Angleterre. Une voix caverneuse et profonde interpelle Jeanne : « Je suis celui dont ton pouvoir a rendu inutiles les victoires sanglantes. Je suis le vainqueur d'Azincourt ! Infortuné ! J'aurais pu régner dans le bonheur et la paix ; mais dans une heure mauvaise, voyant le royaume de France troublé par les factions, dans l'orgueil de mon cœur, j'ai pensé qu'il serait pour moi une proie facile. J'ai persécuté ceux qui enseignaient de nouvelles doctrines, bien qu'ils enseignassent la vérité. Tempérant, exemplaire dans ma vie privée, j'ai déchaîné le Meurtre et la Rapine : voilà pourquoi je suis condamné à rester ici avec ces patients couronnés de feu ; jusqu'à ce que l'œil de l'homme réveillé voie la noirceur de mes actions, et jusqu'à ce que la race humaine entière, instruite par mon exemple, goûtant

un bonheur égal à l'abîme de maux que nous avons creusé, ne forme plus qu'une fraternité, une famille dans l'amour universel. »

Toujours conduite par l'ange, la Vierge aborde au temple de l'avenir; elle refuse d'y entrer pour y lire le livre des Destinées. L'ange alors lui propose de lui faire retrouver dans le passé les objets que son âme voudra revoir. Son premier souhait se réalise : elle se retrouve dans sa petite chaumière, devant le lit de son oncle qui dort et la voit en songe pleine de gloire; elle revoit Madelon dans l'étoile du soir qu'elle habite, rajeunie dans la paix du bonheur, avec Arnaud, son époux retrouvé.

Le paradis de Southey se compose de réminiscences de l'Alhambra et du jardin de l'Eden. L'ange lui retrace l'histoire du mal sur la terre, qui, depuis Caïn, a changé ce monde en un lieu de douleurs et de malédictions; mais pour faire luire à ses yeux le jour de la délivrance finale : l'homme, dans les décrets de la Providence, instruit par l'expérience, renversera à la fin, comme Samson, les idoles de Moloch, les oppresseurs de l'humanité. La tyrannie sera enchaînée, la Pauvreté mourra, et avec elle sa couvée de misères. La Vertu et l'Égalité assureront le règne de l'Amour et la terre sera un nouveau Paradis, où la Sagesse maintiendra l'état de bonheur que troublait l'Ignorance. Enfin, l'ange promet à Jeanne de ne plus la quitter, de l'assister jusque dans son agonie, et lui montre le palais de l'Amour, où habitent la Santé, l'Espérance, la Pitié, la Charité. Le poème finit par un hymne à l'Amour.

Ce que nous avons dit plus haut des circonstances au milieu desquelles ce poème fut composé suffit pour expliquer le retour incessant du poète vers cet idéal de bonheur sans mélange qui attend l'humanité affranchie de la tyrannie et du mal, vers ces rêves de progrès moral et social dont la Révolution française avait allumé la fièvre dans tous les nobles cœurs de la jeunesse d'alors. A coup sûr, l'épopée de Southey, si elle n'est pas un chef-d'œuvre, est au moins un hommage éclatant au génie généreux et humanitaire de la France, personnifiée dans la plus pure et la plus héroïque de ses gloires nationales. Cette fois, la légende anglaise était bien morte, tuée par la poésie.

CHAPITRE VI

LE LIVRE D'OR DE JEANNE D'ARC EN ANGLETERRE
AU XIX^e SIÈCLE

L'opinion populaire en Angleterre n'attendait que le coup de clairon poétique de Southey pour se déclarer en faveur de la Pucelle, flétrir la vieille légende de la Sorcière, et reconnaître en Jeanne d'Arc la sainte et pure héroïne, digne du ciel. Southey, dans une de ses préfaces, raconte comment après la publication de son poème, il fut joué à Londres une pantomime sur le théâtre de Covent-Garden, où Jeanne d'Arc, comme Don Juan, était emportée par des démons et précipitée toute vivante dans l'enfer. Ce dénouement ayant révolté les sentiments de l'auditoire, aux représentations suivantes, on dut introduire un ange chargé de la sauver de l'enfer et de l'arracher aux démons.

Ce verdict de l'instinct populaire effaçait l'ignominieux écriteau et éteignait les flammes du bûcher de Rouen. Jeanne d'Arc ne pouvait plus que monter dans la gloire et l'apothéose.

Tout le XIX^e siècle en Angleterre n'est, sous toutes les formes de la littérature et de l'art, que la glorification de l'antique sorcière, devenue, aux yeux des savants et du peuple, des poètes comme des histo-

riens, des penseurs comme des rieurs, le type le plus pur, le plus surhumain de tout ce qu'il y a de plus saint dans le dévouement, de plus sublime dans l'héroïsme.

Ici, la critique n'a plus qu'à se taire et à laisser parler sans commentaires les voix éloquentes qui trouvèrent en Angleterre, pour exalter Jeanne d'Arc et son martyre, des accents que pouvait seul inspirer le remords de l'avoir méconnue et traitée en ennemie. C'est en ce sens que de Quincey a pu dire qu'il était réservé aux Anglais de rendre à la Pucelle d'Orléans toute la justice qui lui était due. L'amour pénitent a des larmes de tendresse, des ardeurs de cœur que ne connaît pas l'impeccable fidélité.

Les écrivains mêmes que la tournure de leur esprit ou le caractère du genre adopté par eux semblaient devoir condamner à traiter légèrement ce grand épisode de la Pucelle, sentent, en abordant ce sujet, s'émousser leur verve caustique et fléchir leur ironie, pour rendre à la sainte héroïne un hommage d'autant plus flatteur qu'il a l'air moins sérieux et moins apprêté dans la forme. Nous en rencontrerons plusieurs exemples. *La Pucelle* de Voltaire n'a point fait de disciples en Angleterre, quoiqu'elle ait été deux fois traduite en anglais, une fois par lord Charleville¹, une autre fois par W. H. Ireland². Mais la traduction du premier n'a été tirée qu'à 55 exemplaires; quant au second,

¹ *The Pucelle, or the Maid of Orleans*, a poem in 22 cantos, 2 vol. in-8°.

² *The Maid of Orleans*, translated in verses with notes, by W.-H. Ireland; London, 1822, 2 vol. in-8°.

il a fait amende honorable de la sienne en publiant, tout à la gloire de Jeanne d'Arc, un ouvrage dont nous citons plus loin quelques pages. Sans aller jusqu'à la virgine pudeur de Southey, la plupart des historiens anglais de Jeanne n'ont pas manqué l'occasion de flétrir au passage cette débauche d'esprit indigne de Voltaire ; Wraxall lui-même, dans ses très indiscrets *Mémoires*, n'hésite pas à condamner *la Pucelle*, tout en s'y délectant des portraits satiriques des contemporains de Voltaire qu'il y découvre sous les costumes du xv^e siècle : « *La Pucelle* de Voltaire, poème aussi captivant par son esprit que dangereux par ses tendances et ses principes; on y trouve esquissés d'une maîtresse main des portraits historiques contemporains, entre autres l'ignominieuse figure que faisait le *Phénix des Bourbons* au soir de sa vie, entouré de dévotes, de prêtres et de moines,

Hercule en froc, et Priape en soutane. »

Quant au fond même de l'histoire de Jeanne, ce n'est évidemment pas aux Anglais qu'il faut demander les révélations critiques et historiques qui, depuis Lenglet-Dufresnoy¹, ont tenté tant de nobles et savants esprits, jaloux de faire la lumière autour de cette figure à jamais attractive ; comme le dit de

¹ *Histoire de Jeanne d'Arc*, 3 parties en 2 vol., 1753-54. Cette histoire, qui n'est guère qu'une copie incomplète et hâtive de l'histoire manuscrite de Richer, renferme cependant de curieux chapitres où l'auteur réfute avec beaucoup de sens le dernier historien de Jeanne d'Arc en Angleterre, Carte.

Quincey, pour retracer avec quelques détails l'histoire de la Pucelle, il faut être à Paris, et il n'y a plus guère qu'à glaner dans les documents français depuis les admirables travaux de Jules Quicherat. Aussi, sous ce rapport, les Anglais, généralement, se contentent-ils d'être les échos, et, plus rarement, les critiques des travaux français ; et quand ces critiques s'appellent de Quincey, par exemple, ou Carlyle, c'est une bonne fortune pour la France, fussent-ils s'attaquer, comme le premier, à l'admirable étude de Michelet, ou, comme le second, nous jeter à la face, au nom du Russe Souvaroff, cette haineuse brutalité que « nous ne sommes pas dignes de la noble vierge ».

Hélas ! non, nous n'en sommes pas dignes ! Et quel peuple, demanderons-nous, en serait digne ? Est-ce à l'Angleterre à nous jeter la pierre ? Et, à y regarder de plus près, l'Angleterre elle-même n'a-t-elle pas gagné autant que nous à ce sacrifice dont elle partage avec nous l'odieux et la honte ? Une Anglaise, Mrs Charles, a dit à ce sujet le vrai mot profond et réconciliateur, en intitulant son livre sur Jeanne d'Arc :

JEANNE LA PUCELLE

LIBÉRATRICE DE L'ANGLETERRE ET DE LA FRANCE

¹ *Joan the Maid, deliverer of England and France*, 1879. Voir plus loin p. 361.

NATHANIEL WILLIAM WRAXALL¹

Sans doute le peintre semble avoir fait un portrait flatteur et avoir voulu prêter à son héroïne des charmes imaginaires. Sa figure, quoique allongée, est d'une grande beauté, relevée par une expression d'intelligence et de grandeur rarement unies. Sa chevelure tombe négligemment sur ses épaules, et elle porte sur sa tête un bonnet orné de perles et ombragé de plumes blanches, attaché sous son cou par une bride. Autour de son cou est un petit collier, et plus bas, sur sa poitrine, un autre plus grand composé de petits anneaux ; son habit, qui est un habit de femme, est difficile à décrire exactement. Il serre le corps et est coupé ou tailladé aux bras et aux coudes. Autour de sa taille est une ceinture brodée, et sa main droite tient l'épée avec laquelle elle chassa les ennemis de son roi et de son pays. Je ne suis point surpris du

¹ Wraxall, l'indiscret et malin auteur des *Historical Memoirs of my own time*, 1772-1784 (1815, 2 v. in-8°), visitant Orléans dans un de ses séjours en France (1775-76) y vit, à l'hôtel de ville, le fameux portrait de Jeanne d'Arc, considéré comme le plus ancien et le meilleur portrait existant, quoiqu'il ne soit pas antérieur à l'année 1581. Il l'étudia avec une vive sympathie, et en fit la description que nous traduisons. Son jugement sur Jeanne résume bien, y compris le coup de patte à l'adresse de l'Eglise et du culte catholique, l'impression générale qui ressort des histoires anglaises du xviii^e siècle, dont Hume est le coryphée. Wraxall a écrit aussi une *Histoire de France*, de Henri III à la mort de Louis XIV (1795, 3 v. in-4°), complément des histoires de De Thou et de Davila.

vif et enthousiaste attachement que les Français entretiennent toujours pour sa mémoire. Les circonstances critiques et désespérées où elle apparut, son sexe, sa jeunesse, l'obscurité même de sa naissance, le succès sans égal qui couronna ses entreprises, la cruelle et détestable sentence qui la condamna à mort, la teinte merveilleuse répandue sur toute son histoire, accrue encore et fortifiée par le respect que le temps assure à tout grand événement ; toutes ces causes réunies ont concouru à l'élever au-dessus de l'humanité mortelle. Rome et Athènes l'auraient sans doute mise au nombre de leurs divinités tutélaires et auraient élevé des temples en son honneur ; je ne puis m'empêcher d'être étonné qu'au milieu d'un nombre presque infini de saints modernes qui encombrant et déparent leurs églises, aucun autel n'ait été encore dédié à la Pucelle d'Orléans.

G. COURTNEY LYTTLETON ⁴

(1803)

Il n'y avait aucune raison pour que Jeanne ne fût pas regardée comme prisonnière de guerre, et n'eût pas tous les titres aux courtoisies et aux bons traitements dont les nations civilisées usent à l'égard de

⁴ *The history of England*, 1803, 3 vol. in-4°. Cet historien, dans son récit de la vie de la Pucelle, suit généralement celui de Hume, et s'autorise dans son appréciation de l'opinion soutenue dans son Histoire par le D^r Coote : *History of England to 1783*. (1791, 9 v. in-8°.)

(Voir t. II, p. 40 et 41.)

leurs ennemis en cette occasion. Elle n'avait jamais, dans sa carrière militaire, par aucun acte de trahison ou de cruauté, mérité ce traitement ; aucun crime civil n'entachait sa vie ; elle avait toujours rigidement observé les vertus et le décorum même de son sexe ; quelque extraordinaires que parussent son appareil guerrier et sa conduite aux armées et sur les champs de bataille, elle avait rendu à son prince un service assez signalé pour compenser largement cette irrégularité ; et elle devait être plutôt, sous ce rapport, un objet d'estime et d'admiration. Voilà pourquoi il parut nécessaire au duc de Bedford d'intéresser la religion à sa persécution, et de couvrir sous ce manteau sa violation de la justice et de l'humanité...

La Pucelle d'Orléans, par ses services rendus à son pays, mérite les éloges de toute âme patriotique. Son courage fut admiré de ses ennemis les plus acharnés ; et quoiqu'elle sa réputation de chasteté ait été attaquée par la calomnie, il n'y a jamais eu aucun fondement réel à ces soupçons auxquels sont généralement exposées les femmes qui poursuivent la profession des armes. Son exécution sera toujours la principale tache du caractère du duc de Bedford qui, dans son traitement de l'illustre amazone, souffrit que la fureur de la vengeance ou l'absurdité de la superstition fissent taire sa clémence ordinaire.

Cette admirable héroïne, à qui la superstition plus généreuse des anciens eût élevé des autels, fut, sous prétexte d'hérésie et de magie, livrée toute vivante aux flammes, expia par ce terrible châtement les services signalés qu'elle avait rendus à son prince et à son

pays. La Pucelle d'Orléans mourut sacrifiée à la politique barbare ou au bigotisme superstitieux de l'Angleterre, après avoir accompli, en défendant la liberté et l'indépendance de son pays, ces nobles exploits, qui doivent la recommander hautement à l'estime et à l'admiration de toute âme humaine et généreuse.

GEORGE ANN GRAVE ¹

(1812)

Le procès de la Pucelle ne fut qu'une tragique

¹ *Memoirs of Joan d'Arc or du Lys*, chiefly from the french of the Abbé Lenglet du Fresnoy, 1812. Avec cette épigraphe en vers signée Pitt :

« Non, pas même dans la mort la Divinité ne voudra renier
Sa Vierge favorisée, mais elle la couronnera d'une immortelle renommée !
Ton éloge se répandra à travers les nations,
Et ta mort sera justement vengée ! »

Cet ouvrage, emprunté surtout à l'Histoire de l'Abbé Lenglet du Fresnoy, fut inspiré à son auteur par un sentiment patriotique hostile à la France. Il n'a pas trouvé de meilleur moyen de réveiller le patriotisme des Anglais contre la France de Napoléon, que de leur rappeler ce que Jeanne d'Arc a fait pour la France du xv^e siècle, envahie par l'Angleterre.

« La France, dit-il, ne se glorifie plus dans l'aveu de son impiété. Cependant, sans égard pour l'ami ou l'ennemi, elle ambitionne l'empire du monde, et nous voyons maintenant deux nations civilisées combattre pour l'existence, — quelque chose de semblable à l'envahissement étranger du xv^e siècle. Il ne sera donc pas inopportun de montrer comment un royaume, presque réduit au dernier soupir, peut être ressuscité par des circonstances imprévues, et que, dans une juste cause, espérer jusqu'à la fin n'est pas une moindre ressource que la résignation, quand l'espérance est engloutie dans la certitude. »

conspiration, une moquerie solennelle de la justice, uniquement inspirée par la défiance de toute honnêteté et de tout honneur, qui jeta sur la vertu l'opprobre du crime, laissant aux âges à venir une des plus lamentables preuves de la perversion dont l'humanité est capable, quand elle est aveuglée par la bigoterie, la vengeance et le préjugé.

Voyons si l'épithète de grande peut s'appliquer à la Pucelle. Si elle n'a pas régné, elle a sauvé un royaume ; dans sa brève existence se réunissent les principales vicissitudes de la vie : obscurité, prospérité, adversité. Richement douée des qualités morales qui semblent les plus opposées par leur nature, et qui, par conséquent, se trouvent très rarement unies, chaque pas qu'elle fit la rapprocha de la perfection. Etrangère à toute passion égoïste, au zénith de la faveur, elle ne sollicita jamais que pour les autres, ne demandant pour elle-même d'autre récompense que d'être renvoyée à la maison paternelle qu'elle ne devait jamais revoir. Ce désir si naturel et si louable, elle l'étouffa pour se consacrer au service de son pays, se contentant de rester une victime volontaire ; quelque contraires que lui fussent les chances de la guerre, il y avait toute raison de craindre la mort qui l'attendait ; avec cette sagacité mélancolique qui accompagne souvent le génie, elle la prédit souvent ; mais elle n'en continua pas moins de poursuivre, ferme et inébranlable, le fantôme de la destinée.

C'était un excès de philanthropie qui foulait ainsi aux pieds les sentiments personnels. Son cœur était le sanctuaire d'une exquise sensibilité, quoique doué

d'une valeur qui n'a jamais été surpassée. Cette même femme qui, partout, cherchait les envahisseurs, qui, la première, escaladait leurs remparts, semant la mort et la destruction de son bras vengeur, pleurait sur l'âme de ses ennemis, les protégeait quand ils étaient sans défense, et embellissait la victoire des attributs bénis de la miséricorde, ange destructeur assistant aux massacres de la fatalité ; — aucune souffrance personnelle ne put tuer ou diminuer en elle la bienveillance et la pitié.

En Jeanne aussi s'unissaient heureusement l'humilité et la grandeur, la loyauté et le patriotisme. Quoique étrangement transportée d'une chaumière à la cour, avec toutes les séductions d'une jeunesse florissante, le point de mire de toute l'Europe, élevée au niveau de la noblesse, aucune affectation basse, aucune pensée de vaine gloire ne ternit les honneurs, noblement gagnés, qu'elle portait aussi aisément que s'ils étaient un droit de sa naissance. Comme amie de son roi, elle fut zélée, circonspecte, profondément respectueuse, et cependant prompte à exprimer avec énergie les dictées de son esprit ; sourde à la voix de la flatterie, incapable de la payer, et répugnant à la recevoir. Comme amie de ses compatriotes, elle était active, vigilante, conciliante et pleine d'autorité ; sous les armes, leur camarade aussi bien que leur chef, partageant et aimant leurs fatigues, les animant de la voix, du geste et de l'exemple, aux plus hautes entreprises ; répandant son sang sans émotion, elle ne pouvait voir couler le leur sans une profonde sympathie ; rien de ce qui les concernait ne lui était in-

différent ; à leurs cris de gratitude, à leurs marques spontanées d'affection, elle ne savait répondre que par des larmes de tendresse, tandis que les plus flatteurs panégyriques ne rencontraient de sa part qu'indifférence et reproches. Dévouée à son roi et à son pays, elle persévéra, à travers les résistances et le mépris, à sacrifier aise, confort, existence sur l'autel brisé du salut national, oubliant tout ce qui lui était le plus cher pour des scènes de carnage et de malheur !

Il restait une dernière épreuve pour prouver qu'aucun changement ne pouvait ternir une réputation, où la chasteté, la tempérance et la prudence étaient les compagnes assidues de la force. Voyez-la alors, au pouvoir d'ennemis impitoyables, privée de toute jouissance terrestre, en proie à l'incertitude, harassée par de fastidieux examens, menacée de la torture, ayant devant elle la triste perspective d'un long emprisonnement ou d'une mort ignominieuse, et comme si ce n'était pas assez de ses barbares ennemis, buvant jusqu'à la lie le calice de l'ingratitude et de l'oubli, — nous pouvons à peine qualifier un tel héroïsme, à moins de lui appliquer ces paroles d'un écrivain moderne : « Je la vis bien haut au-dessus de l'horizon, ornant et embellissant la sphère où elle entraît, étincelante comme l'étoile du matin, pleine de vie, de splendeur et de joie... Oh ! quelle révolution ! Et quel cœur faut-il avoir pour contempler sans émotion cette élévation et cette chute !... »

A la vue de cette jeune femme si cruellement affligée,

chargée de pesantes chaînes, affaiblie par la maladie, debout devant ses coupables juges, sans un avocat, sans un ami, on chercherait en vain cet être redouté, qui fut un jour la verge de l'oppression et la libératrice des opprimés, si son âme, trop forte pour sa chétive enveloppe, ne se reconnaissait à un accroissement de sérénité, de discernement, d'intrépidité et de dignité. L'imagination, guidée par la vérité, ne voit plus la forme flétrie entravée par les fers, mais enchaînée dans ses propres lauriers ; non plus couronnée de la guirlande d'épines, mais d'une auréole de rayons resplendissants, jusqu'à ce que l'admiration l'emporte sur la pitié.

Cette héroïne est si unique dans l'histoire, elle réunit des vertus si opposées, une telle force d'intelligence naturelle avec une ardente piété, que nous regrettons presque, comme Hume le fait pour Alfred, l'absence de ces traits particuliers, qui, même chez les saints et chez les prophètes, trahissent l'humaine fragilité ; et nous le regrettons d'autant plus que ces taches contribuent à donner de la vie à un portrait aux yeux de ceux qui sont tout prêts à ajouter foi aux plus monstrueuses représentations de la dépravation, tout en les refusant aux plus adorables images de la vertu. Comme si, lorsque l'histoire mentionne un caractère remarquable par sa beauté, un homme ou une femme doués de toutes les vertus qui embellissent l'humanité, cela laissait présumer qu'ils étaient infaillibles, ou tout au moins affranchis de la préméditation et de l'habitude de la faute.

Et pour prouver que je n'ai pas décrit des per-

fections imaginaires, citons quelques témoignages.

(Viennent alors les témoignages de Henri de Gorcum, de l'auteur de la *Sibylla Francica*, de saint Antonin, d'œnéas Sylvius, de Philippe de Bergame, de James Meyer, de Pontus Heuterus.) De telles autorités suffisent assurément pour justifier le plus haut éloge, pour prouver en toute évidence qu'en vraie sublimité, en génie original, en persévérance intrépide, Jeanne la Pucelle ne le cède à aucun héros dont fassent mention les annales des temps.

Tout généreux esprit, aimant à contempler le mérite où il se trouve, à rendre justice quelque tard que ce soit, sans que son hommage soit enchaîné par l'esprit de parti, de secte ou de nation, ni par aucune inimitié privée ou nationale, ne dédaignera, dans les pages qui précèdent, un tribut sincère, quoique imparfait, à la mémoire d'une femme qui, avec une piété vraiment fidèle, but le poison des blessures de son pays et en fut le martyr ! Les mérites et les gloires de Jeanne, quelque extraordinaires qu'ils soient, ne sont ni miraculeux ni surnaturels ; ils peuvent se résumer dans ce simple fait : qu'elle n'a jamais rien promis, qu'elle n'ait réellement exécuté.

THOMAS DIBDIN ¹

(1813)

Alors, un secours prodigieux vint à Charles VII :

¹ *A metrical History of England*, 1813, 2 v. in-8°. Thomas Dibdin (1771-1841), l'auteur comique, acteur et chansonnier popu-

d'obscurs champs s'élançait une simple villageoise, une bergère...

Vous pouvez lire son histoire merveilleusement racontée dans la *Joan of Arc* de Southey, si merveilleusement en vérité (que le Diable de l'Envie l'emporte !) que je m'effraie de l'esquisser à mon tour.

Pauvre Jeanne, qui ne savait pas lire (ô dépit du dépit !) a maintenant un historien qui ne sait pas écrire ; elle doit être prise en pitié ; mais, si je ne me trompe, j'y perds encore plus qu'elle. Eh bien, quoi qu'il en soit, que j'y gagne ou que j'y perde, je veux dire son histoire, et la dire à ma fantaisie.

.....

Pourquoi la diffamer ici ? Qui dit ces choses contre la Vierge ? Des ennemis, j'ose vous l'assurer, et elle n'est pas, que je sache, un sujet à juger devant un jury anglais.

Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, les Bretons trépignaient de marcher contre les hommes de France — ils pouvaient les tuer et les manger ; et, cependant, ils en arrivèrent, je ne saurais dire comment, à se laisser battre par une jeune fille française.

Jeanne, née de parents pauvres, n'avait ni ins-

laire, qu'il ne faut pas confondre avec le fameux biographe Thomas Frognall Dibdin, se proposa, dans cette histoire en vers, de résumer sous une forme comique les principaux traits de l'histoire d'Angleterre depuis Jules César jusqu'en 1812. Ouvrage complètement oublié. Quoiqu'il ait intitulé son chapitre sur Jeanne d'Arc : *A Tragedye full of Merrie Conceites*, et qu'il ait essayé de traiter légèrement le sujet, il sent le besoin de s'en excuser et ne peut s'empêcher de rendre à l'héroïne un sérieux hommage.

truction, ni nom, ni richesses ; et, cependant, à n'en pas douter, elle opéra des prodiges qu'envieraient ceux qui portent culotte.

Elle jura de faire danser les gens de William de la Pole, et de le rosser lui-même comme un sac. De la Pole trouva cela si drôle qu'il en rit, le Suffolk, à s'en briser les côtes. Mais quand elle se mit à bossuer son armure, le général déclara qu'il n'y avait plus de quoi rire, et il ne sut de quels noms baptiser une fille si mal apprise, quand, en dépit de sa large épée, elle le fit prisonnier.

Talbot, Hungerford, Rampstone et Scales, bouillonnant comme les plus chauds gentilshommes de Wales, lorsqu'ils furent pris, jurèrent qu'il était bien absurde de la part des Français d'attribuer la puissance d'un Dieu à l'insolente Jeanne, tandis que les Anglais moins polis déclaraient qu'un pareil traitement ne pouvait venir que du Diable.

Elle reprit des villes, fit de nombreux prisonniers, et, grâce à sa valeur, Charles, semble-t-il, fut couronné à Reims le souverain de la France ; mais bientôt, trahie par sa brillante étoile, la pauvre Jeanne, vaincue par un chevalier bourguignon, fut envoyée dans les fers pour être jugée à Rouen.

Pourrais-je le raconter sans honte ? O infâme marché ! Combien je le hais ! Soldats et nobles, gentilshommes de marque, prélats... L'histoire s'arrête dans ma gorge, l'histoire de cet infâme traquenard ouvert sous les pas de la pauvre fille à qui on fait un crime d'avoir porté une armure !

Honte aux chefs qui purent la maltraiter ainsi !

Honte éternelle à tous ceux (je ne sais de quels noms les appeler) qui condamnèrent aux flammes la vierge intrépide !... Et cet acte inhumain fut-il simplement commis pour la punir d'avoir porté le costume martial ? Non ; ce fut le pur dépit (cela saute aux yeux) de ce que sous ce costume elle les avait battus à plate couture ¹.

¹ Nous rattacherons au jugement de Dibdin celui d'un autre historien burlesque, J. Leech, dans son *Histoire comique de l'Angleterre*, 2 v. in-8°, 1847. Cet auteur est célèbre par ses caricatures dans le *Punch*, son illustration des œuvres d'Albert Smith, son *Histoire comique de Rome*, etc.

Il s'est proposé, dans son *Histoire comique d'Angleterre*, de démolir ce qu'il appelle le roman de l'histoire, et de joindre l'amusement à l'instruction. Jeanne d'Arc ne pouvait échapper à la caricature du joyeux historien ; il faut remarquer cependant qu'il s'amuse moins à ses dépens qu'à ceux de Charles VII et des Anglais eux-mêmes. Il insiste particulièrement sur l'immense panique qui s'empare de l'armée anglaise à l'apparition de la Pucelle. Il peint les sentinelles de nuit, devenues si nerveuses, qu'elles ont peur de leur ombre projetée par la lune, et veulent se sauver, se voyant poursuivies par de hideux spectres noirs sortis de terre. D'autres déclarent que les étoiles sont en désordre et qu'ils ont entendu l'orchestre d'Orion exécuter à minuit un vrai charivari ; d'autres ont vu un cheval galopant le long de la voie lactée, d'où ils concluent que Jeanne d'Arc avait envoyé son coursier à franc étrier entretenir sa blancheur lactée. Il en fait une femme vaniteuse, intraitable d'humeur à laquelle on n'osait résister à cause de son immense popularité parmi les soldats, cherchant à agir sur l'imagination des Anglais, n'ayant rien de féminin, et cependant pleurant comme un enfant la première fois qu'elle est blessée. Charles VII, comme un lâche, est découvert après la bataille de Patay reposant sur ses lauriers, ou plutôt sous ses lauriers, caché dans une haie épaisse d'arbres verts, dont il ne veut sortir qu'après être bien certain du succès de la bataille. Les papillons de l'étendard de la Pucelle n'étaient probablement que des punaises des champs. Elle a fait tant de bruit

SHARON TURNER

(1814-15)

En étudiant l'histoire de la Pucelle d'Orléans, j'ai trouvé que les matériaux employés jusqu'ici n'étaient ni suffisamment authentiques, ni pleinement explicatifs. Il était désirable d'approfondir l'explica-

pour défendre sa réputation que nous pourrions la soupçonner d'incongruité, si tous les historiens ne s'accordaient pas dans une opinion opposée. Il n'y a qu'un trait assez heureux contre Monstrelet. « Le duc Philippe alla la voir dans son logis, en la présence du vieux Monstrelet, qui fut ou si sourd, ou si stupide, ou si foudroyé qu'il ne put rapporter ce qui se passa dans cette entrevue. » Arrivé au procès, il se sent saisi de pitié et d'admiration : « Les plaidoiries furent honteusement compliquées ; mais elle se défendit avec chaleur, et à l'occasion confondit les docteurs qui, dans leur lâche scélératesse, essayèrent de prendre avantage de sa malheureuse position..... Le cardinal Beaufort et quelques-uns des évêques qui avaient servi d'instrument dans le meurtre de la Pucelle, ne purent supporter d'être les témoins de son supplice : le remords les rendit lâches, au point de n'avoir pas le courage d'assister à la mise en exécution de leurs sauvages suggestions. Si des hommes au cœur si dur ont pu se sentir impressionnés par le sacrifice qu'ils avaient ordonné, nous pouvons imaginer quelle opinion on dut se former d'eux pour avoir commandé un acte d'atrocité qu'ils n'osaient pas contempler eux-mêmes..... Le duc de Bedford ne vécut pas longtemps après, il mourut d'indigestion, et si nous considérons qu'il avait avalé une énorme quantité de ses propres paroles, le résultat n'est pas merveilleux. On suppose que ses serments s'arrêtèrent dans sa gorge et causèrent sa mort. »

¹ *The history of England during the middle ages*, v. 3, p. 42.
— Sharon Turner (1768-1847), un des premiers représentants de la nouvelle école historique en Angleterre, et celui qui le

tion qu'elle a donnée d'elle-même dans les différents examens qu'elle a subis et les dépositions des nombreux témoins qui furent interrogés à son sujet : ces deux sources d'information curieuse n'avaient été consultées jusqu'ici par aucun historien. M. Lebrun des Charmettes, dans son récent ouvrage¹, a publié toutes ses réponses et a rassemblé la substance de tous les éclaircissements faits sur toutes les parties de sa vie. Cet ouvrage m'a permis de remplir mes propres désirs, de décrire un des plus remarquables phénomènes qui aient jamais paru dans une nation pour accomplir une grande révolution politique.

La Pucelle d'Orléans fut le personnage inattendu qui, alors que tous les autres moyens faisaient défaut et que le désespoir affaiblissait de jour en jour l'esprit de résistance chez les Français, sauva tout à coup la France de son assujétissement prochain à la couronne anglaise. L'accomplissement d'un si grand événement par une des plus pauvres et des plus humbles femmes du peuple, d'une si grande jeunesse (elle n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle fut faite prisonnière) l'a enveloppée d'une apparence de prodige, qui a empêché d'apercevoir distinctement les causes naturelles.

premier remonta aux véritables sources de la période anglo-saxonne. Son *Histoire des Anglo-Saxons*, 1799-1805, 4 v. in-8°, son principal titre comme historien, a mérité cet éloge de Southey : « Autant de renseignements nouveaux n'ont jamais encore été mis sous les yeux du public dans aucune publication historique. » Southey regrettait seulement, en louant la conscience et l'érudition de l'historien, que son style fût quelquefois trop ambitieux. — Il a écrit aussi un poème sur *Richard III*.

¹ *Histoire de Jeanne d'Arc*, 1817, 4 v. in-8°.

Cependant beaucoup doutent si elle n'était pas un agent surnaturel; c'est donc une application raisonnable de notre curiosité, de rechercher les circonstances qui se combinèrent pour produire un phénomène moral si extraordinaire et des résultats si importants...

Une tendre piété étant la plus sublime des émotions que puisse ressentir une créature pour le plus sublime de tous les êtres, ce sentiment tend à produire dans l'individu le plus haut caractère de grandeur et la plus profonde sensibilité dont il soit susceptible. L'histoire a souvent parlé du pouvoir qu'a la piété de produire un héroïsme supérieur à la nature et ressemblant à l'inspiration. C'est à l'effet qu'elle eut sur Jeanne qu'on peut attribuer la plus large part de son succès...

Charles étant à peu près de son âge, cette circonstance ajoutait une certaine tendresse de loyauté qui unissait les émotions de son cœur à la détermination de sa raison et aux visions de son imagination. Les circonstances du temps, celles de sa propre vie, contribuèrent à la faire ce qu'elle devint, et cependant elles eussent en vain agi sur elle, si un génie capable de répondre à leurs exigences n'eût pas animé son âme. Ce fut au mois de mai qui suivit la mort de Henri V et celle de Charles VI (1422) que, selon son propre témoignage, commencèrent ses impressions particulières d'enthousiasme et de délire, sensations internes, percevables pour elle seule, et dont elle seule pouvait rendre compte.

Sa narration devant ses juges s'accordait avec

ses précédentes assertions, et il n'y a aucune raison de douter qu'elle les décrivit avec la pleine sincérité de sa foi entière. Il n'y avait rien, aux jours de sa courte et brillante carrière publique, qui ressemblât à de l'imposture ; nous devons donc, ou bien supposer qu'elle fut endoctrinée par d'autres, ou que sa jeune et enthousiaste imagination, ainsi que les organes dont elle dépendait, avaient été affectés par des émotions qui produisaient ces hallucinations prolongées qui, favorisées par le tendre abandon avec lequel elle s'y livrait, devinrent comme une sorte de dérangement permanent, quoique partiel. Dans cet état, les sensations sous l'empire desquelles elle agissait, semblaient lui représenter des réalités visibles et tangibles. C'est à peu près ce qui nous arrive en rêve ou à l'état de veille, quand nous sommes affectés de certains malaises temporaires. Ce qui était particulier à la Pucelle, c'est que les imaginations illusoires l'impressionnaient durant le jour, quand toutes ses facultés étaient dans l'exercice régulier de l'état de veille ; et ainsi une espèce de délire prolongé ne l'abandonna pas jusqu'à sa mort, bien que la vigueur et la santé de sa constitution et de sa jeunesse en aient, jusqu'à un certain point, empêché les effets. Peut-être, si elle avait vécu plus longtemps, cette maladie mentale se serait-elle développée et serait-elle devenue plus apparente. Mais comme elle est morte avant que cet effet se produisit, elle a donné lieu sans le vouloir à cette question : si elle n'était pas inspirée par quelque influence surhumaine, céleste dans l'opinion de ses amis, et très clairement diabolique, dans la

conviction de Bedford et de son armée, ainsi que du vindicatif Bourgoigne ¹.

VERS ÉCRITS EN 1793

EN VUE DE LA PLACE OU A SOUFFERT LA PUCELLE D'ORLÉANS ²

(1818)

C'est là qu'ils t'ont exposée nue ; c'est là que, martyr, les flammes t'ont enveloppée, ô toi, sainte héroïne ! C'est là que les anges ont agité leurs rameaux de palmes auteur de ton front, ô toi, sereine patiente !

Ce ne fut pas une fable, ce rayon de gloire qui fit ta force, c'était l'étincelle sacrée d'Horeb ¹. Le Christ fit étinceler ta bannière, le Christ illuminera tes douleurs.

Avec une céleste et tendre pitié, Marie te montre ses terribles yeux de vierge ; ton Dieu vient à ton secours, ses ministres bénis t'attendent pour te porter aux cieux.

¹ Cet essai d'explication de Jeanne d'Arc par l'hallucination naturelle de la piété, nous a paru ce qu'il y a de plus curieux dans les pages consacrées par Turner à notre héroïne. Dans son récit, il ne fait du reste que suivre pas à pas Lebrun des Charmettes, et rapporte avec complaisance tous les témoignages qui attestent les vertus religieuses et morales de la Pucelle. — Michelet lui fait le reproche, ainsi qu'à Lingard, d'avoir supprimé dans le récit des épreuves de la prison des détails essentiels, et d'avoir ainsi dissimulé la cause (une tentative de viol) qui obligea la Pucelle à reprendre l'habit d'homme. (Michelet, *Jeanne d'Arc*, p. 138.)

² Traduction de l'allemand : *Blackwood's Magazine*, janvier 1818, tome II, p. 425.

Je vois que tu ne maudis pas l'ingratitude de l'homme. Aucun anathème ne sort de ta bouche, ta face est douce, belle vierge, quoiqu'ils t'aient trahie, ceux que tu as délivrés.

Tes concitoyens t'ont trahie ; tes amis ont fait de toi une victime ; et tes lâches ennemis accumulent mensonges et insultes sur toi. Ils tremblaient autrefois devant toi, quand ta plume blanche apparaissait à leurs yeux.

Je vois la Vierge sans tache ; la fière rougeur de sa joue, longtemps flétrie, se réveille ! C'est la pudeur virginale. Les rudes mains du bourreau découvrent son sein aux regards insolents de ceux qui redoutaient son nom.

Ce ne fut qu'un moment de fièvre, la voilà plus pâle que jamais, qui prie avec calme sous leurs regards : « Dieu, pardonne à ces rudes soldats, qui me regardent avec des yeux durs et cruels. Ils ne savent ce qu'ils font.

« Seigneur Jésus, pour ton amour, je baise... Je baise l'échafaud ; reçois mon âme en pitié. » — Aussitôt les flammes s'élancent, leur lueur sanglante se projette sur toute la coupable cité.

Je ne vois plus le bras brandissant une arme innocente, la bannière, et non l'épée. Je ne vois plus la poitrine de neige, que jamais ne fit battre l'amour, excepté l'amour de son Sauveur.

Les vents dispersent ses cendres ; aucune larme ne lave le noir pavé où a coulé le sang martyr ; désormais orgueil et honneur n'ont plus brillé sur cette terre de malédiction et de péché.

Mais hélas ! son sol n'enfante plus que raillerie et blasphème. Oh ! quel cœur d'homme peut entendre ses bardes se raillant de toi, ô vierge inspirée, ô toi, sainte et douce Jeanne !

O génération sans cœur ! Nation fausse, rieuse et sans foi ! Pour toi l'étoile de la vérité s'obscurcit, et la chevalerie est une étrangère ! Que Dieu t'envoie un vengeur, Jeanne, Pucelle d'Arc ¹ !

¹ Le *Blackwood's Magazine* revient à plusieurs reprises sur ce sujet de Jeanne d'Arc, en particulier dans un article remarquable de février 1840, intitulé *Hints on History*. Voici la conclusion du passage consacré à la Pucelle :

« Le caractère et la carrière de la Pucelle n'éclairent-ils pas d'une vive lumière l'esprit des temps où elle vécut ? L'ensemble des qualités qu'elle présente à nos yeux est en lui-même extrêmement curieux ; mais il y a quelque chose de plus curieux encore dans le caractère, les notions et les tendances d'une époque, qui permit à un tel personnage de s'élever au premier rang de la vie publique, de se mettre à l'avant-garde des armées, à la tête des conseils. Dans l'âme de la Vierge éclatent le plus noble héroïsme, un courage indomptable, une ardeur et une persévérance bien faites pour mener à bonne fin de grandes entreprises ; et tout cela animé, inspiré par des rêves, des imaginations et de fantastiques illusions. Chose étrange qu'un si réel courage ait été guidé par des visions si frêles ! Chose étrange que l'imagination d'une fille rêveuse et solitaire ne l'ait point abandonnée à son entrée sur la scène palpable de l'action militaire ! Mais chose plus étrange encore que cet enfant de la solitude ait trouvé dans le monde vivant un théâtre pour la réalisation de ses espérances visionnaires ! Mais le monde extérieur était aussi fantastique que le monde intérieur. La villageoise de Domrémy, sans abandonner ses rêves, conduit à la conquête les armées de la France.

« Son pouvoir surnaturel est accepté sans conteste par ses amis comme par ses ennemis ; mais, hélas ! avec quelle différence de succès ! Elle met de ses propres mains la couronne sur le front de son monarque, et cette admirable héroïne meurt brûlée sur l'échafaud comme une sorcière pestiférée ! »

LINGARD¹

(1819)

La merveilleuse révolution que Jeanne d'Arc accomplit par des moyens en apparence surnaturels nous justifiera dans la tâche que nous entreprenons de suivre l'origine et les progrès de l'enthousiasme qui, tout en l'abusant, fortifia néanmoins et éleva l'âme de cette intéressante jeune fille. — Ses habitudes d'enfance servirent à imprimer à son esprit le caractère crédule et romanesque qu'elle déploya plus tard. Enfant, elle aimait la solitude ; tout ce qui l'intéressait devenait pour elle le sujet de longues et sérieuses pensées ; et dans ses rêves du jour, la jeune enthous-

¹ *The History of England from the first Invasion by the Romans to the accession of William and Mary in 1688 (1819-1830)*, 8 v. in-4°. Cette histoire a été traduite en français par le chevalier de Roujoux et Amédée Pichot, 1825-'31, 14 v. in-8°.

Lingard emprunte le fond de sa narration aux réponses de la Pucelle et aux dépositions des témoins, telles qu'elles sont dans Lebrun des Charmettes et dans les *Mémoires* de Petitot. On l'a accusé, comme prêtre et écrivain catholique, de passion et de partialité : cette partialité, du moins, n'apparaît pas dans son récit de la vie de Jeanne d'Arc, comme le témoigne le fragment que nous avons cité. Il reste bien Anglais tout en se montrant catholique ; c'est ainsi qu'il justifie les Anglais du reproche de cruauté à l'égard d'une prisonnière de guerre ; il invoque en leur faveur l'esprit même du droit de guerre, qui laissait le prisonnier à la merci du vainqueur, et la conduite de la Pucelle elle-même exerçant ce droit dans toute sa rigueur sur le fameux Franquet : « Si ses ennemis, dit-il, l'eussent traitée de la même manière, ses partisans auraient pu déplorer sa destinée, mais non les accuser d'injustice. »

siaste apprenait à revêtir de formes visibles les créations de sa propre imagination...

Il apparut en elle quelque chose de plus qu'humain; c'était un chevalier descendu du ciel pour le salut de la France...

Si les allégations de la Pucelle avaient été un artifice politique inventé pour relever l'esprit découragé de ses troupes, Charles aurait profité de ce moment (l'apparition de Jeanne à Chinon) pour les mener à l'ennemi. D'autres circonstances encore démontrent l'impossibilité de cet artifice : les divergences d'opinions qui partagent le conseil, l'examen de la Pucelle par les théologiens de Poitiers, les indécisions du roi qui retient son impétuosité et attend froidement l'effet de sa présence sur les Anglais ainsi que sur ses propres sujets.

W. H. IRELAND⁴

(1824)

Le châtement infligé à Jeanne fut un outrage à la religion, à la vertu, à l'humanité, au droit des nations, qui, même à cette sombre époque, considéraient comme sacrée la personne des guerriers pris

⁴ *Memoirs of Jeanne d'Arc, with the history of her times*, 2 v. in-8°, 1824. Cette histoire n'est qu'une compilation des historiens français de la Pucelle, Luchet, Lenglet du Fresnoy, Laverdy, et surtout de Chaussard : *Jeanne d'Arc, recueil historique et complet*, 2 v. in-8°, 1806, qui n'est lui-même qu'un abrégé du *Mémoire* de Laverdy. Ireland a inséré dans son récit une traduction du *Journal du Siège d'Orléans*, accompagnée de

les armes à la main. Mais qu'entreprit Charles VII pour arracher des mains de ses ennemis l'héroïne qui avait sauvé sa couronne et son royaume, ou pour venger sa cruelle mort? L'histoire est muette à ce sujet. On a vraiment quelque peine à supposer que l'indolence du monarque ou la jalousie des grands aient été la cause du total abandon de Jeanne, à partir du moment où elle fut prise devant Compiègne. En vain quelques écrivains, M. Laverdy entre autres, ont cherché à produire, comme palliatif de la conduite du roi et de son gouvernement, les coutumes et les préjugés du temps; le jugement de la postérité a décidément prévalu. Le cruel traitement infligé à Jeanne sera toujours considéré comme une tache indélébile à la mémoire du prince dont ses exploits ont illustré le règne et qui doit, à elle seule, le titre de Charles le Victorieux.

On peut trouver dans cet abandon même une preuve de plus de la bonne foi entière de la Pucelle.

Si elle avait été soudoyée par la cour pour remplir le rôle qu'elle a joué, n'aurait-on pas employé tous les moyens pour la sauver? N'y aurait-il pas eu lieu de craindre que, soit par un légitime ressentiment de se voir trahie, soit dans l'espoir d'échapper au bûcher, elle ne se fût démasquée, et eût tout fait transpirer? Et combien un tel aveu eût-il été avan-

nombreuses notes, dont quelques-unes sont assez curieuses, une entre autres sur les mystères représentés en France au xv^e siècle. — Nous ne savons si cet ouvrage a été très répandu en Angleterre, mais il était bien fait pour y déraciner ce qu'il pouvait encore y rester de préjugés nationaux ou religieux contre la Pucelle.

tageux aux Anglais ! Au contraire tous les documents montrent qu'elle ne varia pas dans l'éloge du roi. Les Anglais en réalité ne tirèrent aucun bénéfice de la mort de la Pucelle ; irrévocablement battus devant Orléans, ils restèrent tout à fait découragés par le couronnement du roi à Reims ; les Français ne cessèrent dès lors de marcher dans la voie victorieuse que leur avaient ouverte les exploits de la brave Pucelle de Domrémy.

RÉFUTATION

DES GRIEFS ALLÉGUÉS CONTRE JEANNE D'ARC AU COURS DE SON PROCÈS
ET RÉSUMÉS EN DOUZE ARTICLES PAR LES DOCTEURS DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS ¹.

1^{er} GRIEF. — Ses visions et apparitions.

RÉPONSE. — Nous ne voulons pas soutenir que Jeanne ait été honorée de révélations célestes ; mais ce fut le dernier degré de l'absurdité et de la barbarie de la condamner au feu pour celles dont elle prétendait avoir été témoin. Ces révélations ne diffèrent en rien de celles qu'ont décrites tous ceux qui s'en sont prétendus honorés. Saint Ignace vit une croix ; saint Dominique vit la sainte Vierge lui présentant un scapulaire ; sainte Thérèse entendit les voix d'un chœur d'anges ; Jeanne vit saint Michel et entendit converser sainte Catherine et sainte Marguerite. Nous n'avons, il est vrai, d'autre preuve du fait que sa

¹ Voir Quicherat : *Procès de condamnation*, p. 414.

propre déclaration ; mais quelle autre preuve avons-nous des révélations de saint Ignace ou de saint Dominique ?

Quant au but des révélations, faire lever un siège d'où dépendaient la gloire et presque le salut de son pays, rendre à son roi légitime sa couronne usurpée, c'était là, incontestablement, une conclusion plus importante que celles où aboutissent ordinairement de semblables révélations.

2^e GRIEF. — Le récit de Jeanne touchant le gage mystérieux (la couronne apportée par un ange) donné au roi n'est qu'un conte mensonger, attentatoire à la dignité de la sainte Eglise.

RÉPONSE. — Ce second article, il faut l'avouer, contient une absurdité et une contradiction. Mais fallait-il qu'une femme expirât dans les tourments pour des absurdités et des contradictions ? La dignité de l'Eglise ne saurait être compromise par les extravagantes rêveries d'une visionnaire. Mais supposons qu'elle ait attenté à la dignité de l'Eglise, était-ce une raison de la faire brûler ? La nonne espagnole qui écrivit la vie de la sainte Vierge depuis l'heure de sa conception, qui eut lieu, affirme-t-elle, un dimanche, fut-elle conduite à l'échafaud ? Antoinette Bourignon fut-elle livrée aux flammes, après avoir gravement affirmé qu'avant la chute Adam possédait les deux sexes, qu'il avait à une partie de son corps, que nous ne nommerons pas, un nez semblable à celui que nous portons à notre visage, qui était une source d'odeurs et de parfums délicieux !...

3^e GRIEF. — Jeanne a erré dans la foi, en préten-

dant croire aussi fermement à l'apparition de saint Michel qu'à Jésus-Christ.

RÉPONSE. — A cette troisième accusation, Jeanne aurait pu répondre que la doctrine de ces êtres célestes n'était point en contradiction avec la foi; et ce qui prouve qu'elle raisonnait ainsi, c'est la ferme persuasion qu'elle avait de converser avec les esprits célestes. Et puisque nous ne connaissons ce que nous croyons que par l'intermédiaire des hommes, et qu'elle croyait être expressément éclairée par des envoyés de Dieu, où pouvait être le mal de croire aussi fermement en saint Gabriel, en sainte Marie que dans la doctrine d'un prêtre de paroisse? On devait lui prouver qu'elle ne devait pas avoir de révélations, au lieu de la blâmer d'avoir ajouté foi à celles qu'elle prétendait avoir eues.

4^e GRIEF. — Jeanne est coupable de superstition et de vaine présomption, pour avoir deviné le passé et prédit l'avenir.

RÉPONSE. — Jeanne fut toujours très heureuse dans ses prédictions, tout ce qu'elle avait annoncé se réalisa dans le cours du siècle. Les cours française et anglaise employaient des hommes et des femmes dont la seule occupation était de révéler aux curieux crédules tous les événements saillants qui avaient marqué dans leur vie. Et cependant ceux-ci ne furent jamais accusés de superstition ni condamnés à mort pour vaine présomption.

5^e GRIEF. — Jeanne est accusée d'avoir porté des vêtements d'homme, d'avoir ainsi transgressé la loi

divine et canonique, et de s'être souillée du péché d'idolâtrie.

RÉPONSE. — Où peut être le lien entre l'habillement et l'hérésie ? En quoi le Tout-Puissant peut-il s'offenser, si un être humain est vêtu ou non ? S'il adopte un jupon ou des culottes courtes ? Quel rapport y a-t-il entre l'idolâtrie et la manière de s'habiller ? Peut-on dire que par là Jeanne ait troublé l'ordre de la société ? Mais le roi et ses confesseurs lui permirent de suivre ce singulier caprice pendant deux ans, et le peuple ne s'en scandalisa pas. On dira peut-être que dans le *Deutéronome* une telle coutume est traitée d'abomination. Selon la loi de Moïse, divers inconvénients pouvaient résulter de cette fantaisie. Dans le même code, c'est un péché détestable de toucher à certains mets ; cependant, selon la nouvelle loi, ces mets sont permis.

6^e GRIEF. — Jeanne est accusée de cruauté meurtrière pour avoir menacé ses ennemis dans ses lettres et écrit « qu'on verrait bien par les coups qui avait raison ».

RÉPONSE. — Il est difficile de décider s'il faut attribuer un pareil grief à l'aveugle superstition du temps ou à la plus outrageuse malice dont l'histoire de l'humanité puisse offrir un exemple.

7^e GRIEF. — Jeanne est accusée d'avoir déserté le toit paternel sans le consentement de ses parents.

RÉPONSE. — Jeanne en cela pouvait avoir eu tort, mais était-ce une raison suffisante pour justifier les tortures de son supplice ?

8^e GRIEF. — Jeanne est accusée d'avoir attenté à

sa propre vie en essayant de se précipiter du haut de la forteresse de Beurevoir.

RÉPONSE. — Jeanne ne se précipita pas du haut de la tour pour se suicider, mais seulement dans le dessein de sauver sa vie. Et cependant les clercs décidèrent que « *dicta fœmina male sentit de libertate humani arbitrii* »¹.

9^e GRIEF. — Son assertion, qu'elle se croyait aussi sûre d'aller en paradis que si elle y était déjà.

RÉPONSE. — Une aussi heureuse conviction serait généralement regardée comme un triomphe de la foi et le plus pur hommage qui puisse être rendu à la divinité.

10^e GRIEF. — Sa présomption, en affirmant que Dieu n'aimait personne plus qu'elle, et en déclarant que les saints conversaient toujours en français et non en anglais, étant les ennemis de l'Angleterre.

RÉPONSE. — C'était là une extravagante folie, mais une folie non moins extravagante était celle des clercs qui lui reprochaient d'avoir imputé aux saints de ne pas aimer les Anglais.

11^e ET 12^e GRIEFS. — Jeanne est accusée de refuser de se soumettre au jugement de l'Eglise.

RÉPONSE. — Dans ce tribunal Jeanne ne voyait qu'un prélat furieux, devenu maître de sa personne pour une somme de 6 000 francs, et une douzaine de prêtres artificieux et fanatiques. Avait-elle donc tort de ne pas reconnaître comme juges des hommes qui

¹ Quicherat : *Procès de condamnation*, I, p. viii., 416 : « Les clercs décidèrent que cette femme pensait mal, au sujet du libre-arbitre. »

cherchaient à se venger sur une ennemie, qui servaient la haine de l'Angleterre, et qui ne parlaient que d'Eglise militante et d'Eglise enseignante ? Jeanne, selon toute apparence, ne comprenait pas ces grands mots.

Il ne faut pas omettre d'observer qu'à cette époque il ne restait à Paris, de l'Université dispersée, qu'un petit nombre de docteurs ignorants et superstitieux, qui durent s'étonner de la haute importance attachée à leurs décisions.

LANDOR (1829)

LA PUCELLE D'ORLÉANS ET AGNÈS SOREL

(DIALOGUE) ¹

AGNÈS. — S'il se pouvait jamais trouver une enfant si belle et si pudique, je vous aurais prise pour une enfant de quinze ans. Réellement et sans flatterie, je vous trouve adorable.

JEANNE. — J'espère que je le serai plus encore.

¹ Ce dialogue fait partie de la quatrième série des *Conversations imaginaires*, l'ouvrage le plus étendu et le plus célèbre de Walter Savage Landor, poète, philosophe, essayiste et critique. Les *Conversations imaginaires* ont éclipsé ses poésies. Après avoir relevé l'anachronisme de cette entrevue entre Jeanne d'Arc et Agnès Sorel, et le langage souvent maniéré et subtil que Landor prête à la Pucelle, on ne peut qu'admirer le mouvement général du dialogue, l'élévation des pensées, la délicatesse du sentiment, l'allure et l'accent poétiques du style. (*Imaginary Conversations*. — *Dialogues of famous women*, tome V des *Œuvres complètes*, p. 220-227.)

AGNÈS. — Non, non ; ne vous attendez pas à vous améliorer, excepté un peu en manières. Les manières sont le fruit, les rougeurs sont la fleur ; celles-ci doivent tomber avant que le fruit ne se forme.

JEANNE. — Avec l'aide de Dieu, je puis être bientôt plus gracieuse aux yeux des hommes.

AGNÈS. — Ha ! Ha ! La piété même a sa vanité. La femme ne peut cesser d'être femme que lorsque les anges l'ont déshabillée en paradis.

JEANNE. — Je serai loin d'être gracieuse, même à mes propres yeux, tant que je n'aurai pas exécuté la volonté de Dieu dans la délivrance de son peuple.

AGNÈS. — N'espérez pas cela.

JEANNE. — La délivrance, quand on ne l'espère jamais, vient rarement. Nous triomphons par l'espérance et la foi.

AGNÈS. — Contentez-vous d'avoir humilié ces orgueilleux insulaires. Oh, que je suis heureuse qu'une simple fille ait fait cela !

JEANNE. — Un enfant de mon âge, plus jeune que moi, châtiât les Philistins et triomphait du géant, leur chef.

AGNÈS. — Mais Talbot est un géant d'une autre sorte, sa volonté est inflexible, son pouvoir irrésistible, son mot de commandement est celui-ci : vaincre.

JEANNE. — On ne l'entendra plus. La tempête de la bataille le noiera dans le sang anglais.

AGNÈS. — Pauvre innocente ! Les Anglais reviendront de leur stupeur et de leur effroi, dès qu'ils ne verront plus en vous une sorcière. L'épée ou la lance

les ont-ils jamais intimidés? N'avez-vous pas entendu parler de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers, où la chevalerie de France fut entièrement défaite par des hommes malades et mourant de faim, un contre cinq? Les Français sont l'aile de l'aigle, les Anglais en sont la serre.

JEANNE. — La serre et l'aile changeront de place.

AGNÈS. — Trop de confiance!

JEANNE. — O Madame, peut-on trop se confier en Dieu?

AGNÈS. — Nous pouvons nous méprendre sur sa direction. Déjà non seulement toute l'armée des Anglais, mais beaucoup de nos plus sages et de nos plus influents hommes d'Eglise croient en conscience que vous agissez sous l'instigation de Satan.

JEANNE. — Quel pays ou quelle créature Satan a-t-il jamais sauvés? Avec quoi m'a-t-il tentée? Avec des reproches, avec le mépris, des veilles pénibles, des nuits sans sommeil, des doutes, des défiances, des dangers, l'absence de tous ceux qui me chérissent, le langage immodeste de la soldatesque, et peut-être une mort prématurée et cruelle.

AGNÈS. — Mais vous n'en avez pas peur.

JEANNE. — Pleine de santé et de force, cependant toujours trop craintive, il y a quelques saisons, je fuyais devant les mugissements d'un jeune taureau venant à ma rencontre; je n'osais affronter le choc d'un chevreau; l'aboiement d'un chien de garde à la porte d'un voisin me rendait aussi pâle que la cendre. Et (honte à moi!) c'est à peine si j'osais baiser l'enfant

qui m'appelait avec la langue brûlante dans l'ardeur d'une fièvre contagieuse.

AGNÈS. — Quoi d'étonnant ? Une créature en proie à la fièvre ! Quelle chose épouvantable !

JEANNE. — Oui, ce serait épouvantable, si ce n'était pas aussi digne de pitié.

AGNÈS. — Et l'avez-vous baisé ? Avez-vous réellement baisé ses lèvres ?

JEANNE. — Je me suis imaginé que la mienne les rafraîchirait un peu.

AGNÈS. — Et se sont-elles rafraîchies ? J'aurais pensé que mes lèvres, en pareil cas, eussent été bien impuissantes.

JEANNE. — Hélas ! Quand je pensais les avoir tout à fait rafraîchies, c'était la mort qui l'avait fait.

AGNÈS. — Ah ! C'est du courage.

JEANNE. — Le courage du sexe faible, inhérent à nous toutes, mais aussi défaillant en moi qu'en toute autre, jusqu'à ce qu'un enfant m'ait appris mon devoir par ses cris. Cependant je n'ai jamais faibli au premier rang de la bataille, quand je dirigeais les nôtres contre des braves. Que Dieu me pardonne si je me trompe ! Mais je crois que son esprit enflammait ma poitrine, fortifiait mon bras et me conduisait à la victoire.

AGNÈS. — Ne parlez pas ainsi, ou bien ils vous brûleront toute vivante, pauvre enfant ! Pourquoi vous agenouiller devant moi ? J'ai sans doute quelque pouvoir, mais dans cette extrémité je vous serais de peu de secours. Le prêtre ne lâche jamais sa victime. — Quoi ! votre figure rayonne d'une joie céleste ; votre

humilité est celle d'un ange aux pieds de Dieu ; je suis indigne d'en être témoin. Levez-vous, Jeanne, levez-vous.

JEANNE. — Le martyr aussi ! La récompense serait trop grande pour une aussi facile et aussi douce obéissance ! La France deviendra équitable et juste ; la France remerciera le Seigneur de sa délivrance.

AGNÈS. — Doux enthousiasme ! Je suis certaine de votre innocence.

JEANNE. — O Madame Agnès !

AGNÈS. — Pourquoi fixer sur moi vos yeux avec tant de pitié ? Pourquoi soupirez-vous, vous que l'image d'une mort imminente a laissée sans trouble, joyeuse, triomphante ? Dites-le-moi, parlez.

JEANNE. — Je le dois. Cela aussi m'est commandé. Vous me croyez innocente ?

AGNÈS. — Oui, sans doute ; pourquoi alors paraître interdite ? Hélas ! Hélas ! pourrais-je en méconnaître la raison ? J'ai parlé d'innocence !... Laissez-moi, laissez-moi. Revenez une autre fois. Suivez votre vocation.

JEANNE. — Agnès Sorel ! Soyez plus qu'innocente, si l'innocence vous est refusée. Au nom du Tout-Puissant, je vous supplie d'implorer sa merci.

AGNÈS. — Je l'implore incessamment, jour et nuit.

JEANNE. — Servez-le de votre mieux, et vos larmes, je vous le promets, seront bientôt moins amères que celles qui coulent sur cette main étincelante de bijoux, et sur la rude main qui a osé la presser.

AGNÈS. — Que puis-je, que puis-je faire ?

JEANNE. — Ramener le roi dans son royaume.

AGNÈS. — Le roi est en France.

JEANNE. — Non, non, non.

AGNÈS. — Sur ma parole d'honneur.

JEANNE. — Et en même temps, ô ciel ! dans la mollesse et l'inertie !

AGNÈS. — Non, en vérité. Il est très occupé à élever et à former deux jeunes faucons. Que ne pouvez-vous seulement les voir, les jeunes mécréants, comme ils osent le mordre, le griffer, le tirailler ! Il ne leur fait pas de mal et ne les gronde pas pour cela ; il a si bon cœur ; il les laisse mordre jusqu'au sang, il est si brave !... Fuir la France ! Qui donc a pu faire courir ce bruit ? N'est-il pas ici ? Il n'a jamais pensé à quitter le pays ; et ses affaires commencent à prospérer de jour en jour depuis la bataille. Ne me croyez-vous pas ? Faut-il en dire davantage ? Il est dans cette maison.

JEANNE. — Alors, il n'est pas en France. En France, tous aiment leur pays. D'autres de nos rois, disent les anciens, ont été captifs, mais moins ignominieusement que lui. Leurs ennemis ont respecté leur malheur et leur honneur.

AGNÈS. — Les Anglais ont toujours été miséricordieux et généreux.

JEANNE. — Et vous, serez-vous moins généreuse, moins miséricordieuse ?

AGNÈS. — Moi ?

JEANNE. — Vous, la bien-aimée de Charles.

AGNÈS. — C'est trop de hardiesse. — Non, non, ne vous retirez pas : votre langage n'est pas téméraire, mais seulement trop plein de reproche. Mais vos ac-

tions vous ont donné de l'autorité. J'ai cependant le droit de vous demander quelle créature sur terre j'ai jamais traitée avec mépris ou cruauté ?

JEANNE. — Votre bien-aimé, votre roi.

AGNÈS. — Jamais. Je lui dois tout ce que j'ai, tout ce que je suis,

JEANNE. — Il n'est que trop vrai. Mais laissez-le en retour vous devoir, dame Agnès, un éternel bonheur, une éternelle gloire. Condescendez à travailler avec l'humble servante du Seigneur à rétablir son trône et à délivrer son peuple.

AGNÈS. — Je ne puis combattre ; j'ai horreur de la guerre.

JEANNE. — Pas plus que moi ; mais les hommes l'aiment.

AGNÈS. — Trop.

JEANNE. — Souvent trop, car souvent injustement. Mais quand la main de Dieu se montre visiblement à l'avant-garde, nous qui sommes appelées, nous devons suivre.

AGNÈS. — Je n'ose pas ; non, je n'ose pas.

JEANNE. — Vous n'osez pas ? Vous qui osez écarter le roi de son devoir !

AGNÈS. — Nous ne devons jamais parler aux princes de leurs devoirs.

JEANNE. — Alors nous devons aussi manquer au nôtre. C'est maintenant le mien ; mais avant tout, c'est le vôtre.

AGNÈS. — Ce serait plutôt celui des savants et des religieux.

JEANNE. — Ces savants et ces religieux sont-ils à la

cour ? Je vous en prie, dites-le-moi ; car s'ils y sont, voyant quel pauvre résultat ils ont obtenu, je pourrai peut-être, quoique à contre-cœur, et d'une façon blâmable, rabattre un peu de mon respect pour la science et chercher la pure religion dans de plus humbles lieux.

AGNÈS. — Ils sont modestes ; et, ordinairement, ils me demandent de quelle manière ils peuvent arriver plus sûrement à plaire à leur maître.

JEANNE. — Ils s'imaginent alors que votre affection est proportionnée au pouvoir que vous avez sur lui. J'ai souvent entendu des gens se plaindre qu'il en va ordinairement tout autrement. Mais des hommes si grands peuvent-ils être aimés ? L'aimez-vous ?... Pourquoi soupirer ainsi ?

AGNÈS. — La vie n'est que soupirs ; et quand les soupirs cessent, elle n'est plus.

JEANNE. — Daignez me répondre, l'aimez-vous réellement ?

AGNÈS. — De toute mon âme, et plus que mon âme.

JEANNE. — Alors sauvez-le, Madame ! Je suis peinée de votre chagrin, quoiqu'il doive être à l'avenir une source de joie pour vous. L'eau la plus pure coule du plus dur rocher. Ni mérite ni sagesse ne viennent sans effort ; la patience, la piété, la science salutaire naissent et mûrissent sous la herse de l'affliction. Pour qu'il y ait du vin ou de l'huile, il faut broyer la grappe et presser l'olive... Je vois que vous formez dans votre cœur la résolution...

AGNÈS. — Mon cœur n'est ouvert qu'à son image.

JEANNE. — Il faut qu'elle en sorte.

AGNÈS. — Hélas ! Hélas ! Le temps relâche les affections de l'homme. Je puis devenir indigne. Dans la fleur la plus suave tout n'est pas parfum, et ce qui n'est pas parfum s'exhale et s'en va quand la fraîcheur est partie. Hélas ! S'il pouvait jamais cesser de m'aimer !...

JEANNE. — Dieu le veuille !

AGNÈS. — Alors, en vérité, Dieu pourrait m'affliger d'un si grave malheur !

JEANNE. — N'y a-t-il donc rien de pire ?

AGNÈS. — Que peut-il y avoir ? O ciel, miséricorde ! miséricorde !

JEANNE. — Songez à la mériter ; une heure suffit.

AGNÈS. — Je suis perdue. Ah ! laissez-moi, laissez-moi !

JEANNE. — Faut-il donc abandonner ceux qui sont perdus ? Sont-ils donc indignes de nos soins ? Souvenez-vous de celui qui est mort pour eux, pour eux seuls.

AGNÈS. — Je suis vaincue. Épargnez-moi ; je voudrais seulement recueillir mes pensées.

JEANNE. — Chassez-les plutôt. De fraîches herbes naissent du sein des herbes flétries. Soyez forte, et si vous aimez, soyez généreuse. Est-il plus glorieux de faire un prisonnier que d'en racheter un ?

AGNÈS. — Il est en danger ? Oh !... vous voyez toutes choses ; est-il en danger ?

JEANNE. — De personne que de vous.

AGNÈS. — Dieu, c'est évident, t'a donné à toi seule

le pouvoir de les relever, lui et la France. Il t'a donné la puissance de la vertu.

JEANNE. — Crois, et prouve que Dieu t'a encore laissé beaucoup de foi.

AGNÈS. — Quand nous avons perdu notre chasteté, nous avons tout perdu, à ses yeux et aux yeux de l'homme. Mais l'homme ne pardonne pas, Dieu est miséricordieux.

JEANNE. — Je suis si ignorante, je ne connais qu'une partie de mes devoirs : cependant je suis impatiente de remplir ceux que mon Créateur m'a enseignés. Il m'enseigne que l'amour divin a moins d'influence sur le cœur que l'amour humain ; il m'enseigne qu'il devrait en avoir davantage ; enfin il me commande de t'annoncer, non sa colère, mais sa volonté.

AGNÈS. — Oh ! Déclare-la, déclare-la. Je crois que sa sainte parole habite en ton sein.

JEANNE. — Encourage le roi à conduire ses vaisseaux à la bataille.

AGNÈS. — Quand la saison sera plus douce.

JEANNE. — Et ordonne lui de te quitter pour jamais.

AGNÈS. — Me quitter ! Une campagne entière ! Un été tout entier ! O douleur !... J'ai cru entendre pour jamais !

JEANNE. — Je le répète.

AGNÈS. — Ton pouvoir est surhumain, le mien non.

JEANNE. — Il doit l'être, tout en se gardant de défier Dieu. Le plus puissant des anges s'en est repenti.

AGNÈS. — Nous n'avons pas fait nos cœurs.

JEANNE. — Mais nous pouvons les amender.

AGNÈS. — Le mien (Dieu le sait) saigne.

JEANNE. — Dis plutôt qu'il rejette la dernière goutte stagnante de son péché rebelle. Des douleurs salutaires peuvent être plus cuisantes que des douleurs mortelles.

AGNÈS. — Lui ordonner de me quitter ! Le vouloir ! Le permettre ! Songer que cela est proche ! Penser que cela peut être jamais ! Allons, allons... Je suis perdue pour l'éternité.

JEANNE. — Et Charles aussi !

AGNÈS. — Chut ! Chut ! Qu'a-t-il fait que n'aient fait aussi les autres ?

JEANNE. — Il a négligé de faire ce que font les autres. Les autres combattent pour leur pays. J'ai toujours pensé qu'il était agréable à la jeunesse et à la beauté de voir celui qu'elles aiment victorieux et applaudi. Deux fois dans ma vie j'ai assisté à des veilles de fête, où l'on combattait pour des prix. Quels prix, je l'ai tout à fait oublié, certainement ce n'était pas des royaumes. Le vainqueur était heureux ; mais il y avait quelqu'un de plus heureux encore. Les filles de village aiment véritablement ; oui, elles aiment aussi la gloire, mais non leur propre gloire. Ce que le cœur le plus tendre aime le mieux, c'est un homme courageux ! La douce voix dit : « Pourquoi es-tu si hasardeux ? » La voix mâle répond : « Pour toi, pour toi. »

AGNÈS. — Mais si les saints du ciel, comme je le crains, sont offensés, il serait présomptueux pour le roi d'exposer sa personne dans une bataille, tant que nous ne les aurons pas apaisés par nos prières.

JEANNE. — Une heure d'oubli de soi-même, une heure de forte résistance aux assauts de la passion, valent mieux qu'une vie de prière.

AGNÈS. — La prière, quand beaucoup d'autres prient avec nous, est toute-puissante. Je veux essayer de lever ce bras qui ne connaît qu'une place pour son repos, je veux fuir cet oreiller non partagé, tout parfumé d'un frais et inextinguible amour.

JEANNE. — Tristes pensées terrestres !

AGNÈS. — Vous les faites tristes, vous ne pouvez les faire terrestres ! Il y a dans l'amour une divinité qui descend d'en haut dans ceux qui peuvent lire dans le cœur et le façonner à leur volonté.

JEANNE. — L'homme a-t-il ce pouvoir ?

AGNÈS. — Heureuse, heureuse fille ! Demander cela et sincèrement !

JEANNE. — Soyez heureuse aussi.

AGNÈS. — Comment ? Comment ?

JEANNE. — En traversant résolûment le malheur. Il le faut.

AGNÈS. — Je me prosternerai sur le pavé, et prierai jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'étoiles dans le ciel. Oh ! je veux ainsi prier, ainsi pleurer.

JEANNE. — Si vous n'empêchez les larmes des autres, en vain vous verserez les vôtres.

AGNÈS. — Encore une fois, que puis-je faire ?

JEANNE. — Si Dieu vous a dit ce que vous deviez faire, il vous a dit aussi ce que vous pouviez.

AGNÈS. — J'y penserai sérieusement.

JEANNE. — Les pensées sérieuses sont repliées, enveloppées, inattendues ; les pensées légères, comme la

poussière, voltigent autour de la chambre. La promesse de penser sérieusement congédie la pensée et ferme la porte sur elle. Adieu ! Dieu ait pitié de vous et vous pardonne ! A cause de vous, la colère du ciel tombera sur le royaume.

AGNÈS. — Prophétesse d'une juste vengeance, révoque cet arrêt ! Je tremble devant ce visage sévèrement radieux. Je me sens naufrager au milieu de ce calme, plus terrible que la tempête. Ne regarde pas dans mon cœur avec ces doux yeux ! Oh ! comme ils me pénètrent ! Ils ne doivent pas voir le péché ; le péché doit les attrister et les chagriner.

JEANNE. — Ne pensez pas à moi ; suivez votre destinée, sauvez la France.

AGNÈS. (Après une longue pause.) — Glorieux privilège ! Divine destinée ! O mon rédempteur, mes crimes sont donc visités ? Viens avec moi, Jeanne bénie ! Viens tout de suite avec moi près du roi, viens vers celui que ta vertu et ta valeur ont sauvé.

JEANNE. — Non, pas maintenant ; jamais avec toi. Je le reverrai vainqueur à Orléans, roi à Reims... Agnès régénérée ! Que ce soit ta gloire, s'il peut y avoir une autre gloire que celle de Dieu !

JEANNE D'ARC ⁴

O Pucelle d'Arc ! Pourquoi n'osé-je pas dire Pucelle d'Orléans ? Là ta gloire rayonna à travers les flammes.

⁴ Ces deux strophes font partie d'un mélange de poésies détachées de Landor, intitulé : *The last fruit of an old tree*. Le

Maudit, trois fois maudit le jour où les langues anglaises purent saluer de leurs moqueries le départ de ton dernier soupir !

Avec les saints et les anges tu es maintenant assise, — et avec les patriotes au grand cœur, armée plus rare encore ! Le front d'un Milton s'incline amoureusement devant le tien, ainsi que plus d'un démon dans les enfers... et Voltaire !

SIR JAMES MACKINTOSH¹

(1830-1840)

Le peuple français était naturellement porté, et avec raison, à attribuer tous ses maux aux conquérants, dont les excès, inévitables en pays étranger, étaient, il faut en convenir, peu propres à leur con-

dernier fruit d'un vieil arbre ; tome VIII des *Œuvres complètes*, p. 203.

Joignons enfin à ces hommages de Landor à la Pucelle ces reproches émus à la France, agenouillée devant Bonaparte. « Ils sont injustes, ceux qui m'accusent d'être injuste envers toi, ô France ! En courage qui se sacrifie, tes hommes ont été sublimes ; tes femmes plus sublimes encore. Mais tu suis le faux honneur, désertant le vrai. Une parole violée emporte plus de honte qu'une épée brisée ; tu le sais, et tu embrasses celui qui t'asservit. Sur sa tombe, que de guirlandes ! Combien en as-tu tressées sur la tombe de Corday, plus noble ? Quel hymne chantes-tu, de prière ou de gloire, à la Vierge devant qui devraient s'incliner toutes les vierges de la terre, celle qui, aux portes d'Orléans, brisa tes chaînes ? (La traduction de ce dernier fragment est empruntée à M. Darmesteter.)

¹ *History of England*, by the right honourable Sir James Mackintosh, 1830-1840, 10 v. in-8°. — Traduites en français sous ce titre : *Histoire générale des Îles Britanniques*, par Sir Walter

cilier la bienveillance. La haine des Anglais se propageait rapidement depuis les classes les plus élevées jusqu'aux plus infimes.

Jeanne d'Arc, fille d'un paysan de Domrémy, en Lorraine, belle, innocente, pieuse, modeste et laborieuse, s'était vouée dès son enfance aux observances les plus sévères et aux contemplations les plus mystiques de la religion, telles qu'elles peuvent plaire à une jeune fille sensible, au milieu d'occupations solitaires, dans un pays de montagnes et de forêts. Les paysans de son village étaient de zélés royalistes. Le village voisin, au contraire, était si attaché aux Bourguignons qu'il régnait entre eux une sorte de guerre civile. Jeanne avait longtemps communiqué à ses parents des avis qu'elle croyait lui venir du ciel, et que ces braves gens et tous leurs voisins ne faisaient pas difficulté d'attribuer à la même source. Plus d'une fois des *voix mystérieuses*, ou, comme elle le disait

Scott, Sir Mackintosh, Sir Thomas Moore, par A.-J.-B. Defauconpret, 1832-1835, 8 v. in-8°.

Lingard avait fait oublier Hume; une histoire résultant de la collaboration d'hommes tels que Walter Scott, Mackintosh et Thomas Moore devait éclipser tout ce qui l'avait précédée. Mackintosh en fut le principal rédacteur. Plus orateur, plus peintre de caractères et plus essayiste qu'historien, son histoire d'Angleterre peut plutôt être appelée une série de discours sur l'histoire qu'une histoire proprement dite. Mais il y a répandu des réflexions profondes et originales, des vues élevées et justes. Il fait ressortir avec force la honteuse fin de cette seconde guerre entreprise par les Plantagenets pour conquérir la France, « guerre commencée par Henri V avec un succès si éclatant que la foule éblouie n'avait point aperçu tout ce qu'elle avait d'injuste et d'impolitique ». Il a surtout mis à profit dans son récit l'histoire de M. de Barante.

quelquefois, *le roi du ciel* lui avaient ordonné d'entreprendre la délivrance de son roi et de son pays, dont les dernières espérances semblaient dépendre de la destinée d'Orléans. La défense désespérée de cette place était le sujet de toutes les conversations, et touchait profondément les cœurs de tous les bons Français. La pauvre vierge de Domrémy réussit à surmonter tous les obstacles qui semblaient s'opposer à ce qu'elle pût jamais faire parvenir le message céleste jusqu'à Charles VII. Elle pénétra jusqu'à lui et en obtint le commandement d'une petite troupe, à la tête de laquelle elle devait se jeter dans Orléans, sans négliger, toutefois, dans le choix de soldats expérimentés pour sa garde et d'habiles officiers pour son conseil, l'emploi de ces précautions humaines que l'on pouvait raisonnablement compter au nombre des conditions du secours surnaturel. Tous avaient également foi en ses pouvoirs miraculeux. Mais ces pouvoirs étaient attribués, par les uns, au Dieu de vérité, par d'autres, au prince des ténèbres. Les théologiens de Charles, à Poitiers, déclarèrent que ses offres n'avaient rien que de légitime ; et, en effet, *l'intervention de la Providence pouvait-elle jamais avoir un plus noble objet que la délivrance de la France par les mains innocentes d'une pieuse et chaste vierge ?*

L'armée anglaise leva le siège d'Orléans le 8 mai 1429, frappée d'une terreur dont les plus braves n'étaient pas exempts, et que les Talbot et les Chandos ressentirent aussi vivement que le dernier soldat de leur armée.

Le 25 mai 1430 elle fut prise par un détachement

de l'armée anglo-bourguignonne devant Compiègne. Quelque peu de garantie qu'eût alors la sûreté des prisonniers, il est certain que la jeune fille fut reçue à quartier par l'officier auquel elle se rendit; et on ne lui reprocha, ni alors ni depuis, aucune violation des lois ou des usages de la guerre, qui pût la soumettre à la juridiction d'un tribunal militaire. Pendant plusieurs mois qu'elle subit à Rouen un emprisonnement rigoureux, ses puissants ennemis cherchèrent à rassembler contre elle de nombreux chefs d'accusation, mais bien vainement, comme on le vit par la suite. Les prélats et les docteurs, créatures de ceux qui l'accusaient, ne purent tirer des rapports de ses plus mortels ennemis d'autres griefs que ceux-ci : d'avoir légèrement et présomptueusement ajouté foi à des révélations ou à des apparitions évidemment émanées du malin esprit; d'avoir blasphémé contre Dieu, en disant qu'il lui avait commandé de porter les habits d'un autre sexe; enfin, puisqu'elle refusait de se soumettre à l'Eglise, d'être hérétique.

Une proclamation contre les déserteurs anglais qui, effrayés de l'héroïsme de la jeune vierge, avaient abandonné leurs drapeaux, révéla le véritable motif de cette inique sentence. Henri lui-même y déclarait que « la mort de lord Salisbury et la levée du siège d'Orléans provenaient en grande partie des soupçons qu'inspirait une élève et un membre de l'esprit malin appelé la Pucelle, qui usait d'enchantement et de sorcellerie ». Il est vrai que ses accusateurs et bien d'autres encore, à cette époque, croyaient à la réalité de la sorcellerie; et la plus grande leçon que nous

donne cet événement, c'est de nous rappeler l'avantage immense que nous ont procuré le progrès des lumières et le jugement d'une critique libre et éclairée, en bannissant ces crimes imaginaires du monde civilisé ! Mais il était impossible à ses accusateurs, quoique assurément la bonne volonté ne leur manquât pas, de produire de ce prétendu délit les preuves qu'eux-mêmes auraient exigées en toute autre occasion. Après l'avoir engagée par fraude et par artifice dans une accusation capitale, ils réussirent, en abusant de l'autorité de la loi, à perdre la libératrice de la France.

JOHN STERLING⁴

(1839)

Bien haut parmi les morts qui donnent une vie meilleure à ceux qui vivent, voyez briller la jeune paysanne dans sa cuirasse sacrée, elle que le Seigneur

⁴ Un des poètes de second ordre les plus remarquables de l'Angleterre au XIX^e siècle. Mort trop jeune (1806-1842), il n'a pas rempli toutes les espérances que faisaient concevoir ses talents. Carlyle, son biographe (*Life of Sterling*, 1851, in-12), dit de lui : « Je n'ai jamais connu d'âme plus parfaitement transparente. » Ses principaux ouvrages publiés sont : *Poems*, 1839, et *Essays and Tales*, édités avec un *Mémoire sur la Vie*, par Julius Charles-Hare, 1848, 2 vol. in-8°.

Nous empruntons à M. Darmesteter la traduction de ce petit poème de Sterling sur Jeanne d'Arc, « le seul poème, au jugement de l'éminent critique, qui mérite un souvenir. Le cœur l'a rendu poète; il a toute l'intensité et tout le calme de foi de son héroïne, et il ne manque à son œuvre que l'étincelle pour en faire une grande chose et digne de rester ».

de la paix et de la guerre envoya, comme sur un char de flamme, loin du bercail paternel. A elle la foi calme et surnaturelle, bravant les regards les plus effrayants de la mort, ô la plus adorable fleur des champs qui ait jamais été écrasée dans la plus orageuse des heures !

Des mains redoutables avaient marqué ton front, et dans les heures solitaires de la prière, dans l'air feuillu de la forêt, des Puissances sans borne, des yeux éternels, de ces regards qui ont donné leur sagesse aux vieux prophètes, ont inspiré ta solitude... Race et pays, la langue de chaque jour, ce qui fait l'homme cher à l'homme, amis et foyer, amour de mère, tombe d'aïeul, meurtre de frère, champs familiers, air natif, voilà les Voix qui te jettent leur cri; les vents répondent en harmonie puissante; les étoiles, la nuit, ne se tairont pas, t'ordonnant à haute voix, de la part de Dieu : Va et délivre ton peuple !

Jamais porte-drapeau de la bataille n'avait porté un front si calme, et c'était toujours le même doux regard qui jadis, quand le soir voilait le ciel, voyait dans les murmures de l'onde les anges hanter l'arbre solitaire.

Comme elle voudrait s'envoler avec eux, s'envoler pour redescendre, et revenue dans la verte Lorraine redevenir petite bergère ! La couronne de Charles est gagnée, l'œuvre de Dieu accomplie : ailes des anges, emportez-la; emportez-la à son foyer, à la fin du jour, et sur le sein de sa mère laissez-la reposer son cœur fatigué !

OMBRES DES MORTS ¹

JEANNE D'ARC

Il y a quatre cents ans, l'Anglais venait de faire à la France et à l'Angleterre l'incommensurable injure de conquérir la plus rapprochée et la plus puissante des nations continentales. Ni la chevalerie de France, ni ses classes moyennes, ni son Eglise n'avaient pu la relever de ce désastre. Ce que les princes, les chevaliers, les bourgeois, les prélats n'avaient pu faire, fut réalisé par une jeune paysanne, qui ne savait pas lire, habituée à gagner son pain par le travail de ses mains.

..... Ainsi mourut une vierge, peut-être le plus merveilleux, le plus exquis, le plus complet personnage de toute l'histoire du monde. Pour le soutenir, il n'est pas besoin de nier que sa persuasion d'une révélation divine extérieure fut causée par une excitation malade de l'imagination. Mais cette maladie qui assiégeait l'œil du corps avec les visions de l'âme n'était chez elle que l'extension et l'exagération de ce qui semble un caractère inhérent à la foi de la femme; c'est en effet selon toute apparence une loi de la nature féminine, que la femme ne peut avoir foi qu'à

¹ Essai qui fait partie des *Essays and Tales* de Sterling. A côté des ombres d'Alexandre le Grand, de Colomb, de Wickleff, de Gustave Adolphe, de Milton, il évoque celle de Jeanne d'Arc, dont il raconte brièvement la vie d'après Sharon Turner, en l'accompagnant des réflexions que nous traduisons ici.

ce qui se présente à elle dans une relation extérieure. La condition de l'esprit humain à cette époque, les pensées qui seules pouvaient être familières à une jeune paysanne, les tendances de son propre esprit, tout concourait à empêcher la pieuse et méditative enfant de mettre en question la réalité des belles formes, dont tout l'être réel pouvait en fait avoir été projeté dans le monde extérieur du fond de sa propre âme enthousiaste.

LORD MAHON¹

(1842)

Injustifiable dans son but et sa marche générale, le procès de Jeanne d'Arc fut encore assombri dans son cours par beaucoup d'actes de fraude et de violence, et par une évidente prédétermination à condamner l'accusée. Un examen privé, semblable à celui de Poitiers, et qui aboutit au même résultat, eut lieu à Rouen; et le duc de Bedford, dit-on, se cacha dans un appartement voisin et y assista en regardant à travers une fente de la muraille. Un prêtre,

¹ Philippe-Henri lord Mahon, un des plus savants et des plus consciencieux historiens de l'Angleterre. Son *Essai sur Jeanne d'Arc*, dont nous citons quelques fragments pleins de sens et de justice, publié en 1853, fit primitivement partie des *Essais historiques* publiés par lord Mahon dans la *Quarterly Review*, essais fort estimés en Angleterre. Cet essai est basé sur les nouveaux documents parus en France avant 1842 : les collections Buchon, Petitot et Guizot, les *Archives curieuses de l'Histoire de France*, et le *Procès de Jeanne d'Arc*, par J. Quicherat.

Nicolas l'Oiseleur, reçut des instructions pour entrer dans la prison de Jeanne, pour se présenter à elle comme un de ses compatriotes de Lorraine, et comme ayant à se plaindre lui-même d'avoir suivi le parti du roi Charles ; on espérait ainsi, en gagnant sa confiance, en lui donnant de perfides conseils, l'amener, sous le sceau de la confession, à quelques imprudents aveux. Un bourgeois de Rouen fut envoyé à Domrémy recueillir quelques détails sur son enfance ; mais les témoignages, s'étant trouvés favorables, furent supprimés au procès. De même beaucoup de ses réponses tendant à sa justification furent tronquées ou omises dans les procès-verbaux. On ne lui laissa ni conseil, ni directeur. En un mot, il n'y eut pas d'artifice dont on n'usât pour lui tendre des pièges, de menaces pour intimider une pauvre fille ignorante et sans défense...

On reconnaîtra que dans notre exposé du procès, nous n'avons rien dissimulé de ces coupables menées. Mais quand nous voyons quelques écrivains français insister même aujourd'hui sur ce fait, comme sur une éternelle tache imprimée au nom anglais et une cause toujours subsistante de ressentiment national, on nous permettra peut-être d'observer, pour nous défendre, que les plus détestables traitements que Jeanne eut à subir lui vinrent des mains de ses concitoyens. Son ennemi le plus acharné, l'évêque de Beauvais, était un Français ; Français aussi son collègue le vicaire général de l'Inquisition ; Français, le méchant Estivet et le perfide l'Oiseleur ; Français les juges, l'accusateur et l'espion ! Même après cette

large réduction, il restera encore une assez pesante responsabilité aux autorités anglaises civiles et religieuses, au duc de Bedford et au cardinal de Winchester.

Après le précédent récit, il sera facile de tracer le vrai caractère de Jeanne. Une persuasion profonde et ardente que sa cause était la cause du droit, que dans tout ce qu'elle disait elle affirmait la vérité, que dans tout ce qu'elle faisait elle remplissait son devoir, — un courage qui ne se démentit ni sur les champs de bataille ni devant des juges altérés de son sang, — une inaltérable sérénité dans les blessures et les souffrances, semblable à celle que le grand poète Toscan attribue à l'indomptable usurpateur de Naples :

. el disse : or vedi,
E mostrommi una piaga a sommo'l petto.
Poi sorridendo disse : Io son Manfredi ⁴.

— La volonté la plus résolue sur tous les points qui touchaient à sa mission, — dans tout le reste une douceur et une humilité parfaites, — un bon sens clair et lucide, capable de confondre la casuistique des sophistes, — une ardente loyauté, telle que celle qu'inspirait notre Charles I^{er}, — un dévouement plein de soumission à son pays et à son Dieu. Nulle part les annales modernes ne montrent un caractère plus pur, plus généreux, plus humble au milieu des rêves visionnaires et des victoires réelles, — plus

⁴ Dante. *Purgatoire*, ch. III, v. 109-112.

dénué de toute tache d'égoïsme, — plus près des martyrs des anciens temps. La justice et l'amour de la vérité seuls nous feraient parler ainsi. Mais, quand nous voyons quelques historiens français, transportés d'un enthousiasme presque égal au sien, nous la représenter comme jouant le rôle d'un général ou d'un homme d'État, aussi habile à conduire les armées qu'à diriger les conseils, nous refusons de les suivre jusque-là. De tels talents, dans une paysanne sans éducation et sans expérience, ne seraient guère moins surnaturels que les visions qu'elle proclamait. Mais les faits sont tout autres. Dans les affaires d'État, la voix de Jeanne ne fut jamais entendue; quant aux affaires de guerre, toute sa participation dirigeante se réduit à ces deux points : elle propose de marcher tête baissée contre l'ennemi, souvent sur le point même où il est le plus fort, ou d'offrir des prières publiques au Tout-Puissant. Bien plus, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, son ignorance et son incapacité pour le commandement étaient si évidentes, qu'après l'avoir entendue en conseil ou en conversation particulière, bien peu des chefs ou des prélats semblent avoir conservé au delà des premiers jours la moindre foi en sa mission. Ils ne la regardaient plus que comme un instrument utile entre leurs mains, à cause de l'influence qu'ils la voyaient exercer sur l'armée et sur le peuple. Et là, selon nous, se trouve une preuve nouvelle de sa parfaite honnêteté d'intention. Un imposteur délibéré est très propre à tromper ceux sur qui il a le loisir et l'occasion d'éprouver ses artifices, tandis que la foule hors de

sa portée reste ordinairement insensible. Or, c'est tout le contraire avec Jeanne d'Arc...

La destinée de Jeanne en littérature a été étrange, — presque aussi étrange que celle de sa vie. Les lourds chants de Chapelain à sa louange ont depuis longtemps péri, excepté quelques vers qui vivent embaumés dans les *Satires* de Boileau. En dehors du puissant drame de Schiller, il ne survit que deux poèmes épiques ayant Jeanne d'Arc pour sujet : l'épopée de Southey et le poème de Voltaire ; l'un, ardent et touchant tribut d'un jeune poète à l'héroïne, le premier essor d'une muse qui devait bientôt planer sur l'Inde et l'Espagne ; l'autre plein d'obscénités et de railleries blasphématoires, faisant de la Pucelle un pur objet de dénigrement et de dérision. De quelles mains sont sortis ces poèmes ? La flèche du ridicule est partie d'une main française ; le gage de respect, d'une main anglaise.

THOMAS DE QUINCEY⁴

(1847)

Que faut-il penser de Jeanne d'Arc ? Que faut-il penser de la pauvre bergère venue des collines et des

⁴ Il est inutile de faire l'éloge de ce grand humoriste, qui cependant n'est guère connu en France que par son *Mangeur d'opium* (récemment traduit dans la collection Savine). L'*Essai sur Jeanne d'Arc*, que nous donnons en entier, le montrera sous un autre jour ; mais avec les mêmes qualités de fine analyse, de vive et créatrice imagination dans la critique, d'originalité incontestable dans la pensée et dans le style ; — mais,

forêts de la Lorraine, qui, semblable au jeune berger venu des collines et des forêts de la Judée, sortit soudain du repos, de la tranquillité, de l'inspiration religieuse, née des profondeurs des solitudes pastorales, pour prendre place à l'avant-garde des armées, et dans la position la plus périlleuse, à la droite des rois? Le jeune Hébreu inaugura sa mission patriotique par un *acte*, par un acte victorieux, qui s'imposait à la croyance. Ainsi fit la vierge de Lorraine, si nous lisons son histoire comme elle a été lue par ceux qui l'ont vue de plus près. Des armées ennemies rendirent témoignage à la pleine sincérité du jeune héros; il en fut de même pour la douce jeune fille. Jugés par toutes les voix de ceux qui les virent d'un point de vue bienveillant, tous deux furent trouvés sincères et fidèles aux promesses renfermées dans leurs premiers actes. Ce furent leurs ennemis qui mirent une différence entre leurs fortunes subséquentes. Le jeune homme s'éleva à une splendeur et à une prospérité personnelle et publique, qui retentit dans les souvenirs de son peuple. La pauvre fille oubliée

disons-le, d'une originalité souvent trop voulue, trop cherchée et trop maniérée. Il y a quelquefois de la puérité et une recherche d'esprit trop prolongée dans ses attaques contre Michelet; on peut du reste pardonner à un Anglais de triompher avec quelque amertume de la *Pucelle* de Voltaire.

Cet Essai parut en 1847 dans le *Tail's Edinburgh Magazine*. Quels qu'en soient les défauts, il restera, à notre avis, ce qu'ont écrit de plus ingénieusement, de plus fortement pensé, de plus pathétiquement inspiré, les historiens anglais de la Pucelle. Il est difficile de le lire, surtout la dernière partie, sans se sentir soulevé par une émotion que seuls les plus grands poètes savent communiquer à ce point.

au contraire ne but pas à la coupe du repos qu'elle avait assuré à la France. Elle ne chanta jamais les chants qui, à Domrémy, firent écho aux pas des envahisseurs fugitifs. Elle ne se mêla pas aux danses de fête qui célébrèrent à Vaucouleurs la rédemption de la France. Non ! sa voix alors était silencieuse ! Non ! ses pieds n'étaient plus que de la poussière ! Pure, innocente, fille au noble cœur, en qui, depuis ma première jeunesse, j'ai toujours cru, comme en un idéal de sincérité et de dévouement, s'il est quelque chose qui plaide en ta faveur, c'est que jamais, pas même dans un moment de faiblesse, tu ne t'es complue dans la vision de couronnes et d'honneurs humains. Des couronnes pour toi ! Oh ! non. Les honneurs, s'ils viennent quand tout sera perdu, sont pour ceux qui partagent ton sang ! Fille de Domrémy, quand la gratitude de ton roi s'éveillera, tu dormiras le sommeil des morts ! Appelle-la, roi de France, mais elle ne t'entendra pas ! Cite-la, par la voix de tes appariteurs, à venir recevoir le manteau d'honneur, elle sera convaincue de contumace. Quand les tonnerres de la France universelle, comme cela peut encore arriver, proclameront la grandeur de la pauvre bergère qui a tout sacrifié pour son pays, ton oreille, jeune bergère, sera sourde depuis cinq siècles. Souffrir et agir, telle fut ta part dans la vie ; ne rien *faire* pour toi-même, mais tout pour les autres ; *souffrir*, jamais dans la personne de généreux champions, mais toujours dans ta propre personne, telle était ta destinée ! Et pas un instant elle ne te fut cachée ; la vie, disais-tu, est courte, et

le sommeil de la tombe est long ! Laissez-moi user de cette vie si passagère, pour la gloire de ces rêves célestes destinés à consoler le sommeil qui est si long ! Pure créature, pure du soupçon même d'égoïsme visionnaire, comme elle était pure dans un sens plus naturel, cette pureté ne fit jamais oublier à la sainte enfant, comme elle se considérait elle-même, sa foi dans le sombre avenir qui venait à sa rencontre. Elle ne pouvait se figurer le véritable genre de sa mort ; peut-être n'eut-elle pas la vision de l'altitude de l'échafaud de feu, la procession sans fin des spectateurs sur chaque route qui les verse à Rouen comme pour un couronnement, les vagues de fumée qui s'élèvent, les flammes qui pétillent, et, tout autour d'elle, les faces hostiles, l'œil de pitié qui çà et là se dérobe à la vue jusqu'à ce que la nature et la vérité impérissables s'affranchissent de leurs liens artificiels, tout cela ne pouvait lui apparaître à travers les brouillards de l'avenir qui se précipitait. Mais les voix qui l'appelaient à la mort, elle ne cessa de les entendre. Grand était le trône de France même dans ces jours, et grand celui qui y était assis ; mais Jeanne savait bien que ni le trône, ni celui qui y siégeait n'étaient faits pour elle ; mais, qu'au contraire, c'était elle qui était faite pour eux, que ce n'était pas elle, mais eux par elle, qui devaient surgir de la poussière. Les lys de France étaient splendides, et pendant des siècles avaient eu le privilège de répandre leur beauté sur terre et sur mer, jusqu'à ce que, dans un autre siècle, la colère de Dieu et celle de l'homme s'unissent pour les flétrir ; mais Jeanne savait bien, et de bonne

heure, à Domrémy elle avait lu cette amère vérité, que les lys de France ne décoreraient jamais une guirlande pour elle. Pour elle ni fleur, ni bouton, ne devaient jamais fleurir.

Mais quelle raison y a-t-il de toucher à ce sujet en ce printemps de 1847 ? Ne pourrait-on pas le remettre au printemps de 1947 ? ou à une époque où il soit évoqué et s'impose ? Oui ; mais il est évoqué aujourd'hui, et avec éclat. Vous n'ignorez pas sans doute, lecteur, que parmi les penseurs les plus originaux de la France moderne, brille au premier rang M. Michelet. Tous ces nouveaux écrivains appartiennent à une caste révolutionnaire, non seulement dans le sens politique, mais dans tous les sens ; aussi fous souvent que des lièvres de Mars, étourdis par le joyeux éclat de la liberté reconquise, ivres du vin de leur formidable révolution, ronflant, hennissant, ruant comme des chevaux sauvages dans les déserts des Pampas, défiant à la course les bécasses, ou les vents, ou leurs propres ombres, s'ils ne peuvent défier autre chose. Un jour ou l'autre, moi qui ai le temps de lire, je pourrai vous introduire, vous qui ne l'avez pas, auprès de deux ou trois douzaines de ces écrivains qui, je puis vous l'assurer à l'avance, sont souvent profonds, et, par intervalles, aussi véhéments que s'ils étaient sortis de notre meilleur sang anglais ; mais quelquefois (car il n'est pas plaisant que les gens soient si faciles à comprendre), presque aussi obscurs que s'ils avaient sucé des nourrices allemandes transcendantes.

Mais concentrons aujourd'hui notre attention sur M. Michelet que, nous autres Anglais, nous ne con-

naissons guère que par son plus mauvais livre, son livre contre les prêtres, etc... et par conséquent, à son désavantage; car ce livre est une rapsodie d'incohérences. M. Michelet, je crois, battait la campagne, lorsqu'il l'écrivit, et il serait bon que ses gardiens le surveillent pour intercepter à temps la suite. Mais son *Histoire de France* est tout autre chose. Un homme, dans quelque embarcation qu'il navigue, ne peut s'égarer hors de vue, quand il est retenu aux tournants du rivage par les cordes de halage de l'histoire. Les faits et les conséquences des faits font descendre l'écrivain, comme le faucon au leurre du fauconnier, des hauteurs les plus vertigineuses de la spéculation. Ici donc, dans son *Histoire de France*, si quelquefois, dans la légèreté de son caprice, il s'envole à perte de vue comme une double fusée pour un monde aérien perdu dans les nuages, M. Michelet, avec sa politesse innée, n'oublie jamais qu'il a laissé sur terre un ample auditoire qui regarde anxieusement en l'air en attendant son retour, — et il finit toujours par redescendre.

Mais l'histoire, quoique exempte de certaines tentations, a ses dangers particuliers. Ainsi, il est impossible d'écrire une histoire de France ou d'Angleterre (histoires qui deviennent de jour en jour plus indispensables à notre époque inévitablement politique) sans pratiquer quelque brèche périlleuse.

De chaque côté de l'histoire française ou anglaise, se tiennent deux Anges terribles, comme deux supports héraldiques : à gauche, l'Ange de la Recherche, qui doit lire des millions de parchemins poussiéreux, des millions de pages barbouillées de mensonges ;

à droite, l'Ange de la Méditation, qui doit purifier ces matériaux avec le feu, comme on purifiait autrefois les draperies d'asbeste¹, et leur rendre la vie. Je reconnais volontiers qu'il est impossible à qui que ce soit d'éviter d'innombrables erreurs de détail dans un champ si vaste à parcourir ; mais ces erreurs de détail (quoique j'en aie un boisseau entier au service de M. Michelet) ne sont pas le gibier que je chasse ; je n'en veux qu'à l'esprit amer et indélicat dans lequel M. Michelet écrit contre l'Angleterre. Et encore cela n'est, après tout, pour moi, qu'un objet secondaire ; mon unique et réel sujet est Jeanne, la Pucelle d'Orléans.

Je n'ai pas l'intention d'écrire l'histoire de la Pucelle. Pour le faire, ou même ne rapporter en détail que l'histoire de sa persécution et de sa mort amère, de sa lutte avec les faux témoins et des juges insidieux, il serait nécessaire d'avoir sous les yeux tous les documents, et par conséquent une collection qui ne se trouve qu'à Paris. Mon dessein est plus restreint. Il y a eu de grands penseurs qui, dédaignant les jugements inconsidérés des contemporains, se sont rejetés hardiment sur le jugement d'une lointaine postérité, qui aurait le temps de revoir, de peser, de comparer. Il y a eu de grands acteurs sur la scène de la tragique humanité, qui purent, avec une confiance aussi profonde, en appeler de la légèreté de leurs concitoyens et amis — trop indifférents au sublime intérêt de leur histoire et trop impatients pour se donner la peine d'en scruter les incertitudes — à la magnanimité et à

¹ Substance inaltérable au feu.

la justice de leurs ennemis. A cette classe appartient la Pucelle d'Arc. Les Romains furent trop fidèles à l'idéal de grandeur qu'ils trouvaient en eux-mêmes, pour ne pas s'incliner, après une ou deux générations, devant la grandeur d'Annibal. Mithridate — un personnage plus ambigu — uniquement à cause de sa merveilleuse persévérance dans son indomptable haine, obtint des mêmes Romains le seul honneur réel qu'il ait reçu sur terre. Et nous, Anglais, nous avons toujours rendu le même hommage à une inimitié opiniâtre. Travailler sans relâche à la ruine de l'Angleterre, ne cesser de redire en paroles et en actions : *Delenda est Anglia Victrix!* ce seul dessein de malice, fidèlement poursuivi, a donné à quelques-uns de nos ennemis des droits légitimes à notre hommage officiel et régulier. Mieux qu'un héritage de services rendus à l'Angleterre, la haine même la plus insensée a bien mérité de l'Angleterre. Hyder Ali, son fils lui-même, bien inférieur, Tippoo, et Napoléon ont tous bénéficié de cette disposition contre nous-mêmes à exagérer le mérite d'une diabolique inimitié. Pas un de ces hommes n'était capable en aucune circonstance de faire l'éloge de son ennemi (qu'en dites-vous, lecteur?). Et cependant, en leur faveur, nous consentons à oublier non seulement leurs crimes, mais, ce qui est pire, leur hideuse hypocrisie et leur vil égoïsme; car on ne peut appeler cela de la nationalité. Suffren, et une demi-douzaine d'autres marins français héroïques, parce qu'ils nous ont fait légitimement tout le mal qu'ils ont pu (mal qui fut réellement grand) sont des noms justement respectés en Angle-

terre. D'après le même principe, la Pucelle d'Orléans, la victorieuse ennemie de l'Angleterre, devait recevoir sa plus profonde glorification de la justice magnanime des Anglais.

Joanna, comme nous devrions l'appeler en Angleterre, mais, selon son propre dire, Jeanne d'Arc, naquit à Domrémy, village des marches de Lorraine et de Champagne, dépendant de la ville de Vaucouleurs. Je l'ai appelée Lorraine, non seulement parce que le mot est plus joli, mais parce que la Champagne nous rappelle trop odieusement, à nous Anglais, ce que sont pour nous les vins imaginaires, que sans doute la Pucelle a goûtés aussi rarement que nous : nous Anglais, parce que le champagne de Londres pousse surtout en Devonshire, la Pucelle, parce que le champagne de Champagne n'a jamais eula chance de couler dans la fontaine de Domrémy, où elle s'abreuva uniquement. M. Michelet veut qu'elle soit Champenoise, et il donne pour unique raison qu'elle tenait de son père qui était Champenois. Pour moi, je suis certain du contraire ; car son père était un vilain vieillard, que tout à l'heure j'apprendrai à haïr au judicieux lecteur. Mais, dit M. Michelet (traitant le cas physiologiquement), « elle n'avait pas l'âpreté lorraine, mais bien plutôt la douceur champenoise, la naïveté mêlée de bon sens et de finesse, telle que nous la trouvons dans Joinville ». Oui, elle avait tout cela, et valait à elle seule mille Joinvilles, soit qu'on entende sous ce nom le prince de Joinville, ou le fin croisé d'autrefois. Cependant, quoique j'aime tendrement Jeanne, je ne puis fermer entièrement les yeux

sur l'élément d'âpreté lorraine qui entrait dans sa nature. Oui, elle dut avoir un grain de cet ingrédient — très légèrement développé, si l'on veut — un simple soupçon, comme disent les cuisiniers français en parlant du poivre de Cayenne — lorsqu'elle fit couper tant de gorges anglaises. Mais pouvait-elle faire autrement? Non, dirai-je toujours; mais néanmoins avez-vous jamais vu quelqu'un tuer même une pauvre truite avec une parfaite douceur et simplicité champenoise sur le visage? passe encore pour une remarquable finesse. Tous vos cuisiniers et bouchers portent une légère teinte d'expression lorraine. Mais de telles discussions nous amèneraient à de trop subtils raffinements.

Domrémy était sur la frontière, et comme les autres frontières, produisait une race mêlée représentant le *cis* et le *trans*. Une rivière formait sur ce point la ligne de démarcation, la Meuse¹...

De quelque côté que le hasard eût placé Jeanne, elle aurait nourri le même amour pour la France. Car c'est un fait étrange noté par M. Michelet et d'autres, que les Ducs de Bar et de Lorraine, pendant des générations, ne s'étaient jamais départis d'une politique guerroyante avec la France, quand il s'agissait de leurs propres intérêts, tandis qu'ils s'étaient toujours ligüés d'amitié avec la France, dans les cas où

¹ Le lecteur nous saura gré d'omettre ici une longue digression sur le point d'intersection ou l'X des deux routes de France et d'Allemagne, où se trouvait Domrémy. Le passage qui précède suffit amplement comme échantillon de cet *humour* laborieux et prolongé qui finit par fatiguer l'esprit de ses feux d'artifice par trop artificiels.

celle-ci était attaquée par une autre puissance. Que la paix s'établisse en France, et avant peu vous pouvez être sûrs de voir la petite Lorraine sauter comme une mégère à la gorge de la France. Que la France soit assaillie par un ennemi redoutable, à l'instant vous verrez un duc de Lorraine ou de Bar insister pour se faire couper la gorge pour la France : faveur qui leur fut très gracieusement octroyée en trois grandes batailles successives avec les Anglais et le Sultan, à Crécy, à Nicopolis et à Azincourt. Cette sympathie pour la France, dans ses moments d'épreuves, de la part de ceux qui en temps ordinaire ne cessaient de la harceler d'incursions et de guerillas, fortifiait le dévouement naturel pour la France chez ceux qui étaient ouvertement les enfants de la maison. Les gardes avancées de la France, ainsi qu'on peut appeler les grandes provinces frontières, étaient de toutes les localités les plus dévouées aux fleurs de lys.

La situation locale de Jeanne était donc pleine de suggestions profondes pour son cœur, prêtant l'oreille à tous les bruits souterrains de changement et de crainte qui trop sûrement se faisaient entendre. Mais si le lieu était suggestif, le temps, le poids du temps l'était encore bien plus. L'air supérieur troublé dans ses plus hauts domaines, s'entrechoquait avec un obscur fracas : il faisait noir, c'était une sombre fermentation d'ouragans qui se rassemblaient pour plus d'un siècle. Azincourt, à l'époque de l'enfance de Jeanne, avait rouvert les blessures de la France ; Crécy et Poitiers, ces flétrissants désastres pour la Chevalerie de France, étaient oubliés depuis plus

d'un demi-siècle; mais cette résurrection de leurs bruyantes lamentations fit prendre à toute une série de batailles et d'escarmouches sans fin leur tour de rôle comme dans un drame. Les tombeaux, fermés depuis soixante ans, semblèrent se rouvrir pour sympathiser avec un chagrin qui n'était que l'écho du leur. La monarchie de France était réduite à l'extrémité, ballottée et secouée comme un vaisseau luttant avec les ténèbres des moussons. La folie du pauvre roi Charles VI, tombant dans une pareille crise, comme le cas des femmes en travail d'enfantement durant le foudroiement d'une cité, augmentait les terreurs du temps. La fantastique histoire de l'accident qui avait occasionné l'explosion de cette folie concourut avec l'universelle prostration d'esprit qui mettait la France à genoux, comme si elle voyait lentement se dévider devant elle quelque ancien arrêt prophétique. Les famines, les maladies extraordinaires, les insurrections de paysans sur plusieurs points de l'Europe étaient autant de cordes frappées sur la même harpe mystérieuse; mais c'étaient des cordes passagères. Il y en avait eu d'autres d'un accent plus profond et plus sinistre. La terminaison des Croisades, la destruction des Templiers, les interdits lancés par la papauté, les tragédies causées ou subies par la maison d'Anjou et par l'Empereur — c'étaient là des événements pleins d'un sens encore plus profond. Mais depuis que la colossale figure de la féodalité s'était montrée pour ainsi dire à son zénith à Crécy, pour quitter la terre, c'était une révolution sans égale, et cependant c'était encore une bagatelle en comparaison

des révolutions plus terribles qui minaient l'Eglise dans ses profondeurs. Par ses schismes intérieurs, par l'abominable spectacle d'un double pape (si bien qu'on ne pouvait deviner, qu'à un point de vue politique, lequel était le vice-gérant du ciel et lequel était la créature de l'enfer), elle ressentait déjà ce déchirement (réservé au siècle suivant) que personne ne pourrait guérir.

C'étaient les sommets les plus élevés, perçant les nuages dans le ciel, qui pour le spectateur scientifique s'illuminaient les premiers des rayons qui devançaient le nouveau matin. Mais la longue traînée des vapeurs ténébreuses suspendue dans l'air pesait sur tous les esprits méditatifs, qui ne pouvaient distinguer les attitudes ni déchiffrer les formes. Ce n'était donc pas seulement son temps, gros de ses propres calamités, qui pesait si lourdement sur l'âme de Jeanne, mais encore son temps, partie lui-même d'un mystérieux et vaste drame, qui allait se dérouler pendant tout un siècle, et s'acheminait crise par crise à son dénouement. On entendait rugir d'avance les cataractes et les rapides, et à l'aide des vieux souvenirs des hommes, on apercevait en arrière dans le passé bien des signes qui répondaient secrètement aux symptômes alors visibles, comme les serrures répondent aux clefs. Il n'était pas étonnant que dans une pareille solitude hantée, avec un pareil cœur hanté comme elle, Jeanne eût des visions angéliques, entendît des voix angéliques. Ces voix lui annonçaient le devoir qui lui était imposé : sauver la France! — Pendant cinq ans elle prêta l'oreille à ces voix avertissantes,

en proie à des combats intérieurs. A la fin, elle ne put plus résister. Le doute s'envola, et elle quitta la maison paternelle pour se présenter à la cour du Dauphin.

L'éducation de cette pauvre fille fut médiocre, selon l'idéal d'aujourd'hui ; elle fut ineffablement grande, selon un idéal plus purement philosophique ; s'il n'est pas bon pour notre temps, c'est uniquement parce que nous sommes incapables de l'atteindre. Elle ne lut rien, car elle ne savait pas lire ; mais elle avait entendu lire des parties du martyrologe romain. Elle pleura en sympathisant avec les tristes *Miserere* du plain-chant romain ; elle s'éleva au ciel avec le joyeux et triomphant *Gloria in excelsis* ; — elle tira sa force et sa vie des rites de son église. Mais, à côté de ces avantages spirituels, elle dut encore plus aux avantages de sa situation. La fontaine de Domrémy était sur la lisière d'une immense forêt, et elle était tellement hantée par les fées que le curé était obligé de dire la messe trois fois l'an, en vue de les maintenir dans de justes et décentes limites. Les fées sont importantes, même au point de vue de la statistique ; certaines herbes marquent la pauvreté du sol ; les fées indiquent sa solitude. Aussi sûrement que le loup évite le voisinage des villes, la fée se séquestre loin des réunions de commerçants patentés. Un village est déjà trop pour sa nerveuse délicatesse ; tout au plus peut-elle tolérer à distance la vue d'un hameau.

Nous pouvons donc juger, par les inquiétudes et la peine qu'elles donnaient au curé quelle était la force de l'empire des fées à Domrémy, et par conséquent

combien était maigrement semée d'hommes et de femmes cette région, même dans ses endroits habités.

Mais les forêts de Domrémy, c'était la gloire du pays ; il y séjournait de mystérieux pouvoirs et d'antiques secrets qui s'imposaient avec une force tragique. Il y avait des abbayes et des fenêtres d'abbayes qui apparaissaient sombres et obscures — comme les temples moresques des Hindous — et qui exerçaient un pouvoir princier en Lorraine et dans les Diètes d'Allemagne. Elles avaient leurs mélodieuses cloches qui perçaient matin et soir la profondeur des forêts à plus d'une lieue à la ronde, et chacune avait sa légende pleine de rêves. Ces abbayes étaient en assez petit nombre et assez disséminées pour ne troubler en rien la profonde solitude du pays ; assez nombreuses pour répandre une atmosphère de sainteté chrétienne partout où sans elles n'aurait apparu qu'un désert payen. Rassuré par cette espèce de talisman religieux, l'homme ayant le plus peur des revenants (comme moi, je suppose, ou vous, lecteur) s'arme de courage pour errer pendant des jours dans leurs sylvestres retraites. Les montagnes des Vosges, sur la frontière est de la France, n'ont jamais beaucoup attiré l'attention de l'Europe, excepté en 1813-14, pendant quelques mois, quand elles entrèrent dans la ligne de défense de Napoléon contre les alliés. Mais ce qui les rend intéressantes, entre autres traits, c'est que, comme quelques sommets plus élevés, elles ne repoussent pas les bois, et sont en très bons termes avec les forêts. *Vivre et laisser vivre*, telle est leur devise. Pour cette raison en partie, ces régions de

Lorraine étaient un rendez-vous de chasse favori pour les princes Carlovingiens. Environ 600 ans avant l'enfance de Jeanne, Charlemagne était connu pour y avoir chassé. C'était là, en soi, un mémorable incident dans les traditions d'une forêt ou d'une chasse. Dans ces vastes forêts aussi se trouvaient (si la race n'en était pas éteinte) ces mystérieux daims qui attiraient les chasseurs solitaires dans des poursuites visionnaires et périlleuses. On y voyait, par intervalles, cet antique cerf déjà vieux de 900 ans au moins quand il fut rencontré par Charlemagne; l'inscription de son collier d'or mettait la chose hors de doute. Je crois que Charlemagne l'a fait chevalier; et si jamais un autre roi le rencontre, il en fera certainement ou un comte ou (si c'est sur les marches de France) un marquis. Observez que je ne réponds pas absolument de toutes ces choses; je varie dans ma propre opinion. Par une belle après-midi, rafraîchie par la brise, je suis audacieusement sceptique; mais à l'approche du crépuscule, ma crédulité ne laisse plus rien à désirer. J'ai entendu de candides *sportsmen* déclarer que hors de ces forêts des Vosges, ils riaient aux éclats des contes mystérieux qui se rattachaient à leurs solitudes hantées; mais qu'en atteignant un endroit situé à 18 milles dans leur profondeur, ils étaient de l'avis de sir Roger de Coverley, qu'il y a beaucoup à dire des deux côtés.

De telles traditions, ou d'autres semblables qui (comme celle du cerf) rapprochent des générations éloignées, sont, pour cette raison, sublimes, et le sentiment du mystère, qui se relie à de telles apparitions

se révélant ou non selon les circonstances, répand une teinte de sainteté sur les anciennes forêts, même pour des esprits qui rejettent entièrement le fait de la légende.

Mais laissant de côté toutes les histoires particulières de ce genre, disons que, sur quelques frontières solitaires qui séparent deux grands empires, comme ici par exemple, ou dans le désert situé entre la Syrie et l'Euphrate, il y a, dans les esprits doués d'une profonde sensibilité, une tendance inévitable à peupler ces solitudes de fantômes, images des pouvoirs qui furent si grands autrefois. Jeanne donc, au milieu de ses tranquilles occupations de bergère, devait être continuellement poussée à ruminer la condition politique de son pays, autant par les traditions du passé que par les suggestions du présent.

M. Michelet, il est vrai, prétend que la Pucelle n'était pas une bergère. Je lui demande bien pardon ; elle l'était. Je devine bien sur quoi il s'appuie : sur le témoignage d'une femme appelée Haumette, la plus intime amie de Jeanne¹. Oui, c'est un excellent témoin, une excellente fille, et je l'aime ; car nous lui devons une relation simple et naturelle de la vie ordinaire de Jeanne.

Mais quelque bon que soit un témoin, le témoignage de Jeanne est encore meilleur ; or, dans son entretien avec le Dauphin, elle s'appelle *Bergereta*.

¹ « Tandis que les autres enfants, dit Haumette, allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, sa mère tenait Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. » (Procès de revision : interrogatoires des 22 et 24 février.)

Haumette elle-même avoue qu'elle gardait les moutons dans son enfance. Je crois que si miss Haumette était ici à prendre seule avec moi le café ce soir (12 février 1847), — ce à quoi il n'y aurait ombre de scandale, ni de quoi faire rougir la jeune fille, d'abord parce que je suis un profond philosophe, et puis que miss Haumette irait bien sur ses 450 ans, — elle admettrait mon commentaire sur le sens évident de son témoignage. Il y a une trentaine d'années, un français, M. Simond, dans ses *Voyages*, mentionnait en passant la hideuse scène que voici, comme ayant été exactement observée par lui en France à une époque un peu antérieure à la Révolution. Un paysan était en train de labourer, et l'attelage qui traînait sa charrue se composait d'un âne et d'une femme. Tous deux étaient régulièrement harnachés, tous deux tiraient également. C'est déjà quelque chose d'assez mal; mais le Français ajoute qu'en distribuant ses coups de fouet, le paysan désirait naturellement être impartial; mais que, si l'un des deux sujets attelés avait le droit de se plaindre, ce n'était certainement pas l'âne. Or, dans un pays où une telle dégradation de la femme pouvait être tolérée par l'état des mœurs, une femme de quelque délicatesse devait avoir quelque répugnance à reconnaître, soit pour elle-même, soit pour une amie, qu'elle ait jamais été appliquée à un genre de travail qui ne fût pas strictement domestique; parce qu'une fois qu'elle se serait avouée servante attachée à la glèbe, elle pouvait craindre que cet aveu n'autorisât l'auditeur à croire qu'elle avait subi quelque indignité de cette effroyable espèce. Il est

clair que Haumette pensait qu'il était plus honorable pour Jeanne d'avoir raccommodé les bas de son bourru de père, M. d'Arc, que d'avoir gardé les troupeaux, de peur qu'on pût la suspecter d'avoir fait quelque chose de pis. Mais heureusement il n'y avait à cela aucun danger. Jeanne n'avait jamais été au service ; et mon opinion est que son père devait lui-même raccommoder ses bas (puisque probablement il était homme à y faire des trous), comme le font beaucoup d'hommes meilleurs que lui, — je ne veux pas parler ici de moi, parce que, quoique certainement je sois meilleur que M. d'Arc, je proteste contre une semblable occupation. Si je vivais même avec Vendredi à Juan-Fernandez, ou bien Vendredi ferait tout le ménage, ou il ne se ferait pas. Les hommes meilleurs que j'ai en vue sont les marins de la marine anglaise, qui tous raccommodent leurs bas. Qui donc le ferait à leur place ? Pouvez-vous supposer, lecteur, que les jeunes lords de l'Amirauté s'engagent à ravauder pour la marine ?

Mais voici la raison de ma haine systématique pour M. d'Arc : il courait en France, avant la Révolution, une histoire faite pour ridiculiser l'aristocratie pauvre, qui avait le malheur d'avoir de longues généalogies et de courts revenus ; le chef d'une maison datant des Croisades fut, un jour, surpris disant à son fils, chevalier de Saint-Louis : « Chevalier, as-tu donné à manger au cochon ? » Or, il est évident que M. d'Arc aurait beaucoup mieux aimé continuer de dire à sa fille : « Ma fille, as-tu donné à manger au cochon ? » que de lui dire : « Pucelle d'Orléans, as-tu sauvé les

fleurs de lys? » Il y a d'anciens vers anglais qui disent :

Si l'homme qui pleure des navets
Ne pleure pas quand son père meurt —
Il est évident que cet homme aimait mieux
Un navet que son père.

Je n'oserais dire que la logique de ces vers me donne une entière satisfaction. Je ne vois pas la chose avec toute la clarté désirable. Mais je vois clair dans le cas de M. d'Arc, et je conclus — qu'il aurait non seulement grandement préféré un navet à son père, mais qu'il aurait mieux aimé sauver une livre ou deux de lard que l'oriflamme de la France.

Il est probable, comme le suggère M. Michelet, que le titre de vierge ou *pucelle* eut en lui-même, en dehors des histoires miraculeuses qu'on en débitait, un secret pouvoir sur la rude soldatesque et les chefs de parti de cette époque; ils virent dans une telle femme une personnification de la Vierge Marie, qui dans le cours des siècles avait puissamment grandi dans le cœur populaire.

Quant à la découverte surnaturelle du Dauphin (Charles VII) parmi les cent seigneurs ou chevaliers de sa cour, je suis surpris de la crédulité qui s'attache toujours à cette théâtrale jonglerie. Qui admire plus que moi le sublime enthousiasme, la foi qui transporte cette pure créature? Mais je ne puis admirer les artifices scéniques que la cour, et non la Pucelle, se plut à arranger; je ne puis me résigner à être dupe du tour de main d'un escamoteur, tel qu'on en peut voir tous les jours pour un shelling. La *Jeanne d'Arc*

de Southey fut publiée en 1796. Vingt ans après, causant avec Southey, je fus surpris de l'entendre m'avouer qu'une de ses secrètes présomptions en faveur de Jeanne était fondée sur sa découverte du Dauphin. Pour l'instruction du lecteur ignorant du cas, voici l'histoire : La Pucelle était présentée pour la première fois à la cour à Chinon ; là, elle subit sa première épreuve. Elle devait découvrir la personne du roi au milieu du cercle de personnages plus ou moins brillants qui l'entouraient. Si elle avait échoué dans ce *coup d'essai*, non seulement elle aurait désappointé, dans la brillante assemblée bien des cœurs qui, pour différents motifs, battaient pour son succès, mais elle se perdait elle-même et, comme le lui avait dit son oracle intérieur, elle perdait la France. Notre souveraine, M^{me} Victoria, subit annuellement une épreuve moins sévère, mais analogue en l'espèce. Elle désigne au pointage des shériffs. Jeanne désigna un roi au pointage. Mais voici la différence : notre Lady désigne au pointage deux hommes sur trois, Jeanne n'en pointe qu'un sur trois cents. Heureuse maîtresse des Iles et de l'Orient ! Elle ne peut se tromper dans son choix que d'une moitié et doit, pour l'autre moitié, avoir la satisfaction de tomber juste. Et cependant, même dans ces étroites limites, imposées à une discrétion sans bornes, permettez-moi, ô ma suzeraine, en toute loyauté, de vous faire observer que, de temps en temps, vous pointez avec votre aiguille le mauvais shériff. Mais la pauvre enfant de Domrémy, intimidée sous le regard d'une cour éblouissante, — non parce qu'elle était éblouissante (car, dans ses visions, elle

avait vu quelque chose de plus éblouissant encore), mais parce que quelques-uns des courtisans laissaient paraître un sourire de moquerie, — comment aurait-elle jeté sa ligne dans une rivière si profonde pour pêcher un roi, parmi ces nombreuses et gaies créatures jouant cette mascarade vêtues comme des rois? D'autant plus que l'un d'eux faisait le personnage du vrai roi; car, dans la version de Southey, le Dauphin dit, en vue d'éprouver la sympathie magnétique de la vierge pour la royauté : « Pendant que je vais me mêler à la foule des courtisans, l'un d'eux s'assiera sur le trône. » Cet usurpateur est même couronné : « La couronne ornée de joyaux étincelle sur la tête d'un courtisan ». Mais, réellement, *cela est un peu fort*, et la foule des spectateurs put avoir un scrupule et se demander si notre ami le geai couronné sur le trône et le Dauphin lui-même ne frisaient pas la trahison. Car le Dauphin ne pouvait prêter que ce qui lui appartenait. Or, selon l'opinion populaire, il ne possédait pas la couronne, mais tout au plus un petit écu, la valeur de trente pence; par conséquent, il n'avait rien à prêter, sous quelque prétexte que ce fût, jusqu'à ce que la vierge l'eût conduit sacrer à Reims. Telle était l'opinion populaire en France. Cette même opinion de l'indispensable couronnement prévaut aussi largement en Angleterre. Certainement, le Dauphin avait intérêt à soutenir l'opinion populaire, puisqu'il songeait à profiter des services de Jeanne. Car, s'il était déjà roi, que pouvait-elle faire pour lui après Orléans? Et, avant tout, s'il était roi avant le couronnement et sans l'huile de la sainte ampoule,

quel avantage avait-il à gagner de vitesse son compétiteur, l'enfant anglais? — C'était une course au couronnement; celui qui gagnerait cette course aurait pour lui la superstition de la France. — Ne nous troublez pas, légiste, avec vos chicanes. Nous sommes d'illégaux *lourdauds*, si entièrement hors de toute loi, que nous ne savons pas même si nous avons le droit d'être lourdauds, et notre esprit ne connaît qu'une chose, — c'est que le premier sorti du four du couronnement à Reims est le vrai pain cuit royal; tous les autres ne sont que des contrefaçons, faites de mauvaise farine indienne, avariée par la mer.

Avant d'être autorisée à agir comme guerrière, la Pucelle passa son examen d'exercice de peloton, comme un jeune élève en théologie, devant six hommes éminents, en perruque. Selon Southey, elle intimida les docteurs. Ce n'est pas chose facile à faire, mais ils avaient quelque raison d'être embarrassés, eux qui, lorsqu'ils songeaient à disséquer leur sujet, allaient voir ce sujet prenant sa revanche en se disséquant lui-même, surtout si Jeanne fit jamais le discours qui, dans le même chant du poème de Southey, va du vers 354 au vers 391¹. Il y a à ce discours une double impossibilité : 1^o parce que c'est un vol fait à l'ouvrage de M. Tindal, *le Christianisme aussi vieux que la création*². Or, un vol à *parte post* est assez commun, mais un vol à *parte ante* et antérieur de

¹ Voir plus haut, p. 201.

² *Christianity as old as the creation, or the Gospel a Republication of the Law of nature*, 1730, in-4^o.

trois siècles, ce serait (selon notre vieux dicton anglais¹), se moquer insolemment de tous les droits d'auteur que l'homme né de la femme pourrait jamais inventer; 2° ce discours est tout à fait contraire aux données évidentes du procès de Jeanne, car la Jeanne de Southey, entre autres secrets, dit aux docteurs qu'elle n'a jamais de sa vie participé : 1° à la messe, 2° à la communion, 3° à la confession. Il y avait là une précieuse aubaine pour les docteurs; ils avaient espéré par de serpentines tortuosités, à l'aide de ce tire-bouchon (que chaque docteur ou S. T. P.² a, dit-on, dans sa poche), avoir le bonheur d'extraire de Jeanne, en fin de compte, quelques grains de poudre hérétique ou une petite balle qui aurait permis de la roussir un tantinet. Et voilà que justement, comme pour justifier leur complet brûlement, voilà que Jeanne se met à galoper avec une brigade de canons, les pointe, et en fait sortir des bombes hérétiques et des boulets déïstiques, suffisants pour mettre un royaume en interdit. Tous les miracles, dont Jeanne pourrait régaler après cela les farouches docteurs en théologie, iraient se mettre contre elle, à côté de son ignorance des livres cléricaux. Jeanne serait créée elle-même docteur, mais non en théologie. Car, à la page *Jeanne* du grand livre, on lirait ceci : « Miss Joanna, en compte avec l'Eglise, *docteur* en vertu de divers miracles diaboliques, ayant publiquement pré-

¹ Il y a dans le texte : « drive a coach-and-six through any copyright act that man borne of woman could frame. »

² Sacrae theologiæ professor.

ché l'hérésie, s'étant montrée sorcière, et ayant essayé de toutes ses forces de corrompre les principes de six colonnes de l'Eglise. » En même temps, toute cette confession déiste de Jeanne, outre qu'elle est mortelle à l'intérêt de sa cause, est contraire aux dépositions des deux procès. Le meilleur de tous les témoins dépose que Jeanne assistait, trop souvent même, aux rites de son Eglise, qu'on la blâmait pour cela, et qu'en rougissant elle avouait le fait, mais sans le reconnaître comme une faute. Jeanne était une fille naturellement pieuse, qui voyait Dieu dans les forêts, les collines et les fontaines; mais qui ne le cherchait pas moins dans les chapelles et les oratoires consacrés.

Cette paysanne s'éleva elle-même à l'aide de sa nature méditative. Si le lecteur veut recourir au divin passage du *Paradis reconquis* que Milton a mis dans la bouche de notre Sauveur, alors qu'il entre pour la première fois dans le désert et qu'il réfléchisse à la tendance des sublimes impulsions qu'il sent grandir en lui :

Oh, what a multitude of thoughts arise..., etc. ¹;

il aura quelque idée des vastes rêveries entretenues par Jeanne dans son cœur durant sa première jeunesse, lorsque commençaient à pousser les ailes qui devaient la porter d'Orléans à Reims, alors que se révélait obscurément le char d'or qui devait la conduire du royaume de France délivré dans l'éternel royaume.

¹ Milton's. *Paradise regained*, I, v. 197 et suiv.

Il n'est pas nécessaire pour l'honneur de Jeanne (et je n'en ai pas la place ici) de la suivre dans sa courte carrière active. Cette carrière, quoique prodigieuse, ne forme que la partie terrestre de son histoire : la partie idéale, c'est la sainte passion de son emprisonnement, de son procès et de son exécution. Il est donc malheureux pour la *Jeanne d'Arc* de Southey (on devrait toujours la regarder comme une tentative de jeunesse) que le poème finisse justement où commence sa réelle gloire. Mais cette limitation de l'intérêt est venue sans doute de la contrainte inséparablement attachée à la loi de l'unité épique. L'histoire de Jeanne se divise en deux hémisphères opposés, qui ne pouvaient être présentés à l'œil dans un seul poème, à moins de sacrifier toute l'unité du sujet, ou au moins d'y faire entrer la première moitié comme un épisode narratif de la seconde; et ce récit aurait pu être fait à un compagnon de prison ou à son confesseur par Jeanne elle-même, de la même façon que Virgile a essayé, par la bouche de son héros, d'instruire le lecteur de ses premières aventures qui, racontées par le poète parlant en son propre nom, eussent détruit l'unité de la fable.

Il suffit, pour ce qui concerne cette partie de la vie de Jeanne, de dire qu'elle remplit largement sa promesse de restaurer le trône abattu. La France était devenue une province de l'Angleterre, pour la ruine des deux pays, si un tel joug avait pu se maintenir. Un profond épuisement financier avait abattu l'énergie anglaise, et la Pucelle profita de cette crise avec un bonheur d'audace et de soudaineté (prodigieuses en

elles-mêmes) pour relever la fortune du Dauphin. Quand elle apparut, il était sur le point de renoncer à la lutte avec les Anglais, réduits à cette détresse, et de fuir dans le midi de la France. Elle le fit rougir d'aussi lâches résolutions. Elle délivra Orléans, cette grande cité d'où dépendait l'issue de la guerre, alors assiégée par les Anglais avec une application laborieuse et une habileté d'ingénieurs qui n'avaient point de précédent en Europe. Après être entrée dans la cité, après le coucher du soleil, le 29 avril, elle fit chanter la messe le dimanche 8 mai, pour l'entière disparition des forces assiégeantes. Le 29 juin, elle combattit et gagna sur les Anglais la décisive bataille de Patay; le 9 juillet, elle prit Troyes par un coup de main sur une garnison d'Anglais et de Bourguignons; le 15 du même mois, elle conduisit le roi à Reims, et le dimanche 17 le couronna; là s'arrêta son œuvre de triomphe. Il ne lui restait plus qu'à souffrir.

Tout ce mouvement en avant lui appartient; excepté un seul homme, tout le Conseil était contre elle. Ses ennemis tenaient de la terre tout leur pouvoir. Ses auxiliaires étaient son profond enthousiasme et la force contagieuse avec laquelle elle faisait passer cette sublime frénésie dans le cœur des femmes, des soldats, de tous ceux qui vivaient de leur travail. A partir de ce moment, elle se vit contrecarrer, et sa plus grande erreur fut de donner la sanction de sa présence à des conseils qu'elle désapprouvait. Mais elle avait accompli les principaux desseins que ses visions lui avaient dictés. Tout le reste s'y trouvait enveloppé. Les erreurs maintenant étaient moins importantes, et sans

doute aussi il lui était devenu plus difficile de prononcer avec certitude que c'étaient des erreurs. Transportée par sa propre impulsion, la noble fille avait atteint son but capital, celui de débarrasser l'espace autour de son souverain, en lui permettant de se mouvoir avec efficacité; puis en second lieu, l'inappréciable fin d'obtenir pour ce souverain ce qui semblait à toute la France la ratification céleste de ses droits, son couronnement avec les anciennes solennités. Elle avait mis les Anglais dans l'impossibilité de la devancer. Ils tombèrent dans une bévue irrémédiable, due en partie à la discorde élevée entre les oncles de Henri VI, en partie au manque de fonds, mais en partie aussi à l'impossibilité même où ils se croyaient, avec une force dix fois plus grande, de résister aux tentatives que feraient les Français pour prévenir les leurs. Ils riaient à une telle pensée, et pendant qu'ils riaient, elle exécutait. Désormais, le seul moyen pour l'Anglais de se relever de cette méprise capitale, mais qui ne pouvait jamais l'en relever effectivement, c'était de vicier le couronnement de Charles VII, en le représentant comme l'œuvre d'une sorcière. Cette politique et non, comme M. Michelet est si heureux de le croire, cette scélératesse, fut le principal moteur dans la persécution ultérieure de Jeanne. Les Anglais sentirent qu'à moins de déraciner dans l'esprit populaire la force du couronnement en l'associant à un pouvoir venu de l'enfer, le sceptre de l'envahisseur était brisé.

Mais elle, cette enfant qui à dix-neuf ans avait accompli tant de merveilles pour la France, n'en fut-

elle pas trop exaltée ? Ne perdit-elle pas, comme des hommes l'ont si souvent perdue, toute sobriété d'esprit quand elle se vit au faite d'un si vertigineux succès ? Laissons ses ennemis le prétendre. Durant les progrès de sa marche, au milieu même des luttes féroces, elle avait manifesté la modération de ses sentiments par la pitié qu'elle n'avait cessé d'exprimer pour les souffrances de l'ennemi. Elle adressait aux chefs anglais la touchante invitation de s'unir aux Français comme à des frères, dans une commune croisade contre les infidèles, ouvrant ainsi une voie au retrait des troupes. Elle s'interposait pour protéger les captifs ou les blessés ; elle se lamentait sur les excès commis par ses concitoyens ; elle descendait de son cheval pour s'agenouiller devant un soldat anglais mourant, et lui donner les secours matériels ou spirituels que réclamait son état. « *Nolebat*, dit l'évidence, *uti ense suo, aut quemquam interficere* ¹. » Elle abritait l'Anglais, qui invoquait son aide, dans ses propres quartiers. Elle pleurait, en voyant étendus sur le champ de bataille tant de braves ennemis morts sans confession. Quand elle se regardait elle-même, voici de quelle façon se manifestait son orgueil : le jour où elle termina son œuvre, elle pleura ; car elle savait que, sa tâche achevée, sa fin était proche. Ses aspirations ne tendaient qu'à retrouver des lieux, qui lui semblaient plus propices à la piété, et où sa piété lui ferait trouver du bonheur dans la mort. Elle exprima alors, entre des sourires et des larmes, comme un désir qui, tout fan-

¹ « Elle ne voulait ni se servir de son épée, ni tuer personne. »

tastique qu'il était, fascinait indiciblement son cœur, une prière entrecoupée de sanglots, demandant à Dieu qu'il lui permit de retourner aux solitudes d'où il l'avait tirée, et de redevenir bergère comme autrefois. C'était là une prière bien naturelle, la nature ayant fait une nécessité pour tout cœur humain de chercher le repos et de fuir le tourment. Cependant c'était une prière à moitié fantastique, parce que, depuis son enfance, les visions qu'elle n'avait jamais reniées et les voix qui retentissaient toujours à son oreille, l'avaient depuis longtemps persuadée qu'une telle prière ne pouvait être exaucée. Elle sentait trop bien que sa mission devait être accomplie jusqu'à la fin, et que cette fin était venue. A partir de ce moment, tout alla mal, elle n'eut plus que des malheurs. Elle avait elle-même créé les fonds à l'aide desquels la France devait élever sa restauration ; mais elle n'était point appelée à être témoin de leur développement, de leur heureuse application. Plus d'un plan militaire était suivi, qu'elle n'approuvait pas. Mais elle n'en continua pas moins comme auparavant d'exposer sa personne. Plusieurs blessures ne lui avaient point appris à se garder. Enfin, dans une sortie hors de Compiègne, est-ce par suite d'une trahison ? cela est resté douteux jusqu'ici, — elle fut prise par les Bourguignons et finalement livrée aux Anglais.

Puis vint son procès. Ce procès, qui se déroula naturellement sous l'influence anglaise, fut conduit en première ligne par l'évêque de Beauvais. C'était un Français vendu aux intérêts de l'Angleterre, et espérant, par la faveur des chefs anglais, arriver aux plus

hautes dignités. D'évêque tu deviendras archevêque, et d'archevêque, cardinal, telles étaient les paroles qui retentissaient sans cesse à son oreille ; et sans doute un chuchotement de visions toujours plus élevées, celle de la triple couronne, les pieds sur le cou des rois, pénétra quelquefois dans son cœur. M. Michelet s'attache à bien nous mettre dans la tête que cet évêque n'était qu'un agent des Anglais. C'est vrai. Mais cela n'améliore pas le cas de son compatriote qui, tout en étant complice dans le crime, se mettait lui-même à la tête de la persécution contre une fille sans appui, et qui voulait être tout cela dans l'âme ; et avec la bassesse consciente d'une dupe. Jamais depuis la fondation de la terre, il n'y eut un procès comme celui-ci, si on l'exposait dans toute la beauté de la défense, et dans toute la diabolique horreur de l'attaque. O fille de France, bergère, jeune paysanne, foulée aux pieds par tous ceux qui t'entourent, combien j'honore l'éclair de ton intelligence, aussi vive que l'éclair de Dieu, aussi fidèle à son but, qui, pendant plusieurs siècles, courut devant la France et la traînante Europe, confondant la malice de la subtilité insidieuse, et réduisant au mutisme les oracles du mensonge. N'est-il pas scandaleux, humiliant pour la civilisation, qu'en ce jour la France exhibe l'horrible spectacle de juges examinant la prisonnière contre elle-même, l'amenant par fraude à des conclusions traîtresses contre sa propre tête ; usant des terreurs de leur pouvoir pour extorquer des aveux de la fragilité de l'espérance ; ou (ce qui est pire) employant les caresses de la condescendance et une bonté de serpent à fondre dans

les complaisances de la gratitude ceux qu'ils n'avaient pas réussi à glacer par la crainte ?

Jurisprudence barbare ! Juges coupables ! qui, siégeant dans votre pensée, sur les sommets de la sagesse sociale, avez cependant manqué d'apprendre les premiers principes de la justice criminelle, — mettez-vous humblement et docilement aux pieds de cette fille de Domrémy qui a déchiré en morceaux vos tissus de cruauté et les a réduits en poussière. — « Voudriez-vous donc faire tourner mon propre témoignage contre moi-même ? » Telle est la question avec laquelle souvent elle défia leurs artifices. Elle leur montra continuellement que leurs interrogations étaient étrangères à l'affaire et qu'ils entraînaient contre elle dans des charges ridicules. Des questions générales lui furent posées sur des points de théologie casuistique, questions à double face, questions auxquelles aucun d'eux n'eût pu répondre sans s'exposer à l'hérésie ou sans manifester une présomptueuse estime de soi-même¹. Puis un malheureux dominicain la pressa d'une objection qui, si on l'appliquait à la Bible, ferait de tous les miracles autant d'absurdités. Le moine avait l'excuse de n'avoir jamais lu la Bible. M. Michelet n'a pas cette excuse, et cela fait rougir pour lui, comme philosophe, de le voir donner du poids à cet argument, tandis qu'il n'est qu'une

¹ « Jehanne, croyez-vous être en état de grâce ? » lui demandèrent ses juges. Ils croyaient l'avoir liée d'un lacs insoluble. Elle trancha le nœud avec une simplicité héroïque et chrétienne : « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre ! Si j'y suis, Dieu veuille m'y tenir ! » (Michelet : *Jeanne d'Arc*, p. 96.)

variation de la grossière métaphysique des mahométans. La réponse de Jeanne fut aussi tranchante que rapide ¹. Un autre crut la prendre en défaut en lui demandant quelle langue parlaient ses angéliques visiteuses, comme si les Conseils célestes avaient besoin d'interprètes polyglottes, ou que Dieu eût besoin lui-même d'un langage quelconque pour faire entendre des pensées au cœur humain. Puis vint un très méchant démon qui lui demanda si l'archange Michel lui apparaissait nu. Ne comprenant pas cette vilaine insinuation, Jeanne, dont la pauvreté suggérait à sa simplicité que l'objection sans doute portait sur la grande dépense qu'aurait exigé un costume digne de l'ange, leur demanda s'ils s'imaginaient que Dieu qui revêtait les fleurs de la vallée, fût incapable de trouver un vêtement pour ses serviteurs. La réponse de Jeanne amène un sourire de tendresse, mais le désappointement de ses juges fait naître un horrible éclat de rire.

Puis en vinrent d'autres, par troupes, qui la gourmandèrent pour avoir abandonné son père, comme si le Père plus grand, qu'elle croyait avoir servi, n'avait pas le pouvoir de dispenser de ses propres lois ; comme s'il n'avait pas dit que, pour une cause moins noble que le martyre, l'homme et la femme

¹ Nous ne voyons rien dans le texte de Michelet qui autorise ce grave reproche, à moins que de Quincey ne veuille faire allusion à ce mot fort inoffensif : « A la cinquième séance, on l'attaqua par un côté délicat, dangereux, celui des apparitions. » (*Ibid.* p. 97.) De Quincey semble ici avoir confondu dans une même critique sans aucun fondement, deux arguments très différents, que Michelet se garde bien de confondre.

devaient quitter père et mère. Le dimanche de Pâques, après de longues procédures, la pauvre fille tomba si malade qu'elle se crut empoisonnée. C'était faux ; personne n'avait aucun intérêt à hâter une mort si certaine. M. Michelet, dont les sympathies pour toutes les émotions sont si vives qu'on voudrait les voir toujours aussi justes, explique le cas avec beaucoup de vraisemblance. Jeanne avait une double maladie. Elle avait été visitée par le paroxysme du malaise qu'on appelle le mal du pays ; la cruelle nature de son emprisonnement, sa longueur, ne pouvaient, dans les ténèbres et les chaînes où elle était retenue, que fixer ses pensées solitaires sur Domrémy. La saison, la plus céleste période du printemps, ajoutait des aiguillons à ce désir. C'était la *nostalgie*, comme l'appellent les médecins. Son autre maladie était une faiblesse, un épuisement provenant de ses combats journaliers avec la malignité de ses ennemis. Elle croyait que tout le monde la haïssait et avait soif de son sang ; oui, beaucoup de créatures douées d'un bon cœur, qui auraient eu d'elle une pitié profonde en considérant les accusations comme une manœuvre politique, voyaient leurs sentiments naturels étouffés par la pensée qu'elle avait des relations avec les pouvoirs infernaux. Elle savait qu'elle devait mourir ; mais ce n'était pas là la misère ; la misère était que ce dénouement ne pouvait être atteint sans une lutte si prolongée, comme si elle espérait rencontrer quelque chance de bonheur (alors qu'il n'y en avait aucune) ou qu'elle rêvât pour un moment d'échapper à l'inévitable. Alors pourquoi

lutter? Sachant qu'elle n'obtiendrait rien en répondant à ses persécuteurs, pourquoi ne se retirait-elle pas d'une discussion superflue, dans le silence? C'est parce que sa vive et ardente loyauté ne pouvait la laisser souffrir que la vérité fût obscurcie par des mensonges qu'elle pouvait démasquer, lorsque d'autres, même de candides auditeurs, ne le pouvaient pas; c'était en vertu de cette impérissable grandeur d'âme, qui lui apprenait à se soumettre doucement et sans une révolte à son châtiment, sans lui apprendre à se soumettre, pas même un moment, à la calomnie sur les faits ou à la mauvaise interprétation des motifs. Puis il y avait des secrétaires écrivant ses paroles. Ceci n'avait pas été imaginé pour son bien. Mais la fin ne correspond pas toujours à l'intention; et Jeanne pouvait se dire: « Ces paroles qui seront tournées contre moi demain ou les jours suivants, peut-être, aux yeux d'une plus noble génération, pourront se lever de nouveau pour ma justification. » — Oui, Jeanne, les voilà qui se lèvent de nouveau à Paris, et pour plus que ta justification.

Femme, sœur, il y a certaines choses que vous n'exécuterez jamais aussi bien que votre frère, votre mari, et que même vous n'exécuterez jamais. Pardonnez-moi si je doute que vous puissiez jamais produire de votre fonds un grand chef-d'œuvre, comme un Mozart ou un Phidias, ou un Michel-Ange, ou un grand philosophe ou un grand lettré. Par ce dernier j'entends — non pas un homme jouissant simplement d'une mémoire infinie, mais aussi d'une faculté de combinaison aussi souple qu'étendue, rassemblant des

quatre vents, comme l'ange de la résurrection, ce qui autrement ne serait que de la poussière d'os de morts, dans l'unité d'une vie respirante. Si vous pouvez créer à l'égal de ces grands créateurs, pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Ne me demandez pas de parler autrement; car si vous le faisiez, vous m'induiriez en tentation. Il y a longtemps que j'ai juré de ne jamais proférer un mensonge, et avant tout un mensonge de flagorneur; et dans les faux hommages que la presse moderne rend aux femmes, il y a une horrible flagornerie. Ils sont, la plupart du temps, aussi creux, aussi fugitifs qu'est l'amour qui se cache sous la passion conjugale. Cependant, si une femme me demandait de dire un mensonge, j'ai depuis longtemps pris mon parti; eu égard à certaines considérations morales, je veux bien y consentir et m'en faire un devoir, soit qu'il s'agisse de couvrir ses faiblesses (car elle en a quelques-unes) ou de payer humblement, à titre de vassal, une modeste rente au privilège de son caprice.

En dehors de ces cas, rien ne m'empêchera de rester fidèle à ma résolution de ne pas dire de mensonge. Je répéterai donc, et en latin, pour ne pas être grossier :

Excudent alii melius spirantia signa,
Credo equidem vivos ducent de marmore vultus :
Altius ascendent : at tu caput, Eva, memento
Sandalo ut infringas referenti oracula tanta¹.

¹ Nos sœurs sont toujours prêtes à se fâcher quand nous parlons d'elles en latin ou en grec. C'est comme si l'on donnait à un capitaine de vaisseau des ordres scellés qu'il ne doit

Cependant, femme, sœur, quoique je ne puisse consentir à trouver un Mozart ou un Michel-Ange dans votre sexe jusqu'au jour où vous me rappellerez ma promesse à propos du mensonge, bien volontiers, et avec l'amour qui brûle dans les profondeurs de l'admiration, je reconnais qu'il y a une chose que vous pouvez faire aussi bien que le meilleur des hommes — une chose plus grande que les chefs-d'œuvre de Mozart ou de Michel-Ange, — vous pouvez mourir avec grandeur, mourir comme des déesses, si les déesses étaient mortelles. Si quelque monde éloigné (ce qui pourrait bien être le cas) est assez supérieur à nous, Telluriens en science optique, pour apercevoir distinctement avec ses télescopes ce que nous faisons sur la terre, quel est, croyez-vous, le plus grand spectacle que nous puissions leur donner? Saint-Pierre de Rome, un dimanche de Pâques, ou Louqsor, ou peut-être les Hymalayas? — Peuh! Peuh! mon ami, imaginez quelque chose de mieux, ce sont là des niaiseries; ils voient dans d'autres mondes, dans le leur,

ouvrir qu'arrivé à une certaine latitude, latitude qu'il n'atteindra peut-être jamais, pouvant ainsi ignorer le secret jusqu'à ce qu'il soit au fond de la mer. En général, je reconnais qu'il n'est pas poli de citer un seul mot de latin devant nos amies sans le traduire immédiatement. Mais dans le cas particulier, où je ne fais que répéter une vérité désagréable, elles voudront bien se rappeler qu'il y a politesse à ne pas traduire. Toutefois, si elles insistent absolument pour savoir ce soir même, avant d'aller se coucher, ce que contiennent ces lignes suspectes, je les renverrai au *Virgile* de Dryden, à un endroit du sixième livre de l'*Enéide*, excepté cependant pour les deux derniers vers qui renferment une invitation de mon cru aux nymphes mécontentes, désireuses de rétablir l'équilibre des avantages entre les deux sexes. (Note de de Quincey.)

de plus rares joujoux de cette espèce. Croyez-moi, cela n'est rien. Donnez-vous votre langue au chat?... Eh bien, la plus belle chose que nous ayons à leur montrer, c'est un échafaud, le matin d'une exécution. Je vous assure qu'il y a, un de ces matins-là, dans ces mondes lointains et télescopiques, des gens qui sont assez heureux pour occuper l'hémisphère voulu pour nous apercevoir. Les télescopes sont braqués ce matin-là sur la place du marché et se louent fort cher ; car probablement on friponne dans ces mondes scientifiques comme dans le nôtre.

Que sera-ce alors, s'il est annoncé, dans quelque monde télescopique, par ceux qui font leur métier de lorgner nos journaux dont ils ont depuis longtemps déchiffré la langue, que la pauvre victime du sacrifice de ce matin-là est une femme ? si l'on publie dans ce monde éloigné que la victime, aux yeux de la foule, porte sur sa tête la couronne du martyr ? si c'est quelque Marie-Antoinette, la reine veuve, montant sur l'échafaud, et présentant à l'air du matin sa tête prématurément blanchie par le chagrin, la fille des Césars s'agenouillant humblement pour baiser la guillotine, comme un hommage religieux rendu à la mort ? si c'est la femme-martyr de Roland, exprimant une vérité passionnée, une vérité odieuse aux maîtres de son pays, avec son dernier souffle expirant ? si c'est la noble Charlotte Corday, dans la fleur de la jeunesse, cette femme douée du charme le plus adorable, entourée de l'hommage qui suivait ses sourires partout où elle se trouvait pour les semer, — hommage qui les suivait aussi sûrement que les

gazouillements des oiseaux, après les averses printanières, suivent la réapparition du soleil et l'éparpillement des rayons sur les collines — et cependant considérant toutes ces choses comme plus vaines que la poussière de ses sandales, en comparaison du bonheur d'arracher à l'enfer sa chère France souffrante ? Ah ! voilà de vrais spectacles pour le peuple sympathique de ces mondes éloignés ; et peut-être quelques-uns souffraient-ils eux-mêmes une sorte de martyre, parce qu'ils ne pouvaient témoigner leur colère, ne pouvaient rendre témoignage à la force de l'amour, à la furie de haine, dont de pareilles scènes enflammaient leur cœur ; parce qu'ils ne pouvaient recueillir dans des urnes d'or quelques parcelles de cette glorieuse poussière qui dormait dans les catacombes de la terre !

Le mercredi après le dimanche de la Trinité, l'an 1431, étant dans sa dix-neuvième année, la Pucelle d'Arc subit son martyre. Elle fut conduite avant midi, gardée par huit cents cavaliers, à une plate-forme d'une hauteur prodigieuse, formée de poutrelles de bois, échafaudée, garnie de murailles de plâtre, traversée d'espace en espace dans toutes les directions pour créer des courants d'air. L'échafaud « effrayait par sa hauteur », dit M. Michelet ; et, comme d'ordinaire, il ne voit là qu'une intention de pure malignité. Mais il y a deux manières d'expliquer tout cela. Il est probable que l'intention était miséricordieuse. Je ne m'arrêterai pas sur les circonstances de l'exécution. Cependant, pour indiquer la satisfaction presque fatale avec laquelle M. Michelet fait ressortir tout

ce qui peut injurier le nom anglais, au moment où tous les lecteurs s'intéressent à l'apparition personnelle de Jeanne, il est vraiment édifiant de remarquer l'ingénuité avec laquelle il va tirer, d'un coin fort obscur, une explication fort injuste, et néglige, quoiqu'elle soit en pleine lumière, une explication vraiment satisfaisante. Toutes deux sont d'une plume anglaise. Grafton¹, chroniqueur peu lu, n'étant qu'un *John Bull* têtue, a trouvé bon de dire qu'il n'était pas étonnant que Jeanne fût restée Vierge, sa laideur suffisant à expliquer ce mérite particulier. D'autre part Holinshed, un chroniqueur un peu plus ancien, plus important et universellement lu, a rendu témoignage au caractère intéressant de la personne de Jeanne et à ses manières engageantes. Ces deux hommes ne vivaient que dans le siècle suivant, et par conséquent leur témoignage personnel est nul. Grafton crut obstinément et étourdiment ce qu'il désirait croire; Holinshed se donna la peine de rechercher et de rapporter exactement l'impression générale de la France. Mais je cite ce cas comme mettant en plein jour le candeur de M. Michelet².

¹ *A Chronicle at large, and meere History of the Affaires of England and Kinges of the same*, 1568, in-fol. De Quincey fait ici allusion à cette simple note de Michelet, l. 1. p. 23 : « L'Anglais Grafton, dans son amusante fureur, dit : « Elle était si « laide, qu'elle n'eut pas grand mal à rester pucelle. » Le jugement valait la peine d'être relevé. »

² Parmi les nombreuses ébullitions de la fureur de M. Michelet contre nous, pauvres Anglais, il y en a quatre bien faites pour amuser le lecteur, et qui contrastent singulièrement avec la justice qu'il nous rend quelquefois, et l'admiration dont à quelques égards, il fait profession pour nous :

Quant aux incidents circonstanciels de l'exécution, il me faudrait plus d'espace pour les raconter. Je craindrais de faire injure, par un récit imparfait, à un martyr qui me paraît si indiciblement grand. Cependant ayant ici pour objet, non Jeanne d'Arc, mais M. Michelet — c'est-à-dire voulant le convaincre qu'un Anglais est capable de penser plus hautement de la Pucelle qu'un de ses compatriotes et admirateurs, je veux faire allusion en finissant à un ou deux traits de l'attitude de Jeanne sur l'échafaud, et à un

1° Il admire notre littérature, mais en grinçant des dents. Il la déclare « belle et sombre ». (Il y a *simple* au lieu de *sombre* dans le texte de Michelet), mais « sceptique, judaïque, satanique », en un mot, anti-chrétienne. Que lord Byron figure comme membre de cette corporation diabolique, cela ne surprendra personne. Mais ce qui surprendra tout le monde, c'est d'entendre dire que Milton est un de ces *leaders* sataniques. Beaucoup de généreux et éloquents Français, avec Chateaubriand, ont, dans le cours des trente dernières années, noblement oublié leur nationalité chatouilleuse, pour rendre à Milton un hommage enthousiaste; quelques-uns d'entre eux ont élevé Milton presque au rang des créatures angéliques. Aucun d'eux n'a songé, pour parler de lui, à regarder plus bas que la terre. — Quant à Shakespeare, M. Michelet découvre en lui la plus extraordinaire des mystifications, la voici : « Il ne se rappelle pas avoir vu le nom de Dieu » dans aucun de ses ouvrages. Et lisant de semblables paroles, on se frotte naturellement les yeux, et l'on en vient à soupçonner que tout ce qu'on a vu dans le monde pourrait bien n'être qu'une simple illusion. Je commence moi-même à soupçonner que le mot « *la gloire* » ne se rencontre jamais dans aucun journal parisien. — « Ce grand peuple anglais, dit M. Michelet, parmi tant de bonnes et solides qualités, a un vice immense, profond : l'orgueil. » Oui, sans doute, cela peut être vrai; mais nous avons un voisin qui n'est pas absolument exempt d'un « vice immense, profond » et qui ressemble au nôtre comme une cerise à une cerise. En somme, M. Michelet nous trouve admirables, à cette

ou deux traits aussi de celle des assistants qui m'autorisent à mettre en question une des opinions de M. Michelet sur la fermeté de notre martyr. Il faut rappeler au lecteur que Jeanne eut à subir de l'opinion un jugement extraordinairement défavorable. Les premiers martyrs chrétiens n'eurent pas beaucoup à craindre de l'animosité personnelle. Le martyr était surtout considéré comme un ennemi de César, quelquefois aussi, là où il y avait quelque notion de la foi et de la morale chrétienne, il était regardé avec l'inimitié

exception près que nous sommes détestables ; et il se mettrait à genoux devant quelques-uns de nos écrivains, s'il n'était pas aussi décidé à les repousser du pied.

2° M. Michelet nous décoche une autre flèche dans une remarque vraiment singulière à propos de Thomas à Kempis....

3° Si, d'après M. Michelet aucun mâle anglais n'a pu écrire *l'Imitation de Jésus-Christ*, aucune de nos filles n'aurait été capable de revêtir le costume masculin de la Pucelle... « parce que, dit M. Michelet, les Anglais et les Allemands trouvent un tel travestissement monstrueux et intolérablement indécent. » Oui, c'est là un défaut, je le veux bien. Mais M. Michelet aurait dû se souvenir d'un fait qui se trouve dans les martyrologes et qui justifie les deux parties, l'héroïne française pour l'avoir fait, et les filles anglaises pour ne pas le faire. Une sainte femme, renommée surtout en France, a, pour une raison aussi forte que celle de Jeanne, c'est-à-dire, pour protéger sa modestie au milieu des hommes, porté un costume militaire. Cette raison et cet exemple autorisaient la Pucelle ; mais nos filles anglaises ont rarement une raison de ce genre à invoquer, et assurément aucun exemple de sainte. Ceci les excuse. Cependant, s'il est indispensable au caractère national que vos jeunes femmes doivent de temps en temps outrepasser les limites du décorum, alors c'est pour moi un devoir patriotique d'assurer M. Michelet que nous avons chez nous de ces héroïnes, et une longue liste : quelques-unes, découvertes dans les hôpitaux de la marine, alors qu'elles étaient trop malades pour se souvenir de leur déguisement ; d'autres, sur les champs de

que le monde a naturellement pour le spirituel. Mais le martyr, tout en paraissant déloyal, n'était pas supposé antinational, encore moins était-il individuellement haï. Ce qu'on haïssait en lui (si on haïssait quelque chose) tenait à sa classe, non à sa personne. Or, Jeanne, si elle était haïe, l'était personnellement, et à Rouen, sur des fondements nationaux. De là s'élevait contre elle une assurance de calomnie qui n'atteignait pas les martyrs en général. Tel étant le cas, il s'ensuivait nécessairement que quelques-uns lui imputaient

bataille; une foule qui n'ont pas été découvertes; quelques-unes seulement suspectées, et d'autres du même genre.....

4° La dernière de ces furieuses sorties est la plus violente. Nous Anglais à Orléans et après Orléans, nous avons fui devant la Pucelle d'Arc. « Oui, dit M. Michelet, vous avez fui; niez-le, si vous pouvez. » — Le nier, mon cher? Je n'y songe pas. Battre en retraite, en beaucoup de cas, est chose si excellente, qu'aucun philosophe, en certaines circonstances, ne voudrait prendre un autre parti. Nous tous, peuples de l'Europe, sans aucune exception, nous avons montré un certain jour notre philosophie de cette façon. Même les gens *qui ne se rendent pas*, ont daigné battre en retraite et crier *saive qui peut!* quoique, pour ma part, je n'aie aucun plaisir à rappeler à de braves gens de désagréables souvenirs. Mais ce qu'il y a d'amusant dans le reproche de M. Michelet, ce sont les variations qu'il exécute sur ce point contre nous comme s'il chantait un refrain... Ecoutez-le. « Ils montrèrent leur dos » ces Anglais. (Hip, hip, hurrah! trois fois trois!) « Derrière de fortes murailles, ils se laissèrent prendre! » (Hip, hip, neuf fois neuf!) — « Ils se sauvèrent aussi vite que leurs jambes purent les porter! » Hurrah! vingt-sept fois vingt-sept!) — « Ils s'enfuièrent devant une fille! » (Hurrah! quatre-vingt-onze fois quatre-vingt-onze!) — N. B. N'ayant pas l'original français sous la main, je tire mes citations de la traduction d'un de nos amis, M. Walter Kelly, qui me semble fidèle, chaleureuse, suffisamment anglaise, à part çà et là quelques provincialismes. (*Michelet's History of France*, 1845-46, 2 v. in-8°. (Note de de Quincey.)

une tendance à se rétracter. Aucune innocence n'y pouvait échapper. Or, si elle avait réellement témoigné cette intention sur l'échafaud, cela n'aurait prouvé que la faiblesse d'une nature simple, reculant devant l'approche du tourment, et ceux-là mêmes auront plus de pitié d'une semblable faiblesse, qui, personnellement, y céderaient le moins. En même temps, de toutes les calomnies portées contre elle, il n'y en a pas une qui puisse trouver moins d'appui dans les circonstances rapportées par l'histoire. Elle ne s'appuie en effet sur aucun témoignage positif, et elle a contre elle tout le poids des témoignages opposés, et cependant chose étrange à dire, M. Michelet, qui semble admirer la Pucelle autant que moi, est le seul écrivain de ses amis qui prête quelque consistance à cette odieuse calomnie. Il dit en propres termes que si elle n'a pas prononcé de ses lèvres ce mot de *rétractation*, elle l'a exprimé dans son cœur. « A-t-elle dit le mot? c'est chose incertaine; j'affirme qu'elle l'a pensé. »

Et moi, j'affirme qu'elle ne l'a pas pensé, dans aucun sens du mot *pensé*, applicable à ce cas. Ici la France calomnie la Pucelle, et l'Angleterre la défend. M. Michelet peut avoir voulu dire, qu'*a priori*, toute femme doit être présumée capable d'une telle faiblesse; or, Jeanne était une femme; donc elle était capable d'une telle faiblesse. C'est-à-dire, qu'il suppose qu'elle a prononcé le mot, uniquement en vertu d'un argument présumant qu'il est impossible à personne d'avoir agi autrement. Moi, au contraire, je repousse l'argument, non sur des tendances présu-

mables de la nature, mais sur les faits connus de l'exécution, tels qu'ils sont restés dans le souvenir de la foule. Quelle autre chose, demanderai-je, que le pur poids du métal, l'absolue noblesse de sa conduite, a brisé la vaste ligne de bataille alors rangée contre elle? Quelle autre chose, sinon sa douce et sainte attitude, a tiré de ses ennemis qui jusqu'alors l'avaient regardée comme une sorcière, des larmes d'une admiration enthousiaste? « Dix mille hommes, dit M. Michelet lui-même, pleuraient, » et de ces dix mille hommes, la majorité étaient des ennemis politiques, enchaînés par la superstition. Quelle autre chose que sa constance, unie à sa douceur angélique, amena le fanatique soldat anglais, — qui avait juré de mettre un fagot au bûcher, comme tribut de sa haine, et qui remplit son serment — à se transformer tout à coup en pénitent pour le reste de sa vie, disant partout qu'il avait vu de sa bouche, avec son dernier soupir, s'envoler une colombe? Quelle autre chose amena le bourreau à s'agenouiller à tous les sanctuaires pour se faire pardonner la part qu'il avait prise à cette tragédie? Et si tout cela ne suffisait pas, alors je citerai le dernier acte de sa vie comme ce qu'il y a de plus fort en sa faveur, quand même tous les autres témoignages seraient contre elle. Le bourreau devait allumer le bûcher par en bas. Il le fit. Une ardente fumée s'éleva en vagues énormes. Un dominicain était debout presque à son côté. Absorbé par son sublime office, il ne voyait pas le danger, et persistait dans ses prières. A ce moment même, quand le dernier de ses ennemis gravissait

l'escalier de feu pour la saisir, à ce moment, la plus noble des femmes n'eut de pensée que pour le seul ami qui ne voulait pas l'abandonner, sans penser à elle-même; de son dernier souffle elle le força à songer à se sauver lui-même et à l'abandonner à Dieu. Une fille dont le dernier souffle s'élevait à cette expression sublime de l'oubli d'elle-même, ne prononça le mot de *rétractation* ni des lèvres ni du cœur. Non, elle ne le fit pas, je l'affirme, quand même un mort ressusciterait pour jurer le contraire...

Evêque de Beauvais! ta victime est morte dans le feu sur l'échafaud, et toi dans ton lit. Mais les minutes qui précèdent le départ de la vie, sont souvent semblables de part et d'autre. A la crise de l'adieu, quand s'ouvrent les portes de la mort, et que la chair se repose de ses luttes, souvent le torturé et le tortureur subissent la même trêve de tourments charnels; tous deux tombent également dans le sommeil; tous deux quelquefois sont en proie à des rêves révélateurs.

Alors que les brouillards mortels fondaient sur vous deux, évêque et bergère, quand les pavillons de la vie fermaient leurs rideaux sombres autour de vous, essayons à travers les ombres gigantesques, de déchiffrer les traits de vos visions distinctes.

La jeune bergère qui avait délivré la France, — oubliant son donjon, son ascension à l'échafaud, son duel avec le feu — quand elle entra dans le dernier rêve, elle vit Domrémy, elle vit la fontaine de Domrémy, elle vit la pompe des forêts où avait erré son enfance. Cette fête de Pâques qu'on avait refusée

à son cœur languissant, cette résurrection du printemps que l'obscurité du donjon avait interceptée pour son âme affamée de la glorieuse liberté des forêts, lui furent rendues par Dieu, comme des bijoux que lui auraient dérobés des voleurs. Avec eux, peut-être (car les minutes des rêves peuvent contenir des siècles) lui fut également rendu par Dieu le bonheur de son enfance. Par un privilège spécial pour *elle* put être créée, dans ce songe d'adieu, une seconde enfance, innocente comme la première, mais non, comme elle, attristée par les lueurs de la mission formidable à l'horizon. Cette mission était maintenant remplie. L'ouragan était apaisé, les dernières dentelures du terrible orage s'évanouissaient.

Le sang qu'elle devait avoir été payé ; les larmes qu'elle devait répandre en secret avaient été versées jusqu'à la dernière. La haine dont elle était l'objet dans tous les yeux, elle l'avait fermement regardée en face, elle l'avait soufferte, elle lui survivait. Dans sa dernière lutte sur l'échafaud, elle avait glorieusement triomphé ; elle avait victorieusement senti les aiguillons de la mort. Pour tout, excepté pour la consolation de ce rêve d'adieu, elle était morte, — morte parmi les larmes de dix mille ennemis, au milieu des tambours et des trompettes des armées, morte au milieu du bruit de mille décharges et volées, saluée par les mille clairons des martyrs.

Evêque de Beauvais ! parce que l'homme chargé de crimes est en rêve poursuivi et hanté par le plus effroyable de ses crimes, et parce que sur ce miroir flottant — qui s'élève (comme les miroirs moqueurs

du mirage dans les déserts arabes) des cavernes de la mort, — se reflètent surtout les douces figures que cet homme a perdues ; voilà pourquoi je sais, évêque, que vous aussi, entrant dans votre rêve final, vous aussi vous avez vu Domrémy. Cette fontaine, dont les témoignages ont tant parlé, s'est montrée à vos yeux dans les pures rosées du matin ; mais ni les rosées, ni la sainte aurore n'ont pu effacer sur sa surface les brillantes taches du sang innocent. Près de la fontaine, évêque, vous avez vu une femme debout, cachant sa face. Et quand vous approchâtes, la femme découvrit ses traits dévastés. Domrémy les reconnaît-il encore pour les traits de son enfant ? Ah mais ! Vous la connaissez bien, vous, évêque ! Oh pitié ! quel soupir fut celui que les serviteurs, veillant à côté de son lit le rêve de l'évêque, entendirent sortir de son cœur angoissé, quand à ce moment il se détourna de la fontaine et de la femme, pour aller chercher le repos dans la profondeur des forêts ! Mais il n'échappe pas pour cela à la femme, qu'il doit voir une fois encore avant de mourir. Dans les forêts qu'il appelle en sa détresse, trouvera-t-il quelque répit ? — Quel tumulte, quel concours de pas se fait entendre ? Dans les clairières, où seul le daim sauvage devrait courir, des armées et des nations s'assemblent ; dans la foule flottante apparaissent, la dominant, des fantômes qui appartiennent aux heures passées. Il y a là le grand prince anglais, régent de France. Il y a Monseigneur de Winchester, le prince cardinal, qui est mort sans faire aucun signe. Il y a l'évêque de Beauvais, s'attachant aux buissons comme à son bouclier. Quel est

cet édifice que des mains si rapides élèvent ? Est-ce l'échafaud d'une martyre ? Vont-ils donc brûler une seconde fois l'enfant de Domrémy ? Non ; c'est un tribunal qui s'élève jusqu'aux nues ; et deux nations l'entourent, attendant son jugement. Monseigneur de Beauvais va-t-il s'asseoir encore sur le siège du juge, et compter de nouveau les heures de l'innocent ? Non, il est prisonnier à la barre. Déjà tout est prêt ; le puissant auditoire est réuni, la cour se précipite vers ses sièges, les témoins sont alignés, les trompettes sonnent, le juge va prendre sa place. Mais quel soudain coup de théâtre ! — Monseigneur, n'avez-vous pas de conseil ? — Je n'ai pas de conseil : dans le ciel là-haut, sur la terre ici-bas, il n'y a pas de conseiller qui veuille prendre en mains ma cause : tout est silencieux ! — En sommes-nous venus là ! Hélas ! le temps fuit, le tumulte est prodigieux, la foule s'amoncele à l'infini, et cependant je cherche dans cette foule quelqu'un pour prendre votre défense... Je connais quelqu'un qui sera votre conseil. Quelle est celle-ci qui vient de Domrémy ? Quelle est celle-ci qui vient dans le sanglant appareil du couronnement de Reims ? Quelle est celle-ci qui vient, la chair noircie des baisers des fournaises de Rouen ? C'est elle, la jeune bergère, elle qui n'a pas eu de conseil pour sa défense, que je choisis, évêque, pour la vôtre. C'est elle, j'en réponds, qui prendra la défense de Monseigneur. C'est elle, évêque, qui veut plaider pour vous ; oui, évêque, elle !... — quand le ciel et la terre restent silencieux !

HISTOIRE PITTORESQUE D'ANGLETERRE ¹

(1849)

Ce sauveur annoncé à Chinon n'était ni un prince, ni un guerrier, ni un homme d'Etat ; c'était une pauvre fille de campagne, Jeanne d'Arc. Il serait sans doute merveilleux qu'à l'histoire d'une intervention miraculeuse et d'une série de miracles ne se trouvent pas mêlé beaucoup de doutes et de confusion. Cependant, sur l'autorité des plus récents historiens, nous pouvons hardiment établir les points suivants :

1° Il n'y a pas eu d'action surnaturelle dans le cas de Jeanne, quoiqu'elle y crût profondément ;

2° Son imagination échauffée, exaltée par les misères de la France, par les superstitions courantes, et aidée par un tempérament particulier, produisit ses visions et ses voix ;

3° Son dessein fut pur et glorieux, lui donnant droit dans tous les âges au titre de patriote et de libératrice ;

4° Il n'y eut pas de coalition préalable entre Jeanne et le roi Charles, ni entre elle et aucun des amis du roi, quoique quelques-uns d'entre eux aient sagement

¹ *The pictorial History of England*, by George Craik and Charles Mac Farlane, 8 v. in-4°. Histoire curieuse au point de vue de la description des mœurs et de la civilisation anglaise. — Le récit de la vie de Jeanne d'Arc y est en grande partie emprunté à M. de Barante ; nous n'en citons que la conclusion, qui résume assez bien l'opinion moyenne critique de l'Angleterre à cette époque.

voulu tirer profit d'un prestige auquel ils ne croyaient pas eux-mêmes.

CARLYLE ¹

(1857)

Considérée comme objet de poésie ou d'histoire, Jeanne d'Arc, le plus singulier personnage des temps modernes, présente un caractère qui peut être considéré sous une grande variété d'aspects auxquels correspond une égale variété d'émotions. Pour les Anglais de son temps, bigots dans leur croyance et déconcertés par ses prouesses, elle apparut comme inspirée par le diable, et fut naturellement brûlée comme sorcière. C'est sous ce jour qu'elle est peinte dans les poèmes de Shakespeare. Pour Voltaire, dont le principal métier était de guerroyer contre toute espèce de superstition, cette fille embrasée d'une ar-

¹ L'auteur de l'*Héroïsme dans l'histoire* ne pouvait manquer de toucher à Jeanne d'Arc, lorsqu'il la rencontrerait sur son chemin. La *Vie de Schiller*, lui fournit l'occasion de dire ce qu'il pensait de la sainte héroïne française. Ses dispositions bien connues à notre égard nous empêchent de nous étonner qu'il ait profité de l'éloge de Jeanne d'Arc pour en écraser la France. « Il faut croire, lui répond très bien M. Darnešteter, que les Français étaient dignes de la noble vierge, puisqu'ils l'ont produite ; quant aux dédains du Russe Souvaroff (dont s'arme Carlyle), ils ne sont pas pour beaucoup émouvoir la France. » L'admirable éloge que fait Carlyle de la Pucelle nous console de ses coups de boutoir patriotiques. Personne du reste n'a mieux apprécié la noble tragédie du grand poète allemand, et n'en a mieux fait ressortir les idéales beautés. Les imperfections et les défauts extérieurs, comme le montre Carlyle, disparaissent dans la grandeur intrinsèque du poème.

deur religieuse, n'était qu'une fanatique insensée, et le peuple qui la suivit et crut en elle, un ramassis de lunatiques. La gloire de ce qu'elle avait accompli fut oubliée, quand on se souvint des moyens employés pour l'accomplir, et la Pucelle d'Orléans fut considérée comme un sujet excellemment fait pour le plus spirituel et le plus ignoble des poèmes dont la littérature ait à rougir. Notre illustre *Don Juan* cache sa tête, quand on le compare à la *Pucelle* de Voltaire; le biographe de Juan, avec tout son zèle, n'est qu'un innocent, un novice à côté de l'archirailleur.

Une telle façon de considérer la Pucelle d'Orléans est évidemment injustifiable. Des sentiments aussi profonds et aussi ardents que les siens ne sauraient jamais être un objet de ridicule; quiconque poursuit un dessein avec un si fervent dévouement a droit à éveiller des émotions au moins sérieuses dans le cœur des autres. L'enthousiasme offre différentes formes aux différents âges; toujours sublime en quelque degré, il est souvent dangereux; sa véritable essence est de tendre à l'erreur et à l'exagération; cependant il est la qualité fondamentale des âmes fortes, la vraie noblesse de sang, où toute grandeur de pensée et d'action prend sa source. L'axiome *Quicquid vult valde vult* sera toujours le premier et le plus sûr garant de l'énergie mentale. Cette jeune paysanne en qui se manifesta une telle véhémence de résolution, qu'elle put soumettre à sa volonté les esprit des rois et des capitaines, et conduire des armées à la bataille, allant de conquête en conquête jusqu'à ce que son pays fût délivré de ses envahisseurs, devait évidemment réunir

en elle les éléments d'un caractère magnanime. Sentiments bienveillants, idées sublimes, et avant tout une volonté irrésistible, telles sont les marques indubitables qui la caractérisent. La forme que prit son activité ne semble pas moins bien adaptée au développement de ces qualités, que beaucoup d'autres où nous les apprécions. Les splendides inspirations de la religion catholique sont aussi réelles que le fanatisme d'une renommée posthume; l'amour du sol natal est aussi louable que l'ambition ou le principe de l'honneur militaire. Jeanne d'Arc devait être une créature de rêves pleins d'ombre et de lumières profondes, de sentiments indicibles, de pensées qui erraient à travers l'éternité. Qui peut dire les épreuves et les triomphes, les splendeurs et les terreurs dont ce simple esprit était la scène? Français sans cœur, railleurs, oublieux de Dieu, comme disait le vieux Souvaroff, ils ne sont point dignes de la noble vierge.

Elle eut ses erreurs, mais des erreurs qu'une âme généreuse seule pouvait commettre, et que des âmes généreuses auraient fait plus que de pardonner. Ses ombres et ses déceptions ne furent que le propre de l'entendement seul; elles ne font que rendre l'irradiation de son cœur plus visible et plus touchante; de même que les nuages frappés par la lumière de l'Orient se dorent de nuances plus belles que l'azur lui-même.

C'est sous cet aspect que Schiller a vu la Pucelle d'Orléans, et essayé de nous la faire voir. Dans ce dessein, il semble que plus d'un plan s'est présenté à lui. Sa première idée fut de représenter Jeanne et les

temps où elle vécut, tels qu'ils étaient réellement ; de nous représenter la superstition, la férocité, la perversité de cette époque dans toute leur énergie, et de nous montrer cette patriotique et religieuse enthousiaste embellissant par sa présence cette scène tumultueuse, maniant à son gré les farouches passions de ses concitoyens, dirigeant leur furie contre les envahisseurs de la France, jusqu'à ce qu'enfin, abandonnée et condamnée à mourir, elle meure sur l'échafaud, conservant la même foi élevée et inébranlable, qui après avoir ennobli et racheté les erreurs de sa vie, devait glorifier l'ignominie de sa mort. Après y avoir beaucoup réfléchi, Schiller rejeta ce projet, comme trop difficile à exécuter. Dans le nouveau plan qu'il adopta, la simplicité et l'âpre horreur, qui défigurait et encombrait la réalité, a en grande partie disparu. Le Dauphin n'est plus un voluptueux débile, ni sa cour le centre du vice, de la cruauté et de l'imbécillité ; la misère du temps n'est que légèrement touchée, et la Pucelle elle-même est investie d'un certain degré de mystérieuse dignité, représentée en définitive comme un véritable don surnaturel, quoique jusqu'à la conclusion, ni Jeanne d'Arc ni nous ne sachions sûrement, excepté par la foi, si sa mission est surnaturelle, et si, dans le cas où elle le serait, elle vient d'en haut ou d'en bas.

On peut mettre en question, et on a fait plus que l'y mettre, la convenance de ce plan. Mais les imperfections extérieures se perdent dans la grandeur intrinsèque de la pièce ; l'âme de Jeanne nous est présentée avec une force suffisamment exaltée et

pathétique pour nous faire fermer les yeux sur de plus grandes inconséquences. Jeanne est une pure création, d'origine à moitié céleste, alliant avec les deux charmes de la grâce féminine la majesté terrible d'une prophétesse et d'une victime destinée à mourir pour son pays. Aux yeux de Schiller elle ressemblait à l'Iphigénie des Grecs et il l'a traitée comme telle sous certains rapports.

Les malheurs et la désolation de son pays ont allumé dans le cœur fervent de Jeanne un feu que la solitude de sa vie, ses profonds sentiments de religion, ont entretenu et fait éclater en une sainte flamme. Elle est assise dans la solitude avec son troupeau, près de la chapelle de la Vierge de la montagne, sous le vieux chêne druidique, lieu enchanté, le rendez-vous des mauvais esprits aussi bien que des bons ; et des visions lui sont révélées telles que des yeux humains n'en ont jamais vu. Elles semblent le résultat de la force même de son propre esprit exprimant ses sentiments en formes qui réagissent sur lui. L'énergie de ses impulsions lui persuade qu'elle est appelée d'en haut pour délivrer son pays ; l'intensité de sa foi persuade les autres ; elle entreprend sa mission ; tout s'incline devant l'ardente véhémence de sa volonté ; elle est inspirée, parce qu'elle pense qu'elle l'est. Il y a quelque chose de beau et d'émouvant dans la vue d'un noble enthousiasme, nourri dans le secret de l'âme, au milieu d'obstructions et de dépressions, et à la fin éclatant au dehors avec une force irrésistible pour accomplir sa fin préméditée ; les obstacles qui longtemps l'ont retenu caché deviennent les témoi

gnages mêmes de son pouvoir ; l'ignorance elle-même, la faiblesse et l'erreur qui y restent encore en partie attachées, augmentent notre sympathie sans diminuer notre admiration. C'est le triomphe, à peine contesté, non complètement achevé, mais enfin le triomphe de l'esprit sur la destinée, de la volonté humaine sur la nécessité matérielle.

Schiller a senti tout cela, et l'a présenté avec une habileté plus qu'ordinaire. Le secret mécanisme de l'âme de Jeanne reste caché pour nous dans une profonde obscurité religieuse ; mais ses mouvements actifs sont distincts ; nous voyons l'héroïsme élevé de ses sentiments ; elle nous affecte jusqu'au fond du cœur. La tranquille et dévote innocence de ses premières années, alors qu'elle vivait silencieuse, ensevelie en elle-même, douce et bonne sans communiquer avec les autres, nous la fait aimer ; la splendeur céleste qui illumine ensuite sa vie ajoute le respect à l'amour. Ses paroles et ses actions offrent la combinaison d'une force supérieure avec une dignité calme et modeste ; nous comprenons comment ces qualités ont dû faire naître en sa faveur l'universelle conviction. Jeanne est le plus noble des personnages de tragédie. Nous nous la figurons avec sa forme délicate et gracieuse, sa physionomie douce, mais respirant l'âme, belle et terrible ; portant la bannière de la Vierge devant les armées de son pays, marchant dans la force d'une âme transportée, irrésistible par la foi, — l'humble bergère, plus grande dans la grandeur de son âme simple, que les rois et les reines de ce monde. Cependant sa poitrine n'est pas entièrement

fermée au sentiment humain, ni sa foi exempte d'incertitudes. Quand l'inexorable vengeance, qui a fermé son oreille à la voix de la miséricorde pour les ennemis de la France reste suspendue à la vue de Lionnel, et que son cœur éprouve la première atteinte d'une affection mortelle, un lugubre nuage obscurcit la sérénité de son âme; il semble que le Ciel l'ait abandonnée, ou ait permis pour la première fois aux démons ou aux rêves de la terre de la séduire. L'agonie de son âme, perdue dans les horribles labyrinthes sans fin du doute, est puissamment peinte. Elle a couronné le roi à Reims; tout est joie, pompe, jubilation et presque adoration de Jeanne; mais les pensées de Jeanne ne sont pas à la joie. La vue de ses sœurs pauvres, mais bonnes et sincères, dans la foule, l'émeut jusqu'au fond de l'âme. Au milieu du tumulte et des magnificences de la royale fête, elle tombe dans la rêverie; sa petite vallée native d'Arc, entre ses paisibles collines, se lève devant l'œil de son esprit, avec ses huttes couvertes de chaume, et ses claires pelouses, où le soleil continue d'étinceler si brillamment, où le Ciel est si bleu, où tout est si calme, si maternel, si paisible. Elle soupire après la paix de cette retraite; puis elle tressaille en pensant qu'elle ne la verra plus. Accusée de sorcellerie par son propre père, elle n'oppose à l'accusation pas un mot de défense; car son cœur est enténébré, il est souillé d'un amour terrestre; elle n'ose plus élever ses pensées vers le ciel. Séparée de ses sœurs, repoussée avec horreur par le peuple qu'elle vient de sauver du désespoir, elle erre, désolée, abattue, sans savoir où

porter ses pas. Cependant elle ne succombe pas à cette épreuve douloureuse; pendant qu'elle souffre du dehors, et qu'elle est abandonnée des hommes, son âme redevient claire et forte, sa confiance renaît. Elle est maintenant plus solidement fixée dans notre admiration qu'auparavant; la tendresse s'unit à nos autres sentiments, et sa foi a été éprouvée par d'amères vicissitudes. Ses concitoyens reconnaissent leur erreur. Jeanne clôt sa carrière par une mort glorieuse; nous prenons congé d'elle dans un solennel sentiment d'héroïque pitié.....

L'introduction de l'action surnaturelle dans cette pièce et son écart final de la vérité historique ont été sévèrement jugés par la critique allemande; Schlegel appelle la fin de Jeanne une *mort de rose*. Le lecteur ordinaire ne doit pas prendre grand intérêt à cette discussion. Réclamer notre foi à des apparitions et à des miracles auxquels nous ne croyons plus aujourd'hui, trouble sans doute pour un moment notre soumission aux illusions du poète; mais les miracles dans cette histoire sont rares, et de peu d'importance dans le résultat général; ils jettent peu de trouble dans notre raison, et peut-être contribuent à exalter l'héroïne dans notre imagination. Mais c'est toujours la pure grandeur humaine de l'âme de Jeanne que nous aimons et respectons; le dévouement sublime qui la transporte, sa généreuse bienveillance, son irrésistible détermination. L'ordre céleste n'est qu'un moyen de développer ses qualités, et de leur donner comme un passeport approprié aux esprits de son siècle.....

Après toutes les objections, la *Pucelle d'Orléans* restera l'un des plus beaux drames modernes. Peut-être, parmi toutes les pièces de Schiller, est-elle la seule qui renferme le plus grand nombre des qualités qui constituent le *génie*, dans le sens le plus strict du mot. *Wallenstein* renferme plus de pensée, plus de science, plus de conception, mais il n'est que par parties illuminé de cet éclat embelli, ennobli, idéalisé, comme disent les critiques. Il faut avoir le cœur bien froid, l'imagination bien engourdie pour n'être pas touché par la *Pucelle d'Orléans*.

Ce ne fut pas le cas en Allemagne ; l'ouvrage reçut un accueil flatteur au delà de tout exemple. L'idée maîtresse était appropriée à l'esprit allemand ; l'exécution enflamma les cœurs et les imaginations du peuple ; il fut fier de son grand poète, et heureux de s'enthousiasmer de sa poésie. Quand la pièce parut pour la première fois à Leipzig, en présence de Schiller, ce sentiment se déploya d'une singulière façon. Quand le rideau tomba à la fin du premier acte, de tous côtés s'éleva ce cri : *Vive Friedrich Schiller!* accompagné du son des trompettes et d'une musique militaire. A la fin de la pièce, toute l'assemblée quitta ses places, sortit et assiégea la porte par où devait sortir le poète. Il s'était à peine montré, que tous ses admirateurs se découvrant, lui firent une haie pour le laisser passer ; et pendant qu'il passait, beaucoup, nous dit-on, élevèrent leurs enfants en s'écriant : « C'est lui ! »

REV. JOSEPH STEVENSON¹

(1861-1864)

Nous entrons, dans l'un des plus brillants chapitres de l'histoire de France, l'héroïque défense d'Orléans et sa délivrance par Jeanne d'Arc, L'intérêt qui s'attache à la Pucelle d'Orléans tient moins au souvenir de ses exploits, quelque merveilleux qu'ils soient, qu'à l'étude de son caractère. Elle est femme en même temps qu'héroïne. Sa courte vie, si pleine d'action et de passion, alternant si brusquement entre le triomphe et la défaite, commencée dans la gloire et achevée dans la souffrance, commande notre attention et touche notre sympathie. Aussi difficile à saisir et aussi mystérieuse qu'intéressante, elle est un personnage entièrement exceptionnel, si loin du cours habituel des impulsions et des actions humaines, que nous ne pouvons lui appliquer les règles de la critique ordinaire. Il n'entre pas dans mon plan d'examiner en détail sa prodigieuse histoire; qu'il nous suffise d'établir qu'en mettant à mort Jeanne d'Arc, le duc de Bedford mit fin à la

¹ *Letters and papers illustrative of the wars of the English in France during the reign of Henry the Sixth, king of England.* 3 v. in-4°, faisant partie de la *Collection des historiens du moyen âge en Angleterre.* — Cet ouvrage se compose de documents originaux empruntés aux manuscrits de la Bibliothèque nationale et aux Archives de France, et traduits en anglais. Il est précédé d'une préface historique d'où est tiré le fragment que nous traduisons.

puissance anglaise en France. Si elle était retournée au foyer paternel après le couronnement de Reims, si elle avait échappé de prison, ou si même elle avait été absoute par ses juges, il en eût été tout autrement. Elle serait devenue une héroïne de roman, au lieu d'être l'héroïne de l'histoire. Mais le régent voulut qu'il n'en fût pas ainsi, et il couronna son œuvre ; car la mort de Jeanne fut son triomphe, et des cendres de son bûcher de Rouen sortit la liberté de la France régénérée. Bien que, par pitié pour la faiblesse de la femme, la pleine vérité, la fin terrible, mais nécessaire, de sa mission ne lui eût pas été clairement révélée à elle-même jusqu'au moment où elle s'accomplit, pourtant elle lui avait été montrée dès le commencement. Les deux saintes, ses « Voix », sainte Catherine et sainte Marguerite, étaient toutes deux vierges et martyres. A Orléans elles avaient promis la délivrance, à Charles la consécration royale à Reims ; mais à Jeanne elles n'avaient promis qu'une chose : qu'à la fin, après une grande victoire, elles la conduiraient en Paradis.

Le meurtre juridique de Jeanne fut le prix du rachat de la France. Les Anglais, en quittant la place de l'exécution, déclarèrent « qu'ils étaient perdus puisqu'ils avaient tué une sainte ». A partir de ce moment, la nationalité française ressuscita et se hâta d'accomplir la prophétie de Jeanne, annonçant qu'avant six ans expirés les Anglais perdraient une conquête bien plus précieuse que la cité d'Orléans. Le sentiment des provinces où ils avaient jusque-là dominé tourna contre eux. Ils ne purent jamais

trionpher de l'effet moral produit par la Pucelle. Même avant son exécution, Henry se plaignait « de ce que beaucoup de ses sujets s'étaient frauduleusement, astucieusement et scélératement soustraits à son empire, en exposant au danger son royaume de France et lui-même ¹ ». Après son exécution, ce fut bien pis encore. En vain Bedford voulut faire consacrer Henry à Paris comme roi de France; la cérémonie ne fit aucune impression; elle n'excita aucune sympathie dans les esprits du peuple; son seul résultat fut de montrer combien ils étaient hostiles aux Anglais, et tout ce que ceux-ci avaient perdu dans un si court espace de temps. La guerre de France était devenue impopulaire en Angleterre; on ne pouvait obtenir du Parlement ni troupes, ni munitions ni argent...

Pendant que les ambassadeurs de France discutaient les conditions du traité d'Arras avec le duc de Bourgogne, la nouvelle arriva à Arras de la mort du duc de Bedford. Il était au courant de ces négociations, et le résultat qu'il redoutait tant, lui avait été communiqué par les envoyés anglais de retour en Angleterre. Il comprenait pleinement toute la portée de ce traité; il équivalait pour lui à l'expulsion des Anglais de France. Il avait dès lors perdu toute raison de vivre, et pour un homme de son tempérament c'était la mort. Tout ce que nous connaissons de son caractère autorise à penser ainsi. Il avait promis à Henri V de dévouer sa vie à la conquête

¹ Fœd. X, 472.

de la France ; il avait déclaré au Parlement de Paris qu'il sacrifierait à cette conquête son corps, son âme, tout son être ; et il avait exécuté sa promesse avec une foi inaltérable. Son inflexible volonté ne considérait tous les événements que dans leur relation à cette unique fin ; et quand il fut évident qu'elle était devenue impossible, il sentit que sa mission était terminée. Le but auquel il se dévoua était loin d'être saint ; mais quel qu'il fût, il le poursuivit sans dévier jamais de la fermeté de son dessein.

Si nous jetons un coup d'œil sur son administration pendant les quatorze ans que dura sa régence, nous ne pouvons lui refuser une haute estime pour sa capacité. Brave sur le champ de bataille et prudent dans le conseil, calme dans la délibération et résolu dans l'action, il fut certainement égal sinon supérieur à Henri V. Sans la trahison du duc de Bourgogne, il eût probablement soumis la France et expulsé Charles VII.

Cependant il eut ses fautes, qui, à une grande exception près, doivent être plutôt attribuées aux circonstances de sa position qu'aux vices de son caractère. Il fut engagé dans une cause qui n'a pas nos sympathies, une cause qui ne méritait pas le succès, et qui dès le commencement était condamnée. Nous sentons qu'il dévoue ses énergies à l'accomplissement d'une profonde iniquité, et que ses plus brillants exploits sont assombris par cette ombre. Nous pouvons lui pardonner la pétulance dont il fit preuve plus d'une fois à l'égard de son beau-frère, le duc de Bourgogne, dont il connaissait bien l'égoïsme. Mais

la grande, l'irréremédiable taché de son caractère, c'est la façon dont il traita Jeanne d'Arc. Notre estime de son habileté politique s'en trouve amoindrie. A côté d'une cruauté consommée, nous ne pouvons voir dans toute la conduite de cette affaire qu'une laborieuse folie. Allons encore plus loin; pour nous, l'homme lui-même est amoindri. Ce fut avec la connivence de Bedford, en la présence de Bedford, que les secrètes horreurs de la prison devinrent plus abominables que les horreurs publiques de l'exécution. C'est une sombre page dans son histoire, et sur laquelle nous ne voulons pas nous appesantir.

HARRIET PARR¹

(1866)

J'ai voulu représenter Jeanne d'Arc dans toute l'évidence de sa véritable nature, assurée que la vérité d'une nature si loyale, si religieuse et si pure, est plus touchante avec ses rudesses et ses ombres, qu'avec des gloses qui les dissimuleraient ou des

¹ *The Life and Death of Jeanne d'Arc*, 2 vol, in-12. Femme de lettres et romancière distinguée, Harriet Parr est surtout connue par son roman *In the Silver age*. Son livre sur Jeanne d'Arc fut accueilli, comme il le méritait, avec la plus grande faveur par la critique anglaise, qui applaudit au fond sérieux, et au charme de la forme. (V. à ce sujet un article de *Fortnightly Review*, vol. VI, p. 632.) Cette biographie est en substance le résumé vivant et suivi de l'œuvre de Quicherat. Le récit, toujours attachant, est à peine coupé çà et là de quelques effusions ou réflexions personnelles qui trahissent chaleureusement le profond enthousiasme de l'auteur pour son héroïne.

réflexions évasives qui essaieraient de les nier...

Jeanne d'Arc, âme généreuse, qui devait concentrer toutes les forces dispersées de la France, les faire servir à sa délivrance, et puis mourir — la sainte de la France, sa martyre, son sacrifice, le mémorial perpétuel du crime d'une grande nation divisée contre elle-même... Sa conscience d'avoir bien travaillé pour la France, son assurance que Dieu ne l'avait point abandonnée ne cessa de l'accompagner, et aucune des victoires qu'elle remporta sur ses ennemis ne fut plus triomphante que son martyre.

La plus sévère critique a cessé d'élever un doute sur la bonne foi de Jeanne. Sa vocation ne fut pas le rêve creux et fantasque d'une visionnaire malade, mais une impulsion à l'action, une *possession* qui l'accabla jusqu'au moment où elle fut libre d'agir. Tout son être était l'expression d'une vigueur juvénile, et son âme d'une robuste énergie. Sa sensibilité physique, ses instincts moraux étaient de l'ordre le plus élevé et le plus exquis. Sa perception des sentiments ou des pensées de certaines personnes, sa prescience de certains événements qui les concernaient ainsi qu'elle, atteignaient les dernières limites de la faculté intuitive. Elle repoussa toujours en termes formels toute prévision en dehors de sa mission, et dans tout ce qui, de loin ou de près, touchait à cette mission, elle déclara qu'elle ne faisait qu'obéir à la direction de ses *divines* voix, qu'elle ne savait rien, ne pouvait rien, ne voulait rien en dehors de ce qu'elles lui révélaient.

C'était une tâche sublime qu'elle avait entreprise, rien de moins que la réunion d'une grande nation divisée en deux parts par un vaste gouffre de maux et d'inimitiés qu'un puissant ennemi étranger avait tout intérêt à maintenir ouvert.

Ses pensées, ses espérances réalisaient par avance l'issue de cette tâche, en avançant ses voix, et elle rêvait qu'il n'y aurait point de reflux dans la marée de succès que le Ciel lui enverrait. En se proclamant son envoyée, elle présumait grandement de la foi de Charles VII et de son peuple, et donnait à ses ennemis l'occasion de lui préparer une terrible chute.

Il n'y a qu'une âme simple et sans détours qui puisse achever de hautes entreprises. Jeanne était toute magnanimité, toute pureté, toute dévotion désintéressée à Dieu, à son roi et à son pays : son âme était exempte des craintes ou des défiances de ceux qui étaient appelés à la servir, sa philosophie ne discernait pas à quelles tortueuses menées, à quels captieux artifices, à quelles lâches hypocrisies, à quelles subtiles trahisures des hommes méchants pouvaient avoir recours pour traverser ses grands desseins et parvenir à leurs propres fins ignobles. Elle ne savait rien de la volage faveur qui aujourd'hui crie : hosannah ! et demain : à la croix ! qui baise les pas du succès, et voit dans l'insuccès une malédiction de l'enfer. Elle ne pouvait concevoir l'ignoble ingratitude qui l'abandonnerait, la brutale et aveugle perversité qui la renierait comme rejetée de Dieu ou inspirée du démon, quand la jalousie de ses ennemis l'aurait fait tomber dans le piège. Et il

était bon qu'elle n'ait pas eu d'avance la révélation de certaines certitudes. Un autre maître aurait pu lui prophétiser le destin qu'elle bravait, en s'érigeant en sauveur et libérateur au milieu de l'océan de troubles qui submergeait la France ; mais Dieu miséricordieusement ne lui laissa voir, à travers la tempête, que le relèvement de son pays et le salut de son âme qui devaient la suivre, une voie semée de larmes et d'ombres qui devaient flotter devant elle, jusqu'à ce que tout à coup, se déchirant à ses yeux, elles lui montrassent le feu du bûcher, et au delà le repos béni du ciel. Elle était faite pour son œuvre glorieuse, douée de toutes les vertus de son sexe, exempte de toutes ses faiblesses, excepté celle des larmes.

Elle avait une imagination subtile et pénétrante. Elle sentait que dans les cœurs les plus insouciants comme les plus durs des hommes, subsiste secrètement une faible étincelle d'immortalité qui peut s'enflammer au souffle de la piété, en face du danger et de la mort. Elle en appelait à ce principe indestructible de l'humanité par les lèvres des prêtres. Dans les sublimes prières qu'ils chantaient, il y avait des versets qui faisaient écho au long cri de la France implorant pardon et pitié, repos et paix, des versets qui palpitaient de l'esprit d'espérance commençant à revivre parmi ce peuple abattu. Tel était le cantique à l'Esprit-Saint, qui retentissait dans les marches et qui devait émouvoir plus d'une corde sensible dans les cœurs de ces rudes soldats allant se battre sous les ordres d'une paysanne, qui les entraînait en leur assurant que Dieu l'avait envoyée pour les

conduire, et que désormais ils ne seraient plus battus.

Peut-être n'y eut-il jamais d'armée engagée dans une longue aventure, croyant aussi fermement au chapitre des accidents providentiels que cette armée conduite par Jeanne d'Arc escortant Charles VII à Reims... Jeanne était éminemment pratique. Elle déclarait ne point faire de miracles ; mais ceux qui la suivaient s'appuyaient sur elle, comme si elle n'avait eu qu'à parler pour remplir leur bouche, et qu'à apparaître pour que leurs ennemis s'évanouissent. Entre la multitude qui lui attribuait des pouvoirs surnaturels et les seigneurs qui doutaient et contrecarraient chacun de ses pas, la route était assez difficile à tenir. Cependant elle la suivit sans hésiter, bravement, imperturbablement. Elle sentait dans son âme quel puissant levier est une passion humaine à son plus haut point d'exaltation, et elle marcha de l'avant. L'amour de la France était son inspiration, et elle avait enflammé ses hommes de cet amour ; un courage intrépide était sa sorcellerie, et ils l'avaient partagée ; la confiance en Dieu était sa force, et elle la leur avait communiquée. Avec elle dans la ferveur de leur enthousiasme, ils étaient prêts à tout endurer, à tout souffrir, dans l'espérance assurée du succès.

Il courut sur son compte beaucoup d'assertions dont le blâme retomba sur elle, mais qu'elle n'eût jamais songé à imaginer elle-même. L'archevêque de Reims qui lui demandait où elle espérait mourir, et le comte d'Armagnac qui l'invitait à guérir les blessures de l'Eglise, n'étaient pas plus sages que les bonnes femmes de Bourges qui lui apportaient leurs

amulettes à bénir. Ses paroles passionnées, impétueuses et pleines de pressentiments, si elles étaient suivies d'une sorte d'accomplissement, étaient transformées en prophéties, comme si ces impressions et ces pressentiments accidentels qui hantent tous les esprits imaginatifs, qui vont et viennent, et sont quelquefois réalisés par le hasard, pouvaient, grâce à l'exagération, ajouter quelque dignité au dessein élevé qui fut l'unique inspiration de sa vie. L'auréole surnaturelle qu'un faux enthousiasme a jetée sur elle, à peine un quart de siècle après sa mort, s'évanouit quand les grandes choses qu'elle a accomplies, les paroles qu'elle a prononcées, le long martyre qu'elle a souffert, sont analysés dans leur vrai sens naturel; la figure de la vierge sans voiles est plus grande, plus noble, bien plus pathétique dans la pure lumière de la vérité, qu'elle ne le fut jamais sous le feu de la rampe de la passion, qui a épaisi ses ombres, trop rehaussé ses lumières et estompé vaguement la sévère et simple majesté de ses traits.

Il faudrait faire un choix entre les vices, pour dire où gît la plus noire honte de la cruelle tragédie de Jeanne d'Arc, celle de Charles VII qui l'abandonna, celle du duc de Bourgogne et de Jean de Luxembourg qui la vendirent, celle du conseil anglais qui la livra à l'Eglise, ou celle des juges ecclésiastiques qui la condamnèrent. Il n'en est pas moins vrai que les princes de sa propre nation la livrèrent à la mort, que les prêtres de sa propre nation la firent mourir.

Sa plus grande privation depuis son arrivée à

Rouen, ce fut le ban d'excommunication qu'elle subit, On ne lui laissait ni entendre la messe, ni recevoir l'eucharistie. On lui refusait jusqu'à la confession. Complètement privée de toutes les consolations extérieures de la religion, ses pensées ne cessèrent de se reporter avec ferveur vers le ciel. Ses hallucinations redevinrent aussi vives qu'à Domrémy. Comme elle était pure dans son cœur, toutes ses visions étaient belles et divinement consolatrices. L'écho de ses supplications tressaillait de la pleine assurance de l'amour, de la paix et du bonheur éternel. La langue retentissante de saint Michel était silencieuse depuis qu'elle avait quitté Crotoy ; mais la voix du Consolateur perçait les murs de sa prison ; le matin, à midi, le soir, dans les cloches de Rouen, sainte Catherine et sainte Marguerite causaient avec elle d'amies à amie. Les moments d'exaltation passés, elle ne tombait pas dans un abject découragement. Son esprit résistait à l'abattement. Devant ses juges, elle montra une attitude aussi intrépide que devant ses ennemis sur le champ de bataille. Elle se sentait enveloppée de la funeste atmosphère de leur malice, de leur haine, de leur vengeance, et se défendait vaillamment, soutenue par l'espérance de se voir triomphalement délivrée de leurs mains.

De fait, son refus de se soumettre à l'Eglise ne semble avoir été tout d'abord que l'expression spontanée de sa croyance que la voix de Dieu dans son âme était une loi avec laquelle aucun pouvoir terrestre n'avait le droit d'intervenir. Lorsque ensuite elle fut différemment avisée, ses diverses répliques

prouvent que son esprit travaillait indépendamment et de ceux qui voulaient la perdre et de ceux qui désiraient la sauver, et qu'au milieu de la confusion où elle se trouvait, elle garda intacte sa propre foi, comme la seule sur laquelle elle pût s'appuyer, et qui ne dût pas lui manquer à la fin. Si ses lèvres semblèrent quelquefois la désavouer, dans son cœur elle ne la désavoua jamais.

Après l'expiation, les espérances de Jeanne sur son pays étaient réalisées. Les Anglais avaient tout perdu, excepté leur vieille conquête de Calais, et la guerre de Cent ans était finie. En janvier 1558, Calais lui-même leur fut enlevé, et ils furent alors, ainsi que l'avait prédit Jeanne, « tous chassés de France excepté ceux qui y étaient morts ».

ROBERT STEGGAL¹

(1868)

Comme une riche senteur apportée de loin sur le Pacifique de quelque île parfumée, invisible, arrive au

¹ *Jeanne d'Arc and other poesies*, London, 1868, avec cette épigraphe : « *A ses sœurs, les filles de la France, pays que son génie a sauvé, que sa mort rend sublime.* » Nous regrettons de ne pouvoir donner ici qu'un court fragment de ce poème vraiment remarquable par la hauteur des idées, et la richesse des développements poétiques. L'auteur y suit pas à pas l'héroïne de Domrémy à Rouen.

Il suffit de mentionner un autre poème qui date de 1867, la *Jeanne d'Arc* de M. Siméon (*Cornhill Magazine*, 1867). M. Darmesteter l'a parfaitement jugé « l'erreur d'un homme d'esprit. C'est une dégradation de la Jeanne d'Arc de Schiller, qui est

marinier avec les odeurs de la mer, ayant perdu le long du chemin quelque chose de sa suavité, — ou comme une divinité de marbre qui a traversé les âges mystérieux du radieux Orient pour venir échouer sur la plage de notre temps, un sujet d'étonnement où tressaille encore le Dieu, mais dont la moitié de la gloire est évanouie ou restée cachée à travers l'ignorance, les passions d'un cœur mauvais ou les misérables aspirations du monde. — Ainsi à travers les générations nous arrive Jeanne d'Arc, ternie, incomplète, réduite à cet état : « une figure de femme trouvée dans la Gaule, peinte et enluminée, ayant autour de son front l'auréole dorée d'une sainte, bonne

déjà si au-dessous de la vraie. Celle de Schiller meurt, non pour une faute commise, mais pour la seule pensée de la faute ; celle de M. Siméon a failli et survit ». — Il y a cependant dans ce rêve excentrique d'une Jeanne d'Arc mariée à un chevalier qui l'a arrachée aux flammes quelques touches poétiques, qui font regretter que le poète n'ait pas fait un meilleur usage d'un véritable talent. Le poème est inspiré de ces deux vers de Schiller :

« Et je voudrais, dit Jeanne, expier de la plus rigoureuse expiation l'excès de mon orgueil. »

Citons quelques vers où Jeanne déplore mélancoliquement le malheur de se survivre :

« Les étendards de la bataille sont partis, les fleurs sont tombées de ma couronne virginale, les épines ont étouffé la tendre semence de ma renommée. Je gis saignante dans un maladif étonnement, là où celui qui m'avait élevée m'a jetée par terre. Si seulement je pouvais entendre l'éclat du clairon ! Oui, seulement sentir la chaîne et voir l'échafaud ! Mais tout cela n'est plus : je ne puis veiller, mon soleil est couché, et mes rêves sont ceux de la nuit. Des rêves ? Un long rêve de plomb, qui ne cessera plus et pèsera sur mes paupières accablées jusqu'à ce que je meure. »

à remplir une niche à Notre-Dame! » ou ceci encore : « Une excellente et vertueuse fille! » — Où est ce qui l'éleva au-dessus du type vulgaire pour l'asseoir au milieu des héros, rare assemblage de flamme martiale et de douceur virginale? Car qui dira qu'elle a jamais failli dans tout ce qu'elle a fait, joyau unique dans le diadème de la gloire féminine? ou plutôt que par sa courte et sublime abnégation de son sexe, elle ne brille pas parmi les femmes comme une constellation sans tache? Une femme, qui sans forfanterie ni entêtement efface tous les privilèges les plus précieux de son sexe, et renonce à sa douce nature pour revêtir tous les caractères de la hardiesse, qui non seulement projette, mais achève par de grands exploits le salut de son pays réduit au dernier désespoir, alors que tous ses fils sont impuissants à le sauver — est plus qu'une femme, tout en restant essentiellement femme!...

... Elle n'a point entendu l'impie verdict qui se moque de l'équité; elle tombe sur ses genoux et prie à haute voix; elle demande au Christ d'avoir pitié de son âme, de la purifier assez pour qu'elle puisse le rencontrer tout à l'heure; de lui envoyer encore une fois ses Saintes bénies, pour l'assister alors qu'elle va mourir, et l'emporter avec elles; de ne pas la juger trop sévèrement si jamais, cédant aux lâches suggestions de la chair, sa langue désavouant son âme a nié sa bonté et le prodige de sa puissance révélé dans ses visions; — elle prie pour sa chère France, la France de Clovis, la terre de la liberté! Elle demande que sa mort soit pour elle la source d'une nouvelle vie, d'une

paix et d'une gloire éternelle ! — Elle prie pour eux, oui, pour eux, ses bourreaux, ces vieillards assassins d'une fille en son printemps ! Après avoir, non par un acte volontaire, mais pour accomplir sa mission divine, malmené ses ennemis, elle implore leur pardon ; et dans un torrent de larmes, les dernières que ses yeux verseront, elle demande que sa mort ne retombe pas sur eux !...

Mais Dieu est juste, et il leur a mesuré leur juste récompense. Trop tard, trop tard, leurs cœurs sont touchés et pleurent dans l'agonie de leur propre forfait. — Oui, la plupart de ces juges impitoyables pleurent.

Lui-même, le plus dur de tous, dont les yeux jusque-là étaient comme un marbre aveugle et insensible, ce démon de l'enfer, l'évêque de Beauvais pleure ; et Bedford, et Winchester pleurent ! et beaucoup se détournent pour pleurer sans être vus, pour ne plus voir ce douloureux spectacle. Ces hommes changés en démons, redeviennent hommes... pendant que des hordes de la soldatesque anglaise mêlées à celles de son propre peuple, s'élève un puissant soupir qui s'épand au-dessus de la foule en un torrent de lamentations.

Mais parmi les autres, un millier de lâches crient : « Qu'on en finisse avec elle ! » ... O Dieu, ils portent leurs rudes mains sur elles ! Ils traînent son frêle corps revêtu à la hâte d'un froc de toile grossière, ils le traînent avec une fureur de forcenés vers le hideux bûcher, dont la charpente combustible domine tout autour d'elle ; ils l'attachent sur l'échafaud avec une

chaîne de fer — et la voilà seule, debout, une prière sans voix sur ses lèvres, qui brillent aussi lumineuses que celles d'une sainte dans le ravissement. Appelez-la, anges du ciel, que ses yeux tournés en haut ne voient pas le messager de la mort, pâle de hontes et de craintes au milieu des fagots qui insensiblement s'amoncellent! — O flammes impures, qui vous élanchez pour baiser ses blancs pieds nus, et étreindre son corps tremblant dans votre farouche embrassement, que le ciel vous dérobe votre victime! — Et voyez! déjà montent les grises spirales compatissantes qui les étouffent avant leur effroyable étreinte, et la prennent doucement dans leurs molles ondulations, et la revêtent d'un nuage d'or, pour que les yeux mortels ne puissent plus la voir! — O Dieu! ce cri perçant qui frappe l'air retentissant et sourd, un long et triste cri demandant le repos... Puis des hauteurs du ciel tombe le suave écho d'une voix d'ange, et tout rentre dans le silence!

Ainsi s'accomplit le plus damnable des assassinats commis au nom de Dieu; un crime qui fit rougir le ciel! Ainsi dans une rage aveugle fut semé aux vents tout ce qui restait de sa poussière bénie pour devenir au milieu des nations éplorées, le germe d'innombrables victoires remportées sur l'ambition et la tyrannie — pour être, désormais, une partie de l'âme et du règne de la Liberté — sur la terre et sur l'océan, dans l'air même que nous respirons.

JOHN RICHARD GREEN¹

(1876)

La seule figure vraiment pure de cette époque d'égoïsme, de rapacité, de corruption et d'incrédulité, Jeanne d'Arc, était considérée par tous les Anglais comme une sorcière...

Leurs succès dépendaient uniquement de l'espèce de terreur superstitieuse qu'ils avaient su répandre dans la France entière. Jeanne parut, aussitôt le

¹ *A short history of the english people.* — Cette histoire, deux fois traduite en français, méritait cet honneur. L'auteur occupe une place éminente parmi les historiens du xix^e siècle (1837-1882). Prêtre de l'église anglicane, mais n'en partageant point les idées étroites et conventionnelles, il devint d'un seul coup populaire par la publication de ce livre, qui est plutôt l'histoire des idées et des institutions, et comme une biographie vivante du peuple anglais. Le patriotisme national n'empêche pas l'auteur de juger sévèrement la politique anglaise vis-à-vis des autres puissances, de condamner hautement l'ambition de Henri V et de mettre Jeanne d'Arc au rang qu'elle mérite : « Aucune prétention, dit-il en parlant des vues de Henri V sur la France, n'aurait pu être moins fondée que la sienne ; le droit que le Parlement avait donné à la maison de Lancastre sur la couronne d'Angleterre ne lui en donnait aucun sur celle de France ; la loi de succession mise en avant par Edouard III n'aurait pu être plaidée, si tant est qu'on pût la plaider, que par la maison de Mortimer. La guerre entreprise par Henri n'était en réalité que l'agression perfide d'une nation tentée par la faiblesse de son ennemie et hantée par le souvenir de ses anciennes défaites. »

Pour l'auteur de cette histoire, Jeanne est la figure centrale de son siècle, et son récit est le dernier coup mortel porté à l'antique légende de la sorcière.

charme fut rompu. Elle n'avait que dix-huit ans ; elle était grande, bien faite, douée de toute la vigueur et de toute l'activité d'une paysanne, capable de rester des heures à cheval sans boire ni manger. Lorsqu'on la voyait, montée sur son destrier et revêtue de pied en cap d'une blanche armure, tenant à la main la grande bannière blanche semée de fleurs de lys, on croyait voir et entendre une créature céleste..... Au milieu de son triomphe, Jeanne resta la pure et douce paysanne que nous connaissons. Rien de plus admirable que la manière dont elle sut conserver sa pureté au milieu de ses soldats brutaux et sensuels ; c'est dans un sentiment de décence et de convenance qu'elle crut devoir s'habiller en homme ; aussi se mit-elle à fondre en larmes en apprenant les ignobles insultes des Anglais et prit Dieu à témoin de sa chasteté..... Mais la pensée de sa mission effaçait en elle toute préoccupation personnelle.

Dans sa dernière lutte, Jeanne se battit avec sa bravoure ordinaire, mais avec le sentiment fatal que sa mission était terminée..... Malade et privée de tout secours religieux, il n'est pas étonnant que pendant son long procès et ses interrogatoires interminables, elle ait eu quelques défaillances. En s'entendant accuser de sorcellerie et de commerce avec le diable, elle en appela à Dieu d'une voix ferme. « Mon seul juge est le roi du ciel et de la terre, dit-elle à la lecture de sa sentence, Dieu a été mon guide en toute circonstance. Le diable n'a pas de pouvoir sur moi. » — « Oui, mes voix étaient de Dieu, s'écrie-t-elle au dernier moment, elles ne m'ont jamais trompée. »

Les flammes l'atteignirent bientôt; elle baissa la tête sur sa poitrine : « Jésus! » cria-t-elle. Ce fut tout. — « Nous sommes perdus, murmurait un soldat anglais, pendant que la foule se dispersait, nous avons brûlé une sainte! »

M^{rs} CHARLES¹

(1879)

Sorcière! Jeanne la Pucelle une sorcière! Pas plus que sainte Catherine et tous les saints bienheureux qui ont conversé avec elle, comme une compatriote de la cité d'or où les hommes l'ont envoyée.

Hallucinée! Comme la noble compagnie des mar-

¹ *Joan the Maid, deliverer of England and France.* 1879. Avec cette épigraphe : « Il n'y a de fécond que le sacrifice. »

Nous empruntons à M. Darmesteter la traduction de ce fragment. Il l'accompagne dans sa belle étude (p. 911) des réflexions suivantes : « Le cadre et l'idée de ce livre sont saisissants; le cadre est celui des *Perses* d'Eschyle; Jeanne est racontée du camp anglais; c'est un soldat de l'armée ennemie, le gallois Percival, qui assiste à l'histoire de Jeanne depuis son apparition jusqu'à sa mort et tombe à genoux; l'idée, c'est que Jeanne a sauvé l'Angleterre en l'empêchant de se perdre dans les guerres de proie, et de fondre dans le continent en s'y répandant. Un souffle mystique plane sur le récit de Percival, dont le nom même évoque les échos de la forêt Celtique et comme un reflet des splendeurs du Saint-Graal. Le début éclate comme un hymne... Le reste du livre, malheureusement, ne répond pas toujours aux promesses du début; l'écrivain du XIX^e siècle vient à chaque pas à la traverse du contemporain de Jeanne, et l'on sent trop que le gallois Percival non seulement sent, mais pense comme un homme de nos jours. Le héros est trop analyste et trop psychologue, comme le sont les héros des romans anglais, surtout féminins. »

tyrs que tenaient pour fous les hallucinés de leur temps, les chercheurs de biens terrestres !

Je l'ai vue étinceler, comme l'archange saint Michel dans sa blanche armure, sous les murs d'Orléans. Je l'ai vue comme une faible enfant, verser des pleurs quand elle était blessée, et à travers la souffrance continuer à conduire l'armée. Quelques-uns de nous l'ont vue pleurer sur les blessés anglais et soutenir les mourants dans ses bras. Plus tard, trahie, livrée aux ennemis, je l'ai vue frissonner devant la souffrance et pourtant vaincre la torture, secourant et sauvant les autres jusque dans les flammes.

Et je suis sûr qu'elle était envoyée de Dieu, comme je suis sûr que je respire... Envoyée pour sauver la France déchirée et saignante, envoyée pour tirer l'Angleterre du pillage et de la rapine, de la fausse poursuite où elle s'élançait pour la rendre à ce qui est son œuvre et sa mission de lutte véritable parmi les nations.

Comme je suis sûr que le soleil est dans les cieux, ainsi le suis-je, qu'elle a été donnée à notre pauvre siècle sauvage et stérile, pour être l'image du Christ roi, libérateur, victime, sauveur des hommes.

M^{rs} FLORENCE CADDY¹

(1886)

Le matin de l'Épiphanie de 1412 éclaira de son aurore, à l'extrémité est de la France, la naissance d'une

¹ *Footsteps of Jeanne d'Arc, a Pilgrimage*, by M^{rs} Florence Caddy, 8° 1886. — C'est ici une œuvre de véritable piété, un pèlerinage dévot à tous les lieux consacrés désormais par

vierge qui devait remplir tout le royaume du rayonnement de sa foi, et ressusciter l'espérance dans le sein d'une nation écrasée; cette naissance allait élever tout son sexe dans sa propre personne, qui devait offrir à toutes les générations de femmes à venir un exemple de ce que peut leur sexe en fait d'héroïsme, de patriotisme et de sacrifice de soi-même. Une amazone sans cruauté, une héroïne qui ne perdit jamais son caractère de femme, une patriote qui ne chercha jamais son propre avancement, une prophétesse qui ne proclama que le pouvoir de Dieu... Beaucoup des choses merveilleuses qui composent son histoire sont le fruit de l'imagination des historiens. Mais plus merveilleuse encore est la vérité.

Dix siècles de sommeil finissaient, et Jeanne d'Arc fut le héraut de ce mouvement qui entraînait l'humanité à se débarrasser d'une longue accumulation

le souvenir de notre sainte héroïne. Rien de plus attachant que ce voyage fait en compagnie d'une femme d'esprit et de cœur, à qui rien de ce qui touche à la Pucelle n'est indifférent; et dont le sentiment délicat nous fait pénétrer plus avant dans l'âme de Jeanne que beaucoup d'histoires en apparence plus savantes et plus philosophiques. Aucun document important n'a échappé du reste aux recherches consciencieuses de l'auteur, et dans un essai bibliographique qui termine l'ouvrage, M^{rs} Caddy a porté sur les principaux historiens anglais ou français de la Pucelle des jugements aussi sûrs que précis. Pour n'en donner qu'un exemple, voici le jugement porté par elle sur la *Vie de Jeanne d'Arc*, de M. Joseph Fabre : « Ce livre est un Wallon popularisé en dehors du sentiment religieux. Quoique ardent admirateur de Jeanne, le portrait qu'il en trace est un portrait en blanc et noir, au seul point de vue politique et patriotique. La religion a coloré toute la vie de Jeanne; c'est donc un faux point de vue, une esquisse à la plume d'un portrait dont la principale beauté est dans la couleur. »

d'injustices et de maux, préparant le monde à une nouvelle ère, une aurore éblouissante d'inventions, de découvertes et de progrès.

Les poètes, Dante, Pétrarque, Chaucer, ouvrirent la voie aux inventeurs et aux expérimentateurs, à Colomb et à l'imprimerie; mais les prophètes et les réformateurs furent les premiers à éveiller les esprits, à éclairer les intelligences, à montrer dans la lumière de la vérité le sentier du devoir. Jeanne d'Arc fut de ce nombre. Nous qui vivons dans un temps où l'humanité, comme épuisée, retombe dans une seconde enfance, et en particulier dans son inepte bavardage, nous pouvons à peine nous faire une idée du torrent d'énergie réveillée qui allait alors, en brisant toutes les barrières domestiques ou civiles, envahir irrésistiblement l'horizon.

Les sombres âges, le règne des martyrs finissent dans un éclat de glorieuse lumière. Il fut donné à une femme de les clore dans la lumière de l'ancienne France. C'est elle qui inaugura la croisade du patriotisme pour la liberté, le droit de l'indépendance nationale dans la Chrétienté; ce fut la clôture de l'âge gothique. La Renaissance qui suivit est-elle un pastiche du passé ou une apparition de la gloire millénaire? Probablement l'un et l'autre, puisque dans toutes les choses terrestres, le bien et le mal croissent ensemble jusqu'au jour de la moisson.

Ceux qui croient aux prétentions spirituelles de Jeanne d'Arc la regardent comme le point culminant de la foi religieuse et de la superstition de son temps et de tout le moyen âge, avant que Dante et Colomb

aient ouvert les yeux à l'Europe. J'aime mieux montrer le côté humain de son caractère, dans la croyance que Dieu travaille avec nous par des moyens humains à l'aide de causes naturelles, et qu'il choisit ses instruments humains, de la même manière, soit dit en toute révérence, qu'un homme sage choisit ses collègues, un habile ouvrier ses outils, ou un monarque intelligent ses conseillers. Il s'agit de choisir l'instrument le mieux fait pour l'œuvre dont il doit diriger l'exécution. La tâche demandait obéissance et foi. Une seconde fois le Seigneur chercha ces deux choses dans une femme; et cette fois encore la réponse de la femme fut celle-ci : « Voici la servante du Seigneur. »

Sa tâche demandait aussi la force du corps, d'un corps nourri dans la routine et la patience d'une vie pastorale, unie aux plus hautes qualités de l'âme, une réceptivité et une fermeté d'esprit incompatible avec un cerveau surchargé et facilement déterminé, avec un esprit tournant à tout vent de doctrine qui lui viendrait de quelque livre. Une femme était le meilleur instrument à employer pour clore une longue guerre. L'ensemble de la campagne de Jeanne montre que cette œuvre de la libération de la France, dans la pensée qui l'avait conçue, devait être accomplie sans verser de sang. Ce fut l'incrédulité et l'incertitude des chefs qui amenèrent les batailles que précipita la brutalité aveugle des soldats.

Partout où on laissa Jeanne marcher en avant dans la voie où son inspiration la guidait, les villes capitulèrent, les armées se fondirent à son approche. Nous savons qu'elle fut souvent déçue; cependant, malgré

toute la perversité des hommes, le Seigneur des armées montra de la façon la plus marquée sa puissance de salut. Dieu savait que son dessein de miséricorde serait méconnu, et il choisit un instrument prêt à toutes les épreuves dans une fille forte et vigoureuse, une fille profondément humaine; non une divinité, encore moins une monstruosité, ou un miracle ambulant; non une rêveuse épileptique ou maniaque, mais un esprit sain dans un corps parfaitement développé; un caractère ferme et confiant en lui-même avec des nerfs solides, qui n'étaient sujets à aucune hallucination hystérique.

Ce que j'avance est opposé à l'opinion générale que l'on se fait de Jeanne d'Arc, mais j'espère montrer que je dis vrai par un examen attentif de toutes les situations où elle s'est trouvée placée. Sans réclamer pour elle aucun des attributs Messianiques que Henri Martin — qui, avec une singulière inconséquence, semble ne croire guère d'ailleurs au surnaturel — assigne à Jeanne d'Arc; j'ose dire encore, toute révérence gardée, que sa courte vie a montré comment une femme peut suivre de très près le Sauveur dans une carrière qui, à travers l'enfance et la jeunesse, aboutit au martyre; se mêlant à tous les rangs, cependant aimant de prédilection ses frères; n'usurpant aucune élévation, n'ambitionnant aucune souveraineté, grandissant dans la faveur de Dieu et des hommes.

« Le moyen âge, dit Henri Martin, a développé deux grands types de femme, la dame d'amour et l'ascétique Madone. » Jeanne d'Arc ne fut ni l'une ni l'autre, elle fut avant tout la femme du peuple.

ÉPILOGUE

Nous ne saurions mieux clore ces extraits de l'histoire anglaise de la Pucelle que par le livre de M^{me} Florence Caddy, dont on vient de lire un court fragment. Il complète, à un point de vue nouveau, toutes les histoires anglaises de Jeanne d'Arc, et réfute, chemin faisant, une foule d'erreurs de détail ayant encore cours dans ces histoires : « L'Angleterre doit à Jeanne, dit-elle, une trop grande réparation pour prolonger de pareilles erreurs. »

Aucun ouvrage, mieux que le *Pèlerinage* de M^{me} Caddy, n'a contribué à cette réparation, désormais accomplie par tout un siècle d'hommages sincères et généreux rendus par les plus grands esprits de l'Angleterre à l'héroïne française du xv^e siècle. Il faut mettre ces pages à côté de la trilogie qu'a tracée en l'honneur de Jeanne le pinceau d'un des plus grands coloristes anglais, William Etty, lui aussi, le pèlerin enthousiaste des lieux célèbres par l'inspiration, les victoires et le martyre de la Pucelle¹.

¹ Cette trilogie représente Jeanne d'Arc dans les trois moments culminants de son existence : à Fierbois, à la sortie d'Orléans, au bûcher de Rouen.

M. Darmesteter résume ainsi, d'après les biographes d'Etty, l'histoire de ce pèlerinage artistique et religieux, d'où est sortie une des œuvres d'art les plus glorieuses pour la vierge de Domremy.

« C'est en 1839, alors âgé de cinquante-deux ans, que la première pensée lui en vint; c'était dans la chapelle de Henri VII, à l'abbaye de Westminster; devant les faisceaux de bannières des chevaliers, au bruit de l'orgue, les yeux dirigés vers le grand portail, il crut voir tout à coup Jeanne se dirigeant à cheval vers les portes d'Orléans. Il se mit aussitôt à l'œuvre : « Jeanne d'Arc me hante, » écrivait-il. D'autres travaux vinrent l'interrompre, sans la lui faire oublier; en 1843, il alla en France visiter les places sanctifiées par la présence de son héroïne. Il dessina à Rouen les vieilles maisons du Vieux-Marché, peut-être contemporaines, en face desquelles s'était dressé le bûcher, fouilla Orléans, rêva sur le pont qu'elle avait triomphalement traversé : « la rivière « était trouble sous la pluie et le vent, le temps était « orageux, comme les temps de la pauvre Jeanne ». Revenu en Angleterre, il se fit peintre de chevaux pour se préparer aux chevauchées de la scène. L'âge vint, il avait cinquante-neuf ans; puis la maladie. « Par instants, écrit-il en décembre 1846, la rigueur « du temps m'a mis sur le flanc. Mais j'ai repris le « dessus, et, combattant côte à côte avec mon héroïne, « j'ai, si j'en crois ce qu'on m'en dit, fait merveille. Si « Dieu me donne la santé et un temps favorable, j'es- « père rendre mon tableau digne d'elle. » Après sept années de labeur opiniâtre, il mit la dernière main à

son œuvre, un samedi soir, la veille du dimanche de Pâques : « Je sentis que je devais aller à l'église pour
« rendre grâce au Tout-Puissant qui m'avait montré
« tant de clémence. J'allai ; jamais la glorieuse abbaye
« ne m'avait paru si magnifique. Un soleil d'or brillait.
« Le doyen prêcha sur ce texte : que la lumière soit,
« et la lumière fut. »

Nous trouvons, dans l'autobiographie d'Etty à propos de sa Jeanne d'Arc et de ses autres peintures colossales, ces lignes caractéristiques : « que les autres jugent de leur mérite ou de leur démerite, il me suffira d'avoir la conscience d'avoir essayé dans cette vie de faire sérieusement mon devoir. — Un principe que je puis en toute confiance recommander dans le langage de l'immortel Nelson : « l'Angleterre attend ainsi que chacun aujourd'hui fera son devoir. »

Dans la trilogie peinte d'Etty, l'art anglais a voulu joindre sa voix à celle de la poésie et de l'histoire, pour effacer à jamais, par le plus indépendant et le plus désintéressé des hommages, une trop longue tradition de rancune et d'orgueil. La pensée d'Etty n'a point été perdue pour l'Angleterre ; les Anglais ont vu, dans sa Jeanne d'Arc, ce qu'il a voulu y peindre : « la valeur, la religion, la loyauté, le patriotisme de la Judith moderne. » Jeanne d'Arc est désormais pour l'Angleterre comme pour la France le type idéal de la femme moderne, la personnification la plus pure et la plus sainte de la justice, du sacrifice et de l'amour.

En ce culte commun de l'antique sorcière, l'Angleterre et la France abjurent à jamais leurs vieilles

haines, leurs rancunes séculaires; le vœu suprême de la Pucelle est enfin rempli, et ces deux grandes ennemies peuvent marcher désormais, la main dans la main, sous les plis de sa sainte bannière, à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, c'est-à-dire, à une nouvelle ère de justice, de paix, et de fraternité !

APPENDICE

FRAGMENT DE COLERIDGE

LA DESTINÉE DES NATIONS ¹

« S'il y a une classe d'êtres plus élevés que l'homme, j'estime que la plus noble de leurs prérogatives est celle de pouvoir profiter d'une circonstance favorable pour relever les royaumes ! Et pour accomplir les actions qu'ils inspirent, actions si différentes des actions mortelles, ils choisissent leurs ministres humains dans de telles conditions, que l'Épopée craint presque de les nommer, exclus qu'ils sont de tous les concerts qui font retentir les voûtes des palais, et caressent l'orgueil des monarques.

« Tel fut peut-être l'esprit qui (si des paroles confirmées par des actions qui y répondent peuvent réclamer notre foi) s'associa cette vierge-guerrière de

¹ Nous traduisons ce morceau, tel qu'il se trouve dans les *Œuvres poétiques* complètes de Coleridge, de préférence au fragment primitif, écrit en commun avec Southey, donné par Cottle à la suite de ses *Souvenirs*, et que Coleridge n'a pas jugé à propos de faire entrer dans ses œuvres.

France, qui châtia l'envahisseur. Dès les jours de son enfance, son âme habita avec la sagesse, mère des secrètes pensées ; et elle fut prompte à distinguer le bien et le mal sans être versée dans la science humaine. Car humble était sa naissance, et le ciel avait réglé ses premières années, de telle sorte que, pure des derniers actes de la tyrannie, non redoutée elle-même de ses semblables, elle pût servir le pauvre laboureur avec de bienveillants regards, et rafraîchir le voyageur fatigué de sa route, alors que suffoqué par la chaleur il s'étendait sur le banc rudement taillé, et que distraitement il regardait la planche grossièrement peinte, qui sur la branche du mûrier, se balançait avec un grincement bienvenu aux caresses de la brise. Là, la Vierge apprit plus de choses que les écoles n'en pourraient apprendre ; l'esprit changeant de l'homme, ses vices et ses chagrins ! Et bien souvent aux récits de cruelles misères et d'étranges détresses, elle avait pleuré et frissonné. Elle aimait, comme si elle eût été sa fille, courir au-devant du vieillard chancelant ; elle étalait ses membres refroidis devant la porte ensoleillée, et se plaisait à l'entendre raconter en son langage babillard, ses années pleines d'événements, toutes venues et parties. Ainsi passèrent vingt saisons.

« Ni fainéantise, ni libertinage n'avaient contracté ou pâli le corps vigoureux et élané de la Vierge ; son front large et haut, son sourcil souple, bas et capricieusement planté, son œil tantôt brillant, tantôt assombri, révélaiet en elle plus qu'une pensée de femme ; tous les traits de sa face disaient que la pitié les avait souvent et fortement travaillés, et quelque-

fois aussi l'indignation. Sa mine était fière, et elle marchait comme une hautaine chasseresse des bois. Cependant, à n'en pas douter, c'était une douce fille, et, dans chacun de ses mouvements, son âme très innocente étincelait au dehors avec tant d'éclat qu'à la voir, on ne pouvait s'empêcher de dire que le péché chez elle était chose impossible. Et c'était avec raison, car elle vivait dans ce monde mauvais comme dans un champ de tombes, sans toucher aux souillures des morts.

« C'était la froide saison, où l'œil du paysan, se détournant du spectacle désolé et sombre de ses champs, se repose à contempler les teintes du ciel et les nuages lents variant leur fantasmagorie énorme; la saison où, selon sa coutume, la Vierge pleine de santé, avait quitté son petit lit, avant qu'un rayon du jour ait obliqué les fumées de la brume. Elle sortit seule, poussée par l'ange-guide et compagnon, qui souvent troublant le cœur de profondes et inexplicables sympathies, dirige les pas de l'homme vers l'aventure destinée. Elle gravit maintenant la pente de cette colline, au sommet de laquelle le pèlerin, après avoir longuement le soir contemplé l'éclat étranger d'étoiles indifférentes, se félicite d'apercevoir pour la première fois les lumières de l'abbaye dans la vallée de Neufchâteau. Maintenant, devant elle, s'incline et descend le sentier, frayé par les troupeaux, qui mène à la vallée, lorsqu'au détour de la route unie, se présente un attelage inattendu ! Le cheval de devant était couché, les membres raidis; les autres vivants encore, mais raidés et froids, se tenaient im-

mobiles, leurs crinières toutes blanches de la rosée glacée de la nuit. Lugubrement l'aurore rouge sombre luisait; mais ses lueurs ne découvraient aucune face d'homme. La Vierge s'arrêta, et appela. Aucune voix ne répondit. De la misérable charrette enfin sortit un son si faible qu'il semblait très lointain; et péniblement mû par un lent effort, un homme misérable en sortit en rampant; la gelée silencieuse avait rongé ses membres, comme du feu. Défaillant, il s'appuya au timon. Cependant elle aperçut pelotonnés sous la couverture, une mère et ses enfants, tous sans vie, et cependant charmants! Pas un linéament n'était altéré, tant la mort avait pris une forme semblable au sommeil! C'était un spectacle plein de pitié; l'un, un baby, le lait gelé sur ses lèvres innocentes, était couché sur le bras de la femme, sa petite main étendue sur son sein.

« Le questionnant sans paroles, la Vierge hagarde regardait le misérable vivant. Lui, tournant faiblement sa tête, jetait sur le groupe un regard fixe et vide, et son œil disait le calme léthargique qui se glisse au fond de l'angoisse épuisée. Elle frissonna; mais étouffant chaque angoisse plus vaine, détachant vivement du premier cheval les cordes rustiques, avec beaucoup de difficultés et de peine, elle parvint à démarrer l'attelage engourdi et à le ramener à la maison. Aussitôt arrivée, elle soigne le vieillard avec des herbes curatives; elle pleure et prie — mais le pouvoir engourdissant de la mort s'étend sur ses membres; et avant l'heure de midi les âmes de sa femme et de ses enfants voltigeant dans les airs

saluent son immortalité. Cependant au milieu de ses douleurs, et les longues interruptions d'une spectrale agonie, sa voix avait chevroté ce simple récit :

« Le village qu'il habitait comme cultivateur, avait été soudainement envahi et brûlé l'avant-veille. Avec sa femme et ses petits, il s'était empressé de fuir. Ils virent les chaumières voisines en flammes, ils entendirent le tumulte, les cris, les rugissements; la terreur les poussa dans des chemins non fréquentés, pénible route! Mais ils ne virent ni maison, ni cottage. Toutes avaient éteint leur foyer du soir; partout l'alarme s'était répandue. L'air coupait vif, la nuit était armée de gelée et ils étaient sans provisions. Les pleurs de la mère réussissaient mal à faire taire les gémissements de ses enfants; et ils se lamentèrent, jusqu'à ce que le froid et la faim aient bu leur vie. Ils fermèrent leurs yeux dans le sommeil, et ne surent pas que c'était la mort. Lui seul, fouettant son attelage épuisé, gagna un triste répit, jusqu'à ce qu'au pied du sommet de la colline, son premier cheval s'abattit mort. Alors sans ressource, sans force, malade de besoin, il rampa sous la couverture, et tomba dans un sommeil léthargique, dont il fut réveillé par la Vierge. Tel fut son récit.

« Ah! souffrant toute la souffrance endurée, déchirée par une sympathie trop vive, la Vierge ruminait tout cela les lèvres frémissantes, muette, tressillante, sombre. Puis le sang afflua à son visage, tumultueusement, ses yeux lancèrent un éclat d'une aussi étrange vivacité que celle dont s'enflamme le regard de la misère affolée par l'imagination. Bientôt elle

redevint plus nue, vide, et fixe; et tout entière dans le silence troublé d'une pensée confuse et de sentiments informes. Car une main puissante était sur elle; enfin, dans la chaleur de son âme, retournant sur ses pas jusqu'au sommet de la colline, près du phare sur les pierres effritées duquel rampait délicatement les tendres pousses du lierre, là, inconsciente de l'élément qui luttait en elle, oui, engloutie dans son rêve prophétique, elle s'assit comme un spectre, semblable au sommeil, aux yeux large ouverts! Une sombre angoisse respirait dans son regard! Et silencieuse au milieu des palpitations et des sanglots, intérieurement elle essayait en luttant de fuir, et toujours vaincue, elle sentit tout près d'elle une présence inévitable.

« Pendant qu'elle s'efforçait ainsi dans sa troublante extase, l'horreur de grandes ténèbres l'enveloppa, et une voix fit entendre des accents qui ne sont pas de la terre, et qui calmèrent son âme : — O toi, la choisie du seul Très-Haut, toi que tous ceux qui sont sanctifiés dans le Ciel regardent dans l'attente... Sauve ton pays! »



TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-----------------------|---|
| INTRODUCTION. | v |
|-----------------------|---|

CHAPITRE PREMIER

| | |
|---|---|
| Comment la légende anglaise se forma du vivant même de la Pucelle. | 9 |
|---|---|

CHAPITRE II

| | |
|--|----|
| La légende anglaise dans les chroniques. | 41 |
|--|----|

CHAPITRE III

| | |
|---|----|
| La légende anglaise au théâtre. — Le premier <i>Henry VI.</i> | 74 |
|---|----|

CHAPITRE IV

| | |
|---|-----|
| La légende anglaise aux xvii ^e et xviii ^e siècles — Premiers essais de réhabilitation historique | 118 |
|---|-----|

CHAPITRE V

| | |
|--|-----|
| La légende anglaise transformée par la poésie. — Cole- ridge et Southey | 161 |
|--|-----|

CHAPITRE VI

| | |
|---|-----|
| Le livre d'or de Jeanne d'Arc en Angleterre au xix ^e siècle. | 229 |
|---|-----|

| | |
|--------------------|-----|
| EPILOGUE | 367 |
|--------------------|-----|

| | |
|---------------------|-----|
| APPENDICE | 371 |
|---------------------|-----|

A LA MÊME LIBRAIRIE

AUGUSTE CHIRAC

L'AGIOTAGE

SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

TROISIÈME ÉDITION

Deux volumes in-18 jésus : 7 francs

L'auteur se propose de faire, à grand renfort d'anecdotes scandaleuses et de noms propres, « l'histoire de tous les tripotages financiers qui ont, depuis dix-huit ans, mis à sec l'épargne publique et fait le vide dans les caisses de l'Etat. » Il suffit d'un mot pour définir le caractère de cette compilation : c'est pour la France financière le pendant de la *France Juive*, de M. E. Drumont.
(*Journal des Débats*, 2 juillet.)

Un pamphlet sanglant, mais aussi un ouvrage documentaire intéressant et instructif, (*Indépendance Belge*, 29 juillet.)

Deux volumes dont on peut dire qu'ils sont redoutables.
(*Gazette de France*, 11 juillet.)

Le livre montre, dans une argumentation serrée et inflexible jusqu'à quel cynisme imprévoyant peuvent aller les classes dirigeantes improvisées et sans éducation préalable. Il révèle la situation intolérable faite aux *petits* par la coterie juive qui draine le capital national, sans le moindre souci des intérêts des travailleurs... Je ne puis d'ailleurs, ni ne veux analyser ici ces deux volumes, bondés de faits et saisissants d'actualité douloureuse.
(*Observateur Français*, 21 juillet.)

Pamphlet en deux gros volumes, où sont impitoyablement étalés, chiffres en main, les tripotages financiers qui ont scandalisé, depuis dix-huit ans, la morale publique.
(*Nouvelle-Revue*, 1^{er} août.)

La grande volerie agioteuse s'étant perpétuée et même étendue sous la troisième République, Toussenel et Duchêne devaient avoir des continuateurs et les ont eus en la personne d'Auguste Chirac et d'Edonard Drumont. Du moment où les agissements des monopoleurs et des accapareurs financiers constituent un véritable danger public et se traduisent en spoliations mongoïques, nous avons voulu appeler l'attention du public démocratique sur ces livres vengeurs.
(*L'Homme libre*, 2 août.)

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

NAPOLÉON BONAPARTE

ŒUVRES LITTÉRAIRES

Publiées par Tancrède MARTEL

Quatre volumes in-18 jésus. 14 francs

Le livre de M. Martel est plein d'admiration, d'enthousiasme et de vérité... Il met dans un format maniable le suc même de la correspondance, et c'est excellent.

(Lettres et Arts, mai-juillet 1888.)

Napoléon I^{er} fut réellement un grand écrivain, historien à la manière de César et Xénophon, portraitiste comme Saint-Simon, orateur comme Périclès, pamphlétaire et satiriste comme Swift, journaliste même aux premières heures de sa vie politique...

Parmi les publications de ce temps, celle-ci marquera certainement comme une des plus curieuses.

(Gaulois, 27 juillet 1888.)

Bonaparte s'y montre écrivain de génie. Le fragment sur l'histoire de Corse est un des plus beaux monuments de notre langue, l'expression d'une âme, déjà efrénée, mais encore pure... Aucun de ces textes n'est inédit, mais on ne les avait pas encore tous réunis en un recueil et il n'est certainement pas, dans la génération actuelle, dix personnes qui les aient lus.

(Justice, 26 novembre 1887.)

A LA MÊME LIBRAIRIE

BARON A. DU CASSE

SOUVENIRS D'UN AIDE DE CAMP DU ROI JÉRÔME

Un volume in-18 jésus : 3 fr. 50

C'est sans doute un aimable vieillard que le baron du Casse, mais qu'il a de terribles souvenirs! Il les conte dans un volume qui mérite par sa verdeur et la franchise du texte de prendre place à côté de ceux de M. de Viel-Castel. C'est plus honnête et ce n'est pas moins drôle.

Paris, 21 octobre 1890.

Écrit avec verve, ce volume fait revivre avec agrément et sans méchanceté un coin de ce monde impérial où le laisser-aller des aventuriers se mêlait si singulièrement avec la morgue des parvenus et l'étiquette obligée des cours.

Revue historique, janvier 1890.

Les lecteurs que n'effaroucheront pas les mots crus du prince Napoléon trouveront en ce livre ample matière à papotages sous le manteau. Tudieu! il n'est pas bon d'avoir pour aide de camp un chef d'escadron bavard et qui écrit.

Art et critique, 22 novembre 1890.

Ces souvenirs sont piquants, bourrés d'anecdotes et semés d'indiscrétions où, sans sortir de la réserve qui convient, l'auteur dit assez vertement leur fait à quelques-uns de ceux qu'il a pu voir de près.

Livre, 10 novembre 1890.

Ils sont amusants ces souvenirs. Le baron du Casse a la mémoire plus longue que tendre.

Liberté, 25 octobre 1890.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Envoi *franco* au reçu de 3 fr. 50, timbres ou mandat.

Jean LOMBARD

L'AGONIE

Le tribunal de la Seine, si pudibond, poursuivra-t-il M. Jean Lombard, un écrivain de race qui, au moyen des procédés de documentation moderne, exhume la décadence romaine avec tout son cortège de vices honteux, traitant avec un réalisme souvent cruel, cette *Agonie* d'un monde?... C'est au public intelligent de faire une différence entre l'œuvre artistique philosophique ou littéraire et l'œuvre pornographique.

(*Indépendant littéraire*, 1^{er} décembre 1888.)

L'*Agonie* est une évocation historique de la Rome d'Héliogabale. M. Lombard a dépensé un immense talent à décrire brutalement et sans réserve les orgies sans nom, les monstrueuses impudicités, les stupres effrénés, les vices immondes auxquels se livraient alors et le prêtre du Soleil qui gouvernait l'Empire et sa mère Scœmias, et ses favoris et ses prétoriens.

(*Polybiblion*, octobre 1889.)

L'*Agonie*, c'est l'extraordinaire décadence romaine avec ses vices, ses folies et ses détraquements, dans le cadre saisissant de la Rome restituée du troisième siècle, en pleine pourriture d'empire, qui a à sa tête le nécrosé Elagabal.

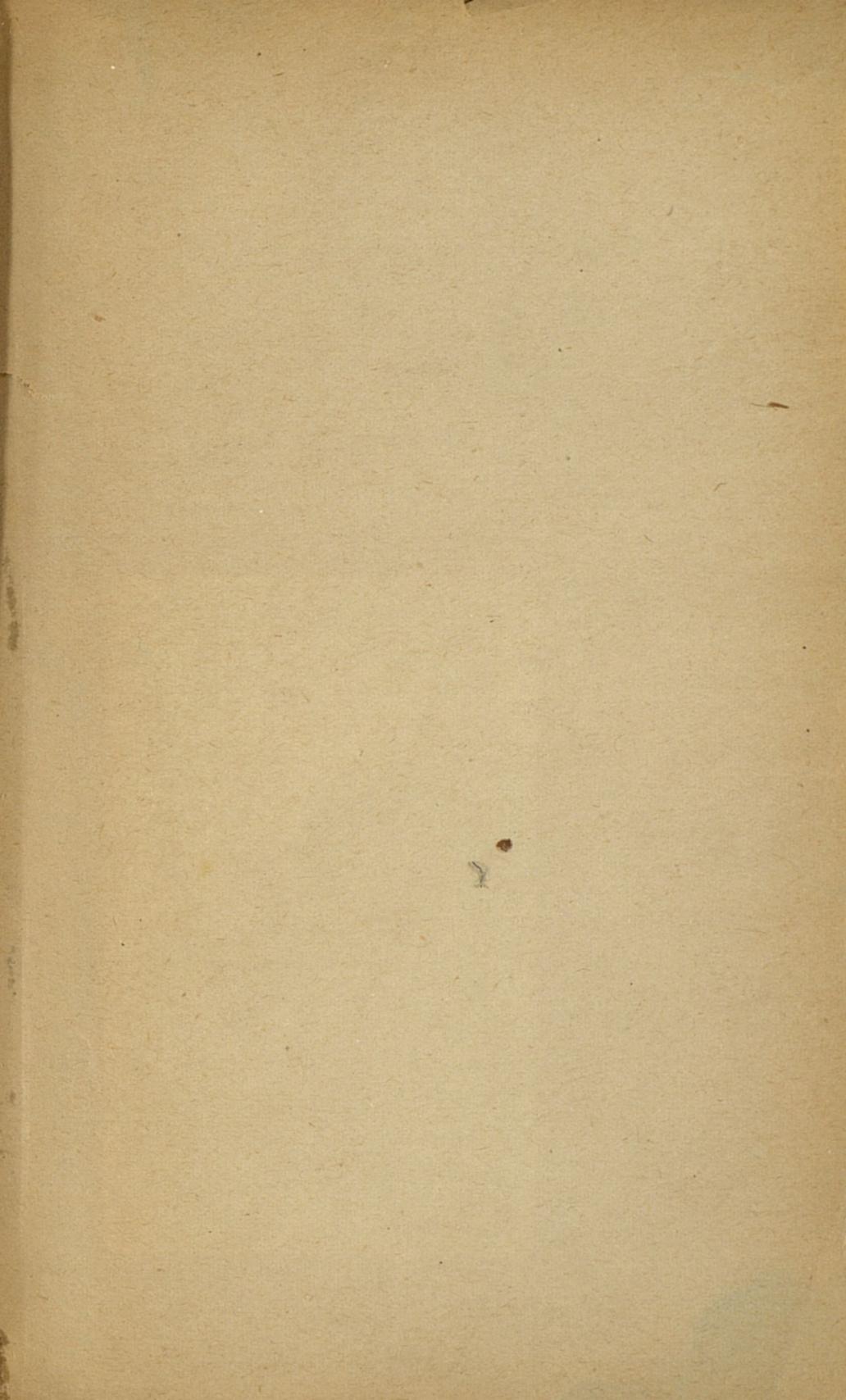
(*IX^e Siècle*, 15 décembre 1888.)

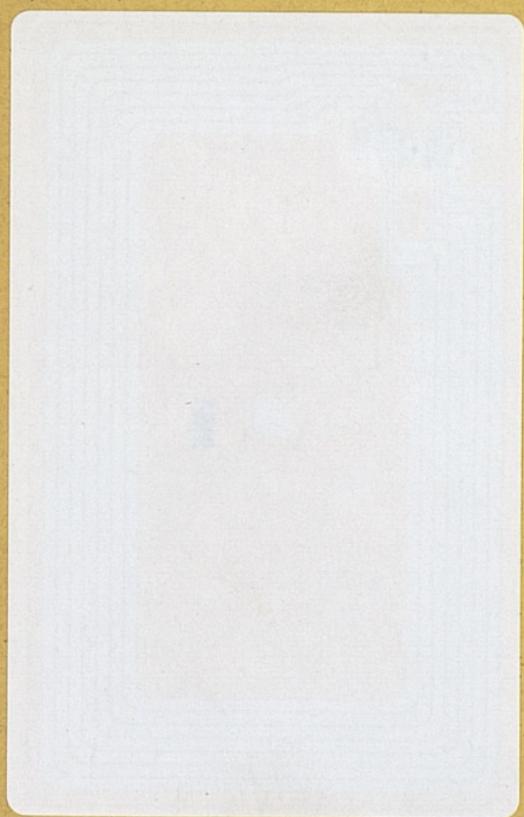
Ce roman, qui synthétise une époque curieuse entre toutes, aura certainement, pour quelques-uns, son intérêt principal, non pas dans la lutte grandiose qui accole l'Orient à l'Occident, mais bien dans les deux intimes drames psychologiques dont le rayonnement s'exprime avec une intensité singulière sur les saignées du fond... L'*Agonie* est bel et bien le produit d'une esthétique neuve, tout entière sortie d'un cerveau que tourmentent les civilisations empoisonnées d'autrefois.

(*Le Radical*, de Marseille, 12 décembre 1888.)

Ce début de Jean Lombard dans le roman est un début de maître; l'*Agonie*, par son originalité puissante, par ses qualités diverses, débarrassée de ses défauts, pourrait bien rester comme le modèle d'une littérature nouvelle.

(*Le Petit Provençal*, 24 décembre 1888.)





MÈME LIBRAIRIE

Envoi franco contre mandat ou timbres post

| | | |
|--|----------------------------|------|
| | LOUIS GASTINE | |
| <i>Patrie</i> | | 3 50 |
| <i>Le Mal du Cœur</i> | | 3 50 |
| | AUGUSTE GAUD | |
| <i>Caboche-de-Fer</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| | BARON DE GAUGIER | |
| <i>L'Enfant du Temple</i> | | 3 50 |
| | JEAN GORSAS | |
| <i>Talleyrand, Mémoires, Lettres inédites et Papiers secrets</i> , 4 ^e mille..... | | 3 50 |
| | GEORGES GOURDON | |
| <i>Les Villageoises</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| <i>Le Sang de France</i> (Préface de Pierre Loti)..... | | 3 50 |
| | RÉMY DE GOURMONT | |
| <i>Sixtine</i> | | 3 50 |
| | FÉLIX GRAS | |
| <i>Le Romancero provençal</i> | | 4 " |
| | EUGÈNE GUÉNIN | |
| <i>La Russie</i> | | 3 50 |
| | URBAIN GUÉRIN | |
| <i>L'Évolution sociale</i> | | 3 50 |
| | GUY-VALVOR | |
| <i>Une Fille</i> | | 3 50 |
| <i>L'Oiseau bleu</i> | | 3 50 |
| <i>Sadi</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| | P. HAMON et GEORGES BACHOT | |
| <i>L'Agonie d'une Société</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| <i>La France politique et sociale</i> (1890) 2 vol..... | | 7 " |
| <i>Ministère et mélodie</i> | | 3 50 |
| | JULES HOCHÉ | |
| <i>Le Vice sentimental</i> | | 3 50 |
| <i>Causes célèbres de l'Allemagne</i> | | 3 50 |
| <i>Féfé</i> | | 3 50 |
| | HENRIK IBSEN | |
| <i>Théâtre, (Revenants, Maison de Poupée)</i> | | 3 50 |
| <i>Le Canard sauvage (Rosmersholm)</i> | | 3 50 |
| <i>Hedda Gabler</i> | | 3 50 |
| <i>La Dame de la mer (Un ennemi du peuple)</i> | | 3 50 |
| | LAINÉL DE LA SALLE | |
| <i>Souvenirs d'un grenadier</i> | | 3 50 |
| | CAMILLE LEMONNIER | |
| <i>Un Mâle</i> | | 3 50 |
| <i>Noëls flamands</i> | | 3 50 |
| <i>Les Peintres de la vie</i> | | 3 50 |
| <i>Ceux de la Glèbe</i> | | 3 50 |
| | JEAN LOMBARD | |
| <i>L'Agonie (Rome III^e siècle)</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| <i>Byzance (VIII^e siècle)</i> , 2 ^e édition..... | | 3 50 |
| <i>Un Volontaire de 1792</i> | | 3 50 |
| <i>Lots Majourés</i> | | 3 50 |
| | JACQUES LE LORRAIN | |
| <i>.....</i> | | 3 50 |
| <i>.....</i> | | 3 50 |

| | | |
|--|------------------------|--|
| | EUGÈNE LOUDUN | |
| <i>Les Suicidés</i> | | |
| | MARCEL LUGUET | |
| <i>Élève-Martyr</i> , 2 ^e édition..... | | |
| <i>En guise d'amant</i> , 2 ^e édition..... | | |
| <i>Tendresse</i> | | |
| | GEORGES DE LYS | |
| <i>L'Idylle à Sédan</i> | | |
| | LUCIEN MACAIGNE | |
| <i>Maitre Leteyssier</i> | | |
| <i>Un Héritage</i> | | |
| | MAHÉ DE LA BOURDONNAIS | |
| <i>Mémoires historiques</i> | | |
| | CHARLES MALATO | |
| <i>Révolution chrétienne et révolution sociale</i> | | |
| | LOUIS MALCÈSE | |
| <i>La Chanson des chasses</i> | | |
| | AUGUSTE MARIN | |
| <i>L'Étoile des Baux</i> | | |
| | JOSEPH MAIRE | |
| <i>Les Topasines</i> | | |
| | PAUL MARGUERITTE | |
| <i>Tous quatre</i> | | |
| <i>Maison ouverte</i> | | |
| <i>La Confession posthume</i> | | |
| | CHRISTOPHE MARLOWE | |
| <i>Théâtre, préf. de Richépin</i> | | |
| | HENRI MAZEL | |
| <i>Le Nazaréen</i> | | |
| | CH. MERKI et J. COURT | |
| <i>L'Eléphant</i> | | |
| | XAVIER MERLINO | |
| <i>L'Ital e telle qu'elle est</i> | | |
| | GASTON MÉRY | |
| <i>L'École où l'on s'amuse</i> , 2 ^e édition..... | | |
| | HENRI MONET | |
| <i>René Pierson</i> | | |
| | GEORGES MOORE | |
| <i>Confessions d'un jeune Anglais</i> | | |
| | LOUIS MOROSTI | |
| <i>Les Problèmes du paupérisme</i> | | |
| | FÉLIX NARJOUX | |
| <i>Francesco Crispi</i> , 2 ^e édition..... | | |
| <i>Français et Italiens</i> | | |
| | CH. NAUROY | |
| <i>Révolutionnaires</i> | | |
| | L. NEMOURS GODRÉ | |
| <i>Les Cyniques</i> , 2 ^e édition..... | | |
| <i>Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre</i> | | |
| | FRANÇOIS DE NION | |
| <i>L'Usure</i> | | |
| <i>La Peur de la mort</i> | | |